GT

ARCHIVES 7

EL, NOTES 75-80

LISTE DES EXPOSÉS 78–79. ET NOTES LECTURE

12/10 – L'image du corps. (SG)
14/12/78 – Seul l'analyse (—)
14/12 – Sur la symbiose. (SG). (T)
8/1 et 15/1 – L'angoisse. (GM) 25/1 Désir et symbolique (SG).
5/4 – Le Pli. (SG)
24/4 – L'image du corps (JDN). (T)
5/79 – Notes sur Bion (JM) (T)
31/5 } 7/6 – Pathologie relationnelle (BA) (1). (2)

1_ L'IMAGE DU CORPS —— RÉUNION DU JEUDI _ SERVICE IX -

Participants de cette réunion du Jeudi : C. Dacier _ C. Weille _ B. Alliot _ G. Taillandier (Martine Langmarkl) Hélène Lagarrigue _ Marie _ Christine de Wazrige _ Vincent Boyer _ Caroline Abeles _ J. Karoubi _ Bernard Decaene _ Jean Godard _ [Chantal Dancet-Joly] _ [Anne Bastel] - Jean Jacques Monnier _ Marc Schaye _ / François Duchêne _ Danielle Tourdin _ Messy - (Françoise) .Alexis Karakostas -

• Séances :

5/10 _ 12/10 _ 19/10 _ 26/10 _ 2/11 _ 8/11 _ 16/11 _ 23/11 (expo Alliot) _ 30/11 _
(absent) 7/12 _ 14/12 _ 21/12 _ 11/1 _ 18/1 _ 25/1 _ 1/2 _ 8/2 _ 15/2 _ 1/3 _
Passionne le 8/3 _ 15/3 _ 22/3 _
29/3 _ 5/4 _ 12/4 _ 19/4 _
26/4 _ 3/5 _ 10/5 _ 17/5 _
31/5 _ 7/6 _ 14/6 _ 21/6 _
28/6 _

Total : 34 séances.

• Exposés prévus : ~~14/12 : Symbolisme~~
~~11/1 : C.W. (hallucination?)~~ +
25/1 ~~18/1~~ : G. Taillandier (~~sophisme~~) déjà
18/1 ~~25/1~~ : cardiopathie ~~Abeles~~ (Winnicott)
~~1/2 : M. Christine (espace)~~ GT.
~~M.C. n'a pas exposé~~
8/2 : ~~[illegible]~~ .
Exposé M C.
15/2 : ~~[illegible]~~ NM : discussion ~~[illegible]~~
22/2 : arrosage JK.
1/3 : J.K : expo sur Chaperon rouge.
15/3 : JK. suite.
22/3 . Séance libre
29/3 : Clara : le Cri.
5/4 : GT : le Pli (ancy nul...).
12/4 : ~~Vincent Boyer~~ discussion.
19/4 : ? discussion ?
26/4 : C. Weiller sur la psychose.

3/5 : J. Karoubi sur Voix.
10/5 : C. Abeles : sur la Voix.
17/5 : J. Godard : la Voix.
24/5 : Vacances.
31/5 . C. Weiller : la mélancolie.
7/6 . V. Boyer : Sur Grand.
14/6 : C.D : le Mime.
21/6 : G.T. Notes sur Mimique.
28/6 ~~[illegible]~~ / Messy.

Avertissement

La présentation de ce Rapport de Stage demande commentaire. Il a été formé au [illegible] de U[illegible] je poursuivais mon stage, une réunion de travail [illegible] hebdomadaire qui permettait chaque semaine ~~un travail~~ une discussion commencée par le thème de [illegible].

J'ai été amené à prendre des notes de diverses sortes : notes sur des exposés faits par d'autres, réflexions diverses, notes personnelles de préparation de mon propre travail. C'est l'ensemble de ces ~~notes~~ [illegible] qui constitue le présent dossier. Je les livre à l'état de [illegible], pas [illegible]. C'est dire qu'elles sont souvent elliptiques, [illegible] ou confuses.

Je n'ai pas ~~donné~~ indiqué les noms des divers participants, par simple discrétion. Qu'on sache simplement que l'~~ensemble~~ de l'équipe soignante y a assez régulièrement participé. [illegible] ~~chacun~~ des membres

~~Rapport pour un stage de DESS en fil[illegible].~~

UV. — ~~[illegible]~~

[illegible] O. M., direction ~~de filière~~.

" Sur l'image du corps et la psychose, principalement. "

Tayaz

LA SYMBIOSE PARADOXALE, SELON G. PANKOW. (Exposé du 14/12/78).

Je ne voudrais, dans ce bref exposé, que situer la question, là où elle se pose pour nous. Je crois devoir ajouter que c'est aussi bien faire état de mon parcours personnel en cela: on ne parle bien de l'état d'un problème général que par le déplacement des chemins particuliers qu'on a suivis.

Qu'est-ce donc qui, en matière de psychose nous anime tout [illegible]? C'est disons-nous, une exigence de rationalité qui devrait nous permettre d'y retrouver l'être parlant. C'est cette exigence qui jamais ne nous quitte, que nous suivons toujours. Remarquons en passant celle-ci, qui s'impose et y songer, c'est que c'est cette [illegible] exigence qui a pu animer un Kraepelin entre mille autres, dans sa recherche d'une définition des [illegible], des rationalités des psychoses: l'identification trouve par lui évidente, des rationalités [illegible] à la réduction au réel — donc au matériel — donc au biologique. En [illegible] est justement les chemins qu'il nous faut aujourd'hui rompre. En [illegible] nous pourtant, nous avions là sa tradition.

C'est qu'il nous est aujourd'hui possible dans l'horizon nouveau qui est le nôtre et auquel l'analyse a fortement contribué, de ne plus identifier rationalité et biologisme: il y a du réel qui n'est pas d'ordre corporel. L'anthropologie, la doctrine marxiste du [illegible], l'analyse — voire les mathématiques, sont là pour en faire [illegible] — la linguistique — c'est ce réel-là, le réel proprement humain que Kant a [illegible], c'est ce réel-là, [illegible], "autonome", que nous cherchons à [illegible] à [illegible] époque mettre à jour.

Le long exergue, en ce qui concerne lui la psychose? [illegible]

~~1 o Exclusion des J.L., passage de [illegible] .. [illegible].~~
~~2 o Serbianité: [illegible] psychologique? (ADW, Deleuze).~~ [illegible] l'exp. pol., [illegible]. [[illegible]]
~~→ 4 o Abog. G.P. [illegible]~~
~~6 o 2. le travail de G.P.: [illegible]~~
~~o le [illegible] de symbiose. [illegible]?~~
~~3~~ ~~o 8 Chez U.S.: l'effort [illegible]~~ — [illegible] — [illegible]
7 o Question de C.W. 8. J. et i.c..

Est-ce que des concepts analytiques formés postérieurement, ne pourraient avoir toujours contribué à ce mode de [illegible]. Que signifie en effet dans son essence le fameux [illegible] de NdP, sinon ceci, que les [illegible] psychotiques sont à considérer comme des modes de rapport de sujet à l'effet de parole dans le lieu [illegible], et à des types d'absence [illegible] de cette parole ? Ce dire cela, c'est [illegible], pour que ce qui dit même l'être parlant est l'effet de langage — et que la parole doit répondre cet effet par le rendre essentielle dans cette dimension de subjectivation. Et [illegible] par le rendre [illegible] la parole et le langage sont en [illegible].

En quoi notons-le, la parole et le langage sont [illegible] coïncidentes, entre c'est donc pas ce [illegible] qu'il y a convergence [illegible] d'effet de langage et l'être parlant, la l'exigence de rationalité et la [illegible] d'effet de cet effet, et cet effet [illegible] l'exigence de rationalité procède de cet effet. Nous avons bien affaire là à une pratique adéquate dans cette exigence.

"partage de raison".

Ce qui toutefois, pour les acquis [illegible] que le [illegible] des deux [illegible] c'est la [illegible] permet de mettre en place, ne manque pas de [illegible] d'une rigueur bien définie, que cette doctrine de la [illegible] est [illegible] d'une rigueur aucune la description : c'est que tout se dit à G. Deleuze mieux qu'à aucun de [illegible] de devoir définir la psychose en [illegible] aux [illegible] du compte à devoir définir la psychose en termes seulement privatifs par rapport au sujet dit parlant.

Qu'on lise [illegible] dans le livre d'ADW, on sont [illegible] les [illegible] résultant des [illegible] : le psychotique n'aurait pas franchi l'Œdipe, ne serait pas dans le symbolique, ne serait pas sujet, n'aurait pas accédé à la parole, et quoi encore. Sans doute formelle — ment parlant de telles thèses sont-elles [illegible], mais qui ne sont [illegible] manque de pertinence dans la pratique ? Or il faut pas [illegible] — logiquement parlant, qu'il n'y a de doctrine [illegible] que celle qui est adéquate à la pratique. Une telle doctrine [illegible] nous laisse en pratique le bec dans l'eau, et c'est pourquoi nous devons travailler à la dépasser.

Que l'on voie bien pourtant en pensant qu'il ne s'agit nullement pour nous de les récuser, mais au contraire de les prolonger dans de nouvelles directions - là demeurent encore les indications de G. D. dans le sens d'une conception affirmative des psychoses peut décisives. ¶ Il faut donc rompre autant qu'il est possible avec une conception privative des psychoses, engendrée par l'absence de signifiant, et nous inspirer autant qu'il nous sera possible, d'une conception génétique (au sens de Spinoza) et affirmative, des psychoses. Ces symptômes-mots, ne réfèrent pas nous qui manifestent pourtant la dimension des symboles comme propre à l'être parlant.



~~Altérations de la diffusion~~

(Au contraire) quiconque aura suivi les présentations de malades de G. D. remarque aussi l'être frappé du renouvellement de méthode par rapport à la précédente. Sans doute, la description qui anime sa doctrine des termes forclusifs ("zones de destruction") est-elle dérivée des G. D. - pris elle ne serait rien, en tout cas vraie de nouveau, sans le changement de méthode qui anime le rapport pratique à ces termes, et aux dernières affirmations que le psychotique nous présente.

Quel est le premier objet du travail de G. D. face au psychotique? De chercher parmi les zones de destruction, mais les "noyaux linguistiques" parlant de ce postulat, ce qui dit linguistique mais les îlots de vie; en partant de ce postulat, ce qui dit linguistique dit symptôme, dont renonce du sujet! Que le terme d'hystérie soit dit symptôme, doit se rendre pour secondaire par rapport au dit assez approximatif, on le tiendra pour secondaire par rapport au changement de méthode qui s'esquisse là. C'est qu'il s'agit non de repérer des trous, mais de trouver la donnée constructive contrainte par un travail de construction qui permettra aux thérapeutes ~~de greffe~~ d'indiquer selon les diverses voies ~~méthodiques~~ de la méthode affirmative :), greffe de (fractions)

~~fantasme~~ transfert, structuration dynamique, etc. Le changement de perspective est complet ! Bien que les concepts de base soient en apparence identiques. On cherche les données subjectives de la psychose. On cherche ce qui fait sujet. On pose qu'il y a bien quelque chose de tel, que sans doute il y a des distinctions mais que celles-ci sont en fait fortement structurées, et même, affirmation paradoxale qui reprend et dépasse à la fois la thèse freudienne comme de la ~~psy~~ délire comme guérison, on pose que la psychose, tentative en somme cicatricielle mais effective, est dans son principe, tentative, mieux peut-être de faire sujet. C'est bien ici ce que nous enseignent, que G.P., H.S.

Nous ne sommes pourtant qu'aux préliminaires de la méthode, restant à rétablir les chemins structuraux dans le sujet. C'est ici que ce nous apparaît une ~~originalité~~ donnée nouvelle du travail de G.P., . On devine, si l'on veut bien nous suivre !

On sait que D.W. a introduit le concept nouveau d'espace potentiel, des phénomènes transitionnels, ~~deux termes~~ Sans doute serait-il facile de rapporter la réduction de ces termes aux concepts lacaniens classiques : le S_a par exemple, mais ce serait là encore se tromper sur le sens du travail. Ce qui fait la fécondité pratique d'une pratique que de s'engager dans ce sens. ~~Là~~, c'est d'abord sa faculté d'application à tous les concepts comme celui-ci : analyse d'enfant, structures psychotiques, domaines non-classiques de l'analyse : situations non-classiques de thérapie en institution, ~~etc~~ confidentielles, recherche institutionnelle, etc. ~~Nous pensons~~ La notion d'espace, en raison même de la plasticité de métaphore qu'elle propose, se prête à un transport aisé dans les registres où le travail signifiant n'apparaît pas évident,

Faut-il en outre préciser ce qu'est l'espace ? On le sait, c'est, depuis Euclide, jusqu'en passant par la polémique Newton-Leibniz, un fait difficile. Etant [illegible] une chose est certaine, la notion d'espace chez N. n'a aucune référence en ce sens : l'espace de N. est à prendre au sens mallarméen de l'espacement de la lecture ; il s'agit d'un espace du sujet, [illegible] de l'espace de la jouissance en tant qu'elle tient au corps. Quelle est donc la modalité spatialisante des corps jouissant ? – Jouissance ?

Si nous cherchons à cerner au mieux ce concept de l'espace, nous dirions volontiers qu'il est à entendre au sens que nous propose Heidegger, sous le terme de Lichtung : la Clairière. L'espace est avant tout clairière, où déployer le séjour humain. La dimension du séjour, est le mode temporel de la jouissance. La jouissance se temporalise en séjour et demeure. Le corps est le lieu de la demeure. L'espace potentiel, la clairière, l'éclaircissement, qui ancre le déploiement de ce mode, qu'on se souvienne de la phrase admirable de Schultz affectant à l'être humain qui existe doit bien séjourner quelque part.

Ce qui jaillit de ces données, va constituer une des grands moments de l'E.P. sera d'introduire la notion d'e.p. dans l'abord des psychoses. Sans doute n'est-ce pas là un abord original ; j'ai écrit sur mode très particulier que lui, le reste. C'est ce que nous allons suivre bientôt.

Mais auparavant, encore un détour ! On sait que dans la tradition américaine, un concept a force de loi en matière de psychose : le français [illegible] concept de symbiose. Je suis mal renseigné sur la tradition américaine, et un important travail historique serait à engager sur ce

faut peine. Je ne livrerai donc que des données imprécises, de seconde main ou pire ... Je n'interdis pas à d'autres bien sûr, de nous transmettre là des données plus informées.

Mais un fait me semble central à remarquer. C'est que, dans la tradition psychogénétique de l'analyse renonciatrice, cette fameuse symbiose est considérée comme, suggérons, un fait observé immédiatement ancré dans le biologique. En somme, quelque chose de vital aurait fait défaut au psychotique dans le rapport à la mère, il aurait eu sommes subi force frustrations, lesquelles s'accumulant, auraient des effets de régression quelconques. On serait là à plein le style empiriste anglo-saxon, et on en décrirait les conséquences conceptuelles ~~[illegible]~~ : ~~et~~ s'il y a frustration et défaut vital dans le rapport à la mère, il est donc nécessaire de reprendre la thérapie des ~~[illegible]~~ psychoses dans la dimension du maternage : on répare — ? pourquoi pas — dirons-nous, pas bien sûr les frustrations anciennes. Et pourquoi pas dirons-nous, pas bien sûr les frustrations anciennes. Si c'est la chose nécessaire quoi donc y faire sentir où est la pollution. Si c'est là chose nécessaire quoi donc y faire sentir où est la pollution objectale ?

On saisit que dans ces conditions, le concept central de ce rapport premier à la mère sera lui-même fortement "biologisé", de sorte cette symbiose, qui spécifierait à la fois — et les penseurs pas du rapport normal mère-enfant, et le type de fixation régressive du psychotique à sa mère, la dimension à la fois biologiquement — maternelle — et d'avance [illegible]. Est-ce dire qu'il est de ce concept une simple apparente ici aux mêmes [illegible]. Est-ce dire qu'il est de ce fait à rejeter ? C'est bien ce que nous ne disons pas : une multitude de ce fait à rejeter ? C'est bien ce que nous ne disons pas ; en raison de politiques substantielles que nous n'évoquerons pas encore ; en raison de leur extrême difficulté,

Mais affirmons simplement, que si le concept de symbiose ne résonne à cette définition, nous avons moins fait porter à le délivrer, en raison de l'intérêt où il nous met avec l'exigence de

rationalité qui fait le principe de la démarche que nous suivons. Quand on cherche en particulier dans le texte de J.L., comment un tel refus est opéré à propos de la dimension ?mortelle? de la psychose.

Or c'est justement la nouveauté ~~des origines~~ de G.P. d'avoir, dans sa ..., en réinjectant en quelque sorte la notion d'espace potentiel dans la théorie de la symbiose, un sens ~~entièrement~~ nouveau et d'une grande fécondité pratique ~~...~~, à ce concept de symbiose. C'est ce travail de ~~...~~ tissage de doctrines, qu'il nous faut maintenant suivre. Or suivant la nécessité des détours que nous venons d'accomplir, le mouvement de ce tissage est complexe (3 p22 à 48). Mais plutôt que de suivre à la lettre le texte de GP, on tentera d'en extraire ici le principe. Il consiste donc en une sorte d'entrecroisement de deux mouvements se conjuguant,

1. D'une part, GP reprenant son concept de loi immanente, qu'elle savait opérante dans le registre de la science cette nouveauté, qu'elle réalise une interprétation de l'espace potentiel. Autrement dit, elle réalise une interprétation de la loi immanente du corps en termes de l'e.p. Qu'il en soit bien ainsi, il est facile de le confirmer à quiconque aura noté que la loi immanente du corps n'exprime que la nécessité de la dérivation comme condition de la demeure au corps. La loi immanente du corps est la condition de symbole qui rend le corps habitable, lui confère son statut de demeure. Mais le premier mouvement est insuffisant et ne nous sortirait pas encore du cercle,

D'où le 2nd, en quelque sorte croisant le précédent, et qui consiste à poser l'existence d'un équivalent de l'esp.-pot. dans le champ des structures préconflictuelles (psychotiques et apparentés). Ce terme équivalent est justement la symbiose. La symbiose au

sens de D W., ou P. est l'équivalent dans le champ psychotique, de l'esp. potentiel dans les situations classiques. C'est là le point qu'il faut bien saisir.

Mais il faut saisir parfaitement cela, qu'en remarquant ce qui résulte de cet entrecroisement : c'est donc que le concept aussi ici, ainsi de symbiose reçoit un sens entièrement nouveau. Il n'est plus l'expression d'une conception psychogénétique où se logeraient le rapport mère-enfant. Il est, bien plus profondément, la traduction de ce nouveau mode d'abord de la psychose : la symbiose est inauguration de la séparation. C'est à dire que la symbiose entendue en ce sens est toujours paradoxale ; au sens que W. confère à ce terme
(et en quelques autres qu'on éclairera plus tard.).

Dire cela, c'est par là même ouvrir deux portes : le concept de symbiose nous permet de réaliser une extension du concept de symbolique, en nous permettant ~~d'en don~~ de donner une meilleure définition du fait psychotique.

Mais ~~partie~~ de plus, il nous permet de mettre à jour cette donnée d'importance : c'est que le concept de symbiose qui fonctionne chez H.S. est bien le même que celui de G.P., et notamment, à l'origine même de son auteur. D'où la difficulté qu'il y a à lire H.S., puisque cette extinction de concept doit y être constamment reprise.

Mais que signifie ~~donc~~ au juste cette conception de la symbiose comme inauguration de la séparation ? C'est bien ~~le~~ ce qu'il nous faudra peu à peu extraire. On n'en propose donc ~~ici~~ que le dessein général. Disons sommairement que la symbiose est un fait symbolique, ou mieux, un fait qui inaugure le symbolique. Mieux encore nous dirons qu'elle se présente dans le ~~[illegible]~~ sujet ~~[illegible]~~ psychotique la place

manques d'une pièce d'état, du pouvoir inaugurant du symbole.

Et le symptôme psychotique (si l'on peut ainsi parler) est d'une part le mode d'opération de la remarque de cette faille, en attendant, si l'on peut dire, qu'il y ait du sujet. C'est-à-dire que les phénomènes d'une psychose (hallucinations, délire et quoi encore) est l'index constamment pointé sur un mode particulier, de cette faille à ~~…~~ désormais comme celle d'un sujet virtuel.

Cependant ce n'est là qui ne nous dit encore du pouvoir inaugurant de la symbolisation, et qui nous le dissimule plus qu'il ne nous le révèle. Pourquoi en effet doit-il y avoir ce cas parler de symbolisation? Et symbolisation avec quoi au juste? Nous n'élucidons pas encore ce dernier point, mais nous commençons par un détour, que nous offre admirablement M. S., cette fois.

Quel est en effet le principe de la doctrine de M.S. en matière de psychose? C'est que la psychose est la résultante sur le sujet (psychotique) des attaques du parent psychosant, en vue de le rendre fou. Que veut dire au juste l'effort pour rendre fou? C'est là encore un point à élucider peu à peu. Quelle nécessité y a-t-il pour le parent psychosant, à reproduire sa propre folie dans un autre sujet? Qu'est-ce au juste que la folie? Bien sûr, ces questions ne sont pas rien élucidées ...

Mais nous disposons au moins d'une réponse sur le résultat de ces attaques : l'enfant devient fou pour prendre sur ~~…~~ soi la folie du parent psychosant. Et pourquoi donc ce mouvement?

C'est ici que grâce à M. S. le sens profondément paradoxal de la symbolisation va nous apparaître : c'est que ce faisant, le sujet

psychotique pénètre la place de l'Autre, en ceci que, plus destructeur que la psychose serait la destruction de l'Autre ! Car psychose est un mode de solution de ceci qui est à mettre à jour : la nécessité ~~[illegible]~~ impérative pour le psychotique de maintenir le lien primordial affirmatif à l'Autre (la mère), fût-ce au prix de sa propre psychose. C'est précisément pourquoi, plus dangereuse que la folie, serait la destruction de ce lien, que le psychotique pénètre malgré tout ce lien, grâce à la suppléance de sa psychose.

laquelle admet au moins deux sens, dont l'un est de se débarrasser la folie de l'A pour n'en pas atteindre au delà du supportable ce lien primordial (symbiose), et dont le second est justement de maintenir ce lien ~~[illegible]~~ comme psychose (hallucination), nous dirions ~~[illegible]~~ comme la seule digue à ne pas se rompre sous les tempêtes de la destruction psychosante par l'A. Et c'est en particulier dans le laisser-être imaginant qui permettra au psychotique de retrouver et construire à la fois ce lien avec le thérapeute, que le sujet pourra abandonner sa psychose, dans la mesure où il pourra retrouver le manquement subjectif que la psychose [illegible] sait : faire sujet, contre vents et marées.

Nous disposons alors dans cette théorie de la symbiose d'un moyen ~~[illegible]~~ simple de constater par exemple une théorie de l'hallucination ~~[illegible]~~ : pourquoi un parent mort ~~[illegible]~~ est-il halluciné par un psychotique ? On peut répondre sommairement : parce qu'il refuse d'en faire son deuil. — Mais ce n'est pas encore là le point. ~~Or donc.~~ C'est aussi que pour qu'un sujet

puisse être frappé de deuil, il faut encore qu'incessamment (structurale-
ment), ce sujet ait reçu la place ~~[illegible]~~ de mise à l'abri
qui l'autorise à reconnaître la perte sans que celle-ci soit radicale.
La perte demande à être médiatisée, pour que le travail du deuil puis-
se s'opérer.

Si le deuil (pas plus que son travail) ne sont possibles pour le
psychotique, c'est justement parce qu'en raison du défaut d'une
telle médiatisation de la perte, toute perte renvoie pour le psychotique que
absolument ravageante. Dans ces conditions, l'hallucination
vient à la place de la perte impossible, afin de constituer une symbolisation
[illegible] avec l'objet perdu. C'est que l'hallucination fait
sujet : elle est la place d'un sujet crucial. Et l'hallucination,
vient marquer la place de ce jamais sujet qu'il y aurait, à pouvoir
reconnaître la perte médiatisée. Le clivage s'entre l'hallucination et
l'objet perdu réel, n'est pas une forclusion, en plus, ce n'est pas
ce qui importe. Ce qui importe étant que le psychotique puisse
s'inscrire à quelque chose de l'Autre où un savoir est pour
lui latent, qui lui ferait guide de ~~sujet~~ subjectivation si c'était
dit. C'est là que l'hallucination vient suppléer d'une
manière paradoxale à la parole rejetée (forclose).

On s'attachera par la suite à développer en ces termes les
données de la structure psychotique en suivant toujours ce mouve-
ment paradoxal que nous venons de mettre en place.

Au Service Neuf, — Le 17/12/78.

INTRODUCTION AU PROBLÈME DE L'IMAGE DU CORPS [AU SENS DE G.P.]

– Il faut marquer une série de ruptures.
– L'intérêt de l'ic: sa portée pratique : elle est au foyer du "discours errant" du sujet. Evite aussi de longues discussions sur le S.c. – lesquelles ne sont pas inutiles pourtant !
– Portée de la notion de libido. Qu'est la libido pour F. ? Une substance, un corps chimique ? – la qualité d'un champ d'équivalence ordonné par une pratique. C'est la pratique qui ordonne le concept : l'analyste fait partie du concept de libido. L'analyse fait partie du concept de la libido. Science moderne : groupe de transformation et invariance. La libido est un postulat ; elle n'est qu'un concept. Le concept d'une transformation pratique du sujet dans la jouissance. C'est le seul intérêt de rappeler ce concept vieillot. → 1ère rupture.
– 2ème rupture : l'image du corps. Qu'est ce qu'un corps ? La question Qu'est-ce que, impropre au corps... Substitution chez Spinoza de la question : que peut un corps ? Le corps, est-il en tout ~~est~~ et ~~peut~~ pour tout, matière soumise à croissance et destruction ? Objet de la médecine : le corps en tant que réel. Nous ne savons rien du corps, sinon à mesure de science.
Pourtant, est-ce là le corps ? Parlons de la politesse : prestance, stature, maintien. Introduction à une autre dimension : le corps dans la culture ?
Il faudrait distinguer nature-culture. Ça ne convient guère. Disons plutôt : le corps dans la jouissance : "corps de plaisir" de S.L., "corps négatif" de P.F..
Bref, pour autant que le ~~p~~ corps en tant que ~~~~ nous sommes le corps est jouissance, le corps est dans la dimension du "pour-soi" JPS, voire du "pour autrui".
– Nous passons donc à l'image du corps. L'i.c. n'est pas non plus le schéma corporel neurologique, encore qu'à certains égards il la suppose : on n'entrera pas dans la discussion entre éthologie et stade du miroir. [rupture], secondaire]. Il n'en est
– L'image du corps est-elle une nouveauté ? [Pas de rupture ici]. Développe le couple matière-forme.
Aristote : l'âme est l'idée du corps.
Pas d'immortalité chez A. .
Maintenant Spinoza : sommairement, S. ne distingue deux aspects de l'Etre (!) : l'Etendue et la Pensée (il en ajoute d'autres, qu'il délaisse).

2

Ces deux aspects de l'être sont dits parallèles : parallélisme. Dans ces conditions tout ce qui arrive dans un registre aussi dans l'autre et il n'y a pas de cause de l'âme sur le corps. Fondement de la psychosomatique. (Deleuze L.S).

Alors : il y a le corps, mode de l'Étendue, et l'âme est l'idée du corps : mode de la Pensée. La conscience est l'idée de l'idée. Ceci implique que : nous sommes une idée, et nous avons une idée (de l'idée). L'idée que nous avons, résultat de modifications corporelles : partielle et mutilée. La CS est donc partielle. L'idée que nous sommes est avant tout "inconsciente" : Dieu seul l'a concrètement parce que nous sommes en lui : savoir ics.

_L'idée du corps, se transforme chez nous en : image du corps. L'ics. est avant tout une tentative de répondre à la question : en quoi le corps est-il intéressé dans la jouissance ? Rupture avec ce que nous savons comme corps réel.

– Nouvelle rupture (à vrai dire déjà acquise) : la pulsion. – Comment le corps est-il intéressé dans la jouissance ? Dans la pulsion. Rupture avec la notion d'instinct, et avec l'éthologie. Si l'ics n'est pas donnée naturelle, elle est pulsion. Le garant la pulsion concept de son articulation. Libido. Pulsion n'est pas montage des instincts. Devra-t-on suggérer que l'ics est la résultante unitaire des pulsions partielles ? C'est une première théorie. Mais cette définition n'est pas suffisante : elle ne marque pas l'antinomie pulsion – narcissisme (Sém. XI), et ne nous donne pas le principe de l'unitaire de l'ics. La rupture ici – schéma corporel est : 1 – de principe méthodologique. 2 – effective (dans la chose même) : elle tient à l'effet coupant du langage. Mais cette coupure efface plus qu'elle ne lise :

Problème du St. Miroir.

– Comment pour l'image du corps ?

Pour le 12/10/78.

Problème ici difficile.

- QUESTIONS : — Du 12/10/78, (3

- Pourquoi parler d'image du corps ? D'où cette notion.
- Il faut partir du stade du miroir. Orienter plutôt le terme d'image vers le vécu, vers l'histoire. Attention ne pas dériver vers l'Idée. Plutôt en terme d'histoire et de fonctions.
- Très astucieuse objection de Bozer : le psychotique ne jouit que d'une partie de l'ic. ; il n'y a pas pour lui d'unité : ainsi le concept d'image ne vaut pas dans son cas. Uniquement à l'horizon une question deleuzienne : le concept d'image ne convenant pas, parler de flux.
- S.N : le concept d'ic. est un concept d'analyste. Je suggère : c'est en tant qu'il n'y a d'ic. qu'à partir du corps de l'Autre qui s'implique que l'analyste le posant, déjà introduit l'Autre, discours de la Science. Il le pose terme d'une pratique en tant que le nommant.
- Il y a donc, plutôt que dynamique, dialectique et discours.



Si l'i.c. n'est pas une résultante biologique de quelque activité intégrante du cerveau, qu'est-ce ? Est-ce une pensée, une idée, un concept ? Ou quoi encore. Inadéquation de ces termes : l'i.c. les déborde de toute part. Bref, elle semble avoir une dimension "concrète" qu'il nous faut renoncer. On trouver le critère de ce "concept" (terme fâcheux on sait).

1 – Une voie simple consisterait à dégager la notion d'espace potentiel. (D.W.). Traiter l'i.c. en ces termes d'une inauguration de la séparation. Ce qui est, l'espace. Référence à la demeure, l'espace potentiel comme aire de jeu. Alors, l'espace. Primaire et secondaire et à la Heimat, le déférencement, le Lassen-Être, aussi traités,

L'i.c., aire de jeu de la jouissance en tant qu'elle tient au corps.

– Mais pourquoi faut-il que la jouissance ait une aire ?

["Maison de Matriona"].
[Der ausnisandergefaltete Raum, der das Zeit gebiert GP3, 172.]

2 – Une autre voie consiste à partir du stade du miroir : on réinterroge pas la Gestalt ni la Prägnanz : on les suppose acquises. Alors, on peut sans plus supposer, arriver à l'image du corps par la dialectique du rapport à l'Autre. L'historicité est introduite d'emblée. On voit le défaut de cette ouverture : elle délaisse l'interrogation sur pourquoi l'i.c. ?

3 – Une troisième voie qui enchaîne sur 2 sans de partir du parallélisme entre image du corps et sujet (ou signifiant). Il y a parallélisme entre les effets du signifiant et les événements de l'image du corps. Il n'en peut être ainsi que dans la mesure où : 1 – l'i.c. est elle-même liée à l'opération signifiante par l'Autre ; 2 – le sujet tient au corps en tant que la jouissance est séparation du corps, ce qu'est le $. Ce qui se sépare du corps, la faille, est effet de sujet. Négativité.

4 – On saisit alors que la série 3 implique qu'on définisse l'image du c. en structure, i.e. par ses fonctions : (G, R). La rencontre de l'OP est d'avoir saisi cela, réintroduisant la distinction freudienne primaire-secondaire à la pratique des psychoses. La différence de niveau Bejahung-Verneinung, ou de Klein Positions 1 et 2, trouve là une interprétation simple et pratique : on a accès direct sur le discours effectif du sujet et sur la dialectique.

5 – L'explication des "deux" fonctions de l'i.c. apparaît ici nécessaire. C'est elle qui permet de renouer directement avec 2, en tant que la question est en effet ouverte ici : pourquoi parler d'images ; quelles sont les conditions d'unicité et d'unicité de l'i.c. (Problème de l'objet total kleinien).

On doit également débattre du problème de la genèse (Spinoza Deleuze) de l'i.c. Discuter en termes de dispersion.

le présent en son séjour transitoire est présent dans la mesure où il séjourne et ~~fait~~ séjournant, devient et périt, s'acquittant ainsi de l'ajointement du passage entre provenance et déclin, s'acquitte à chaque fois transitoirement de cette transition est la bonne constance du présent. Elle ne consiste justement pas dans la simple persistance. Ainsi, elle ne devient pas la proie de la disjointure. Elle assume le discord. Séjournant en son séjour, ce qui séjourne transitoirement laisse en propre à son essence — la présence, — l'accord. (290).

(le) laisser-avoir-lieu est la guise en laquelle le séjournant transitoire séjourne, et ainsi déploie présence comme présent. (295).

la jouissance nomme à présent la guise selon laquelle l'être lui-même se déploie comme rapport au présent, rapport qui concerne et maintient le présent en tant que présent. (299-300).

M. H. Chemins.

Noter : histoire du sujet — espace potentiel — jouissance en tant que "présence" : séjour et laisser avoir-lieu (belassenheit).

- Très intéressante question de M.C : qu'est-ce qui fait le lieu du lieu et du manque. Réponse de Clara : l'intérieur de la maison. En effet, le lieu est à sa place. Mais le symbole manque à sa place. Théorie aristotélicienne du lieu : les dieux n'ont pas de lieu.

Point de départ par B. Allot : dedans-dehors : il y a des échelles du dedans, et cela renvoie à l'historicité. Exemple d'hallucinations passant de l'Extérieur à l'Intérieur du corps sans cependant cesser d'être hallucinations : étrangeté de l'organe".

Puis remarque décisive de C. Weiller : l'halluc. est étrangère au sujet qui jouit de cette étrangeté. On retrouve la sa théorie de l'hallucination.

Mais surtout on y apprend ceci : le frein - sujet par le psychotique, elle est réintroduction de l'altérité dans cette extranéité en tant que telle : elle est nécessaire au parlêtre.

D'où ma question : comment la parole peut-elle recoller les morceaux ? Réponse de Clara : la parole est comme telle étrangeté : elle est rencontre de la Science. Aussi, la parole n'a de portée qu'en tant qu'elle donne cours à l'étranger.

Une objection de Jean Godard : sur la condition d'unarité du corps ? En tout cas très juste : il est évident que l'Étranger n'est pas à l'état brut dans la parole ! Il y a médiation ; comment ? D'autre part, être étranger est-il être identique.

Être conforme à l'Étranger, tel est le statut.

D'où une question d'H. Lagarrigue : différence entre ce statut dans la névrose et la psychose ?

Mais surtout, une très étonnante remarque d'H.L. sur la croix :

Si comme je le pense, quand nous parlons, nous incorporons la voix (les retours) la voix vient donc en écho à la parole ! Ce éclaire aussi : l'exemple Truie de Lacan, et le statut en écho de la voix psychotique. D'autre part, s'entrevoit aussi une explication de l'extraordinaire alternative que nous propose JL. dans le point du rêve, et de sa venue en écho elle aussi, là où on ne pourrait pas, on ne discernait l'idée. Ainsi toute voix est en écho, et c'est ce que le psychotique manifeste, faute de l'intériorisation de la Bejahung. Question : structure de l'écho ? (Doublement de l'idéalisation ?) — Quoi de l'écho pour nous ?

Alors, questions pour la Séance suivante :

1- Le Dedans et le Dehors. L'i.c. a une fonction de limite. Comment faut-il concevoir cette limite ? Pourquoi une limite apparaît-elle nécessaire ? Comment reprendre l'objection stoïcienne à Platon (Bréhier) sur l'impropriété de penser les êtres à partir de leur limite : ne dit rien de leur dynamisme créatif,
- la limite et la jouissance.
- Pourquoi le Dedans est-il la métaphore de la subjectivation ?

2- L'Étranger. Qu'est-ce que l'être étranger de notre nature ? Pourquoi notre seul destin est-il de nous y conformer ? Pourquoi la parole est-elle le mode ~~est~~ adéquat de cette conformité ? N'y a-t-il pas contradiction entre l'Étranger et la limite de l'i.c. ?
- Comment l'i.c. est-elle un mode de rapport à l'Étranger ? Ses deux fonctions.
- Comment le psychotique a-t-il rapport à l'i.c. ? Désintégration de l'i.c. dans la psychose. Travail thérapeutique.

—

Points touchés dans la discussion :

1- A. sur l'intérieur et l'extérieur rapportés au problème du groupe et de l'alié-nable.

2- V. Boyer sur l'historicité et l'espace de l'i.c. l'histoire première.

3- C.W. sur : la limite dans la partie (dissonance). Exemple de la fillette dont la mère "fait des réserves". Psychotique se dissocie pour échapper à l'emprise confusionnelle de la mère ! C'est encore un autre aspect de la synchrone.

- Séance potentiellement difficile à mener — manque de ma part —.
- Insupportable d'enseigner.



– Contradiction bien connue : dans l'inconscient, pas de représentation de la mort.
– Mais par ailleurs on parle de pulsion de mort. – Il y a une voie commode de résoudre cette impasse en passant par le réel. Il suffit de dire : la mort est du réel.
Or, le S^a est amené au réel comme à ce où il fait défaut ; il y supplée. Le S^a supplée à ce où il manque. – Par là, et par un retour qui lui donne sa marque, la cause réelle devient la Métonymie du S^a : le S^a est S^a – de ce réel : la pulsion n'est pulsion (de mort) qu'en tant que la mort est réel que la pulsion contourne. De même pour le sexuel.

Cette solution simple lève bien le premier cercle. Mais elle ne le lève que trop facilement. Une seconde voie, elle aussi trop facile, nous vient : c'est de dire que il n'est de mort qu'au sens de la castration. Bref, pour le mort, pas de problème, il est refroidi. Il n'y a de problème que pour celui qui reste : S(A̸). C'est dans la mesure où le mort, ressuscite la dimension de manque où, nous faisant défaut, il nous "interroge" sur notre défaut, que nous nous sommes par lui ramenés à la question du deuil (travail) et de la perte. Ici, la signification de la mort est castration. – On retombe sur la théorie du deuil narcissique, la plus absurde. Cynisme de cela : défense contre autre chose.

Il nous faut donc aller plus loin et interroger deux autres thèmes :
1 – Que signifie la mort du père dans le maillon décrit par L.W. ? En quoi le rappel du Statut de Hasard qu'elle réalise est-elle représentable dans l'ics ?
2 – Comment penser le rapport du deuil et de la forclusion ? La perte dans le réel qu'est le deuil, ne se résume pas à la théorie narcissique qu'on en peut produire. "Le deuil, inverse d'une forclusion." Qu'est-ce cela ?
– Comment faut-il penser l'inconscient, pour que la restitution à la dimension du Hasard apparaisse la raison nécessaire de la parole ?

3/11/78.

– Très remarquable reprise par C.W., du rapport entre Voile et Hasard : le Voile (du Ça) indique le Hasard, en tant que lieu où nous restituer. C'est là la fonction paternelle.

– Dans les trous du discours de la mère : lieux de son attachement au père, dont elle ne peut faire deuil : c'est pourquoi pas d'affect. L'affect est le signe d'une séparation. Là, l'enfant, laissé en plan, vient se fixer à ce qui du père, brille dans l'absence maternelle. Ceci symbolise. Aussi bien, nous retrouvons là que l'enfant échappe à la Dispersion absolue par cette fixation dans l'objet qui fait Tout en ce lieu.

– Manière plus constructive de poser le problème que de partir de cet objet (partie du corps) et non de la forclusion.

– Si le Voile signifie trop, absence alors de référence au Hasard : folie.

– [Question de B.A. sur la présence du corps : est-ce une image. La présence est-elle constituante ou constituée ?]

*

– Il faut interroger encore sur cette partie du corps qui tient lieu de Tout, et sur le lien entre cela, et la dissociation.

*

Deuil : Que la castration propre fasse rire, cela qui ne fait pas de doute. Qui ne sait au fond d'avoir à rire ? – Mais ce qui ne fait pas rire, et qui est dissimulé par cela même, c'est la castration de l'Autre. Être soi-même [illegible] Ce qui blesse, c'est que l'Autre soit châtré, n'impressionne personne. Qui est châtré. Père, n'a pas connu son fils, fils, n'a pas connu sa mère. Qui est-ce qui se ressuscite dans le deuil ? Est-ce d'avoir perdu un fils, soi ? En ce qui se ressuscite, c'est pas cela, autre chose : de n'avoir connu rien. Ce qui se ressuscite, c'est pas cela, une interprétation "œdipienne" de fils, pas connu la mère. Naturellement, cette petite affirmation est toujours pareille : elle nous fait tout manquer. Ce qui est en cause là, c'est non pas d'avoir perdu la mère, mais qu'elle ait perdu, par sa mort, de pouvoir dire ce qu'elle aurait dit (songe !)

au fils si elle ~~avait~~ avait vécu. C'est là l'Hymne maternel, qui l'a créé, lui le fils, pour être le lieu de cet hymne qu'elle n'a pu dire à temps. Et c'est de cela qu'il y a deuil, non que l'Autre nous manque, mais que l'Autre (lui) ait manqué, de temps pour ~~le~~ dire. C'est ce défaut de l'Autre, qui fait la cause du deuil. Ça qu'est-ce soi-même, dans cette condition ? Le lieu d'une mémoire, celle de ce que l'A a manqué à dire. Mais de ce fait que soi-même, on ne peut que manquer à dire, ou plutôt, on est voué à ~~être~~ dire ce manque (de l'A) sans cesse. Dire sans cesse que l'A. n'eut pas le temps de dire. Mais dire faut, le dire reste marqué d'une absence fondamentale, qui fait sa profonde affinité à une forclusion : c'est que rien ne remplacera l'existence de l'A., sa brève vie perdue. Non pas qu'il nous manque : il a manqué, sans plus, le deuil est le souvenir (le dire) de ce qui a fait défaut à l'A. Le deuil n'est pas du côté du fils, mais de [illegible] Fils n'a pas connu sa mère : c'est elle qui a manqué à dire, et c'est de cela qu'il y a le mien ! souvenir (à dire sans fin).

C'est ainsi (à développer) que nous parvenons à échapper à une conception du deuil narcissique. [Etc.].

30/11 Excellente séance malgré moments difficiles. Théorie de la W. sur ~~[illegible]~~ uniquement à la petite vieille, car la possibilité de la perte n'a pas été donnée. Ma remarque à elle ! sur l'importance qu'elle met à ce fixe qui donne. [illegible], dans des dimensions humaines, la petite condition de la présence. Formules de B.A. : jouir, sinon être mort. Si je ne jouis, je suis mort. Instituées par moi de relais : — l'ic. ~~[illegible]~~ dans son rapport à l'histoire — l'ic. dans son aspect [illegible]/dissociable, — à partir de l'espace potentiel, par une série de caractère ... . [Remarques de Clara — Dénaene — V. Berger — J. Godard.]

7/12. Séance mouvementée où l'on discute de qui et de quoi, et de savoir comment on va travailler et sur quels textes ou Ecrivains. Envie de tout plaquer. Décisions : 1 — Prendre des notes à tour de rôle pendant la séance. 2 — Travailler sur textes : G.P. et H.S. . 3 — Prochain thème : la symbiose, à partir de ces deux auteurs. Je me propose d'exposer Symbiose et image du corps. On verra.

Reproches de plusieurs : on nage, on sait où l'on va. Hélas ! hélas ! très nettes … Prêts de "parler pour parler". Il y a deux tendances. C'est vrai que je suis heureux que H. L. soit dans la mienne. C'est vrai que le défaut d'analyse rend très étrangère la manière de procéder que nous avons (ET, Clara, CW et BA).

14/12. QUESTIONS : SYMBIOSE SELON G.P. (ET H.S.).

Un exposé improvisé de moi sur la symbiose, à condenser en Note.

Symbiose selon G.P. et H.S.

Questions : J. Gédard : sur le mode d'entrée dans la psychose : comment se fait-il que qq. un puisse rester stable pendant tout un temps avant d'entrer soudain dans la psychose ? Problème du faux-self selon W..

C. Picard : sur la réanimation dans la psychose. Ce qui est impossible au psychotique. Nécessité d'opérer un espace de silence pour autoriser, cet acte du thérapeute.

C. Nailler : sur la différence qu'il y aurait entre symbiose "normale" et psychotique. C'est la question la plus difficile à résoudre en effet ! Je n'y avais pas pensé.

Remarques de B. A — B. Denaene — etc : je ne relève pas les discussions, que je vais essayer de reprendre dans la Note.

- Symbiose normale et pathologique. (C.W.)
- Que signifie symbiose chez Searles ? Laisser-être et fusion.
- Symbiose et dissociation chez G.P. Pourquoi couples à compatibilité hétérogène ?
  Sa connotation phallique (paternel). "Crypte" : l'objet psychotique est dans une "crypte" : refus du deuil : symbiose.
- Différencier l'opération psychotique de dissociation du refus du deuil dans la névrose. Clivage.
- Position schizo-paranoïde, clivage et fusion. Dissociation (G.P.). Omnipotence.
- Travailler en termes d'image du corps + symbiose et i.c. Espace potentiel. Pourquoi les deux fonctions ?
- Comment symbiose, i.c., sont-ils des concepts vivants dans la thérapie ?
  Qu'est-ce qu'une thérapie des psychoses ?

• Symbiose et image du corps. Il faut revenir à la thérapie, sinon ne servent pas. D'ailleurs, nécessaire !

- Ce qui est rejeté du symbolique reparaît dans le réel sous forme d'hallucination.
- La partie détachée (1 f.c.) et dissociée, est l'élément hallucinatoire.
- L'hallucination désigne donc l'élément "rejeté" (détaché, dissocié) de l'i.c.
- L'élément "synthétique" (GP) est en connexion avec l'objet hallucinatoire.
- ~~L'h. est l'élément où s'indique comment le "clivage" (MK)~~.
- Théorie de l'écart entre "corps-fantôme" et moi : l'h., entre les deux.
- Théorie de l'écart entre "corps-fantôme" et moi : l'h., entre les deux.
- Mais l'h. est aussi un "mode de défense", dissonnances, de faire sujet :

Dans l'h. le sujet part de l'Etranger : Hasard, morcellement, etc.
- Renvoie à l'Autre d'après là où il fait en défaut.
- Théorie du "deuil" dans la psychose : l'élément halluciné est la trace d'un "refus de deuil" (au sens du clivage).
- (D'où une doctrine du surgissement d'éléments psychiques en période d'échec de la "réalité".)
- Remarque de BR sur les phrases interrompues.
- Structure de la voix : St Augustin.
- Délaisser le reste. Cf Notes de l'exposé de C. N., en somme remarquable.

NOTES DE L'EXPOSÉ DE CHANTAL WEILLER 18/1/79. Séance 3202

- Symbolisation. Temps.
- Destruction de la toute-puissance. Accepte de perdre la toute puissance pour la mère : l'enfant ne peut pas [illegible]. Bien que [illegible] [illegible] le sein.
- [illegible]. [illegible] et [illegible]. [illegible].
- Symbolisation trop [illegible] : illusionnement : [illegible]. [illegible].
désillusionnement. Normal : illusion et désillusion.
- Trop tôt : clivage qui ne supporte plus un [illegible], [illegible] / désillu ⇒
⇒ [illegible] au lieu d'[illegible], pour ainsi trop tôt [illegible]
née.

o Mère : ne peut faire transition, d'où trop à la mère et dont les investissements [illegible] trop attachés à l'enfant.
- Perte à accepter par la mère et [illegible] pour l'enfant.
- Clivage : question de position. Perte fait [illegible] [illegible] et [illegible].
- Perte absente ne [illegible] pas.

Père ou mère ?

- Hypothèse : [illegible] de perte impossible.

o Problème de toute puissance : à la place de [illegible] de perte : vient la puissance, équivalent. Cas [illegible] de [illegible]. Cela [illegible] la [illegible] [illegible] tout. La toute puissance : ce qui [illegible] : [illegible] que cette puissance. Cette puissance [illegible] impossible [illegible]. T.-p. est [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] j.

⇒ D'où que :

– Formation de la jouissance Ψ. toque avec le logiques lesquelles est exclu par le névrosé. Sans en souffrir, des ravages des apparences

~ questions ~

• Cause – ~~Text~~ temporalité : empirisme ou S^d ? (J. Godard).

• Traumatisme et effet de sujet ≠ apprentissage. Ce que signifie que la cause a effet de sujet ? Deux thèmes : l'empirisme ou ~~la~~ la cause manquante ? Qu'est-ce qui fait cause dans le jeu ? (J. Godard).

– Séance de travail difficile. N'ai pas répondu à l'exposé de C.W., par manque d'opportunité.
Parlé de ce fait d'autres sujets :

• Sur W, sa biographie. MK, AF, interprétation. Tandis que pour W, créativité.
Indestructible mais, "capacité d'être seul" (comme lui), et faux/vrai self.
Deux aspects de la personnalité, le faux étant culturel, l'autre restant à l'abri. Vital qu'il ne communique pas complètement ?, Chez [illegible] pathol.. plus de communication entre les deux. Il y aura clivage, et il n'y aura plus que le corps.

Agressivité : pour W, le [illegible] s'obtient par agressivité : c'est d'abord celle de la mère. L'enfant détruit d'abord la mère, avant la castration.

Destructivité sans colère. Surtout de la période d'omnipotence, avec l'objet. Le trouve dans sa réalisation [illegible] : hallucination de l'objet. L'objet doit être détruit. Mais sans colère, car il peut survivre à côté.

– W. fait référence au développement constamment. Mais toujours inclus dans un ~~[illegible]~~ environnement : enfant – mère. Facilitateur (good enough), alors, passe de dépendance à indépendance.

L'analyse : a pas F. a réussi, lui. Mais imagine le ~~[illegible]~~ psychose. On lui a des personnes dont le [illegible] déjà en lien. [illegible] environnement n'a pas eu lieu : position [illegible] (et ?) dépressive.

Important que la personne puisse régresser.
Rencontre des gens qui ont toujours la crainte d'effondrement, qui a eu lieu en fait. Mais [illegible], [illegible] la personne ne se souvient pas.

Traitement avec 2 personnes : mère et enfant, [illegible] avant tout à la mère.

Besoin de régresser : l'analyste doit créer un espace de fiction.

Dans cette fonction, ce qui peut être retrouvé ; c'est le stade d'omnipotence hallucinatoire primitive.

Aire transitionnelle, espace de fiction, que W. cherche à créer un espace de non maternage, qui ne lui est pas indifférent.

Aire de jeu, rencontre et impuissance-toute-puissance. Exploitation des deux côtés.

Resymboliser la relation mère-enfant. Comme une médiation extra-corporelle. Cet espace décentré de l'objet transitionnel : n'importe quoi.

Fait transition avec l'absence de la mère.

Objet symbolique et présymbolique

création → utilisation

la présence — différente

- D'où : [illegible] rigueurs.

Jeu et réalité D

o. présymbolique

les transitions

créé, trouvé, cherché

jeu.

[objet trouvé] →

o. symbolique.

fabrique.

~~création~~

— utilisation

de jouer entre l'imaginaire.

- l'o.t. est déjà-là à retrouver.
- Permet la continuité. Partir n'est pas se perdre.
- Pas que le dév. se passe dans un espace de continuité. Perception d'indiscontinuité, imaginaire,

- Indifférence de l'objet.
- Tient en lui.

— Différence — Environnement du S → Environnement dans le réel ?

La mère de Lacan

répétition identique ≠ création.

– Jones : aucaches – besoin d'être trouvé : Dramatique si personne ne part à la recherche.

– Exemple des enfants et du loup.

– Remarque de C.A., sur l'abandon de l'exp par W. : mon ajout.

– Squiggles.

○ W. et la cause du désir / Par rapport à ce qui a été dit.

Exposé de C. Abels sur Winnicott, fort bien fait, quoiqu'un peu scolaire.

C'est pourquoi j'interviens souvent :

– Parenté de W. et MK., leur opposition à la conception américaine.

– Mais surtout : comment W. conçoit-il le rapport entre symbolique et objet transitionnel ? L'ot. serait présymbolique. Or ceci va au rebours d'arguments qui sont justement ceux qui fondent le symbolique ! Ce que je remarque. Cf. les distinctions de C.A..

J'ajoute une remarque sur : le désir a une cause. Examine – ment du sujet. Ceci pour montrer la parenté entre cause du désir et o t., leur contra W., et sa conception du symbole comme substitutive. ~~Dénta~~

Exposé prochain, développer cela.

On doit dans ce travail réaliser la synthèse de plusieurs termes :

1 – Comment Winnicott conçoit-il l'o.t. par rapport au symbolique ?
L'o.t. est-il ou non pré-[non] symbolique ?

2 – Comment penser les rapports entre cause du désir et o.t. ?

3 – Puis, comment poser exactement le symbolique, par rapport à la cause du désir ?

4 – Qu'est-ce donc que la cause du désir, en tant qu'elle implique évanouissement du sujet ? Structure du fantasme.

—

1 – Objet transitionnel et cause du désir.

– Avoir posé le désir au cœur de la position de l'Être de "l'homme", pourquoi ?
– S'il y a désir, c'est qu'il y a "répétition". Qu'est-ce donc qui se répète ?
– Quelque chose de "tuant" qui déjoue la vie, ou plutôt la mortifie, avec la dimension de la mort dans l'être parlant.
– Il y a du "déjà-mort" dans l'être parlant, et c'est, chose curieuse, la renonce de sa vie : "c'est comme si j'étais morte", condition de sa renaissance : chemin de la régression.
– Cependant, la répétition est-elle simple ? Exemple de C.A.. La répétition est créatrice de nouveau : jeu. Comment le nouveau peut-il porter la mort en lui ? Quel est le statut d'une "nouveauté" en pratique signifiante ? Qu'est-ce que trancer, si trancer est toujours à certains égards un retrancer (Oedipe).

2 – Comment passer de la répétition au désir ?
– Thème lacanien de la division : nous sommes presque dispersés. S'il en est ainsi, qu'est-ce qui fera rassemblement ?
– Une première réponse dit : le symbolique. Il y a la fonction de

la parole. Parler, c'est rassembler la dispersion, comme reconnaissance de la dispersion. La reconnaissance de la dispersion, c'est son rassemblement : Primaire et secondaire, castration.

– Toutefois ceci n'est qu'une réponse de passage, qui semble plutôt nous éloigner de ce qu'est le désir : les antinomies de la parole et du désir sont bien connues : y a-t-il un désir qui puisse se dire ? Si le désir n'est pas de l'ordre de ce qui se dit, quel rapport entretient-il à la parole ?

– Pourquoi, on envisagera la répétition mortelle dans son aspect » d'au-delà du principe du plaisir.

La doctrine que F. nous propose est-elle une doctrine du plaisir ? Mais qu'est le plaisir ? Est-ce ce qui convient à la vie ?

Questions :

1 Manque et déplacement dans la répétition : Qu'est ce que répéter ?

2 – Qu'est le symbolique.

3 Devenir des restes.

4 – Ot. et. métalangage ?

5 Pourquoi la retrouvaille impossible.

Autre date : exposé improvisé de mes notes de la question 1. Magie

Jusqu'à le symbole : Cf. Questions.



le $\frac{1}{4}$ 79 : exposé bref de nous, au retard, sur le sujet : pourquoi la cause en analyse ? Questions de BA :

- Nécessité d'une cause impossible du retour.
- Qu'est cette répétition attachée à une cause par ailleurs impossible.
- Que devient le reste dans ces conditions, sa nécessité.

—

1 – Je dégage d'abord l'alternative Deleuze-JL à partir de la question de GA. – Puis j'interroge ce que veut dire l'Œdipe comme condition du retour en analyse. 2 – Introduction de la cause du désir par ce biais : qu'est le désir ? Je montre 3 – Que le d. se maintient sur le fond de la Destruction (pulsion de mort), et que c'est cet le signe qui lui donne sa structure. L'évanouissement du $ a bien devant ce petit frissonnant qui se stratifie comme l'insistance même de la destruction qui a introduit le langage. Il y a donc évanouissement du $ mais non du désir. Si le désir est indestructible, c'est justement parce qu'il a affaire à Destr. Car il doit répondre à
(4 – le fantasme supporte le désir, non l'objet. C'est le point d'arrêt $ & D.)
cette loi de fascination qui fait point d'arrêt

5 – Comment dans ces conditions pouvons-nous avoir un rapport adéquat à la D. ? En la refusant ? Non, mais en la reconnaissant. Soit en la méditant par le "rien suffisamment lourd". Ce
6 – Ce qui fait défaut au psychotique c'est justement cette fonction de médiation comme reconnaissance de la D., que nous avons dans la parole ; non de la forclusion.

7 – Il y a donc équivalence formelle entre le fausse-sujet dans le désir et dans la hallucination (cf. g.). L'hal. a sa structure que le d. : alors faire point d'arrêt vient constituer une proposition et en ses types, procurera d'une restitution de l'étranger, dans

La Disjonction [illegible]. (on retrouve ici JL VI).

Alors question de BA pour la prochaine fois :

— Dans l'exil il n'y a pas de temps : ou plutôt le temps est un constamment présent. Se répète sans plus.

— Dans ces conditions, comment penser la cause. En effet si on pense la cause comme "boule de billard", c'est évident que le temps est orienté.

— On ne pense pas la cause ainsi : quel concept de la cause ?

— On s'aperçoit alors que la cause ne vient pas du passé (cf plus haut), mais au contraire, de l'à-venir.

1/2 79

Centrer ces questions pour le 8/2.

Le 5/2/79 : Exposé de M.C., que j'abrège par ennui. A. pas d'accord.
Ceci sur la fonction de limite de l'i.c. et la question intérieur/extérieur.

— S'engage un débat sur la thérapie des psychoses, et la série de
[illegible] omnipotence / omnipotence impotence. Les collègues connotent les
vrais mieux entrevus : il s'agirait d'aller de l'impuissance à la toute
puissance... Cette interprétation — fausse — a l'avantage de bien mettre
en évidence la curieuse impuissance qui fait le fond de la position du
thérapeute. Remarque de BA, que peut être la thérapie consiste pour
l'analyste à aller ~~[illegible]~~ entre les deux, à régler les deux, les éliminer

— On retrouve là ma réflexion du matin, que l'effet de S...
n'est ni-ni : ni bien ni mal ; ni passé ni avenir ; ni jamais
non jeu. L'effet de S... fait limite entre les "deux" mais d'une manière
apathique. Non qu'il les répartisse : il s'indiffère. (G.D.).

— BA fait remarquer qu'on ne sait ce qu'est la limite.
Quelle est donc sa structure ?

— J'introduis alors le rêve "Cette pièce est pour Leadenvoi—
selle", et je montre la succession des problèmes suivants :

1 – la question de l'intérieur est liée à la dimension d'une
intrusion d'un élément étranger, qui doit être expulsé. — À quoi
BA fait remarquer que l'intrus était donc déjà, lui, dans l'intérieur
aussi ! Difficile de répondre.

2 – Ce qui délimite Dedans – Dehors, c'est la phrase du rêve : elle
n'opère de lien : la limite manque de lien — elle est un effet de
parole.

3 – La solution de la question de l'Intérieur est alors la suivante :
si le Visage est menacé d'effraction, un Intérieur existe-t-il ?

4 – Donc : ce qui est nécessaire, c'est d'aller vers le Dehors,
et c'est là la vraie position du sujet. Dedans et Dehors

sont extraordinaires l'un dans l'autre sous un mode complexe.

§ – Comme le fait remarquer BA, l'espace propre a certains caractères : il est invisible, on ne peut le prendre en sujet ; — cet espace n'est pas un propre : il est dicté par quelque chose d'autre.

– Il faudra donc reprendre cette question : Intérieur-extérieur – limite (que se pose BA).

– Question du temps aussi, qui reste en suspens.

Temps : Pas de temps dans l'ics, pas de mort, pas de cause, pas de négation, etc. Ceci veut-il dire qu'il n'y a pas dans l'ics, cela ?

– Il vaut mieux dire : il y a autre chose que ce qui est déterminable comme "secondaire".

– Cette autre chose a une nature positive qu'il faut mettre en évidence. Laquelle ?

– Nous pouvons avoir le soupçon que cela, que l'ics lui-même, n'est autre que ce qui est marqué de négations comme lieux d'effondrement de la [logique] secondaire : la mort, le temps, la cause, etc. Est-ce Tout ? Non mais fait restreint. Force ou jaillissement ?

– Pourquoi nous occupons-nous d'autre chose ? Puis d'ailleurs le faisons-nous ? Une erreur de perspective à ne pas commettre : un

« omnia conditus » simultanément. Ce qu'il faut dire, c'est qu'il y a du réel, et que le réel est la cause impossible de ce qui y supplée, [illegible] à étudier.

– La question devient alors : l'univers de l'ics, ~~est~~ qu'est-ce ? Et y a-t-il parmi les univers un point privilégié ? Peut-être pas, mais une ~~ics~~ opération, jouant sans cesse, dans divers registres.

Ce que devient alors la question est : 1 – Quelle est cette opération ics ? 2 – Quels sont ses objets, en tant qu'elle les rend connaissables par son mode ? – 3 Ici vient la théorie de la suppléance. 4 – Y a-t-il une cause de la suppléance ? – Nous la trouvons dans l'opération Sa.

On pourrait déplacer la question vers le lien : temps – cause – réel. Pourquoi temps ? Parce qu'il est l'alter-réel, comme a proposé BA. Temporalité n'est nommée Sa. De ce qu'espace potentiel n'est pas espace, temporalité n'est pas temps du réel, ou métaphysique.

Séance du 15/2.

15/2. Discussion assez difficile sur le thème : Dedans/Dehors. Positions de BA, sur le réel inaltéré par ces passages, tandis que d'autres objets au contraire changent de statut par ce passage. Objections de CW et CD : il n'y a pas de dedans. CW : c'est le hasard qui fait la limite. – Mounier : la voix, c'est l'instant où la parole se donne à entendre. Objection de BA sur : ou plutôt est reçue ? Espace intérieur : inviolable ? Or CW. fait remarquer qu'on peut au contraire le violer. Remarquons que viol, ne peut être que de cet espace. On ne viole rien "dans le réel". Questions de J. Godard, un peu difficiles, sur S, I, R, par rapport aux symptômes de l'hystérique et l'organicité. Remarques de moi sur l'image inversée concernant l'éthologie. Bien difficile de rendre tout cela, faute de préparation.

Séance du 1/3 : Exposé de J. Karoubi sur la Chatte Rouge et la Voix. Discussion intéressante. Je souligne en particulier la métaphore de l'acte de la mère dans celui de la fille et les conséquences qui en résultent : qu'elle ne peut assumer son acte. D'où hallucination. Dévoilement des métaphores de l'ambiguïté de la loi. — Auparavant, lundi, discussion avec Jean pour établir la structure de la Voix.

On a remarqué l'analogie entre cet incident du Veux Moulu et le rêve. Cette partie est peu vraisemblable.

Etc.

Séance du 22/3 — La Voix. Question de Maurice sur la voix : de qui votera ? Justification du lien de Derrida. Etc.

Séance du 29/3 — Clara : le Cri. Remarque de JK sur le déplacement, qui nous mène au Pli, et à l'effacement du Pli. Etc.

le seul intérieur de la fleur est son déplissement.

Il n'y a pas d'intérieur, mais un pli. Du pli : le sein. Doit-on dire alors que l'intériorité se résume à un pli ?

Différence de la voix au cri : le cri naît déplissement. La voix n'est pas repliement, mais le caractère. Elle résume de ce re-tour qui est son seul intérieur.

Dans le flux du pli, un instant d'ombre. Est-ce pourtant de l'ombre qu'il nous faut partir ?

Nous possédons sans doute du noir et du blanc, mais [illegible] pas plus loin que l'écrit.

Qu'est-ce qui lie et résume du pli (écrit) au pli du voile ? S'il n'y a pas d'intérieur, qu'y a-t-il ? Un effet de pli (pli de la mémoire) que nous donnons. Nous sommes (pas nous) un pli qui se déplie.

Le déplissement du pli crée un espace. Cet espace s'engendre de ce qui est trouvé : le pli de l'Acte originel qui ne fut pas : non point pliement, mais froissement. Froisser n'est que la moitié d'un acte. Son autre moitié ; c'est d'ouvrir le pli, puis, à la mesure de son effacement, en lire l'effet.

Le déplissement du pli tendrait à effacer le pli. Le pli jusque effacé : l'effacement de la trace, abolit-il la trace ?

Qu'est-ce qu'une trace freudienne ?

Exposé du 5/5/79

le 26/4 : C. Weiller sur la psychose :

1 – le ... de convergence du S[a] vers le sujet dans l'en-tête dans la psychose.

2 – La référence au "hors sens" comme voie d'accès au symptôme. Je remarque que pour G.P. le hors sens est dans le symptôme, et nullement à côté.

3 – Idée de "forclusions partielles" : je n'ai pas pu montrer en quoi G.P. vise mieux.

Discussion sur la structure du symptôme psychotique à partir de là.

Puis C.W. fait une intervention fort intéressante sur le hors sens, sommes toute, ... après que j'ai remarqué que le hors sens, comme tel, n'existe pas.

le 3/5 – Séance de J. Rancière sur la Voix. Discussion difficile mais intéressante, objection de Vandlaste sur Pedas – Dehors etc.

le 10/5 – Séance : exposé de C. Abeles sur la Voix, comme maternelle. Discussion sur l'incorporation.

le 17/5 – J. Godard sur la Voix. Puis on a repris les problèmes d'ensemble.

31/5 – Expo de CW, sur la mélancolie.



7/6 – Expo V. Boyer sur "Des choses cachées..." de Girard – [illegible]. Cf. Notes.



14/6 – Expo de Clara sur le Mime : discussion surtout.



21/6 – Discussion sur le Mime.



28/6 – Marc [Meury] sur le message du visage.



"MIMIQUE" D'après la discussion du 14/6.

- Ambiguïté de la "mimique", par laquelle nous quittons l'imitation, l'identification, pour entrer où ? Le titre de Mallarmé, dont les guillemets, saurai-je le reprendre ?

- Ne pas prétendre rendre compte de l'ensemble, ni rétablir les contradictions qui se sont effacées dans mon texte. Ce que ce texte doit aux autres, n'efface pas leur travail, qui donc n'y est pas restitué.

Ceci quant en deux sens : ambiguïté de la Mimique, quant à l'imitation. Et par ailleurs, absence d'imitation.

- Après-coup les gestes à venir dit HL. quant au ralenti du mouvement.
- Autre a dire que Mime, enfin donner à entendre?
- Suspendus dans l'espace de leurs gestes à venir. Déjà là, plutôt que déjà vu.
- Espace imaginaire – fait apparaître des ensembles, des Jeu, plutôt.
- Cire quoi? Cage. Cire aux continents là où n'est pas. Devient dimension.
- Devant tout le monde. Multiplicité de noms, introduit un nouveau discours.
- Identifié au Mime, au Dieu. Prend signification. Fait lien.
- Silence? Par identification à ce qui est mimé.
- Vérité parce que pas mensonge, Effet d'indiquer l'Autre réalité.
- Ne laisse pas de liberté, mais ensuite libre d'y trouver quoi?
- Absence de liberté? – Interprétation, effet du Mime, beaucoup disent que non.
- N'y pense pas par la parole. Non pas autres sens, mais silence.
- Auteur du regard: érection d'un nom de regard. Donc, Ainsi qu'on ne percevait pas que le regard est invisible. Regards.
- Détendre nos yeux: le sens commun.

Mme [redacted] = Sur le visage. Le 28/6/79. 39/
[MESSY]

— Question préliminaire sur l'absence d'envoi de patients. Pourquoi? De mi pour Ponticelli.

Raison de la difficulté : peu de présence? Dans que lues dans le service. Exemple de Ponticelli qui écrit mais n'est pas là.

Travail de massage du visage : relation avec quelqu'un. Émotion, pensée à la mère. Autre personne qui sort de là.

Avec les patients violents ——. Détente, déblocage. Sur personnes angoissées, qui restent à leur place.

Apprentissage chez M. Dolto, ~~dans~~ dans une école de kinési-thérapie.

Ensuite, à partir d'un travail dans le milieu médical, de travailler en milieu psychiatrique.

Méthode venue d'une esthéticienne en milieu psychiatrique.

Ce qui résulte quant au corps.

□ — Lévinas : Totalité et Infini. (D'après Nasio.)

— N. Abraham, sur le "toucher".

— Ce qui fascine [redacted]X : qu'il y ait face avant la parole.

2 – CARTEL SUR LE TRANSFERT – le lundi tous 9/15 j.   (1)

B. Allix – C. Picard – C. Weoller – C. Oddoux – Michèle ~~[illegible]~~ – G. Taillandier.

Cas depuis fin 77 ? Une 1 an. Puis redépart vers octobre 78, autres de plusieurs nouveaux.

Séances : (...) 20/11/77 – 4/12 – 15/1/78 29/1 – 5/2 – 19/2 – 19/3. 7/5 – 21/5 – 18/6/78 (fin provisoire)

Remarquable séance du 20/11 sur la Mélancolie.

– B.A. débloque la question en remarquant l'affinité de la formule Je suis mort avec l'hallucination. On envisage diverses formules pour démontrer cette idée. – Puis C.W., associe à cette proposition : la mise du sujet ne s'est pas donné l'idéal du moi qu'elle avait à lui céder : mort avec. A partir de là J'essaie de rejoindre la théorie de l'hallucination. – On aurait à cette formule de l'Ψ : donner l'introjection du deuil, ménage maternel. Ce qu'elle n'a pas fait. D'où fusion de parties hétérogènes : mort / idéal, lien de la Verneinung. Il manque cependant le dernier maillon – Abrupende.

Séance du 4/11. Sur la Mélancolie, après lecture de mon texte.

Travail plus limité mais remarquable.

– Reprise de la théorie du délire de C.W., mais autre. Le délire, est réaction à une perte réelle si la possibilité du deuil n'a pas été très mise.

– Reprise générale de la forme de la mélancolie dans le Je suis mort.

– Apport de C.W. : la m. est amé (dédié) à une figure de Ψ donc impossible, inassumable : ma remarque : idéalisation donc citée antérieure de l'i.c. (Opposition à la schizo). Par là, on rejoint la question de l'idéal du moi.

– B.A. fait remarquer à partir d'un cas que le suicide (défenestration) est réparation : on explique aussi la place de cet acte en fin de crise ; il est guérison. Fin, dit-il, de la folie de la famille (Maldarne Lytton).

– Le principal apport, c'est celui de Hiersemant hors lignes, à réclamer.

– Il reste à expliquer le lien de cela avec la réal. quand il y a perte réelle.

Séance du 15/1. Autour du psychosomatique, en présence de J. Bruno, exposé par BA.

On reprend un certain nombre de thèmes :

1 - Irrégularité de la mps : démontrée par l'image du corps (1 fic est un régulier) et ceci se rencontre dans l'expérience.

2 - Caractère tonique de la 1 fic.

3 - Apparentée à une forclusion, en ce sens que ... Impossibilité

4 - CW dit : douleur, plutôt que souffrance.

d'un deuil.

5 - Miroir : j'expose la conception du miroir pour Deleuze et introduis avec BA la distinction : duplication / identité. La mps est une duplication au sens du simulacre deleuzien.

6 - Cette mps : tentative de jouir du corps de l'A (en partie) (Cas).
Comme ~~ce~~ c'est impossible : à la place : mps, la lésion.

7 - Elle vient à la place d'un trou dans l'histoire familiale.

8 - Le symptôme y est le nom du sujet, on parle de dates.
de la mps.

9 - Remarques de Clara sur le rapport entre mps et histoire. Mais à élaborer.

Cette séance, d'importance majeure : on manque à ~~...~~ renouer qqch..

Séance du 29/1. Psychosomatique – Vasculaire – Souffrance. Peu de circonstances à mon souvenir (2/2). D'où pas de Notes.

Séance du 5/2. Pas de notes –

Séance du ~~[illegible]~~ ? 19/2 . Pas de notes. Discussion sur l'amour et sa structure.

Séance du 19/3. Pas de notes. Sur la colère, notion d'intérêt, logique du Dedans/Dehors. Acte, création.

Séance du 7/5 : la féminité. Remarque de Nasio. Puis rapport à l'amour de la mère.

Séance du 21/5 : (Clara absente). la paternité. Question de B.A. Deux définitions
sur le fils fait le père. Remarques de CW. sur Augustin.
la horde et l'ordre, l'amour, le successeur : trois positions du père.

Séance du 18/6 : G.T. et C.O. absents.

. B. Lemérer-Ritter – C. Leconte – Paule Mallet – Claude Sarfati – G.T.

Depuis 5 séances environ avec moi, mais un an avant sans moi.
28/11. 12/12 – 9/1 – 30/1 – 22/2 – 8/3 – 22/3 – 26/4 – 10/5 –

Séance du 28/11. Un pataugeage certain sur [illegible] etc. de [illegible] :

1 – le concept, c'est la méthode.

2 – le temps, c'est le concept lui-même étant là (le concept, c'est le temps).

Rapport de [illegible] l'immixtion des sujets.

Puis surtout, un passage réussi sur la conception de l'analyse : une importance et démons en l'assurant. Je développe à partir de Searle. Objections justes de B.R., que psychose et névrose n'exigent pas même position.

Séance du 12/12. Très importante discussion sur : la transmission – l'entendu – le passage analysant-analyste.

– Il lance la discussion sur la nécessité d'un, entre-deux temps de non-entendu dans la discussion (Stratégie de l'Araignée). Partir, ne transmettre à l'élève que ce qu'il a à ne pas entendre pour le transmettre à qui ?

– On s'explique en pensant que c'est là le temps logique : d'où, que dans On bat un enfant, le tiers temps est le temps du silence.

– A quoi B. fait une interprétation bien faite : pas question de parler là dedans, mais d'analyse : 1 – le S ne s'entend pas, 2 – puis s'entend, déchire pas l'événement des leçons.

– Elle remarque ensuite que la voix chez Derrida est spéculaire, et que là est le principe de sa déviation. D'où suppléance par la dissémination.

Il faut donc écrire (BR) s'entendre et non s'entendre.

– L'événement analytique, toujours inédit, de l'ordre des leçons, où donc le S [illegible]. Et nullité absolue du S. Remarque alors originale sur le fait que le symbolique est ouvert (il faudra préciser cela).

– Le point le plus important : "ce que Derrida a la voix spéculaire. D'où interprétation et mot du partage. Heureux résultat.

Séance du 9/1/79. Séance intéressante. Je demande aux participants : Voix et discrimination ou [illegible] ? Nous en venons à dire [illegible] de la psychose : je remarque que le symbolique est [illegible], et que c'est lui la cause du mal : la psychose. On s'aperçoit alors que l'imaginaire est lui aussi [illegible].

BR. a [illegible] très [illegible]. interprétation du "savoir en trop" dans la psychose, à partir de sa conception du savoir [illegible]. Objection à moi que symbolique et langage ne sont pas les mêmes : sens et signification.

Rappel par moi de l'articulation Voile/Hasard dans le Des.

Rapport entre positions des Klein et Verneinung chez F. : la [illegible] chose.

1. Pour BR., la Bejahung a lieu dans la psychose, mais pas le r.p.
2. Pour moi, alternative Bejahung ⇒ r.p / Verwerfung.

Sur quoi B objecte que l'ics. consiste dans la séparation (r.p.) du sujet et l'[illegible] du [illegible] consécutivement de la première opération (aliénation).

A quoi répondre ?

– Psychose et sa [illegible] : objection de Claude.

Théorie de l'opération symbolique : la reconnaissance du Hasard est ce qui le [illegible] un effet de [illegible], etc.

– Réunion du 30/1. Difficile... Je ferais mieux de mois [illegible]. Arriver à cette idée, que peut être annule la différence S^a et forclusion, puisque c'est même, là où s'[illegible] le sujet (BR). [illegible] à C.S., mes objections de BR. à mes remarques sur J.L. l'[illegible] chez F : [illegible] pas le S^a chez J.L.

Ai exposé ma conception de l'effacement paulinien du texte des Lois et les Prophètes, et marqué là le mouvement de JL. Rey[illegible], les [illegible] de la Dimension : l'Enfantement dans l'Esprit, [illegible] ! Ce qui est c'est la Dis. : le fait juif, [illegible]. Beaucoup d'énergie à offrir par JL. dans le concept du S[illegible]. peut-être [illegible].

le 22/2. Discussion sur plusieurs questions de B.R. concernant le concept de construction et de r.p. en analyse. En particulier différence de structure de la construction dans la psychose et la névrose. Ai oublié les détails.

Séance du 8/3 : Sur un cas : limite et psychose : la position subjective.

Séance du 22/3 – Exposé sur la Débilité Mentale : qu'est-ce que les nœuds et les catégories ? Remarque de Claude sur les deux aspects de la lettre.

Séance du 26/4. Discussion sur l'angoisse. On y a [illegible] expose sa conception de l'angoisse dans la psychose. Puis on insiste sur les deux aspects de l'angoisse : manque de l'A, mais aussi manque du manque. Il y a (C.S.) le problème très important du manque et de la partie de corps par où quelque chose d'autre surgit : manque à combler l'Autre - ceci reste toutefois à reprendre. Il faut deux temps au moins pour cerner l'angoisse : S(A̸), puis ($◇a).

Idée de l'habillement de l'Autre par Claude : Tête de Méduse. Fonction de bord de l'angoisse.

Je dis qu'il faudrait définir l'angoisse en termes de temporalité, par rapport à la dépression.

Séance du 10/5. Autour de S(A̸). Schéma de B.R., qui permet de penser la psychose.

Séance du 31/5 - Sur la forclusion et les temps du sujet :

B.R. Bejahung - v.p. - séparation S(A̸)
aliénation sujet

Puis sur le transfert et son rapport au "danger" du langage. Objection de Claude.

- Répétition de quoi ? le traumatisme ?. Qu'est-ce qu'une lésion ? l'effet d'une absence ? le trauma hystérique – le corps marqué de perte.

- Ce qui est perdu. la notion de blessure symbolique : castration ? Il n'y en a pas. le corps, lieu de la jouissance.

Seulement, qu'est la jouissance ? Non pas le gain sûr : au delà du pP.. Ainsi la structure du désir, limite au delà de laquelle elle s'exerce.

- Si nous cherchons une ~~sa~~ manifestation du désir, où la trouverons-nous ? – Dans le symptôme. Le symptôme, souffrance, mais en fait, marque du désir en tant qu'au delà. Ainsi pour F., l'hystérie est équivalent d'un acte sexuel.

—

- le rapport du sujet à l'effet d'une perte de type traumatique, on en trouve une occurrence bien sûr dans le deuil. Pourquoi somme toute le deuil fait-il souffrir ?

- [~~Analogie deuil – mélancolie. Il y a pourtant une différence notable.~~] 1/ Souffrance est jouissance certes. 2/ Mais quel mode amical de la jouissance. Pourquoi ? F. va nous introduire à l'idée qu'il y a de la répétition au delà du pP. (mélancolie : est rejet).

1 – Qu'est la répétition ?

2 – Pourquoi le mélancolique est-il rejeté ? Qu'est-ce que ce rejet là ?

Répétition : 1 – rôle traumatique et son paradoxe,
Fort Da (expliquer) rapport au réel : l'absence de la mère. Il y a de l'insaisissable qui explique cet effet de répétition et la jouissance de ce re-tour de la perte

• Nous avons encore un autre exemple : le transfert". Ce que c'est : retour de l'échec amoureux. Le sexuel, inconscient, revient comme échec sous forme de la méconnaissance de l'amour.

Articulation de ce qui se règle comme refusé au lieu d'échec et d'absence.

Pourquoi ? Parce que plus que tout le sujet est le lieu d'une question qui insiste et sur laquelle il ne cède pas.

Ainsi de ~~[illegible]~~ "pathologie situationnelle" : exemple du travail enseignée.

—

D'où la seconde polarité, réaction de l'inconscient social ?

– Rejet est conséquence de l'inconscient. Ne peut en parler, mais manque. Comment ? [porte-parole].

– Désubjectivation, plus -Je :

– hallucination, délire.

– Mélancolique est le rejeté.

Le deuil, lui, est reconnaissance de la perte. Réaction : jusqu'à un certain point invocation d'images quant à la perte, vers insistance sur la jouissance (perdue).

– Perte non de jouissance (du malade) mais jouissance de perte.

"BLESSURE" ET SOUFFRANCE DU SYMPTÔME. 6/6/79.

- Effet d'une lésion. La définir : "absence", perte. De quoi ?
- Par d'un organe, la notion de blessure symbolique. Il n'y en a pas.
- Ce qui est le corps-Jouit au delà du plaisir. Désir.
- Souffrance, est la forme de la jouissance. Hystérie : acte sexuel.
- Exemple de F. : le deuil, lequel implique souffrance. Pourquoi ? On ne sait sûrement toutefois pas pourquoi.
- Mélancolie : le $ est le rejeté (3ème condition de F.). Le deuil il a souffrance. Souffrance est jouissance → Répétition.

Deuil ≠ rejet.

↓ N.O. (rite) ↓ mélancolie.

Transfert, rite traumatique : un point de réel. Ce qui fait affinité avec le rejet.

- Qu'est ce rejet : inconsommable. On ne peut en parler. A la place, le $ se désubjective : clivage : plus-je.

1) hallucination
2) Mélancolie : est le rejeté, mais de ce fait n'est plus-je !! (?) [Valeur de cette solution] [Hiver].

- Structure de la répétition, transfert.
⇒ Rêve traumatique, Fort-Da. - Transfert (sexuel ?).
retour d'une question qui insiste.

- A la différence du deuil [se réduit à l'amour ?] où : reconnaissance de la perte. Jusqu'à quel point ? Sujet, signe en tant que souffrance : condition du plaisir [Div.].

—

L'HYPOTHÈSE DU PLAISIR ET SES PARADOXES. (1)

(...) Analyse, Alfred, ics. PP — pR.

Exposé "Pathologie Réactionnelle", Dr 31/5/79

Plaisir = constance (liaison?) alors le rêve traumatique rejète paradoxalement le déplaisant! Il y a deux solutions :

— il y a une liaison en deçà de la liaison : paradoxe.

— il y a une extension audelà du [illegible] pP, de la plaisir, champ restreint de la liaison. Métaphore physique.

liaison :

R
(x) N

pP R.

Autre solution : non H : Delange, et sa mise en cause du principe du plaisir. La répétition généralisée.

Nous partirons de la solution : extension du pP. à la liaison. Absence du trauma. Epilepsie. Le rêve traumatique lie, fait constance. Que signifie maîtriser l'absence?

— Peut-on dire qu'il maîtrise? Il est maîtrisé : L'absence de la mère. Rien n'est maîtrisé, il est maîtrisé?

Alors jeu de l'enfant. Fort-Da. Ne maîtrise rien. Mais [illegible]. Quel rapport à l'absence? Faire [illegible], un lien, (s')opère absence. Une constance est opérée autour d'une absence.

Quel lien entre ces théories :

Dans le rêve traumatique, répétition d'une absence.

– Problème à l'horizon de la fonction de "l'événement déclenchant" (Erlebnis) dans la psychose. Alternative et débat entre tenants de Erlebnis – ou constitution, dans les années 30. La solution analytique (et) lacanienne.

– Surtout (et c'est là le plus neuf), on peut exploiter une idée de C. Weiller (séminaire du Jeudi) :

Pourquoi est-ce un événement "frustrant" qui doit être cause de la dépression ? Cela paraît tellement évident qu'on n'y pense pas ! Et pourquoi pas une très grande joie !? Il y a des cas qui donnent à le penser.

Solution : On peut bien s'en répondre par la "personnalité", qui n'est que une forme améliorée de la "constitution".

– Mais on peut trouver mieux :

C'est au point où le S, pour quelque raison ne peut faire son deuil, ne peut pas même l'imaginer, que la perte (réelle ?) vient causer quoi ? Non pas un deuil, mais justement ce refus de deuil lui-même. La perte ne réactive pas le deuil, mais son impossibilité. Et le symptôme (syndrome) "réactionnel" est le développement "signifiant" de cette impossibilité de deuil. [psychose puerpérale].

Pourquoi le mélancolique est-il frappé par une perte, d'indignité ? Parce que, ne pouvant accomplir le deuil sur un certain point, la perte (réelle) vient donner sens non pas au deuil mais à son impossibilité, qui prend la forme signifiante de l'indignité. Et de même pour l'hallucination dans la psychose. Etc.

— le 15/5/79.

PROBLÈME DE LA "PATHOLOGIE RÉACTIONNELLE". (3)

1 – Références.

- Ey : Evol. Psych. 1955 III, 532–553 + (états dépres. réact.) (Cf Trait. Psych. p250)
- Nacht : in "Présence du psychanalyste" PUF pp 96–137.
- Notion de réaction : in Manuel Psych. p216, allusion à p255.

Jaspers : Traité de Psych-path. génér..



2 – Propositions.

- On ne réagit "réagit" qu'au désir de l'Autre.
- Ce qui "réagit" est sujet. Toujours, cela fait faille. Sur quel mode, c'est ce qu'il faut dire.
- le "stress" c'est la rencontre avec une modalité du désir de l'A.
- Bref il faut destituer la notion de réaction pour lui substituer celle d'événement, de rencontre : analysée par Freud du paradoxe de la névrose traumatique in Adler..
- Pourquoi ce paradoxe de la névrose traumatique ? Concept de répétition.
- Quelle raison pour Freud d'avoir au début cherché à définir l'hystérie par le traumatisme – sexuel ? – Substitution à cela de la notion de fantasme.
- En quoi un sujet advient il dans le trauma ?

Différence entre traumatisme dans névrose et mélancolie : "forclusion" ou castration.

(2)

Mais laquelle ? Qu'est l'absence ? Le principe le plus radical de la nature humaine est qu'elle est communication (de l'absence). (Deuil, gloire, existence du deuil). (Der.) [Répétition]. [Fort-Da, Autre, Perte.

Nous constatons que nous avons deux absences :

- celle que crée le rôle traumatique,
- celle du Fort-Da.

C'est autour d'une marque d'absence (rencontre) qui opère la "maladie" réactionnelle. Y a-t-il des "blessures symboliques" ? Tournons cette question difficile de front : (....).

Posons par une hypothèse qu'il y a deux sortes d'absence :

- l'une consciente, l'hystérie, le deuil. (symptôme).
- l'autre moins, la psychose, la mélancolie.

Qu'est-ce qui les distingue ? Ce qui ne fait pas sujet.

En quoi avons-nous réglé le problème de la pathologie réactionnelle ?

Une perte qui ne peut être ; parce qu'elle a toujours été. Et qu'il s'agit de sa "médiation" ? Blessure symbolique ?

[Le problème à cerner.]

EXPOSÉ DU 14/12/78 ([redacted]). 1

~~Thèmes évoqués :~~

~~1 – la parole et le langage.~~

~~2 – le sexuel dans le symptôme, que l'analyse dit voué à l'échec.~~

~~3 – Nœud des thèmes 1 et 2. castration ?~~

~~4 – Thème souhaité par [redacted] (c.s.) : l'épistémologie, la science, la vérité, système des évidences de l'objet-là, et de l'observation. la science n'est pas dernier critère.~~

~~– Deux séances : 1/30, 11/15 : exposés 15' + discussion. 1/4 h. pause.~~

~~20' + 1 [[15']] 15' + 1 h~~

– Il faut nouer 1 à 2, peut-être en partant de 2, pour éviter les Déserts du Ciel.

– Ne poser aucune thèse lacanienne. Posez des formules accessibles.

① L'ANALYSE DANS SES LIEUX COMMUNS : ics, sexuel, analyste, "langage".

– Je dois vous parler de psychanalyse. Difficile pour moi : l'a. est en effet important : on ne peut le rejeter sans tartufferie*. L'a. qu'est-ce ? Il pourtant que les analystes ont des airs initiatiques. L'analyse n'est pas une institution. Est-elle un rituel ? Qu'est-ce qu'un rite ? (accomplissement) (Caillois ?) L'analyse n'est pas un rite. C'est une pratique. Un peu ridicule. D'où vient ce ridicule ? De la discordance affichée entre ses prétentions et ses formes sociales : l'argent, le prêtre, le pouvoir occulte etc..

Il y a plusieurs manières de parler d'a. . Je prendrai le parti d'en parler naïvement, en praticien. (Pas de pratique personnelle).

De quoi est-il question dans l'analyse ? Trois mots-clés, bientôt quatre : l'inconscient, le sexuel, [l'analyste]. Et bientôt, le "langage". C'est pourquoi, plutôt que d'attendre, nous allons prononcer ces quatre mots, et même [redacted] ce que nous pouvons en dire.

* Tartuffe, c'est lui, l'homme de désir. Et aucun autre. C'est ce qui le fait odieux, mais aussi centre de la pièce.

(2) Qu'est-ce que l'inconscient ? C'est le terme le plus malheureux que F. pouvait trouver pour désigner le terme de sa pratique. Choisissons haussement d'épaule, et la sorte d'extrême naïveté qui fait avancer F. dans ce qu'il écrit de sa pratique. Ce qui le maintient dans cette naïveté ?

° l'ics, ce qu'il n'est pas. Il n'est pas le lieu des archétypes, l'imagination, le grand rêve du monde. Il n'y a pas de communication avec la nature.

– Freud "réduit" l'ics au sexuel : il n'y a pas de Pan quelque chose : encore Jungisme. Mais ce pan, presque repéré, lieu d'une insistance : le sexuel.
– le sexuel est au centre du refoulement. En est-il la cause ? Non.
– C'est en tant qu'il est réel, le réel propre à la jouissance.
/ la cause du refoulement est le réel. Mais le réel, qu'est-ce ? Il n'apparaît pas à l'état pur. Le réel n'est pas une cafetière sur la table !
– Réel et traumatisme. La démonstration hystérique : ce qui mérite réel, serait d'avoir été traumatisé par le père ! Quel énoncé ! Donc mensonge : fantasme.

Cette sorte de contrecoup, F. en tire cette leçon : le réel n'est pas accessible à l'état nu pour nous : et le sexuel est du réel ! En quoi donc ? Avant : ~~...~~ recirement.

L'ics. L'ics est la leçon que F. tire de ce ~~...~~ recirement.

Qu'est-ce donc que l'ics,
L'ics, c'est ... Il y a beaucoup de réponses ... Le refoulement, peut-être. Mais n'allons pas plus vite. Avant tout, l'ics est un acte de F., un terme de sa nomination. Quelle embrouille F. nous propose-t-il en posant l'ics ? Il nous propose d'abord cet acte inaugural, que chaque analyste après lui, répète le même acte, condition d'inauguration de sa place.
Mais dire la répétition d'un acte, ce n'est pas lever la question que pose cet acte, laquelle ?

– Un des problèmes de forme est de ne pas trop parler de l'ics, pour éviter de recomposer S...
– D'où la difficulté de décoller.

La question que pose F. en posant l'ics, c'est d'abord, un point d'aveuglement : un peu de poudre aux yeux ! Pourquoi ? Parce que pendant le temps que dure cet aveuglement, F. attend que dans cet intervalle, l'évidence cesse d'être évidente — que donc, dans ce moment de silence qui suit ce coup, une question naisse, sur notre statut.

Quel est donc notre statut, en tant que F. le nomme l'inconscient ?

Nous sommes très affairés. Si vivre n'est pas nécessaire, commerçer est nécessaire. De cela, nul ne doute. Nous raisonnons, calculons, accumulons. — Je ne vais pas tenir un discours démagogique sur les méfaits du capitalisme : je souhaite ne l'interdire aujourd'hui, et je veux qu'on respecte surtout. Mais le fait reste : nous sommes très affairés. La raison même nous retient, à maintenir notre vie.

L'ennui, c'est qu'il y a des personnes — chacun, les uns sans — pour lesquelles cet affairement fait problème : elles ne peuvent travailler, songer à se marier. Des pensées les possèdent, une souffrance leur tient le corps à tel point qu'il leur faut cesser le travail. Cela, se digère. Cela se digère à quel prix ? Quel prix a payé ceux à ne pouvoir pas sa question ?

Il y a au moins une réponse : c'est que de laisser cette place en blanc, c'est la religion qui vient l'occuper. La place d'une question quérante en traces. C'est ce qui fait, notons-le, l'affinité de l'analyste et de la religion. A ceci près que, analogiquement, l'analyse s'efforce de rouvrir la question, de définir cette place.

De quelle place — question, s'agit-il ? C'est un autre nom de l'ics.

Nous semblons tenus à la métaphysique la plus générale ! Pourquoi pas ? Mais nous parlons d'analyse. L'analyse ne rencontre pas l'être.

Elle rencontre le *sexuel* : Comment ? Pourquoi le sexuel vient-il d'une manière élue, occuper la place de cette question ? En quoi le sexuel fait-il question, difficulté ?

Le sexuel est le lieu électif d'une jouissance qui ne se dit pas mieux qu'elle ne se contrarie.

Avec le sexuel, on pose la question sur la *jouissance*. Le *désir*, dans sa difficulté, est le mode oublieux de soutenir cette question. L'inconscient est le mode de la mode *aveuglé* de soutenir une question toujours ouverte, que le *symptôme* nous désigne.

Etc : il faut sortir appl. sur *l'ics*.

---

③ le sexuel.

"L'analyse réduit tout au sexuel". — Quelle conception du sexuel se fait donc qui le conçoit à rester garde déchet d'un tel énoncé?

Si l'analyse réduit ~~tout~~ au sexuel, c'est qu'elle est une pratique. Elle ne réduit "pas-tout".

Elle prend en considération un réel, le porte à la ~~puissance~~ dimension de l'acte.

Qu'est-ce donc qu'un réel? Le réel, c'est l'impossible. De la science, dans son histoire. Paradoxe du principe d'inertie. Le réel est-il le "p. i."? Non, mais il s'indique dans / comme le système des failles de l'historicité de la science. L'objet de la science.

Le réel du sexuel est-il un objet de science? — Prétention que serait seule [illegible] solide la science — il y a des pratiques qui ne sont pas science. [illegible] garde cette prétention.

- Le réel du sexuel a un effet de vérité — mot qui ne ~~[illegible]~~ se devrait prononcer qu'en se voilant. C'est pourquoi on en parle peu. Si les analystes parlent peu de la vérité, c'est qu'ils y sont pris : Refoulement et style.
- Les analystes doivent transformer le refoulement en style.
- L'impossible et l'interdit : thèse de Milner (ce que l'analyste en pense.)

Aucun contraire?

ψ "l'amour des désirs" lacanien. Sordide.

- Cette question de l'impossible mène à :
- Dire le sexuel marqué d'impossible, c'est dire au contraire que c'est là ce qui en fait l'objet d'une pratique : les affaires ~~d'amour~~ de cœur d'une part, le [illegible].

Enfin, l'analyse, où l'on ne s'occupe que de ce qui ne se commande pas.

- Le sexuel n'est pas l'ineffable, l'indicible. Il est au contraire justement structuré, dans l'Œdipe.
- Bref, qui dit réel, dit structure, soit, les détours de la parole nécessaire.

: la castration.

La castration! Le mot est lâché. Aussitôt d'en prendre les [illegible] : la libération des femmes. Les femmes, seules choisissent comme genre [illegible]

le pratiquant imaginait à 9 chutes. On ne semble guère s'apercevoir que quelqu'un l'est plus encore qu'une femme, c'est l'homme. Curieusement, guère de protestation à ce propos...

Que signifie la C.O., — la castration ? Plutôt que de dramatiser, dans les incidents de l'activité humaine.

La C.O. signifie que le réel du sexuel est "supplée", ne peut être abordé, que selon certains détours, et que ceux-ci, comme dans toute action humaine, supposent une perte : du laissé pour compte. A ceci près que dans l'analyse, la reconnaissance de cette perte est exigée aux termes du travail.

~~L'analyse ... fonction de père~~ a été de cette humanité partant dénoncé le caractère déterminant de l'institution de la lien que partout agissante : vie que le travail familial gère.

Elle y rajoute cette insistance que la mère a une importance capitale dans ce devenir : garçon et fille, que l'on oublie.

Elle termine enfin son [illegible], qui manque à toute évidence, c'est que ce déterminant de la mère, ne peut recevoir sa portée de [illegible] pratique que moyennant la fonction du père, ou plutôt paternelle : le père peut manquer. Ce qui importe au niveau de la mère.

Castration : l'opération de ce détour, par quoi le réel du sexuel prend, c'est-à-dire, à la place de l'impossible. Cause toujours un partie de garde.

— — — — np.



– Quelles conclusions tirer de cet inventaire du sexuel ?

– Les rapports entre hommes et femmes ne sont pas plus nouvellement plus catastrophiques que notre rapport à la maladie : ces causes sont liées au mariage. Alors pourquoi cette importance ? Parce qu'ils constituent, les "rapports sexuels", le lieu propre où nous interrogeons avec notre rapport à la jouissance, notre rapport à la vie.

– Pensons que jamais, la vie comporte toujours la possibilité de sa perte. "Plutôt mourir que ..." dit Sartre. A quoi nous serions plutôt portés à dire : ~~"Vivre plutôt~~" Pourquoi vivre plutôt que ... ? " Le ~~lien~~ mode où se fixe dans l'être humain cette question, est le désir.

– Le désir est la manque en nous, de cette alternative toujours continue avec la vie. C'est pourquoi c'est un point toujours mortifiant. Rien de plus mortifiant que le désir, sauf dénégation bien sûr ! D'où que varie à toutes sortes de diffractions, qui ne font que porter la trace de cette alternative avec l'œuvre de vie, ou plutôt d'exister.

LE (DÉ)PLIEMENT DU PLI.

Que ceux nous retiennent du pli par le biais du sinus que fait la tige sur le corps, est aucune façon de à [illegible] une discussion sur la structure de (dé) pliement de l'opération signifiante.

On a entendu il y a peu une intéressante discussion concernant les pratiques de la Gestalt-thérapie. Une objection s'est élevée là, sur la distinction concernant ce qui serait le symbole, les mots, en tant que distincts des émotions, affects. Il est évident que cette distinction reçue incitait à penser que la thérapie en question procédait en mineur hors symbolique. J'ai cru devoir m'y opposer ainsi. D'une part, il est aisé de remarquer que le symbolique et les mots, ça fait deux.

Mais il y a plus radical. On a remarqué dans une réunion que l'affect est le signe d'une séparation. S'il en est ainsi, une nouvelle définition du symbolique est possible. Qu'est le Sa ? Rien de plus que le dépliement du pli. S'il en est ainsi, la supposée opposition de l'affect et du symbole perd tout sens. Le dépliement du pli est séparation : il est inauguration de la dissémination constituante du sujet. Le sujet est la faille indiscernable dans l'opération du dépli.

Quand dans cette dis-jonction qui est aussi dis-jonction, il y ait "affect" comme on dit communément, qui s'en étonnera. Dans le dépliement du pli, a lieu l'affect,

en tant qu'effet de bord du dé-pli. Il est donc légitime de songer à interpréter la catatonie en termes de (re)pli, mais n'ajoutons pas un -moi, puisqu'il nous manque un Self lien originaire pour l'oser. Que dans l'abord du syndrome catatonique s'opère un dé-pliement, qui est aussi respiration, affect, indique l'événement du sujet comme opération d'un besoin que l'espace n'accueille pas tant qu'il n'est en ouvert. Le sujet dans "l'affect" se déplie : l'affect est effet de bord du dépliement, lequel est l'opération du symbole.

On saisit donc que l'activité de la Gestalt puise qu'il "reconnaissance" du ... une décision qui n'est autre que déplacement du pli, et qu'à ce titre, elle sert tout autant symbole que l'analyse. Mais elle n'opère pas ce dépliement ... c'est ici une question de fonctions en même mode;

de l'image du corps.

Le Sinon introduit alors à la structure de (dé)pliement du pli qui est l'opération symbolique.

- Pli, le déplièment du pli est création "d'espace".
- Voile (surface) qui résume le fond, lequel est dispersion. ~~Pli~~
- Pli de la décision, laquelle réside-t-elle dans ce déplié, ou ce repli?
  Restitution au hasard.
- L'acte est opération du dépliement.
- Décision quant à la situation passée, en tant que repli, ou plutôt là où il y eut faille.
- Non pas qu'un événement ait lieu, mais au contraire n'advint pas.
- Métaphore du pli — pli de la métaphore.
- I. W. ne touche l'ambiguïté de métaphore dans l'incorporation. ~~[illegible]~~
  On parle de corps mais à vrai dire qu'est-ce? Ici questions autour des psychosomatique.
- Dire le "corps" nommé par le S₂, nous mène à : réel, symbolique.
  Mais on y perd le nœud. Lequel ne nous apprend rien sur le lien.
- Ma "nulle faculté poétique" est à son étiage, asséchée par la salade de l'Ennui. ~~[illegible]~~.

- Schéma proposé par B. Lemerer-Ritter: Non pas Bejahung – Verneinung avec un parallèle Privation – etc. Car alors : on perd la possibilité de penser le problème de la psychose qui la carte "privation" est jouée.
  Si au contraire on pose un schéma ternaire aliénation – Bejahung – séparation (castration), (et non aliénation ≅ Bejahung.), on peut garder la privation pour l'aliénation : possibilité de penser la psychose.

PLAN : ANGOISSE ET SENTIMENT D'ÉTRANGETÉ DANS LA PSYCHOSE.

ANGOISSE
① – Angoisse : exposé des thèses : (â. est encadrée. [Conte].
–
–
–
–

Cours de G.M.

② – Il ne devrait donc pas y avoir d'a. dans la psychose ? (Absence de cadre). Ce que confirme M. S. [Article cit.] (mais étrangeté et hallucinations (ou objets bizarres)). [ou Searles ?].

FANTASME
③ – Structure du fantasme. – Désir, angoisse, jouissance.
– Cadrage, montage, réalité, réel, (Déc.).

A. PARANOÏDE
④ – S'il n'y a pas angoisse dans la psychose, pourquoi ? Distinction de Klein [H. Segal] entre angoisse-paranoïde ("de persécution") et angoisse dépressive : [PI = clivage + a.p.] (Tandis que l'angoisse strictement dépressive est l'â. dépressive. ("séparation") (séparation).
[Conte ? où peut-on répondre].

FORCLUSION
⑤ – Il y a donc objets bizarres [H. Segal p. 55] : hallucinations (délire ?) selon "Lacan" [C.T.]. (persécutions ?). (Structure de l'hallucination, et fragmentation, (55) (dissociation). Ce qui est rejeté du symbolique ... Forclusion du NdP.
Exemple de G.P. : Henri.

SEARLES
⑥ – Article de Searles.

⑦ – Dans ces ~~#~~ conditions, angoisse dans la pratique ? Moments de réencadrement liés à la face de l'intervenante. Angoisse dans la psychose : passage de ~~f...~~ f1 à f2 (G.P.).

Cours de G. Michaud.

– Pour le 8/1/79.

(1) THÈSES DE LACAN SUR L'ANGOISSE.

On partira du thème le plus connu : l'angoisse est sans objet… Ce que Freud apporte de nouveau : qu'elle en a un, 1 – Pourquoi semble-t-il que non ? 2 – On ne s'aperçoit pas qu'en recourant à "l'ICS", on ferme la question… comment la rouvrir ?

On partira donc des diverses thèses qui permettent de rouvrir cette question. Deux théories de l'angoisse chez F : 1 – la transformation de la libido. 2 – le signal d'angoisse devant danger pulsionnel ? Ennui aura freudienne de cette dernière thèse, qui nous la rend suspecte ! On voit que rien n'est gagné.

D'où [illegible] :

1 – L'angoisse n'est pas sans objet. Banal ? Pas sans = unheimlich. [Unheimlich.]

2 – Elle aurait donc un objet ? Forme toujours négative des formules lacaniennes : Il n'y a pas… Pourquoi ? Là encore, on se réduit au pas-sans. – L'angoisse est ce qui ne trompe pas.

3 – Pourquoi ne trompe-t-elle pas ? À cause de cet "objet" ? Quelle est dans la structure du sujet ? C'est donc qu'il peut être trompé ? (Symptôme). Si l'angoisse ne trompe pas, c'est qu'elle est un "signal", un "signe" (ne pas confondre avec un S^a). C'est ce que nous disait F., qui nous fascinait, et nous faisait perdre le sens de sa question.

De quoi l'angoisse signe ? Du désir de l'Autre, et de nul objet !

D'où la nécessité ici d'exemplifier ! Pourquoi le d.-A. peut-il angoisser ?

Montrons ici une constante de l'enseignement de L : ramener les structures freudiennes au "concept", à l'histoire, au S^a : ce qui joue du sujet. Le d.-A n'est pas un "objet", une chose surgissant dans le monde, l'élément d'une phénoménologie. Il est tiré des rapports de parole et du registre du S^a.

{4 – Je laisse tomber tout le problème du réglage imaginaire.]

Nous pouvons déduire de tout ceci deux points d'amarrage de notre suite : 1 – l'a. est un "phénomène encadré" (S) limité par le bord de l'i(a), Elle a donc rapport au cadre, surgit "aux bords" du cadre. Qu'est-ce que le cadre ? – i(a), – et le fantasme.

[paradoxe !!]

~~On devrait donc déduire de ceci en toute rigueur :~~

2 – C'est quand le manque vient à manquer que l'a. surgit comme ~~signal~~ d'un appel fait à l'appui de ce manque.

3 – L'effet de recentrement de l'a. est donc nécessaire à sa structure. Si le recentrement fait défaut, l'a. devrait faire défaut ! Une absence de recentrement est-elle concevable ?

Si nous posons à titre hypothétique que ce qui spécifierait la psychose serait précisément une telle absence de cadre liée à l'éclatement, à la destruction, des conditions S/a du § 1 (i.e. de l'i.e.) il faudrait conclure en toute rigueur que dans la psychose il n'y aurait pas d'angoisse, [ni non plus autant (!) que les phénomènes de bords y seraient entraînés]. La clinique confirme-t-elle ? Je crois en effet ; (Article cit.).

- Qu'y a-t-il donc à la place ?
- Et pourquoi dit-on y avoir quelq. à la place ?

Ces deux questions sont maintenant à résoudre.

(3) MONTAGE DU FANTASME, — $ — ET DÉSIR —

Avant de continuer à traiter ces questions (et surtout la 2. question [illegible] à peine effleurée) il apparaît bon de préciser cette notion d'une "scène", d'un montage.

[~~Stade du fant.~~ — bord de l'Ic. — structure de l'ic. — fixation —

[2 — désir (manque) angoisse, jouissance.

[3 — Montage et réalité : la réalité et le réel. Le réel n'est pas [illegible] une. Il n'y a pas d'index. S(Ⱥ) n'est S [illegible] que de la nécessité de la parole.]

[Transitionnel de l'enfant]

On parle de "fixation". On dit que le $ est fixé à un stade etc. On veut dire d'ordinaire que [illegible] Il y a moyen de rendre [illegible] autrement. La structure du symptôme est de faire fixation, en ce sens qu'il est [illegible] de $. Le symptôme est la [illegible] dont le sujet supplée à une difficulté dans ses rapports de désir.

Eh bien ! quoi du fantasme ? Nous dirons que le fantasme est ce qui soutient le désir. Le fantasme est le rapport du désir.

Le désir ~~[illegible]~~ devrait donc être nécessité à être soutenu ? Pourquoi cela ? C'est donc qu'intégrée à sa structure est inscrite la possibilité de son évanouissement ?

La nécessité du fantasme tient à l'exigence de "fixation" qui est inhérente au statut du désirant.

Cependant, que veut dire fixation ? Est-ce essentiellement qu'un sujet serait fixé ? A la vérité non. Mais la [illegible] justement l'exigence de fixation.

— Ici, l'introduction de Winnicott paraît utile. Quel est le concept central de W. ? Celui d'espace [illegible]. La notion d'un e.p. signifie que la question de la limite se formule comme un jeu transitionnel. C'est dans l'alternance du jeu que se constitue une limite ? Le terme de limite prend donc ici un sens

L'exemple de la phobie. Là encore, repartons des évidences, de Hans. F. a été puceau, semble nous présenter des évidences... On part de l'Œdipe : amour pour la mère, souhait de mort contre le père. La phobie surgirait comme un déplacement de ce souhait de mort, et comme un effet rétroactif de la menace de castration. [Citations ?] Cette doctrine nous mène à une conception "défensive" du sujet, le $ se défend... contre la réalité, contre les pulsions, etc. : on revient à une conception banale du moi agent de la réalité : A.F. est à l'horizon...

Il faut renverser les termes.

On dit que l'angoisse est signal de qqch. d'ics : on croit avoir tout dit, rien en fait, car la question s'écrase : qu'est-ce que l'ics ?

Pourquoi Hans est-il angoissé ? Est-ce son père qui l'angoisse : loin de là, mais sa mère. Le père de H., faible, amoureux de F. faute de mieux, se conduit en lâche(?), et c'est bien que la mère fait la loi. Elle n'en fait qu'à sa tête, c'est bien pourquoi elle est muette(?). Silence des femmes chez Fr. Ce qui angoisse H., c'est d'être laissé sans recours face à la demande séductrice de la mère.

[- Raisonnement paradoxal ... Encadrement (p 5).
- Paradoxe du réel : n'est pas un, mais S/I/A).]

Pourtant, H. n'est pas un psychotique : il n'est pas sans loi de là ; c'est donc que qqch. l'arrime bien quelque part. Son père lui de là, en référence est faible, il n'est pas radicalement absent à F. l'arrime.

D'où la phobie (non pas défense contre la psychose) : elle — c'est un point d'arrêt opposé à la D de la mère. Quelque chose fait fixation, recentre l'angoisse : l'objet phobique — la fonction de l'objet phobique est de centrer l'angoisse.

Mais pourquoi ce centrement ?

Cette dimension de cautionnement est à considérer comme en 2a : si l'angoisse est un signal, l'objet phobique, lui, n'est pas un objet, mais un 2a : il s'adresse à l'A., ~~au sujet~~ au père. L'objet phobique est un appel fait à la dimension paternelle. C'est un appel fait au père d'intervenir et de faire entendre sa voix : la castration, c'est ce que H. recherche, et que sa père ne lui donne [illegible] faute de pouvoir se faire entendre de la mère.

L'angoisse est liée angoisse de castration, au sens où elle y fait appel. La dimension castratrice de l'intervention paternelle, voilà ce que H. recherche.

C'est en ce sens que l'angoisse a rapport au cadre : elle est l'indice non pas d'un désir pas sans disparition du sujet : elle est l'indice d'une dimension nécessaire du sujet qui est celle qui rôde mais d'une dimension nécessaire du sujet comme ~~non~~ désiré par le D de la mère. signalant son désir comme

~~Enfant~~ L'angoisse n'est donc jamais l'indice d'une disparition pure, qui serait fascination d'un sujet absolument disparu. Le sans objet de l'angoisse est lui-même une donnée de sa structure, à interpréter. Non seulement ce sans est l'indice d'une cause (ics) à défaut d'un objet, mais le manque d'objet, est lui-même une donnée de structure : c'est la structure de ce qui fait défaut à l'i(a) ! Soit du lieu où la castration a à porter pour que ce point de manque de l'i(a) soit médiatisé ; et ne jamais l'objet [illegible] du d. de la mère (ou de sa D) ≠ ?.

nouveau : la limite n'est plus ce qui sépare, mais ce qui [illegible]. Non pas ce qui fait arrêt, mais ce qui noue la rencontre. ~~[illegible]~~

Nous pouvons nous inspirer de cette idée de W. pour fonder la structure du fantasme. Le fantasme est tissé de limites de désir ou où il constitue le montage "potentiel" qui fait la relance du désir sur ce fond : l'absence de jeu.

Notons cependant que ce jeu ne consiste lui-même qu'en une création d'absence : jeu d'alternance même — ex : fort / Fort-Da. Cette alternance, fonction d'un part du sujet, donne la structure du fantasme, et sa dimension de limite constituante du désir.

Notons par parenthèse, [illegible] à développer, que la structure de l'image du corps est [illegible] que celle des fantasmes. Elle aussi a une portée de limite (F.P.). Et cette limite est à concevoir dans une portée d'un manque. En termes : non pas [illegible], mais absence, [illegible] d'un manque.

Peut-être, dis. les rapports entre F.P. et i.e. [illegible]
trop difficile ici.

[Désir, angoisse, jouissance ?]

Le fantasme est donc [illegible] la 'possibilité' d'une absence : ce que W. appelle la capacité d'être seul. En plus, le montage alternant du fantasme, opérateur de cette présence-absence, est l'héritier — relevant de cette possibilité. L'enfant du FD, ne [illegible] pas l'absence, il [illegible] d'être seul, d'être [illegible]. Ceci parce qu'il s'introduit à la possibilité d'être seul, d'être [illegible], introduit dans ce jeu par ce qu'il a été mis par la mère là [illegible] portée de cette présence absence dans sa parole.

On retient par là une dimension déterminante du fantasme : sa fonction de limite productive, qui constitue un cadre.

Le fantasme a un cadre (H aux L), et est un cadre, qui inscrit le désir dans le registre de l'ouverture d'une présence absente → [etc.].

Qu'est-ce donc l'angoisse ? Si le jeu alternant venait à manquer de quelque façon.

[Désir, angoisse, jouissance]

[constitution de la réalité dans le jeu alternant : schéma L (GM)]

L'exposé s'est arrêté là.

ANGOISSE PARANOÏDE, FORCLUSION

S'il n'est pas légitime de dire qu'angoisse dans la psychose, pourquoi où donc est-elle placée ? Cette question a peu de sens.

D'où ang. paranoïde : l'a. est toujours liée à ce qui fait de l'Ue, d'où que paranoïde. Elle va donc s'attacher à des objets d'un type particulier.

Où donc est-elle de l'Ue (une éventualité de $) dans la Ψose ?

– Dans les éléments psychotiques eux-mêmes : halluc., délires, les "objets bizarres" de Bion. Il faut nous apprendre à lire dans la psychose les éléments reconstructifs du $.

le délire, tentative de guérison.

[Exposé de la doctrine du clivage ?]

"FORCLUSION"

Comment penser ~~analyser~~ les données de la Ψose en termes de $ᵃ ?

On entend dire que ~~la~~ le NdP a été forclos. Que faut-il entendre par là ?

Procédons comme si nous le savions : méthode.

Procédons comme si nous le savions pas ce que c'est, mais nous avons un axiome : Cette forclusion, nous ne savons pas ce que c'est, mais nous avons un axiome :

– Ce qui a été rejeté (forclusion) du symbolique reparaît dans le réel.

– Une condition déterminante de la parole (et non du langage) a été rejetée → parole Ψotique.

– Elle reparaît dans l'élément Ψotique : l'hallucination.

– l'h. est littéralement "dans le réel" ce segment rejeté – comme condition de la parole (valeur signalétique de l'h.) (A généraliser donc).

(du NdP)

– La parole n'est pas le langage : aucun sens de dire Ψotique hors du langage.

– Comment donner un sens efficace à cette notion de forclusion ?

On procédera à partir de la notion d'image du corps.

Si dans l'ic. il y a deux fonctions qui vont de la n.p et n.s. de Freud, nous dirons que toute "destruction" de la 1 fic. est forclusive : elle abolit en ce point les conditions de la parole pour le $.

Ceci a comme conséquence que, en ce point de destruction, il y a des hallucinations (ou des formations équivalentes). Les hallucinations viennent suppléer de manière psychotique à la forclusion des conditions de la parole.

Prééminence de la voix. Que le psychotique entende des voix n'est donc pas un pur fait : c'est le retour de la condition du sujet "forclusive" ~~des~~ forclusive en un pur fait : c'est le retour de la condition du sujet ; la voix est l'index de la place d'un évènement ... de ... ? Qu'est-ce donc que la voix ? Entre-section du symbolique – $ dans la forme. Qu'est-ce donc que ... que et du corps. Voix, parole.

[Etc, à reprendre plus tard.].

15/1/79.

RÉUNION DU JEUDI 1979-80.

Séances : 4/10 – 11/10 – 18/10 – 25/10 – 8/11 – 15/11 – 22/11 – 29/11 – 6/12 – 13/12 – 20/12 – 10/1 – 17/1 – 24/1 – 31/1 – 7/2 – 21/2 – 28/2 – 6/3 – 13/3 – 27/3 – 17/4 – 24/4 – 8/5 – 22/5? – 29/5? – 5/6? – [illegible] – 19/6 – 26/6 – 3/7 dernière.

Prochaine : 18/9 –

Total : 30 séances environ.

Participants : A. Karakostas – BA – CW – C.D – GT – H. Lagaraigue – Michel JF Rainart de B – Béatrice Taillade – Simone Coulange – Michel Topaloff – JJ Mannier – Fr. Mesny – El. Marsault-Loi – J. Karoli – V. Boyer – X? –

4/10 : La Répétition

exposés : GT 11/10 résumé de l'an 1.
18/10 : poursuite discussion.
25/10 : A. Karakostas.
(1/11 : Férié ?)
8/11 : GT : psychose, hystérie.
15/11 : C.W. sur hystérie.
22/11 : discussion.
29/11 : H. Lagaraigue : répétition
6/12 : discussion de méthode.
13/12 : X : la répétition.
20/12 : GT. Mime et répétition.
(Reprise le 10/1.)
10/1 : M. Topaloff : la répétition.
17/1 : Clara : sur le corps.
24/1 : GT : fantasme
31/1 : B. Allist : Sami Ali sur l'espace
7/2 : Elisabeth Marsault-Loi : sur le Double.

14/2 : pas de séance.
21/2 : sur l'outil.
28/2 : J.K : sur Analogie ?
6/3 : " " ?
13/3 : ?
20/3 : réunion annulée.
27/3 : F. Mesny : Ferenczi.
3 et 10/4 : pas de séances.
17/4 : V. Boyer : Jankélévitch et Barthes.
24/4 : GT. : après-coup et première fois.
1/5 : férié
8/5 : C.W. : Analogie : la pensée.
15/5 : férié.
22/5 : ?
29/5 : ?
5/6 : Monnier : Pensée Sauvage.
12/6 : supprimé
19/6 : J.F. Rainart : Souvenir d'Enfance…

…/…

SERVICE IX

RÉUNIONS DU JEUDI

On présente le bilan sommaire, par titres simplement, d'un travail de deux ans. Certaines omissions ou erreurs ont eu lieu : je prie qu'on les excuse et qu'on les corrige au mieux. J'espère que chacun retrouvera son bien.

Je ferais volontiers la suggestion que chacun, chacune, fasse un résumé de 10 lignes de ses exposés. — Mais il n'y a bien sûr pas de contrainte.

Je crois devoir rappeler que cette réunion a été proposée par G. Davis en 1978, et encouragée par plusieurs. D'où sans doute des résultats qui ne sont pas nuls.

RÉUNION DU JEUDI, SERVICE IX, 1978-79. (1)

Participants principaux de cette année :

B. Allilaire – C. Weiller – V. Boyer – C. Dauer – J.J. Monnier – M. Lagueyrie – Marc Selanger – Françoise Merry – M. Longuemare – Marie-Christine de Wasseige – Caroline Aldes – J. Karsenti – B. Decraene – Jean Godard – Chantal Daunay-Joly – Anne Brekel – François Duchêne – Danièle Torchin – Alexis Karacostas –

Thème : l'Image du Corps, proposé par C. Dauer.

Séances (sauf erreur de ma part) :

? : B. Allilaire : sur le psychosomatique.

12/10/78 : G.T. : sur l'image du corps.

19/10 : limites de l'image du corps et étrangeté psychotique. La voix en écho.

26/10 : V. Boyer : l'histrionité. C. Weiller : sur la limite et la science.

2/11 : C. Weiller : le voile (Voile) et le hasard ; le deuil.

30/11 : la jouissance ou la mort ; perte et présence.

7/12 : discussion de méthode. Pankow

14/12 : G.T. : la symbiose selon Pankow –

18/1 ?/80 (79) : Caroline Aldes : Winnicott : objet transitionnel et langage.

18/1 : C. Weiller : Searles et la symbiose normale ou pathologique.

…/…

①

25/1 : Désir et symbolique : sur l'amour.

1/2 : Questions de B. Alliot sur causalité et répétition. L'évanouissement du sujet. Temps et inconscient.

5/2 : MC de Wassige : image du corps : intérieur et extérieur.

15/2 : B. Alliot : le réel inaltéré. Le dedans et le dehors.

1/3 : J. Kanoulé : sur le Chaperon Rouge de Perrault. La métaphore.

22/3 : J.J. Moreau : la Voix.

29/3 : C. Dacier : le Cri. J. Kanoulé : le déplacement.

5/4 : G.T. : le Pli.

22/4 : C. Weiller : la psychose ; forclusions partielles, le [illegible].

3/5 : J. Kanoulé : la Voix, par Derrida.

10/5 : C. Abeles : la Voix, maternelle. L'incorporation.

17/5 : J. Godard : sur la Voix.

31/5 : C. Weiller : sur la Mélancolie.

7/6 : V. Boyer : « Des choses cachées… » de Girard.

14/6 : C. Dacier : le Mime, discussion.

21/6 : le Mime : discussion, suite.

28/6 : F. Merry : sur le Visage.

Fin. Reprise le 4/10/79.

RÉUNION [illegible] DU JEUDI, SERVICE IX (3)

1979-1980

Participants principaux de cette année :

B. Alliot — C. Weiller — V. Borges — C. Dacier — H. Lagarrigue — Françoise Mercy — A. Karacostas — J. Karoubi — J.F. Reimart — B. Tallobre — S. Cubuge — M. Topaloff — J.J. Marmier — El. Mersault-Loz — G. Taillandier.

Thème : la Répétition, proposé par C. Dacier.

Séances (sauf erreur de ma part) :

4/10/79 : la répétition, présentation du thème.

11[redacted]/10 : G. Taillandier : résumé de la première année.

18/10 : Poursuite de la discussion ; corps et somatisation.

25/10 : A. Karacostas : un texte de S. Leclaire. S Leclaire

8/11 : G.T : psychose, hystérie ; la psychose hystérique.

15/11 : C.W. sur l'hystérie et fonctions de l'i.c..

22/11 : Discussion sur totalité et destruction de l'i.c.

29/11 : [illegible] discussion sur la méthode.

6/12 : H. Lagarrigue : la répétition, entre les mots.

13/12 : X, stagiaire ψ ; la répétition selon Freud.

20/12 : G.T : Mirma et répétition.

10/1/80 : M. Topaloff : répétition et psychose.

17/1 : C. Dacier : sur le livre de X. Audouard ; le corps.

24/1 : G.T : structure coagulative du fantasme.

31/1 : B. Alliot : Sami-Ali sur l'Espace Imaginaire.

⁄

(4)

7/2 : Elisabeth Marcelli-Lô : le Double.

21/2 : Discussion sur la nature de l'acte.

28/2 : J. Kawaki : un texte d'Aulagnier sur la psychose.

6/3 : Suite de J. Kawaki

13/3 : ?

27/3 : ~~Exposition~~ F. Mezey : la réjection selon Ferenczi.

17/4 : V. Boyer : le Presque Rien (Jankélévitch) et Barthes selon Barthes.

24/4 : G.T : après-coup et première fois.

8/5 : C. Weiller. Aulagnier : liaison et pensée.

22/5 : ?

29/5 : ?

5/6 : J.J. Monnier : la pensée primitive, la thérapeute.

19/6 : J.F. Reinart. Un souvenir d'enfance ... de Freud.

3/7 : G.T : sur le Masque et la faute.

Fin. Reprise le 18/9/80.

Thème proposé par Clara : la Répétition.

Séance 1 : le 4/10/79. Je parle de Kierkegaard. [illegible] sur le réel et le retour. Exemple du Fort Da dans la psychose. Identification à la mère, du psychotique (Dominique H.). Rapport à la pulsion de mort.

Puis le 11/10. Exposés : B. Alliot sur le traumatique.

12/10 : GT : image du corps.

19/10 : limites de l'ic. et étrangeté psychotique. La voix en écho.

26/10 : V. Bergeron sur l'histoire. C.W. sur la limite. Réserve de l'enfant.

2/11 : C.W. sur [illegible]. Sur le Rêve.

30/11 : jouissance sinon mort. Perte et présence.

7/12 : Discussion de méthode.

14/12 : la réputation, GT.

18/1 : C.W. sur Searles, symbolisé, normal et non.

18/1? : C. Allel : sur Winnicott. O.T. et langage.

25/1 : désir et symbolique, sur Lacan.

1/2 : Questions de BA sur cause et répétition. L'évanouissement du sujet. BA : temps et [illegible].

5/2 : MCDW sur l'image du corps. L'intérieur et l'extérieur.

15/2 : Dedans, dehors. Le nid inaltéré. B.A.

1/3 : J. K. sur la Chaîne Rouge. Métaphore.

22/3 : la Voix – Pommier.

29/3 : Clara : le Cri. JK sur le déplissement.

5/4 : GF : le Pli.

26/4 : CW. sur la psychose : forclusions partielles, le Bon sens.

3/5 : JK sur la Voix.

10/5 : C. Aldy sur la Voix, en tant que maternelle. Incorporation.

17/5 : J. Godard sur la Voix.

31/5 : CW. sur la Mélancolie.

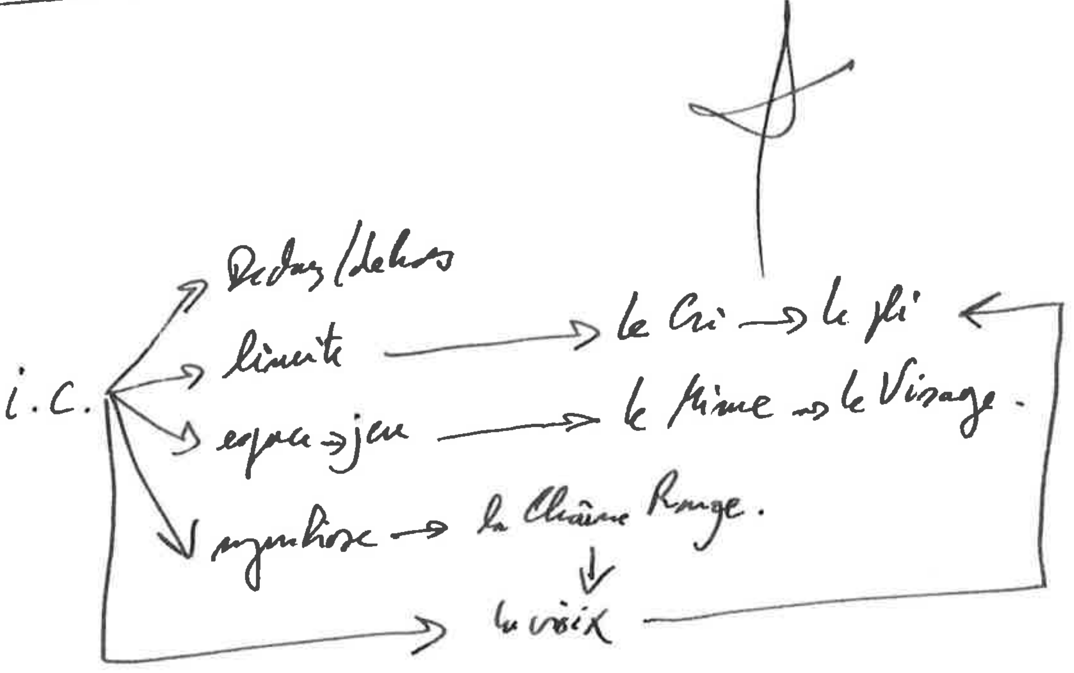
7/6 : exposé de V. B. sur "Des choses en deçà..." Très intéressant.

14/6 : Clara : le Mime. Discussion.

21/6 : le Mime : discussion.

28/6 : F. Meng sur le Visage.

<u>Suspension</u>. Reprise au 4/10/79.



On s'est d'abord efforcé de tracer la convergence entre i.c. et psychose principalement. La notion d'i.c. s'est trouvée enrichie par plusieurs voies : sa dimension de limite, même paradoxale : le réel et l'inévitable. Le fait que l'i.c. n'est pas constitué mais en jeu soit difficilement pensable sans l'espace de jeu qui le constitue, lequel est l'alternance de S^a. C'est pourquoi dans le hasard, qu'on a repéré que le pollueur repère de ce qui fait lien en elle.

C'est autour de W. en particulier qu'on a essayé de rendre les autres, plus sensible à quiconque de S^a au fond passe mal. D'où la symbolisation, la croix.

Passage par la notion de (a) par mon identifié au travail des transitionnels, malgré beaucoup d'objections.

Réintroduction des dedans-dehors avec ses paradoxes.

Enfin, on a pris un curieux virage, qui nous a amené à un nœud encore non élucidé :

La croix, le Cri, le Pli, le Miroir.

Il y a là tout un chemin sur lequel on n'a pas tout dit.

Il y a eu liens avec d'autres travaux, sur la psychose entre autres.

Mais c'est ce nœud singulièrement dégagé qu'il y aurait eu lieu d'insister : en quoi concerne-t-il l'i.c. ?

Pour le 11/10.

le 11/10 : Exposé du résumé de l'an passé. Remarques de
Meunier sur la perte et la jouissance inexcusable dans l'Autre,
que je rapproche du délire etc., et de l'idéal du moi (idée de
C.W.). Par ailleurs, explicitation de celle de Clara sur la
mélancolie : réalité psychique et corps. Ce qui nous signe
du corps. Le corps non perdu de vue, dit-elle, pour résumer
notre acquis.

le 18/10 : Poursuite de la discussion. Distinction entre corporéité
et somatisation (C.D.). Qu'est-ce que "faire sujet" ? J. ex-
pose sommairement la conception du rapport parallèle entre
corps et pensée chez Spinoza, interprétation de Deleuze. J'y
ajoute les alternatives en matière de domination âme -
corps. Les autres participants peu actifs.

le 25/10 : Exposé A. ~~Karolakis~~ sur les textes de Leclaire. Place
du corps par rapport au Sa. Je fais remarquer qu'on ne
parle guère qu'avec son corps, son nom, sa voix. Nous
de Leclaire. Problème du rapport corps/Sa : C.W. pense qu'il
est plus facile de déduire le Sa du corps que l'inverse : car on
ne sait jamais comment le Sa peut s'ancrer dans le corps.
Exemple de la châtaigne. Clara : ~~[illegible]~~ c'est la position
solipsiste. Analogue dans Leclaire : ce qui s'inscrit n'est pas
le sexuel de sa
tout chiffre ~~[illegible]~~ que numéro...

théorie de l'objet mélancolique, qui permet de retrouver la critique de Postains (Sil. 1).

1/11 : Férié !

8/11 : G.T. La psychose hypochondriaque. Propose la théorie de GP. sur c.e. Et sans interpolation, JK fait remarquer que GP. dit tout autre chose, ce que j'accorde.

Puis la discussion :

BA : hypocondrie et délire de négation compte la fuite – Mais alors c'est une dire qui est niée – donc déjà affirmée !! – dans dénégation ?

CW. me fait remarquer que si c.e. est ^a totale ^s dans mélancolie, on ne voit pas dans ces conditions comment il y aurait fragmentation dans le délire de négation. Contradiction interne de ma position !

– Anorexie n'est pas hypocondrie pourtant !

– CW : Qu'il y a une métaphore perdue dans la psychose, – qui n'a pas réussi à passer dans la 2. fil. A quoi elle ajoute que cela est illusion sur quoi elle ne saurait ne pas s'appuyer car sinon sur quoi ? (Mon idée là-dessus...) Ma réponse est que si illusion est à prendre au sens de D.W., on peut l'accorder (mais est-ce aussi du côté du malade ?)

– Mormiche : qqch. a existé. CW : mais pas le passage à la 2 fil. Pas pu se prendre sens. D'où délire.

JJM : il y a une partie absente représentant des Sᵗˢ de N d P. C'est donc qu'il y a déjà eu.

Sur quoi j'expose que dans la théorie américaine on peut en effet hypothéser en termes de refoulement très profond, et non de forclusion / Verw.

Objection réponse de V.B : mais peut-on dire que le refoulement est homogène ? Prétends que les Américains s'en ~~tiennent~~ tirent par les stades, mais que je ne peux, ne m'en servant pas.

On a donc distinction entre :

1 – on → Verw (symbolique) — ou (Bejahung)
→ refoulement profond.

2 – Non homogénéité du refoulement, qui ne découle pas de 1.

CW. remarque alors que ce qui est affirmé – n'a pas pu être maintenu ("Verw") dans le secondaire et qu'il n'agit que ainsi.



Séance du 15/11. CW, sur psychose hystérique (G.P.). Expose la distinction relevée par JKL (et que je entends) entre psychose et Afic.. En effet on a selon les schémas de G.P. :

1f.	2f.	
schizo.	paranoïa man.-dép. phase hypostinique (normal?)	néo. de transfert.

Bejahung = Verwerfung.

Klein : schizo-paranoïd. | p. dépress. | oedipe.

Ma solution : 1 – 1f. | 2f.

2 – s.p. | md. + oedipe.

3 – Verwerf. | Verneinung (castration)
 Bejahung

Cette solution simplificatrice ! Pourquoi ne pas l'adopter ?

Questions de CW. 1 s'il y a destruction, il y a donc en construction.

2 – Y a-t-il moyen de saisir une totalité telle qu'il y manque une partie ? (1f i.c).

3 – Rapport entre destruction et refoulement, si distincts ?

4 – Que faut-il entendre par destruction ?

5 – Que signifie la notion de parties hétérogènes ? (Clivage). (SK)

6 – La totalité past ove. Discussion sur le concept de la totalité.

Séance du 22/11 - Ratée. Tentative de discussion sur Totalité et destruction de l'image du corps. Remarques de BA sur la nécessité d'être pragmatique en concepts. CW. sur l'élasticité de l'i.c.. Remarques de moi sur la structure de question - réponse. Le comment répond au pourquoi : structure de la pulsion. La réponse renvoie sur la question : Dick (Lacan). Un enfant est battu : le battu, place qu'on est assez ... Limite au dire / donc qu'il y a à dire.

Séance du 29/11 : discussion de méthode. Contact direct. Distribution d'exposés.

Séance du 6/12 : Exposé d'Hélène Cogamigue sur la répétition. Essaie de montrer le lien entre mort et redondance de sens dans la répétition. Dans l'image : production de l'en-trop qui renvoie du désir. Sur l'art médiéval : l'entre qui donne à évoquer la totalité, ainsi que Dieu. On écrit, ce qui importe, et qui n'est pas scène, mais articulation de la scène. Parle de Kierkegaard et de représentations de répétition. Je parle du séducteur et de la marionnette.
- Peu de parole. Blocage du travail.

Séance du 13/12 : X fait un exposé sur la répétition, à partir de Freud : différence répétition dans le jeu d'enfant et l'adulte qui cherche la nouveauté.

Distinctions de Deleuze. Problème de l'oubli : la répétition comme gommage : oubli dans la cure.

Problème posé de la répétition dans l'art.

Questions de BA sur la répétition dans le symptôme – sur les situations répétitives – sur la r. dans l'analyse.

J'essaie de situer le sens des principe du plaisir et de sur-moi. Idéal, comme extension du principe de constance.

Clara : que la rép. est autoérotique

Séance du 20/12 : GT : exposé sur Mime et répétition : Répétition – pulsion de mort – Mime. Il s'agit du mime, sublime selon la nécessité répétitive, le mime n'est pas conscient. Génie : n'est qui a à faire face à une absence qui lettre. De même, le mime, que la trace d'une absence d'appel (Beraf). Hélène ajoute : il s'agit de produire cette absence qui il supplée. Clara objecte, qu'il désire de du hasard, du nouveau, du désir. Clara objecte ... Je corrige l'Autre. De même Meunier, qu'il y a précision. Je corrige ... qu'il y a une crise modulée qui tranche et fixe/unifie l'effet de dérive de l'identification à la Nécessité. Etc.

Séance du 10/1 : M. Topaloff sur la répétition, et la psychose.

Séance du 17/1 : Clara sur le livre d'Anzieu, autour du corps. Lecture d'intérêt, mais peu de discussion.

Séance du ~~2~~24/1 : Je présente l'article sur l'[illegible] du fantasme. Plusieurs objections de BA, que la ~~[illegible]~~ [illegible] du fantasme est poreuse, car le fantasme donne structure d'être traversé.

Séance du 31/1 : B Alliot sur le livre de S. Ali : L'Espace Imaginaire – Un autre : De la projection. (Cf. Notes.)

Séance du ~~[illegible]~~7/2 : Elisabeth M.-L., stagiaire de Clara, fait un remarquable exposé sur le Double (Cf. Bibliographie). Remarque de B. A. qu'il est impossible de dire Je suis le Double.

Remarque d'El. sur l'image du corps et l'objet autistique.

Quelques mots justes.

Bibliographie sur le Double :

- Histoires de doubles (Presses Pocket)
- O. Wilde : Portrait de D. G.
- Dostoïevski : le double.
-
- Maupassant :
- Nerval : dans Aurélia.
- Lao Tseu : apologue du papillon de rêve.
- Bergman : Persona.
- Freud : L'inquiétante étrangeté.
- Hoffmann : Elixirs du Diable
- Thème des Gémeaux.
- Tournier : les Météores – Vendredi.
- Boileau-Narcejac : les Magiciennes.
- Hippolyte et Artémis.
- Blanchot : [sur Narcisse] in Nouveau Commerce.
- M. Aymé : les Sabines in les fleurs bleues.

21/2/80 : sur l'outil – intentionnalité – langage etc.

28/2, 6/3, 13/3, 27/3 : Pas de résumé.

17/4 : V. Boyer expose sur le Presque rien, et sur un texte de Barthes par B.

24/4 : G.T. : exposé sur la Première Fois. Je lis le texte de L. et L sur Après-coup, et montre que première fois n'a pas lieu, sinon (dé)plie l'espace. BA fait remarquer que liaison temporalise. CW, dans le même sens. Je montre que Bion dit que attaque du lien est 4 = : penser, est le temps, est liaison de l'inintégrable. Clara : que le corps n'a pas de mémoire. Ce qui est la mémoire. La nudité du pli? Dans ses conditions parler de pli?

(M. Topaloff.)

Je présente pli et (dé)pliement, comme forme de la première fois.

(Cf. p. suiv.)

→

Privilège du frayage en tant que quoi ? Une racine peut toujours en effacer une autre.

Nous menons donc à ce que peut être pour Freud une trace mnésique ? Quel pli — sur quelle cire ? On est en droit d'interroger sur le lieu du pli. Le pli, déploie le lieu. La première fois : dite ainsi, toujours ensuite, n'aura pas eu lieu. Elle a déplié le lieu. Elle a fait pli.

De quelle sorte de racine notre mémoire est-elle faite pour que les plis qu'elle porte ne s'effacent plus ?

Quelle est la nature de ce qui ne s'efface pas ?

Il n'y a rien qui, dans le réel, ne s'efface pas.

Rien sinon le trou. Le trou dans le réel, seul ineffaçable. Dire "une fleur" c'est faire surgir non aucune, mais celle absente à tout bouquet.

La première fois, métaphore originaire, originante du pli, du dépliement du pli. Elle ~~n'~~est donc ~~pas~~ sans lieu.

Le pli de la première fois, ne s'effacera plus. Il n'est que plus remarquable qu'il n'agira qu'à s'effacer : Nous ~~[illegible]~~ nommons là devant le second paradoxe : pourquoi l'effacement du pli est-il la condition de son opération ?

Or nous avons plus haut souligné que le pli ne s'effaçait pas.

Il en résulte un troisième paradoxe : l'effacement de l'ineffaçable, condition de préservation de l'ineffaçable.

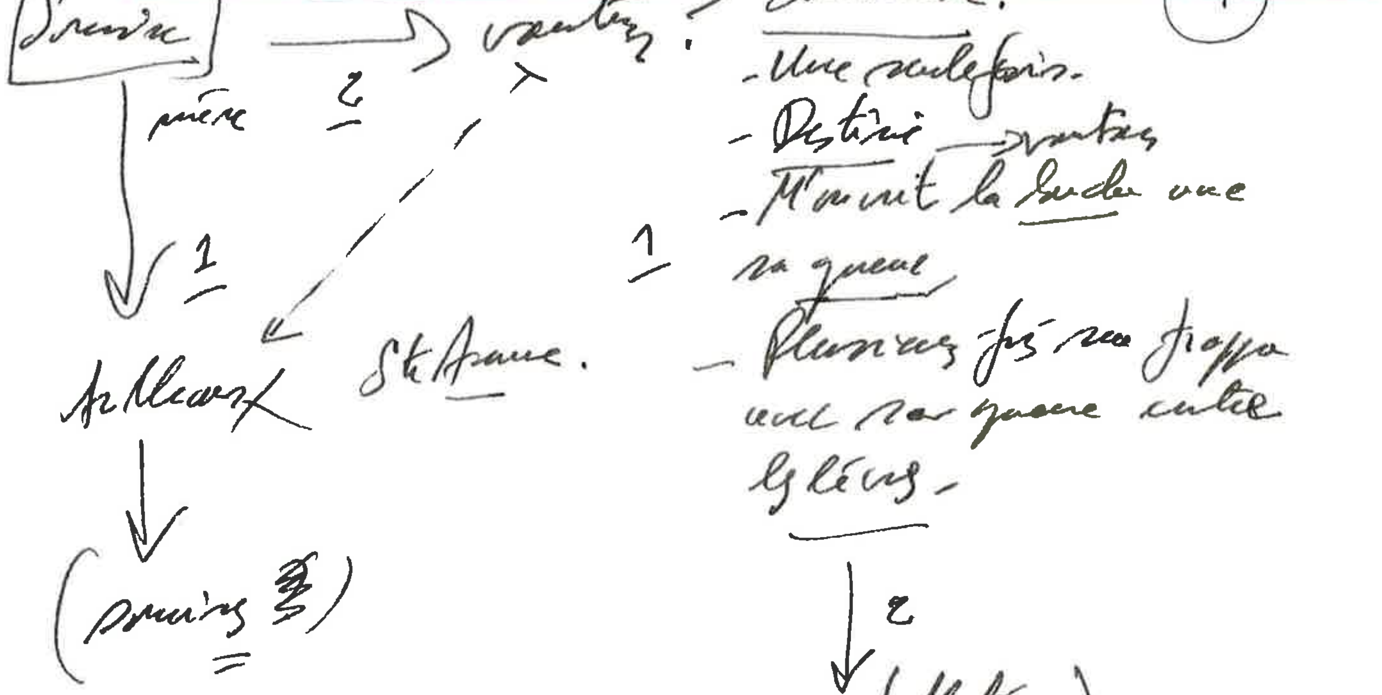
8/5 – Exposé de CW, sur un texte d'Andrade : le doute, la pensée, l'imaginaire.

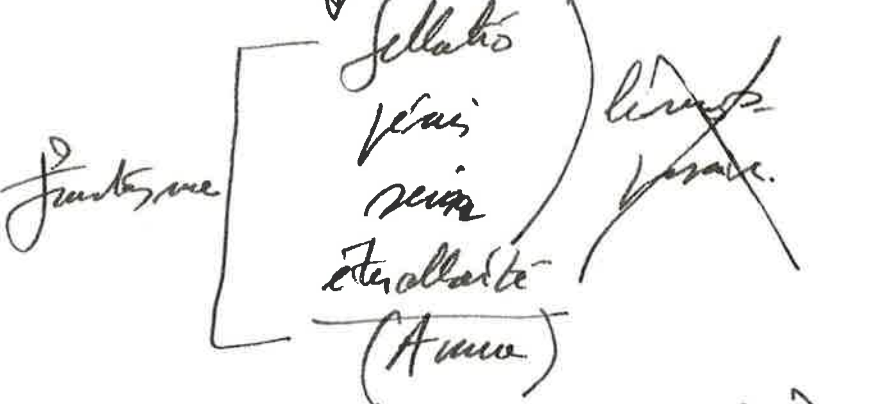
5/6 : JJ Mourier : sur deux textes de Lévi-Strauss sur la "pensée primitive".

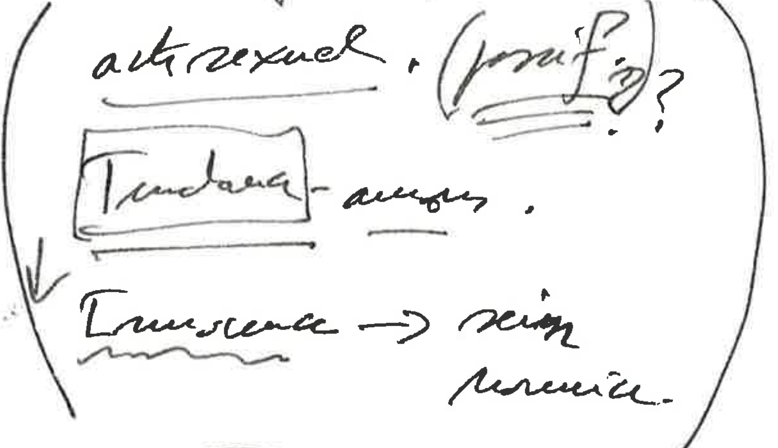
19/6 : J.F Reinart : Souvenir d'Enfance de Léonard de Vinci. (Premier exposé).

3/7 : G.T : le Masque.

J.F. RUINART de Brimont : "Souvenir" 19/6/80. (1) 15 -

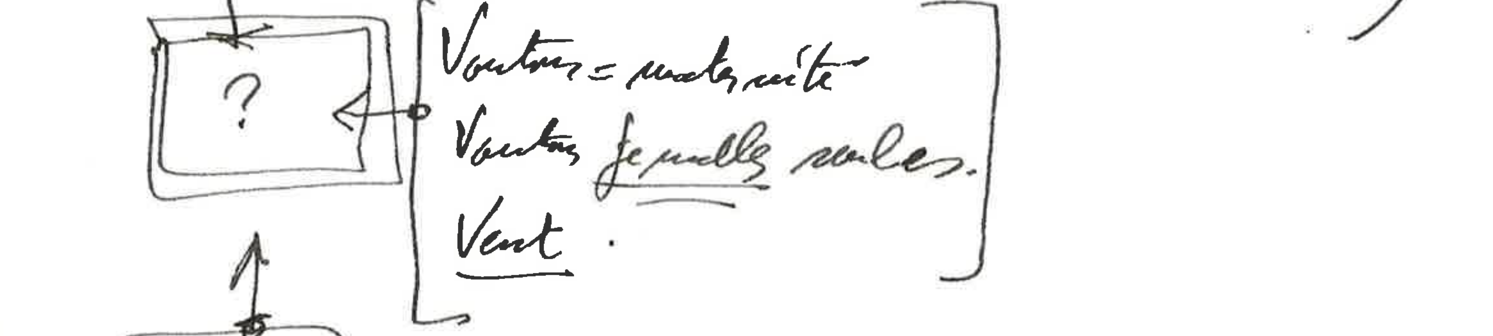






(Vautour Egypte) → "Mutter = Mut" ?

voie ?



Fils de Vautour : mère mais pas père. ↓

Père manqua à l'enfant.
Fils de Vautour.

Délaissé. Absence de son père.

Autre femme. Détournement des enfants après,

Contenu réel pas situation homosexuelle?

Égypte → Vautour phallus féminin. [Mut].
(Mère.)
Isis Athor.

Athéna aussi:

Pourquoi pas la mère, le Φ opposé à la maternité?

↓ Théor. sex. inf. [Hypothèse]

Fixation au plaisir de la femme?

Succion de sein → être frappé par la queue.

Tendance excessive — génitalement.
manque
dégoût

Abandon à l'influence féminine → Φ.

– Refoulement :

Se met à la place de la mère

Retour à l'autoérotisme.
Aime comme il fut aimé :

– Homosexuel ⟶ image sur ceux de la mère.

– Se heurtent de transférer.

Proust : Léon Baroni.

– Les pellicules d'individualité trouvées par la mère.

– Démaculinisation de sa mère.

, Projet d'indépendance. Menace l'identité avec la m..

– Littérature : abandon en cadence de l'individualité.
   – étude os délais propres.
   –

(2) Le dépouilla de sa virilité par son trop d'affection.

Interdiction — peintre —

queue de castor – pinceau

QUANT AU MASQUE. Pour le 3/7/80. 18 —

– L'exemple de Christo. V..

– À propos du 26/6/80 : Ce que Freud nous tisse est un masque.

Pourquoi est-il obligé de se masquer ?

Y a-t-il nécessité du masque ?

Aussi longtemps qu'on pense que le masque dissimule quelque chose, on fait fausse route. Il faut ajouter que le masque ne montre pas non plus.

L'accès au problème du masque a lieu à partir du moment où, ayant posé sa nécessité, on saisit que la position humaine ne saurait avoir lieu sans masque. L'être humain n'est jamais nu. La nudité même, est un autre masque.

On n'en conclut nullement pas que tout est masque. Cette version cosmique et érotique serait fausse.

Mais entre et le tout est masque et la nécessité du masque, là s'établit la question du pourquoi le masque ?

Freud : je ne puis m'analyser que comme un autre. Si F. ne nous parle pas de soi-même, c'est qu'un tel soi-même, n'existe pas. Ce que nous avons de plus secret, n'est justement pas ce que nous avons en propre mais qui nous traverse, empruntant (empruntant) la figure de l'autre. La division interne du masque qui le voue à être masque de masque..., n'est donc pas un principe d'ambivalence du masque, mais l'indication d'une

fente dont le sourire est chez L.V. le nom propre. chez l'Homme aux loups, le V, ou plutôt le W, ou double V, la double fente, le redoublement de la fente qui redouble le masque, en tant que manifestation ~~de~~ (oubli) de la fente. le sourire du chat sans chat.

Il y a donc lien nécessaire entre redoublement du masque et opération de la fente. Qu'il n'y en a pas le nom propre de ce fait. Il y aurait alors lieu de savoir comment nommer proprement cette opération.

Or si c'est impossible, d'en décrire les temps. Ceci n'est qu'affaire d'écriture ou de drame : masque encore.

La fiction freudienne de l'histoire de L.V., en nous manifestant le lien entre histoire et fantasme, nous dit la forme nécessaire du masque.

Etc.

—

RÉUNIONS SUR LE TRANSFERT 1979-80.

Participants : B. Alliot, C. Weiller, C. Dacier, C. Oddoux, M. Fougeras, G. Taillandier.

Seconde année, thèmes divers.

Séances :

1/10/79 : Question de BA : qu'est-ce que communiquer ?

15/10 : le psychosomatique. Faux sujet, l'objet du médical.

29/10 : Entre les mots. La femme et le père. Le voile.

12/11 : La crise.

26/11 : Un film sur la folie.

19/12 : Rêve et réalité. Mise en scène des mots. Les mots dans le rêve : les cris.

14/1/80 : Ergativité dans le fantasme.

28/1 : ?

25/2 : ?

10/3 : ?

24/3 : ?

12/5 : Béatitude et besoin.

9/6 : Le désir et l'Autre.

23/6 : La communication des inconscients : l'écrit du rêve, l'oubli, l'illisible. [Dernière séance].

—

Reprise : 1/10/79.

Question de BA : qu'est-ce que communiquer ? Comment cela opère-t-il ? Réponse par Spinoza qui évacue le problème. Ce qu'il reste le transfert, qui ne se réduit pas au désir de l'Autre (moi) à la disposition. D'où réponde.

Séance 15/10. Discussion sur Spinoza et le psychosomatique. Objections de C.W. sur le Hasard, qui venait méconnu par l'interprétation "fonctionnelle" de la psychosomatique. Proposition sur : Que faire sujet est de ne pas le faire. l'objet du médical.

Séance du 29/10. Sur "entre les mots", exposé de moi (d'après H.L.) Puis discussion sur le voile, le rapport de la femme au père, la castration. Femme ne se définit par le voile, voile, elle, virile. Ne dit-on, qui n'en pense pas moins.

Séance du 12/11. Discussion sur la crise.

Le 26/11 – Séance : vue d'un film sur la folie. Navrant.

Le 19/12 – Séance amusante sur le rêve et la réalité. Je propose de dire non pas qu'on met les ~~mots en~~ rêves en mots, mais que ~~le~~ il y a mise en ~~mots~~ rêve des mots. Objections de BA : 1 – compliqué – 2 – l'image, pourquoi ? – 3 – Alors, qui des mots dans le rêve ? Je réponds que les phrases modulées sont à mon sens des ententes de notre statut : voix.

(On rapporte la même séance deux histoires étranges).

Le 14/1 – Séance où j'expose la notion d'originalité du fantasme. Remarques de C.W. sur le On et l'image – formel qui nous traverse, de même pour le féminin, qui est actant, donc traversé.

Le 28/1 – Séance avec jeune et hésitante.

Le 25/2 – ?

Le 10/3 – ?

Le 24/3 – ?

Le 14/4 – annulé.

<u>le 12/5</u> : je serai absent : "Béatitude et besoin."

∝

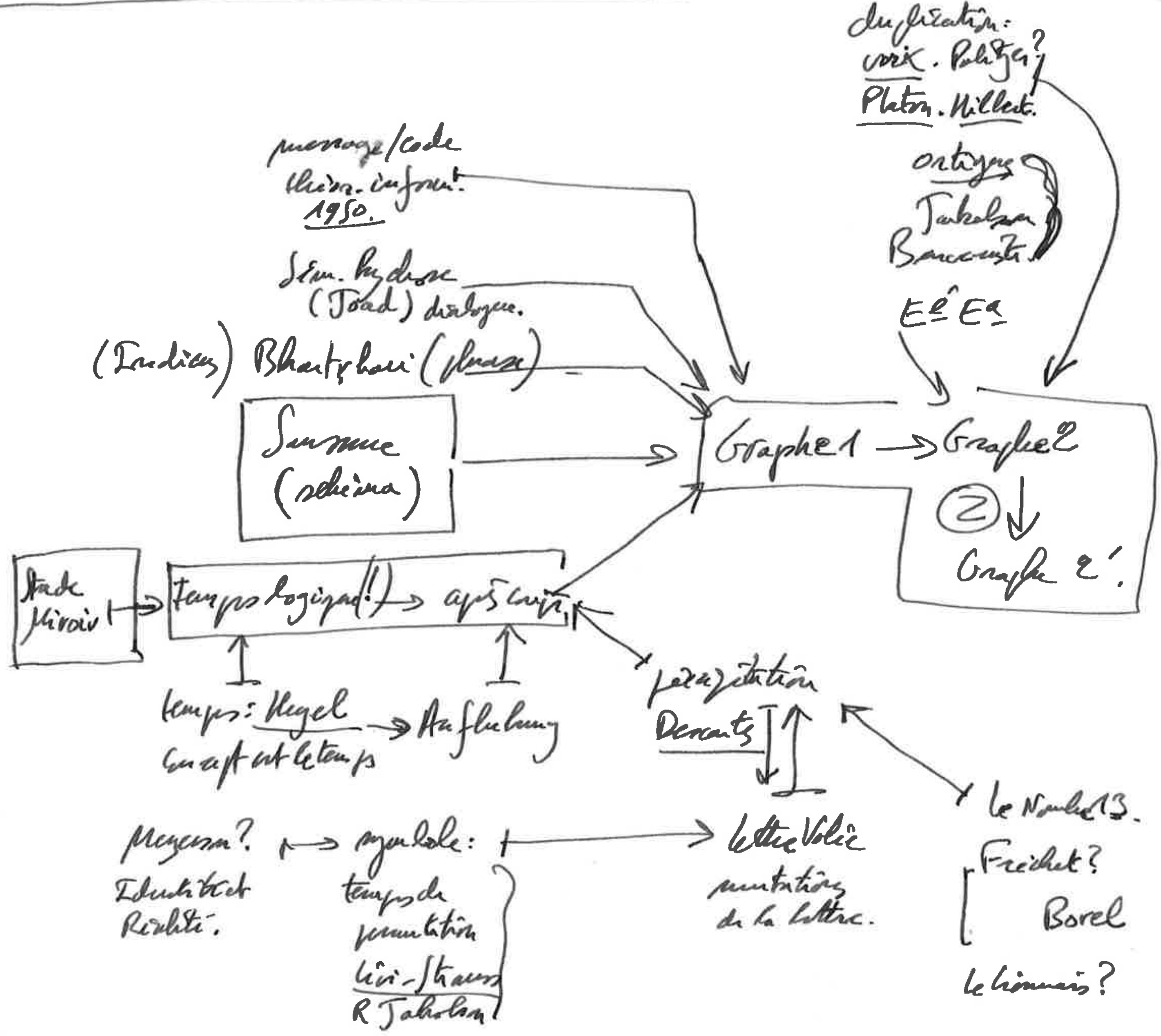
<u>le 9/6</u> : le désir, etc.

∝

<u>Le 23/6</u> : <u>dernière séance</u> : la communication des inconscients, l'écrit, l'oubli, l'illisible.

∝

ORIGINES ET GENÈSE DU GRAPHE.



- Kremer-Marietti — Milner, 1 et (4) — JA Miller — Nasio 1970 — 1975/1979

- Graphe : soit A un ensemble, ρ une relation binaire sur A. On appelle ⟨A, ρ⟩ un graphe. Tout couple $\alpha_1 \rho \alpha_2$, $\alpha_i \in A$, est un arc du graphe. — Représentation par arcs. — Représentation matérielle.

LA LETTRE VOLÉE.

Réunion le 16/10. Départ sur le problème de l'omnipotence. Dont j'expose les principes. Remarques de BR. que l'omnipotence [illegible] insistance à affaire aux paranoïa en ce que toujours ambiguës c'est à dire que l'équivoque fait limite au Tout de la lecture — dite psychotique. Pourquoi l'équivoque peut se substituer à la dispersion. L'équivoque destitue. En quoi peut résider l'omnipotence? Reste ouvert.

Le 6/11. Séance où je suis absent. Problème de la déclaration comme cartel. Se voir faire dire par cela.

Le 27/11. Sur la psychose — et le Graphe. Rapport entre temps et topologie chez J.L. Réunion de [illegible] Temps logique. J'expose mon idée de "l'âge et l'avant. Maître lève!" Et du Graphe comme ancêtre du temps. [Déclaration du Cartel].

Le 18/12 : Séance sur le Graphe. Je montre que Graphe est équivoque — [illegible] lui-même [illegible] moment [illegible] : ceci un [illegible] après coup, écart, qui est la trace freudienne. Se relève par l'annulation (Aufhebung) des flux dans le déjà-là du temps logique. Etc.

Le 15/1 : Analyse de Famillionnaire et Signorelli : Je montre une analyse de F. qui nous rapproche de l'inconscient — Lacan remarque que famille trouve dans le cercle du propre : l'Etranger. Judaïsme.

B. L M : le trait d'esprit fait rire parce qu'il éloigne l'angoisse du propre : Millionnaire où se diffuse F.

Nous montrons une analyse temporelle du trait d'esprit : sidération : temps pour comprendre — rire : moment de conclure. Instant du regard, du poète.

Dito, l'idée de rapprocher aussi des 3 regards de la L. V. : Bois Sigmund "Eli" : le miroir, faille où, entre, le Nom de l'Allemand, langue — étrangère à Freud ?

Signification de Rome pour Freud, dans son mythe d'Annibal : la Ville, cause de la perte de son peuple... Etc.

⅃

Le 5/2 : Séance de peu de travail : fatigue commune... Diverses choses sur le V et le W de l'Homme aux loups. Sur l'équivoque. Exemple de Paule. Moi idéal et idéal du moi : citation des Ecrits.

⅃

Le 26/2 : Moi idéal et idéal du moi. Séance remarquable.

⅃

Le 18/3 : En particulier sur la construction, et d'autres sujets ?

⅃

Le 15/4 : moi idéal - idéal du moi } constellation (Ich et I) — etc. (Très content).

⅃

Le 27/5 : Peut-être : lecture du texte sur le Graphe?

∝

le 17/6 : Les non-dupes errent : $\frac{\text{l'ignorance}}{\text{Haine Erreur}}$ Elite.

∝

le 4/7 : dernière. Sur les non-dupes errent, les noms du père, le masque, le réel actuel, le La.

Participants : G.T., Catherine Victor, M-Laure Cornut, Pierre Gille, [~~Dominique Halfon~~].

Séances : Plusieurs avant (5?)

Le 14/3 (+) : texte de J L. sur la névrose obsessionnelle (Ecrits).

∝

Le 9/4 (+) : sur le Graphe. Discussion sur l'événement partant d'une analyse. Différemment, oubli, trouvaille du chemin – oubli.

∝

Le 26/4 (+) : sur le Graphe : [texte de moi].

∝

Le 12/5 (−) : "Il ne savait pas qu'il était mort" (Sém VI). On butte longuement, n'avance pas. "Père ne vois-tu pas" pour la fois suivante.

∝

Le 23/5 (−) : fiction.

∝

Le 6/6 (+) : l'annulation rétroactive et la destruction.

∝

Le 20/6 (+) : la névrose obsessionnelle : sa logique. Que veut dire Destruction ?

∝

Le 7/7 (+) : dernière : la névrose obsessionnelle. Séance remarquable.

SERVICE 9 — RÉUNIONS DU JEUDI — 1980-81 —

Participants : B.A. — L.W. — C. Dacier — J. Kucoli — G.T. —
A. Kuacostas — JF. Reinert — F. Messy — JJ Monnier —
H. Lagarrigue — B. Tallobre — S. Coulange — M. Topaloff —
Panaiotis Panagoutsos — ... — 9 —
Z —

Thèmes : divers.

Séances :

18/9/80 : Rappels et choix des thèmes.
25/9 — : G.T. : la latéralité (écrit ensuite).
2/10 — : B. Allist : sur la latéralité, père et mère.
9/10 — : J.F. Reinert : Sosie. Dorian Grey.
16/10 : P. Panagoutsos : fondements neurologiques de la latéralité.
23/10 — : Discussion de Reinert : Sosie. Problème des générations, de l'immortalité de l'auteur : masque. Oedipe et Moïse.
30/10 — : la migraine : dépression masquée. B. Tallobre. latéralité. Phallus, jouissance φ, oubli, c'est dans la tête.
6/11 — : rétablie.
13/11 — : G.T. : sur Tomatis (Questions sur la latéralité).
20/11 — : JJ Monnier : sur l'identification projective.
27/11 — : ~~[illegible]~~ F. Messy sur Projection des Schreber.
4/12 : Clara Dacier : la projection du rejet sur l'autre.
11/12 : M Topaloff : sur Moïse (remarquable). [fin de ma participation]
18/12 : H. Lagarrigue ?

LATÉRALITÉ : 1_ BIBLIOGRAPHIE. ① 18/9 80 -1-

① Latéralité, Dominance.

1.1. + Trenatis _ L'oreille et le langage (Seuil)
1.2 + C. P. Bruter _ Topologie et perception II (Maloine)

② Aphasie, centres du langage.

2.1. + Jakobson.
2.2. + Gelb et Goldstein
2.3. _ Luria : Aphasie (laLangue) _ Fonctions corticales ... (PUF)
2.4. _ Hecaen et Angelergues : Pathologie du langage : l'aphasie (épuisé) (Larousse 1965).
2.5. + Hecaen : Les aphasies (Enc. Pléiade).
2.6. + Cassirer : phil. form. symb. III. (Minuit).
2.7. _ Penfield & Roberts : .(PUF 1963)

③ Double cerveau.

3.1. _ cf. Bruter : [54] ⊕
3.2. ⊖ S. Dimond : The Double Brain, Churchill_Livingstone (Edinburgh 1972)
3.3. _ Bruter [82].
3.4. _ Bruter [145] ⊕
3.5. _ " [158] ⊕
3.6. ⊖ ⊕ : Third Neuro Sciences Program. Rockfeller U.P. (1974). (?)
3.7. _ Bruter [189]
3.8. _ " [204] ⊕
3.9. _ " [211] ⊕

—

Bibliogr. complémentaire. — 2 —

1 ⊕ Roch-Lecours & Lhermitte dir. L'aphasie (Flammarion) (230F)

2 – Alajouanine . Aphasie et langage pathologique (Baillière)

3 ⊖ C/Lazarus : L'aphasie (Dessart et Mardaga) élémentaire et complet.

4 ⊕ Hecaen : La Dominance ... (choix de textes) (Mouton / De Gruyter 140F)

5 – Hecaen et H. Dubois : Naissance de la neuropsychologie du langage (Flammarion 1969)

6 ⊖ Hecaen / Ajur. : Hallucinations corporelles. (Méconnaissances et

7 – Hécaen : Introd. neuropsychol. du langage (Larousse) Ep.

8 – ' : Problème de la localisation (DDB).

9 – [Barbizet] : La mémoire PUF.

—

1 – In. Lecours et Lhermitte, pp 391 – 400.

2 – Huxley, Ingram (éds) : Language acquisition …
(Academic Press – NY 1971.)

3 – Harnad, Steklis, Lancaster (éds) : origins and evolution of language and speech.
(NY Academy of Science NY 1976)

4 – Hecaen, Ajur. : les gauchers
(PUF 1963)

5 – Whitaker, Whitaker (éds) : Studies in Neurolinguistics V2.
(Academic Press NY 1976)

6 – Kornblum (éd) Attention and performance V. 3, 4.
(North-Holland, Amsterdam 1970 1973)

7 – Mountcastle (éd) : Interhemispheric relations and cerebral dominance.
(Johns Hopkins, Baltimore 1962)

8 – Schmitt, Worden : The Neurosciences : Third study program.
(MIT Press, Boston 1975)

9 – Segalowitz, Gruber (éds) : Language dév. & neurological theory.
(Academic Press NY 1977.)

(etc.)

CARTEL "Le GRAPHE" 1980-81.

G.T. (+1) – Jeanne Bernard – Elisabeth Demeuliac – L. Iebrowicz – Nathalie Fontaine –

Adresses :

. G.T.
. L.I.
. J. Bernard : 105 r. Courcelles 17°
. E. Demeuliac : 11 r. Cherche-Midi.
. N. Fontaine : 82 r. Vaneau. 222.52.29.

∝

Séances : 6/11 : Préparatoire. Raison du Graphe.
le 2/12 : Bla-bla. Départ de N.F.

CARTEL : GRAIN-S. 1980-81-

Participants : J. Godard, J. Mavrolis, G.T, Laure Feraud, Hélène.

Objet :

Plus-un : G.T, non-inscrit à la CF.
(Objet de travail déclaré.)

Projet : lecture du Séminaire I.

- 1ère séance avec moi : 9/10/80 (déjà deux s. av.).
- Discussion sur le Cartel, et le Plus-un. La crise, et sa nature. L'inconscient, critique ? le Plus-un et le moins-un. La forme cartel du travail analytique, pourquoi ? Il n'y a pas de progrès. Groupe, leadership, cartel.

23/10/80 – Problème du Plus-un dans "1956" présenté par J.G. Puis examen de la "Résistance" Sém. I. Etre de paille et poltronnes. Le trou : élément construit dans l'acte commun. Rapport de relation et lien à Il n'y a pas. Réel et sa compagnie : le traumatisme selon Freud.

17/11/80 – lecture de Sém. I.

26/11 – (Absent).

x/12 – on avance sur : la présence de l'analyste et la résistance. Signorelli.

GROUPE "GRAPHE" 1980-81 _ Seconde année.

Participants : ML. Cornut, C. Victor, R. Gilles, G. Taillandier.

Objet :

Séances : 13/10/80 _ Présentation de la Main Gauche _ Projet de travail sur l'H. aux Rats.

27/10 _ Sur l'H aux R. difficulté de raisonner. Sur un rêve de R.

18/10 _ Sur l'H aux R : sa mère.

2/12 _ Rien fait.

x/12 _ L'identification. Bon travail.

<u>Participants</u>. B. Riotte-Lemoine, Cl. Lemoine, Ch. Sanfati; (+1)
P. Maillé, G.-T. [illegible]

<u>Objet</u> : sur le Cartel.

<u>Séances</u> : - le 30/9/80 – Discussion sur la définition du cartel comme mode de travail. À quoi il répond. Les effets de groupe et le +1. L'alternative nécessaire du travail analytique.

- le 16/10/80 : Sur le symptôme. Divination. Le rêve est une écaille de tortue. L'écrit et la trace mnésique. Opération du devin, de celle de l'analyste et ses tensions. Car le Dire le rêve, est déjà autre que trace : écrit. Car le rêve est écrit, non pas flux. Quelle position de dire cela?

- le 28/10 : sur la position analytique de chacun. Écrit nécessaire et symptôme : rapport à l'exce. Remarque que c'est là position que visent pas les américains. Écrit et marque : sublimation?

- le 24/11 : Sur le symptôme.

- x/12 : ? .

- 2 -

CARTEL : Titre : ... 1980-81.

Participants : (.............) G T (non-adhérent à la Cause freudienne ; à spécifier en cas de publication).

Plus Un pour cette année 80-81 : G.T.

- Mode de désignation : le hasard.
- Fonction assumée : Plus-Un, quelquefois ~~[illegible]~~. Autrement, chargé de transmettre à la C.F. le travail du cartel.
- Travail personnel : après avoir longuement délaissé la lecture (souvent ~~[illegible]~~ d'infatuation) de la littérature lacanienne, et n'avoir jamais abordé la littérature psychanalytique, à mourir d'ennui, s'efforce de ~~sa~~ pratiquer la psychanalyse tout court, et son travail de psychologue clinicien.

A ce titre plus particulièrement intéressé par les pollueurs afférents à la psychose, considérés comme le statut humain le plus ~~propre~~ susceptible de nous rappeler le mode de notre demeure.

Démontre actuellement un intérêt certain dans deux voies : une lecture historique, généalogique et critique des textes de J. Lacan ; une pratique et une écriture touchant aux pollueurs de l'image du corps : le Mime, le Masque, la Main, le Pli, le Voile, la Voix, la Vierge, le Sein.

— 3/10/80.

GROUPE "TRANSFERT" 1980-81 -

Participants : G.T., C. Dacier, B. Alliot, C. Weiller, C. Alloux, M. Fougeras.

Troisième année, le rêve, l'écrit ?

Séances :

22/9/80 : L'effet-tunnel, l'écrit du rêve.

6/10 : Couleurs du rêve. Vers qui tourment. La mise en rêve des mots ?

20/10 : Couleurs du rêve. Rêve : "Il faut leur dire". Que ce rêve serait plus vrai et moins faussant que la couleur. Les armes du rêve et la tromperie. Dire. La grand-mère araignée : l'espace du rêve. La libérté des couleurs.

3/11 : Relâche.

17/11 : N'importe quoi.

1/12 : idem sur le rêve.

15/12 : fin de ma participation (problème avec B.A.).

Note sur les contradictions dans les F.Q.S.

le texte de Lucan confirme bien le caractère d'exception du père, à entendre comme dire-non — à la castration, c.-à-d. à la fonction phallique. Ce que je disais est donc mis en cause. D'où s'impose un nouveau départ. Alors,

-I- Thèses : ~~1.1. la fonction phallique, c'est la castration~~

1.1. le signifiant [est la cause de] la jouissance.
1.2. le signifiant fait halte à la jouissance.

2. la fonction phallique, c'est la castration.

3.1. la fonction phallique fait obstacle ~~au~~ à l'inscription du V.S.
3.2. la jouissance phallique fait obstacle ~~au~~ à l'inscription du V.S.
3.3. la division des jouissances, perverse et folle, fait obstacle au V.S.

4.1. la fonction phallique supplée au V.S. inexistant
4.2. la castration supplée à l'inexistence du V.S.
(4.3.) l'amour supplée au temps au V.S. inexistant.
(4.4.) Grâce à l'analyse, la fonction Φ a cessé de ne pas s'écrire (contingent).

Ainsi, il n'est pas de thèse qui n'implique sa contradictoire, en divers registres, les thèses 2 faisant carrefour.

-II- Formules :

exception	vierge
$\exists x\ \overline{\Phi x}$	$\overline{\exists x}\ \overline{\Phi x}$
$\forall x\ \Phi x$	$\overline{\forall x}\ \Phi x$
Tout homme	Pas-toute

1 – Tout homme est soumis à la castration, c'est-à-dire à la fonction phallique.

2 – Le père dit – non ! à la fonction phallique, i.e. à la castration. Il est celui qui permet l'impossible jouissance du père mythique de T. et T.. Sa fonction est l'ex-ception, et non l'imposture.

3 – $\overline{\exists x}\,\overline{\Phi x}$: le féminin est sans doute, indique ce en quoi une femme est soumise à la castration, i.e., à la fonction phallique.

4 – Le pastout indique que cette soumission n'est pas universelle, mais partielle.

III – Contradictions dans les formules. – Schéma général.

$\exists x\,\overline{\Phi x}$ – existence – $\overline{\exists x}\,\overline{\Phi x}$

contradiction | indécidable

$\forall x\,\Phi x$ – objet a manque faille – $\overline{\forall x}\,\Phi x$

La contradiction n'est pas la forme logique générale des formules. Mais en raison du caractère intensionnel des formules cette contradiction se modalise sous divers aspects pour chaque couple contradictoire.

1 – Contradiction du père qui dit – non à l'universel de la castration.

2 – Indécidable de savoir si une femme est ou non inscrite dans Φ ; alternance sans recours du pastout à un rapport à la castration.

CONSTANCE

" [illegible] "

(J'ai tout de même une raison très précise de maintenir la phrase d'A. Il fonde dans le faux, conséquence.)
(Platonisme).

position du sujet dans les formules quantiques de la sexuation

— Avertissement — 1 —

— Cet ensemble ne fait pas un texte. Les fragments qui le composent ne sont pas contemporains, leur ordre n'est pas chronologique. Cependant, ils sont à lire dans leur suite.

— On remarquera que ce qui y est essentiel, c'est les césures, les lignes de faille et de rupture du raisonnement. Si le texte est aussi laissé en friche sur ce point, ce n'est pas désir de l'auteur de participer à un quelconque travail contemporain de la textualité comme espacement, mais résultat plus simplement d'une difficulté à résoudre des problèmes insolubles, — ce que la suite devrait démontrer.

Mais il faut déjà constater que tous les points déterminants que l'on croyait pouvoir recenser dans cette année sont restés blancs : incognito, marqués d'un glissement insoluble de l'écriture. Cet échec ne se donne pas à lire, mais on se propose d'y revenir plus tard.

— A quoi bon alors cette publication ? Ne témoigne-t-elle pas à l'encontre d'un lecteur éventuel d'un mépris certain, de le laisser face à cet inachèvement ? — Plutôt, d'une indifférence réelle. Ce texte ne doit sa publication qu'au souci de l'auteur de se débarrasser d'un certain nombre de questions qui lui insistaient depuis un temps, et dont cet écrit l'allège. L'échec marqué ici en recensera les points nodaux, on se propose simplement d'y revenir dans un second temps, à partir de la distance prise aux impasses dont ce résidu témoigne, l'espoir restant d'en poser enfin les thèses, si l'on doit constater qu'une part de la littérature contemporaine semble bien en avoir déjà résolu beaucoup.

—

– Ce travail a son origine dans une réflexion : interrogeant en quoi un sujet trouve sa référence dans la fonction phallique, (ce dont témoignent les F.Q.S.), on en venait tout naturellement à poser à nouveau la question de l'injustifiable de cette inscription, la question s'en posant très évidemment d'une manière cruciale pour une femme (question historique du débat sur la féminité).

– A partir de là, deux voies. La première était la remise en cause de cette référence au phallus dans les termes de la pensée actuelle : critique de l'inscription de la psychanalyse dans le champ des déterminations de jouissance du capitalisme (ce qui est le plus intéressant); les tenants de la déconstruction de cette fonction phallique à partir de ses ~~effets~~ premiers inscrits dans le discours de Platon, soit ce dont Platon est plutôt l'effet que l'auteur. D'où de là une critique du "platonisme" de la psychanalyse.

– On a refusé ces diverses positions, préférant dégager ce qui faisait la nouveauté du discours analytique. 1 – La raison analytique est bien paralogique, mais ses paralogismes sont des effets de structure liés à la détermination du sujet par ~~liés~~ la soumission de l'Être parlant aux effets du logos, en quoi le sujet est soumis à un discours qui se définit de "fiction" le réel. 2 – Le platonisme ne désigne pas une occurrence historique particulière susceptible d'être résorbable en droit ou par une quelconque pratique. Il désigne le point où toute pratique s'inscrit de position des idéaux bien réels, la pratique étant elle-même le résidu par où ces idéaux se trouvent mis en cause et déchoient sous la forme d'une impossibilité : "il n'y a pas —" de rapport sexuel, par exemple.

– De là se montre : 1 – Que le phallus est la fiction des discours
ce qui répond dans la pratique à ce
analytique. 2 – Que la pulsion est
renversement historique d'idéalisation/impossibilité : elle est le montage

temporel et structurel du rapport du sujet aux effets de "instance" de la détermination du symbole. Ce dont témoignent d'une part la lecture freudienne en tant que montage fictif de poussée constante : passage d'un mythe dans le réel ; et d'autre part l'objet (a) et les divers "il n'y a pas" dont se scande la notion freudienne de réel : mise en place des idéaux de fictions dont un discours s'institue.

I - Constance

1- Le symbole est d'abord disjonction de l'être et du savoir. Sans doute faut-il ici entendre l'Être au sens classique. En le symbole dualité l'opération par quoi l'être se clive de l'étant, devenant être-de-l'étant, — le savoir devenant inadéquat à sa saisie.

2- De là provient une double discordance. Soit que le réel reste le recès dont tout savoir fait rapport : caractère inexhaustible du réel, non-identité de nature du savoir au réel. Soit que le plus-de-savoir pose la question de ce que l'être s'en encombre. Un savoir superflu, inadéquat à la visée de l'Être (génitif subjectif) laisse celui-ci dans le malaise de ce débord qui le voue à sa seconde mort. Ainsi du savoir de la pulsion, dont rien ne permet de poser qu'il soit adéquat à une harmonie de l'être. La libido est ce savoir, distinct de tout instinct fictif, qui, pourtant articulé sur ce qui ne s'offre que comme la pure contingence d'un corps, "éternise" celui-ci en la forme de son âme et l'indestructibilité d'un désir. La constance de la poussée pulsionnelle désigne dans le texte de Freud cette persistance d'un savoir qui ne peut se définir d'aucune ~~[illegible]~~ d'assurance d'un Bien qui serait sujétion à l'Être.

L'opération du symbole s'énonce toujours d'un tel disjointement fondamental qui fait de lui pure contingence (ou arbitraire).

3- Cette nature du symbole le fait donc toujours forclusif : rejet de l'Être dont il ne peut rien savoir. C'est sur un tel soubassement d'inconstance que tout discours doit s'énoncer, rien n'assurant d'aucune qu'une prise soit effectuée dans le réel à un langage "naturel" ?

Du réel, rien ne peut être "supposé" de tel. Ce n'est que dans un temps second que peut se démontrer ce qu'il y avait là d'une possible adéquation dans un moment qui n'était pas d'origine, mais d'histoire incontestable. C'est à dire que ce qui était-là du réel se constitue comme refoulé primordial : l'adéquation supposée du savoir premier en faisant le noyau, — qui pourtant ne se peut énoncer que dans le temps d'après. Le refoulement primordial désigne ce noeud du savoir au plus proche du ~~[illegible]~~ noyau de l'être qu'est le réel. Mais la nature existante du symbole le laisse, ~~[illegible]~~ savoir, dans un statut d'indécision irrémédiable sur ce qu'il était d'abord. Bref, on saisit ici l'effet du temps de l'insistance, pas moins décisif que le premier effet de marque du savoir dans la constitution de la certitude.

Le discours est ~~[illegible]~~ d'abord par hasard : contingent à ce qu'en lui quelque chose cesse de ne pas s'écrire. D'où sa rareté de nature, D'où peut-être aussi son insistance féroce voire ses ratages ensevelis. à ne pas se laisser oublier lorsque son succès se démontre.

4– Si donc il y a chance de discours, ce ne peut être que pour autant que la marque du symbole tranche avant tout. Le symbole est assertion : il existe Quelque savoir (le savoir n'est pas tout, il n'est pas absolu), qui peut mourir (mais contingemment) d'abord d'un réel. Ceci ~~[illegible]~~ n'est qu'au prix d'une ~~[illegible]~~ exclusion opposée à ce qui, hors de ce savoir, pourrait exister. (Et pour autant que ce savoir du réel, comment pourrait-il ce savoir, faire autrement, si au réel, on ne peut rien supposer ?) Encore faut-il le plus souvent que l'irruption d'un tel effet d'impossibilité, d'un réel, déplace l'agencement des savoirs existants pour que ceux-ci s'en réordonnent, d'abord, plus commodément (principe du plaisir) puis, plus adéquatement (réel).

On reconnaît dans cette réserve faite sur la nécessité implicite du traumatisme (ce qui n'est pas : événement) toute l'ambiguïté du concept freudien de frayage : son mirage physicaliste d'être pur fait d'énergie (la Qη freudienne) ; mais aussi sa constitution en réseaux qui la dispersent, voire en forment réserve aux fins de la mieux éviter : savoirs de discours qui plutôt abordent un réel.

5– le symbole a toujours deux faces : adéquance au discours qui lui offre sa constance, — laquelle n'a d'autre raison d'être que le retour du réel dont elle approche l'impasse ainsi ; assertion. ~~la répétition nécessaire du discours est toujours~~ Mais aussi rejet de ce qui lui est "de nature" étranger, inadéquation d'origine dont le discours redouble l'impasse nécessaire, dans la mesure où il se diffère en sorte que soit préservée sa constance, qui n'est ici rien d'autre que la condition d'existence de ce Quelque savoir approchant du réel. Ici, forclusion. On mesure ici le statut contradictoire de l'insistance du discours : à la limite aboli en la figure de sa cause et pourtant toujours au bord maintenu.

(Suggérons que la pulsion de mort de Freud est ce dont il résout ce paradoxe. Supposition nécessaire pour expliquer comment un Etre que rien ne retient à survivre — puisque son existence au langage le voue à une jouissance qui outrepasse ses limites naturelles —, comment pourtant cette répétition le fait insister aux portes du réel, qu'il ne franchit que par accident.)

6– la question s'énonce alors des voies dont l'Etre trouve sa place dans un savoir qui ne peut que l'ignorer dans le temps même où il le fait advenir. On voit qu'ici le symbole est seul

à être libre, ce qui équivaut à dire que, déchaîné du réel, nul ne peut dire où est censé s'arrêter sa course transfinie.

6 – Rien si ce n'est une pratique qui constitue la parole, ne peut assurer qu'il y ait quelque part dans le symbole quoique ce soit qui, au réel, l'indique, le reconnaisse autrement que dans la violence du traumatisme. Telle est la fonction du signifiant. Le signifiant est ce qui, dans le champ du symbole, maintient, consti|tue l'index de ce discord fondamental entre le savoir et l'être.

Or pour autant que rien du savoir n'existe jamais que dans une insistance, conséquence de la disjonction fondamentale qui règle les rapports (au réel du savoir), on saisit que le signifiant est opération, ou mieux, pratique. Le signifiant n'est pas "quelque chose" [illegible], mais toute pratique est pratique matérielle supposant les éléments qu'elle articule. [Si le signifiant est de sa nature différenciel, c'est qu'il insiste dans, mais qu'il ne consiste pas en, les éléments qu'il rencontre. Ce n'est donc pas la "matière" elle-même, pure contingence de notre monde, qui constitue le signifiant, mais celui-ci s'articule en elle, par son moyen. La matérialité du signifiant désigne ce passage obligé par le moyen de la matière, où la rencontre d'une faveur naturelle fait prétexte à une énonciation qui la paraphrase et la souligne, ce fait de nature bienvenue ne pouvant pourtant pas d'autre part être imputé à d'autres (qu'au sujet qui l'indique) – sauf à y supposer le doigt de Dieu. Bref, le signifiant est d'abord métaphore, isolant un trait dont la nature lui offre ~~le support~~ l'occasion, ce trait ne pouvant pourtant être supposé provenir de nul autre lieu que d'un Autre.]

Ce qui donc se désigne comme insistant dans l'articulation

signifiante, c'est un trait, — par lui-même non-insistant, mais purement existant. C'est en la référence à la pratique que le signifiant insiste : point où se désigne ce qui ont été dans leur histoire d'autres êtres parlants au point de discordance inévitable où leurs transferts seront ignorés. L'enfant est le produit où se perpétue dans le réel ce qui fut le ratage de l'acte résultant de l'amour. C'est pour lui qu'un trait cerne dans l'Autre cette histoire, désignant ce qui y fut impasse structurale. C'est pour autant que la pratique est une mise en jeu dans un discours, qu'elle est ce qui doit en venir à articuler une impasse, dont le pari est pourtant qu'elle ne soit pas inévitable absolument. Une histoire, bien loin d'être contradictoire à la structure, est ce qui en démontre les résolutions successives, jusqu'à une butée présumée impossible.

Or cette histoire est de parole : c'est à dire ou à ne pas dire, ou à ne pas pouvoir même songer à dire ce qui fait la difficulté de l'être parlant qu'une histoire prend fin : en impasse vient-on d'[illegible]. Cette difficulté n'est autre que la nécessité éthique de la parole elle-même en tant qu'elle se désigne de l'impossibilité structurale de ne pas pouvoir ne pas en passer par le symbole pour rendre compte de la discordance de celui-ci avec l'être.

Et c'est [pour trouver son lieu] dans cette histoire qu'un sujet fait métaphore de ce trait qui lui est légué, devenu pour lui la marque de l'impossible auquel il se trouve à nouveau confronté du fait qu'il parle.

7 — Encore faut-il que cette métaphore lui ait fait place, et pour cela l'ait appelé à répondre de cette impossibilité. Ce que rien ne nécessite, répétons-le. Le signifiant du Nom-du-Père

est le signifiant qui dans le champ du symbole indique la possibilité d'une telle indexation du discord premier. [~~[illegible]~~ {On saisit alors pourquoi tout signifiant ne représente jamais que pour lui (en dernière instance) : S(A).} C'est que tout signifiant étant ce où se désigne l'impasse d'une pratique, le signifiant qui rend possible la désignation même de cette impasse les conditionne tous.]

(*) 8 – La forclusion du Nom-du-Père dans la psychose ne veut rien dire d'autre que ceci : rien du réel n'étant indiqué dans le savoir, la disjonction du savoir et de l'être ne se trouve nulle part résolue (pour autant qu'elle l'est), et seul l'effet premier de rejet inhérent à la nature du symbole se perpétue sans plus de raison.

Que ce déchaînement pourtant suive les voies d'un savoir limité (le délire est le discours de l'Autre, réalisé), ne fait que témoigner de la particularité du savoir : le savoir jamais n'est tout, dans la psychose non plus qu'ailleurs.

– Mars. 1974.

(*) à reprendre, à développer.

« Possible encore qu'une personne plus subtile puisse voir en ~~[illegible]~~ cela plus subtile raison : mais c'est là, pour moi, celle que je vois et qui m'est plus plaisante. »

Dante : Vita Nova XXIX

~~[illegible]~~

La pulsion, platonicienne. Problèmes :

1.- la seconde mort, l'outrepassement, structure de la pulsion. Platonisme de Freud. Le lieu de la jouis et le montage de la libido. ~~et la structure de la représentation~~

2.- ~~le délégué de la représentation comme pré-~~ ~~tation.~~

~~Délégué et pulsion : la différence. Le retour, comme structure de la réalité. La lettre, dans le délégué.~~

3.- le privilège : l'amour, don de ce qu'on n'a pas. Idéalisation de l'être parlant. Delà, l'idéal du ~~sexe~~, la supposition de l'Autre. — ... Proton pseudos.

(4) Sª et trace : l'effacement de la trace, structure du Sª. Matérialité du Sª et nature de la libido ?

~~« la pulsion, c'est son enfoncement » le père mort.~~

2e

facultatif mais important.

(5) Peut-être à partir de : Sª – pratique – Verstillung – r – opération du signifiant Φ. Le Sª, c'est son opération.

(6) La pulsion détendue dans le champ de l'amour où se constituent les idéaux du sexe, le v.S. inexistant, qui est ce qu'on peut dire son (a) fondamental.

Seulement à partir d'ici, difficultés : disjonction entre amour et idéal, et le fait que XI semble bien faire dériver l'idéal de l'insistance de la pulsion.

—

~~Simplicité ailleurs.~~

Le délégué de la re-présentation

Pensée de Nietzsche, souvent citée : "Le Grec connaissait et ressentait les terreurs et ~~[illegible]~~ horreurs de l'existence : pour pouvoir simplement vivre, il lui fallait étendre devant elles le rêve splendide des Olympiens".

En dire plus, serait en dire trop. A quoi on se condamne : ce texte donne l'essence de la pulsion.

Pour le montrer, partir d'un autre point, de ce qui dans la doctrine freudienne insiste sous le concept du délégué de la représentation. Quelle est la nécessité de ce terme ? Ou, pour faire écho au terme heideggerien, d'où est-il "décidé", de quel lieu d'ouverture historique ce terme est-il ~~[illegible]~~ ordonné à venir aux mains de Freud ?

De prime abord, il ne s'impose que d'une exigence évidente d'où procèdent tous les glissements de la ~~d~~ doctrine freudienne des pulsions. La pulsion étant tenue pour le "missing ~~the~~ link" intermédiaire entre l'organique et le psychique, il y a nécessité à ce que le psychique, c'est-à dire le registre de la représentation, comporte un terme où la pulsion soit représentable, en ce qu'elle participe au travail psychique. Ce glissement du statut ambigu de la pulsion chez Freud se traduit en deux points. La première tentative de résolution revient précisément à affirmer le caractère de mixte de la pulsion. Ce glissement est destiné à assumer la prise au corps de l'appareil psychique, son impasse, tient à sa formulation en termes d'intermédiaire (le mixte en théorie n'a jamais eu d'autre statut que ~~c~~ celui du mi-figue-mi-raisin dont s'illustrent les impasses de la pensée). C'est à dire qu'en faisant glisser la question du corps vers l'organique, Freud manque la question de la jouissance en voulant l'amener à la substance tenue pour biologique, et que corrélativement, le concept d'appareil "psychique" lui fait manquer l'incidence du signifiant opérant sur le corps (jouissant de ce fait).

— 2 —

Mais ce glissement se redouble d'une autre, où se défait le premier, dans la tentative classique d'opérer la résolution des ambiguïtés des mixtes par l'instanciation de cette impasse : c'est à quoi répond le terme de "délégué" de la représentation, où ce que la pulsion conserve de "quantité" corporelle se relève dans l'intervalle terme psychique enfin supposé (résolu).

Moyennant quoi Freud se met ici dans une nouvelle impasse, celle de verser dans un "nominalisme de l'appareil psychique" où celui-ci devient pure représentation d'une pulsion supposée déconnectée et vouée à n'être que quantité d'affect : l'impensable de la psychanalyse. Par là, Freud revient malgré lui aux vieilles lunes de l'éthique traditionnelle dont la théorie des défenses du moi est l'aboutissement logique : la pulsion étant l'inséparable qui insiste par delà tout sens, la culture ne peut consister que dans une défense raisonnée à l'endroit de cet hors-raison, lieu que la question surgit d'où cette défense trouvera sa ressource ? — Nulle part ailleurs — et ici, Freud est conséquent avec la démarche analytique — que dans le registre pulsionnel lui-même, mais c'est au prix de faire de l'Éros la force unifiante [illegible] d'où la culture procéderait, et d'autre part, de laisser intacte la question du rapport du sujet à la loi. Freud ici ne peut aller plus loin que de penser ce rapport en termes de "surmoi", la "culture" devient un fait de répression sans alternative autre que la destruction pure. Et que l'Éros puisse se retourner en effets ravageants que ceux du surmoi, reste un mystère que seule résout la "dialectique" des pulsions de vie et de mort.

C'est de cette impasse de doctrine que procède la question aussi classique qu'insoluble, de savoir s'il existe des pulsions sans délégué psychique, ou ~~[illegible]~~ s'il n'est légitime de parler de pulsion que moyennant l'existence ~~[illegible]~~ de son délégué.

Pour résoudre ce problème, donnons-nous la facilité d'une abstraction. On souligne suffisamment délégué de la représentation, qu'est-ce à dire. On souligne ... que ce serait une double erreur de considérer qu'un tel délégué représenterait la représentation ; mais qu'au contraire, il représente dans la représentation, dans son registre, la pulsion ; – et de supposer d'autre part que ce délégué serait représentatif – de quoi, c'est ce qu'il faudrait dire.

Que le délégué ne soit pas représentatif, qu'il ne soit porteur ni annonce d'aucun "sens", qu'au contraire c'est de ne pas représenter qu'il signifie, est ce ~~qui lui confère~~ qui nous indique sa nature : de signifiant. ~~Ma~~ Mais il faut ici pousser plus loin le renversement : loin que le signifiant représente la représentation, il faut soutenir qu'elle ne prend existence que de lui. C'est sous l'incidence du signifiant que s'organise un "monde" dans la seule dimension où l'être parlant puisse le recevoir : en discours. Le délégué de la représentation est le regard d'où s'ordonne toute Weltanschauung. Un discours n'a d'existence, il ne rassemble un réel, qu'à partir de ce qu'un signifiant ~~[illegible]~~ a produit de fente dans le voile opaque du monde (qu'on se souvienne de l'Homme aux loups et de son rêve, mais aussi du voile invisible mais indéchirable qui le dérobait au monde). Le signifiant ouvre le rapport au discours en tant qu'accès à la réalité. La réalité, n'est que l'ordonnancement produit d'un regard inaugural, regard dépourvu de tout sens comme de tout message, et qui n'a d'autre portée que d'être cette

fente de l'Un où un réel peut se lever : coeur du fantasme à venir au terme de l'usure discursive.

~~Représentation~~ Re-présentation : présentation, — encore. Qu'est-ce à dire à nouveau ? Est-ce le renouveau de la présence ? la présence revenue ? Mais si cette présence était, redoublant comme présence, d'où l'exigence de ce re-tour ? Et si, comme l'indique toute philosophie, la re-présentation du monde est imperceptiblement dérobée de l'interminable fente où se dérobe la présence, n'en restant plus à celui qui "se représente" que des "images", quel est le sens de ce renouveau de la présence ?

Bref il est clair sans plus de raisons, que dans la re-présentation, la présentation se dérobe, qu'elle n'est plus présence à soi, ou qu'en tout cas le "sujet" de cette présentation ne lui est pas présent, quelque part, le monde se déclôt, non seulement il apparaît, mais encore ne le fait que d'un retrait premier. La présentation est manque à la représentation, au coeur de toute présentation est l'absence qui cause le sujet à se représenter.

À écrire maintenant.

Ici les ~~difficultés~~ commencent. Tout un monde de difficultés externes dans ce dernier paragraphe doit être tranché, trop brutalement sans doute.

Qu'est-ce qui se re-présente ? — le sujet et en fin de compte rien d'autre. Le sujet se représente dans la structure de la pulsion. Propos étonnant. On fait d'ordinaire du signifiant le "lieu" où le sujet est représenté, son moyen aussi. On déplace la question.

Qu'est-ce que la pulsion ? C'est la différance de son ~~expression~~

Ceci ne signifie en aucun cas que la pulsion "déligue" de la représentation. Elle est le montage différant du champ symbolique sur son déligue.

et de ce qui, en deçà, reste à être ~~[illegible]~~ qu'une fente dont le symbolique fait réel : bord pulsionnel.

La représentation est donc répétition originaire de la présence. La représentation ne re-présente que pour autant que la présence se dérobe dans ~~l'en deçà du corps~~, elle est la refente où se traduit en "métaphores naturelles" la place d'un sujet rejeté.

Si le déligué de la représentation est constitutif de la pulsion, ceci ne tient à rien d'autre qu'à ce qui est par lui opéré : la différence d'où insiste en deçà ce qui du symbole ~~[illegible]~~ est exclu.

Ainsi la pulsion ~~[illegible]~~ trouve origine ~~[illegible]~~ dans ce qui en opère le sujet, la pulsion est créé et se maintient comme telle à partir de ce qui exclut qu'elle puisse se définir à partir de la satisfaction.

La constance de la poussée pulsionnelle est la marque dans sa structure de cet effet de différance, lui, constant. Elle est ainsi corrélative de l'état de sujet où se maintient ~~[illegible]~~ le sujet dans sa souffrance.

Mais ceci n'explique pas encore ce qui fait de la pulsion l'exigence d'un parcours. Quel est le lieu de ce chemin ? (Que la différance fondamentale de la doctrine freudienne : la réalité différant du principe de plaisir) —.

Le chemin de la pulsion ~~est~~ se soutient d'une visée idéale qui trouve son origine dans l'effet du symbole. C'est dans ce champ du "rêve splendide des Olympiens" que se détache l'Un qui indique et voile l'Un au moins de la fente du sujet : le Phallus, unité de mesure du champ de la libido, constitue la mesure d'où s'ordonne la constance de la poussée pulsionnelle.

Mais ce n'est là que l'effet de mirage lié à la fiction illusoire du symbole. Ce qui reste en deçà n'est que la fente du sujet, pourtant originée dans cette opération de l'Un qui le rend l'impensable présence de

l'Exception.

Aussi, si le phallus est la mesure de l'"énergie" pulsionnelle, ce qui est le produit de ce parcours de la pulsion, n'est qu'une lutte d'impossibilité : l'idéal détrompé, cœur du parcours pulsionnel, et le sublimant jusqu'à sa chute sublimante.

Il convient néanmoins d'expliquer 1 – pourquoi l'ignorance de ceci du sujet. 2 – comment peut advenir une telle chute, détachement de (a), sans que pourtant, lors de là la construction de la poussée en soit abolie.

De là se saisit le transfert : parcours historial et historisé de cette visée idéale et de son désabusement. Le détrompé, est ce qui se produit au terme du parcours pulsionnel, sur le fond de la première tromperie d'une visée idéale de supposition de l'Autre, dans l'Autre. La répétition d'un transfert, c'est l'historisation de cette répétition sous le mouvement de la ~~Verkennung~~ flèche du quérir / de la quête / pulsionnelle, "flèche qui vole et qui ne vole pas."

Il convient d'introduire alors la nécessité des deux temps derniers de la pulsion : Verkehrung et apparition "d'un nouveau sujet." Quant au nouveau sujet, on peut se satisfaire d'abord de remarquer qu'il se produit à partir de A ; la marque qui oblitère l'Autre dans ce retour, aussi bien opère l'élévation du sujet au statut de l'Exception, devenue "pure existence." Reconnaître ce temps dernier, c'est simplement reconnaître ce qu'il "ne savait pas", lui, ce sujet : qu'il existait précisément, et que cette souffrance, il la faisait porter à l'Autre supposé pour n'avoir lui-même été accueilli au monde que ~~[illegible]~~ dans la tromperie imaginale où cet Autre se laissait supposer à ses appels. Dernier cette historielle, la structure qui rejette le sujet au temps

premier du symbole.

Plus délicat peut-être est d'expliquer la Verkehrung. Ce qui relie à ce temps plus haut. Mais plus bas : c'est ici qu'il faut expliquer la structure en retour de la sexualité, et le statut de la rencontre.

(– la lettre dans le ~~[illegible]~~ dialogue ?
– "Le plaisir, c'est mon ~~[illegible]~~" " – le père-mort.)

Tout discours émet un coup de force.

Toute pensée est un coup de force. Par quel autre moyen, — par quel autre coup de force — faire entendre ce qu'est la nature d'un discours? l'effet de la métaphore? la nature réelle de l'affirmation première?

Un discours — (dont ma pensée est l'affect) — est un "jugement qui rejette et choisit". Ce qui ne l'empêche en rien de passer dans le réel, en le produisant, pour ce que le réel doit à la "dynamique" du symbole: d'exister l'impossible. Ceci, non pas en tant que le réel suppose le savoir de Dieu, mais plus simplement, en ce que le réel ne advient jamais tel que pour le parlant. Hors de lui rien alors? On ne saurait le soutenir. Mais chaos simplement de la "différence qualitative": le réel n'advient dans son incidence pratique que pour autant que le parlant et lui seul se trouve confronté à cette irruption (ou plutôt déruption) du réel. Il est faux de dire que les cailloux vivent dans le soleil; autant de soutenir que la forme consciente, dans son milieu éthologique, se détermine du réel dans les voies du détour linguistique. Il n'est de réel que pour le parlant, c'est à dire — non pas dans le registre de la différence qualitative, mais dans celui de la différence pure du trait unaire. Ce qu'illustre le paradoxe de l'Église pendant que la surprise de Tukhé ne surcroît que pour autant que le calcul effaçant d'Automaton a élidé la possibilité de la mort. C'est dire non pas que la possibilité (ou plutôt le réel) de la mort survienne comme nature, mais bien au contraire pour autant que l'effet du symbole en a effacé l'advenir. Le réel ici ne

n'incitent que sur ce fonds de grand Comptant universalisant. Le "même" ne s'incitant que sur le mode de la surprise du réel, dans ce jeu.

C'est donc à partir de ce point de seul réel qui est le sujet, condition de surgissement du réel comme tel, qui doit se remarquer que le réel ne s'écrivant que pour qui parle : un fond compté (re)marque de sa différence pure.

Ce que peut surgir la mort en tant qu'intervention du Chaos c'est la (re)marque de sa singularité, au sein de l'Etre-parlant, c'est la remarque de sa singularité, au sein du l'Etreparlant, c'est excepté de l'étant. La mort, statut d'exception. L'êtreparlant est excepté de l'étant. La mort, devient par là en tant qu'elle est le signe de la destruction du corps, de son statut d'hors même le signe de l'inexistence du sujet, de son statut d'hors destruction : celui qui n'exige pas moins que la seconde mort pour être aboli. La pulsion n'est pulsion de mort que pour autant qu'elle porte la mort réelle au statut de métaphore de l'hors-limite du sujet, lequel est forclos de l'étant, et du jeu des corps. La seconde mort, que le sujet porte dans sa rondeur comme ce qui fait son vœu dernier, est ainsi la trace de l'impossibilité où il est de pouvoir se définir comme simplement mortel. Elle est ce qui fait de sa douleur une hors-douleur : douleur mélancolique de ne pouvoir mourir simplement. La douleur n'est jamais que signe de la souffrance de l'impossibilité de s'ensevelir dans le monde. La souffrance du symptôme se fait signe de la singularité comme impossibilité première de dormir.

Qu'est donc un coup-de-force? — La poésie elle-même. Un rien qui vient de nulle part, passe dans le réel, - sous la forme de l'(inter)dit.

Quoi nécessite Freud à introduire le concept de pulsion ? – De cette
question dépend la résolution-même d'en quoi elle consiste, à la limite
comme pulsion de mort. Ce qui est au coeur de la doctrine freudienne de
la pulsion, c'est un principe de constance. Mais seulement celui qui introduit
la thermodynamique. D'un tout autre ordre en fait : celui qui se trouve
au principe du platonisme, c'est-à-dire au principe du discours lui-même.
Ce que Platon a ouvert, – son coup de force –, est un discours sur le
discours, non pas métalangage, mais monstration en acte de sa nature.
Tel est le <u>Banquet</u> qui, tissu de discours, est la montée, sur le (de la nature du discours)
seul mode où elle est possible hors de l'exemple : le comique. Le
comique n'est en fin de compte rien d'autre que le retour que fait
le parlant sur sa condition, non certes pour l'abolir, ce qui lui est
impossible, mais pour ~~p~~ porter témoignage sur ce qui le tue, à qui
s'adressant là ?

Il apparaît alors que le terme pulsionnel qui est le plus propre
à permettre un abord de cette condition du discours est la constante de
la poussée pulsionnelle. Mais délaissons cela pour l'instant.

Pour en venir à nous demander ce qui amène Freud à dire
la pulsion, mythe. Qu'est-ce donc qu'un mythe ? Un mythe mythifie
le réel. Ne pas oublier ici que le réel, c'est l'impossible. Un mythe
est donc ce qui articule en fiction ce qui, au coeur de la fiction,
n'a d'autre nature que celle d'un ~~[illegible]~~ trou, pour le dire encore imagi-
nairement. L'Étant parlant est tel qu'il fictive le trou, y exigeant
comme en réponse toute ~~[illegible]~~ im-posture propre à en véhiculer

la question, crime à en effacer la trace. Le surgissement de toute figure substitutive du Nom du Père dans le réel que présente la psychose ne signifie rien d'autre : que l'imposture portée à la limite effaçante n'en exige pas moins le ressurgissement de la marque dans la figure d'un en-trop que constitue l'hallucination et son corrélat : la supposition divine. L'hallucination est retour d'un tenant-lieu de tenant-lieu, quand celui-ci s'est trouvé usé de telle sorte que sa nature de fiction le réel s'en est trouvé par quelque effet d'idéalisation, effacé. L'en-trop du symbole est l'imposture où se véhicule dans la fiction l'en-moins du réel. Là est son effet de marque, et ce qui fait en particulier du phallus la castration. Mais le premier mensonge de le phallus n'est pas la castration. sa supposition fait ressurgir d'autant l'énormité de sa fiction, avec le trou qu'elle se trouve ainsi ouvrir : d'en quoi le réel serait-il étant-présent, quand tout le démontre en faille. Faille première : c'est le sujet, absent au monde, dont le réel fait signe, et qu'il fait surgir par son effet. Le symbole, ~~qui~~ ~~est~~ véhicule de ce malheur, témoin et agent dont se trame sa comédie, historise cette absence qui n'en peut mais, si ce n'est de se déplacer encore ... dans une autre fiction. L'imposture phallique n'est autre que le mensonge minimal, moindre mal de la fiction. L'en-moins que le Nom du Père encore sous la forme de la souffrance (et du Père-mort), ressurgit dans l'en-trop de la supposition phallique.

L'être parlant ne saurait ne rien supposer. – le tenterait-il, que reviendrait dans le réel de l'insistance du symbole un symbole passé dans le réel sous la forme d'un en trop incontrôlable (hallucination). – C'est que le premier supposé est le sujet, sous la forme de sa souffrance d'être-là. Lui ne s'oublie pas, et le symbolique passé dans le réel vient pour ainsi dire s'identifier à lui : sans-raison, ni l'un ni l'autre.

Le mythe supplée donc au réel, pour en tenir ce surplus en un sens large. Ceci est-il évident de la pulsion, si elle est dite mythe ? – Pas vraiment. D'où la nécessité où nous sommes, pour énoncer la pulsion mythe, d'un nouveau détour : ce en quoi elle s'articule au registre de l'idéalisation. Car c'est dans cette différance de l'idéalisation à la souffrance de la jouissance du sujet que réside la structure de la pulsion.

– La pulsion n'est pas l'amour. Mais c'est dans la différance articulée du champ du but avec (la pulsion) que s'est la "nature" de la pulsion : ce dont témoigne le concept de libido, et l'instrument de sa mesure (tous ces termes sont à discuter pour ce qu'ils véhiculent d'origine) : le phallus.

Mais la difficulté de ce point nous amène à remettre l'examen. Partir plutôt du discours comme frayage et passage dans le réel.

Puis de Lac : discours, discours de Platon. Platonisme du discours. Celui de Freud : sa limite. De Lac : l'idéalité, le semblable, la représentation, la fente.

la pulsion est un Grundbegriff. Qu'est-ce à dire? Ceci d'abord peut sembler banal. Autant que de la dire mythe : on arriverait ainsi à une sorte de formulation scientiste-nominaliste de la doctrine de la pulsion : ~~la~~ la pulsion serait un "modèle", voire un "concept régulateur" d'une science donnée, la psychanalyse. Cette interprétation des termes lacaniens manque tout le problème de ce dont Lacan lui même nous offre la solution : que le G=b passe dans le réel ; que c'est lui encore que la pulsion mythifie, à l'ordinaire du mythe.

Il faut, pour renouveler la question, en renverser les termes. Se satisfaire – Qu'est-ce qu'un concept ? Qu'est-ce qu'un mythe? [Simon : Heidegger : Was heißt...? – Kierkegaard – Hegel]. ici de peu la perspective finale de tout concept est le concept, est ce qui saisit. la saisie de l'être, son arraisonnement, ~~son ar~~ son a-raisonnement. le concept ne saurait que culminer dans son théorème fondamental, que dans l'identité finale du rationnel et du réel, par la voie de la soumission du réel à la pratique du λόγος. Non certes toute pratique. La question se pose en effet de ce qui dans le logos implique un tel effet de fermeture comme sa structure même, mais aussi de ce qui en resurgit forclos. Telle est la position que nous avons adoptée en formulant une doctrine du discours qui marque que le caractère forclusif de l'a-raisonnement n'est en fin de compte jamais que particulier, le refoulé faisant retour au temps venu, de la question de ce qui, du réel, fut ainsi effacé de l'être dans la saisie. Pour

Un discours est donc ce qui détache un ~~sujet~~ réel. Pour autant que ce réel n'est en fin de compte que celui d'une pratique humaine, il peut ici lui être dit y passer : le réel est lien

a-raisonné, mais inversement le rationnel passe dans le réel sous la forme d'un savoir inventé. Il y a invention en ceci qu'au coup-de-dés du signifiant (le symbolique pur) le réel répond en revenant à la même place. La découverte (de ce retour du même) est donc liée à l'invention (de la pratique qui en ouvre la possibilité). Mais il importe peu dans tout le relevé que l'invention change quelque chose. Ceci non certes en outrepassant les lois du réel, puisque c'est à les respecter que le nouveau advient, mais en instituant pour le parlant un nouveau rapport à la jouissance, dans un nouveau savoir. C'est là, répétons-le jamais assez, le seul réel, et la seule invention. Le capitalisme ne transgresse pas les lois de la nature en faisant de la science un des principaux moyens de reproduction. Il ne révèle rien de nouveau sur la structure du sujet. Et pourtant il y a pour le parlant nouveauté absolue à ce que s'instituent les rapports de production capitalistes. Ceci non pas tant dans le registre du savoir, que dans celui de sa vérité. (...)

L'a-raisonnement du concept, est donc la nature même du concept. Tout concept (s'il en est un) passe dans le réel, par les voies du symbolique. Ce faisant, il ne remarque pas ce qui constitue pour nous un fait déterminant, c'est que le lien même de son avènement revient à la même place, sans égard pour l'effacement symbolique.

Qu'est-ce donc que la théorie freudienne de la pulsion? Si nous posions ici génétiquement, c'est-à-dire d'une manière énoncée, nous pouvons dire: la réponse à l'excès de la

question du concept, l'excès du concept. <u>La pulsion, c'est le concept à l'excès</u>. Mais à nouveau, il nous faut ici renverser les termes, dans un renversement qui n'est pas simple retour à l'<u>[illegible]</u>. Qu'est-ce qui, dans la pulsion, exige ~~cet~~ appui trouvé dans la généalogie du concept ? — Précisément ce qui fait la racine du concept, assurer sa fonction identitaire. La pulsion récuse-t-elle l'identité-même ? On ne saurait le soutenir. Mais elle entretient un certain rapport à l'identité dont le concept freudien de <u>libido</u> témoigne. Mais n'allons pas si vite, pour en revenir à la question de ce qui fait identité.

La doctrine lacanienne de l'identité se présente comme une subversion de la doctrine traditionnelle. Elle ne fait suivre l'identité de la nature de la "connaissance" ! Ce que pose Lacan est au contraire qu'il n'y aurait de même que le réel. C'est le réel qui donne la seule mêmeté ~~du symbole~~ possible, le symbole étant la différence même. Examinons ce point.

[Ici malheureusement, ce n'est pas le mot, mais le concept qui me manque : Séminaire sur l'Identification].

Développons au risque : le concept est la fermeture de la pulsion. C'est à l'idéalité (?) qu'est due l'identité de la libido, et ce qui de la pulsion fait identité.

<u>Que la pulsion fasse le tour d'un réel qu'elle détache, c'est la formulation du concept à l'excès.</u> Ce qui est ici souligné, c'est que le réel est manqué par le bord pulsant de la libido identitaire,

C'est pourtant ce réel même dont le discours faisait la raison de son a-raisonnement. Mais le réel rejeté revient comme retour du refoulé de ce discours. Il y a identité entre pulsion et discours en ceci que tous deux sont le montage d'un flux pulsant (constamment) à traces au bord, faisant cerne d'un réel qu'ils manquent. Ceci est-il une simple analogie ? — Absolument pas. C'est inversement parce qu'il y a une donnée de structure commune que nous pouvons formuler identiquement la théorie du discours et la doctrine de la pulsion. Le ressort de la sublimation de la pulsion, c'est à dire du passage de sa particularité dans l'inscription d'un discours social là. La pulsion n'est pas l'organique, elle n'est nulle poussée vitale ou donnée.

Elle est le montage sur le corps d'un réseau identitaire qui en manifeste l'outrepassement : la libido. Il n'en va pas autrement dans tout discours. La libido n'est pas une énergie organique. Elle est au contraire le montage sur le corps de qqch. qui l'abolit comme corps, et le déréalise sous les diverses formes où l'être parlant nous le propose. Ainsi de l'expérience du suicide, ou du tatouage, ou de la mutilation sacrificielle, qui témoignent de cette abolition du corps sous l'effet du symbole.

Cette abolition est-elle une disparition, — non plus. Mais elle fait du corps le lieu d'une jouissance erratique et toujours jamais satisfaisable.

Dans la pulsion, le corps devient pur signe. La mort réelle devient ainsi le signe de l'outrepassement de structure à

quoi le croc la libido. C'est à dire que la limite devient signe de l'illimité. La limite de la mort réelle est instituée dans le symbolique comme métaphore de l'absence de limite. La mort réelle est ainsi relevée en seconde mort, la seconde mort étant la production d'une limite idéale illimitante au regard de laquelle ~~le corps~~ la mort réelle n'est qu'enjeu aux alternatives du signifiant. Le corps-mort devient signe de la subjectivité, car la subjectivité est ce que seulement la limite transfère du symbole. La pulsion de mort n'existe donc pas plus que la pulsion sexuelle. Pas moins simple. Par un double mouvement qui est celui de la relève, le réel est relevé au signifiant pour y devenir pure métaphore de l'illimité, tandis que le symbole opère l'abolition déréalisante où le même réel devient ~~cet~~ creux du refoulement (primordial). Toute pulsion n'est pulsion de mort, il n'y a de pulsion de mort, que pour autant que la mort réelle devient le signe fictif de l'inexistence du sujet. Il en va de même, mais de manière plus complexe, du sexuel, où la détumescence devient signe de l'érection d'un au-delà du pénis réel, terme pour cause du désir : le phallus. C'est que le désir, monté sur ce même niveau illimitant du symbole, ne tient pas plus à ce moindre réel du pénis, qui n'est que l'enjeu matériel de la supposition sexuelle.

Le sexuel est-il réel ? – De prime abord non, mais plutôt idéal. C'est pour autant que dans le registre d'une fiction idéalisante l'homme et la femme seraient les figures limites à supposer l'Autre, que le sexuel dans un second temps « devient »

réel, i.e. impossible. C'est-à-dire que l'imposition coupante du symbole a effacé la trace ~~[illegible]~~ corporelle du sexe, devenu dès lors pur objet de fiction d'une part, mais d'autre part soumis à une Urverdrängung qui le fait ~~[illegible]~~ inadmissible dans le réel. Butée alors de l'idéal, mais butée interne où l'on peut dire. Ce n'est pas tellement dans le registre du corporel que ~~[illegible]~~ le sexuel fait problème (à ce niveau, il est peu de chose), c'est pourtant qu'en élevant la coupure ~~qui~~ d'où s'institue l'Autre à la fiction, le symbole rend ~~dans~~ réel le symbolique lui-même, ~~[illegible]~~ que le sexe n'y soit que fiction. Là réside le caractère traumatique du désir de l'Autre : c'est que le désir de l'Autre ne donne nulle assurance sur ce qu'est le réel du symbolique, et en particulier laisse en flou la question de savoir si le sexuel en serait.

—

Que la pulsion soit mythe est à repérer à partir de ce que le discours constitue de fiction. C'est dans la mesure où une fiction s'institue, qui n'est autre qu'un nouveau discours qu'il peut y avoir fiction. La pulsion résulte du montage de ce champ de la fiction illimitante sur le corps. Elle n'est donc pas un mythe parmi d'autres. Mais si le mythe supplée au réel et le détache, elle est elle-même la fiction pure, celle de cette libido qui cause de son absolue équivalence cette différence du sujet dont le corps fait le signe, comme réel. Elle n'est donc pas équivalente à la poussée, puisque ce qui importe à partir de là, est de repérer le rapport au réel de

ce champ illimitatif du symbole. Elle est l'articulation de ce qui en résulte. Et la poussée ira de préférence dans cet abord que pour autant que là est à repérer la différence même, en sa constance.

Un examen des termes de la pulsion doit donc toujours partir de là : de ce qui fait identité dans ces termes, c'est ce que répète Lacan dans le Sém. XI. C'est aussi le sens de la référence freudienne à la thermodynamique, comme constitution d'un champ de constance, plutôt que comme ce qui en résulte de mesurable.

—

Maintenant : le discours de Platon – platonisme de Freud – l'idéalité du phallus, mesure de la libido.

—

Problèmes

Sur le "patronisme" : Je ne suis toujours pas parvenu à expliquer en quoi une femme, (mais aussi bien un homme), avait dû perdre sa référence aux phallus.

Ici, disant autrement :

1 – la question de la fiction, bien entendu, et du non-fondement de l'Un avec les espèces du phallus.

2 – Mais surtout et plus précisément ce qui reste manqué dans ce texte : amorcer les hypothèses deux et trois. Là seulement peut s'expliquer qu'il y ait du sujet. Là est la vraie solution qui permet de sauver le recours à l'Un.

Remarquons d'autre part l'absence totale de recours à la ~~en~~ castration. Est-elle à situer précisément dans ce texte. En quoi est-elle exigible ? Fallait-il, dans le 'renversement lacanien' du paradoxe de l'objet ? il pas tenter, plutôt que d'en passer par le "patronisme", d'essayer de suivre dans le texte de Lacan ces renversements dérivés ~~[illegible]~~ renouveler le privilège, ~~de~~ doctrine freudienne (retour au même, soudante) : privilège, ~~du~~ don de ce qu'on n'a pas, désir, objet phallique, privation (d'objet symbolique), etc.

(Ceci, après les "hypothèses" ou dans le "platonisme" ?).

(Mais est-ce assez ?)

– Castration : bien sûr, séparation.

Les hypothèses de la psychanalyse : le réel / du symbolique.

Première hypothèse : le sujet ne se produit ~~[illegible]~~ que selon les voies d'un paradoxe : celui du complexe de castration. Mais ce paradoxe est plus général, en ceci que ce statut paradoxal du sujet est (inscrit) ~~[illegible]~~ dans les effets du signifiant.

C'est ce premier paradoxe, ce caractère premier du paradoxe que Lacan aborde lorsque, ouvrant la question de la "relation d'objet", il souligne que l'objet se présente d'abord sous ce statut, d'être l'objet-perdu. Perte non seconde, mais première : l'objet du désir est paradoxal, en ceci qu'il est fondamentalement inadéquat au désir lui-même. C'est de ce point premier de paradoxe que doit être saisie, et non à l'inverse, la nature véritable de la frustration et de la privation. Ce n'est ~~[illegible]~~ de seul registre du besoin, de la matérialité du vivant et de la nature qu'il s'agit dans ces termes. Le premier surgissement de la privation, loin d'être celui d'un objet du besoin, est l'ablation réelle d'un objet symbolique. Le manque ici est bien réel, mais c'est d'un objet d'une nature symbolique qu'il s'agit dans cette cause. Marquant par là la prééminence du symbole dans toute relation du parlant, au point que pour lui le premier réel est le manque du symbolique : que la logique soit la science du réel s'ordonne au réel du symbolique. C'est de là : il n'est de réel pour le parlant que le réel du symbolique. C'est de ce seul point, et d'aucun autre, que peut advenir pour lui le traumatisme dans sa nature paradoxale. Il n'est de traumatisme que pour autant que quelque chose vient à la rencontre de ce réel, dans la réalité, parce qu'inconsciemment, cet événement en reçoit la double détermination de réel, mais marqué de ce fait d'absence : il n'y a pas eu la vraie nature de l'événement, l'événement ne ~~[illegible]~~ pas tant qu'il ne s'évient, où le préfixe indique ici un écrasement de la réalité, ~~[illegible]~~ dont celle-ci ne cesse pas faire le trou à résonner

— 2 —

avec le réel du symbolique. L'absence est ici signe du réel. Mais ce réel n'est lui-même manque que pour autant, qu'étant réel du symbolique, il est manque du symbolique lui-même. C'est le symbolique qui, de sa "nature" de manque a reçu la place du réel qui lui revient en retour comme — 1 de sa structure inaugurale; ~~[illegible]~~

Paradoxe en quoi ? Sans doute d'abord, eu égard aux effets du sens commun. Que le sens commun se précipite à tenir la position pour réelle, la cause du désir comme complétable en dernière instance, le rapport sexuel comme inscriptible dans la connaturalité des rapports de l'homme avec la femme, voilà ce à quoi l'analyse s'oppose point par point. Situer le paradoxe à ce niveau, c'est en son sens strict, prendre la doxa à contre-pied, premier effet de toute théorie. Mais ceci est insuffisant, comme à soi seule en témoigne la question : d'où le sens commun s'enracine-t-il pour constituer ses évidences. Le rapport constant que c'est de lui-même d'où la théorie analytique lui désigne l'obstacle, la question se déplace à s'interroger s'il n'y a pas dans les voies de la constitution du sujet quelque paradoxe interne d'où les impasses du sens commun dérivent.

En venir alors à se demander si la doctrine symbolisme du paradoxe, de considérer qu'est antinomique tout rabattement de deux instances hétérogènes dans l'une d'elles, où elles produisent le faut un cercle de raison, serait un départ adéquat ? Que serait ce cercle entre ces deux instances ?

— N'en pas revenir trop tôt à ce que nous suggérions plus haut, du cercle qui noue symbolique et réel dans le réel du symbolique. Réservons cela. Mais plutôt interroger l'antinomie manière que décrit la psychanalyse d'emblée, dans le complexe

de castration, que le sujet ne peut assumer quoi que ce soit d'une identité sexuelle qu'à renoncer aux attributs qui, dans le réel, font signe de la différence des sexes. Non pas que la castration qui en résulte soit réelle : ceci à soi seul dénouerait le paradoxe.

Il ressort à partir de là, facile de situer les instances en question : l'attribut renoncé et l'identification résultante ne sont pas du tout de même niveau. L'attribut, est réel. Ce à quoi il est renoncé, est peut-être imaginaire. L'identification qui s'impose là, procède d'abord du symbolique, bien que ça n'empêche pas son inscription d'être réelle, mais réellement que dans la réalité de la différence des sexes : trait unaire etc.

Mais ceci nous porte justement à la [illegible] :

Seconde hypothèse : Pourquoi le sujet se produit-il selon les voies du manque ? C'est qu'il n'y a aucune raison pour que, du sujet, il y en ait dans le réel. C'est à dire que, poser cette question, c'est faire surgir celle-ci, d'où s'impose qu'il y ait du sujet, et selon quelles voies ? Cette hypothèse est donc en fait la première.

La réponse analytique est ici la suivante :

Troisième hypothèse : qu'il n'y a de sujet que selon les voies de l'identification signifiante.

Quatrième hypothèse : Mais qu'est-ce qui noue manque et identification ? Pourquoi l'identification produit-elle le manque ? Et pourquoi cette condition du manque dans l'identification. Réponse : Parce que le sujet est manque. Il n'y a de subjectivité que se présentant comme un – 1. C'est à dire que le manque est toujours manque à l'évidence : à ce qui se voit. Le sujet se présente comme aliénation au sein de l'étant : être de l'étant, non pas présence du présent, mais sujet d'où le présent s'ordonne.

la présence du présent est rejetée, c'est bien d'elle que s'instituerait l'être comme présence, mais c'est en fait qu'elle est elle-même la non-présent, frappant le présent par tous les bouts de sa temporalité : nostalgie du passé, angoisse de l'avenir, mélancolie qui la charme de l'ennui du plaisir.

Cinquième hypothèse : Mais pourquoi, de ce que le sujet soit le manque, est-il nécessité qu'il se métaphorise dans les divers noms du manque, est-il nécessité qu'il se métaphorise dans les divers noms de la réalité qu'il trouve ? Pourquoi ici le ... du petit (a), ou de la réalité qu'il trouve ? Pourquoi ici la solution de l'"Un-vide de la mystique nous est-elle interdite ? (*) Ici, question de la patrie hölderlinienne et de l'"Étranger. (*) l'étranger est le lieu du détour obligé qui est à lui seul métaphore du manque du sujet. Le sujet ne peut être présent à son manque. l'étranger, est le lieu où il est rejeté : il n'y est pas à soi, et d'autre part, il y est déraciné (ambiguïté de la Verwerfung).

Sixième hypothèse. Ici, le hiatus constant du discours analytique : Qu'est-ce de savoir pourquoi se traduit dans le sexuel ce rapport au manque ? Pourquoi ce manque, s'articule-t-il dans la castration, et selon les paradoxes de l'objet phallique ? Qu'est-ce qui, en somme, distingue la psychanalyse d'une ontologie ou d'une philosophie de l'existence ?

C'est ici le plus difficile. De prime abord, une première réponse est possible : il n'y a pas de métalangage, il n'y a pas d'existence pure. C'est à dire qu'en raison même de ce détour par l'Étranger, il est hasardé question qu'aucune pratique puisse faire l'économie de la singularité où elle se produit. Or, la psychanalyse est une

---

(*) Hadewijch : p133/134. p136 : "Ce qui existe !"... p161 : "Car les profondeurs..."

(*) Andeuken.

pratique, et à ce titre, elle ne peut qu'éviter le manque au sexuel. Ceci cependant ne suffit pas à spécifier le rejet.

Remarquons alors que ce hiatus du sexuel, il n'y a pas lieu de tenter d'en réduire l'impasse. Prenons plutôt le problème à l'envers : le phallus est l'invention du discours analytique. Bref, un discours se caractérise par ses fictions, celles à partir desquelles s'ordonne la possibilité pour lui de passer dans le réel. Ce que la psychanalyse vise d'abord par cette relève de l'organe dans la fonction signifiante, c'est l'incidence dans le réel des effets du signifiant. Ces effets sont de jouissance. Cette jouissance est de discorde (discordia augustinienne). Cette discorde, rien n'en traduit mieux les impasses que ce qui résulte de l'embarras signifiant pour le sujet qui b… . Ainsi ce que justement, de bander, devient problématique à partir de l'insertion dans le langage. Bref, ce (quand il) animal n'est plus ici selon les effets particuliers de l'imaginaire mais celui-ci, pris dans les rets que s'ordonne le rapport sexuel des signifiants, devient signe et lieu de ce que le signifiant introduit de contingence pour le parlant. Mais aussi d'une autre nécessité, d'une nécessité autre que les cycles de la vie animale, la nécessité éthique de la répétition signifiante. Dont de bander devient le signe, signe de ce que le corps jouissant se règle désormais sur le signifiant (ici : Φ) pour ce qu'il en est des voies de sa jouissance. C'est bien ici le signifiant qui permet que le sujet "se débrouille" (J.-D. Nasio) au sein de sa jouissance, en permettant qu'advienne entre autre un semblant de rapport sexuel. Mais c'est lui aussi qui "l'embarrasse", d'où si…

Antérieurement

introduit la jouissance et sa discorde, dans un corps qui reste incompatible aux cris du signifiant.

Faut-il, quant au sexuel, en dire plus ? – Non mais toujours en respecter l'impasse ; [surdétermination].

et ~~[illegible]~~ plutôt s'en obliger, à s'interroger sur ce que le discours institue de fiction.

Septième hypothèse : le phallus est la fiction qui institue le discours analytique ; c'est aussi celle qui l'institue, lui, ce discours. Ce point ne peut s'éclairer que de la formulation d'une :

Huitième hypothèse, qu'un discours est fait de fiction, laquelle ne s'oppose pas au réel, mais passe dans le réel sous la forme de ce que ce discours y détache comme impossible. Une fiction n'a donc de portée que dans ce rapport au réel : elle ~~l'[illegible]~~ fictive le réel. Le discours analytique procède de l'abord, dans sa pratique, des effets de la fiction dans le réel du parlant, en tant que le corps devient la matrice où se "inscrire" la division du sujet par l'effet du symbole.

—

Ici Un : phallus – proton pseudos – le langage et le sujet cartésien – être de fiction. cf p8.

—

Suspendue ici la démarche régressive, — si les hypothèses nous ont porté où nous voulions aller. Ce qui s'impose maintenant : statut de la fiction.

L'Étrangeant est un être de fiction. Cette fiction, il la tient des effets du langage, qui l'instituent dans une dimension qui, loin d'être celle du réel, voire de l'authentique, est plutôt l'inauthentique radical dont le discours de l'hystérique est la manifestation la plus vive. Par cet effet qui divise son être de toute subsistance comme de toute substance, l'Étrangeant ne s'instaure que selon une temporalité se présentant en inscription de symbole. La lettre n'est pas "quelque chose", il est vain de vouloir saisir sa nature dans aucun étant du monde. La lettre est de la nature d'une inscription absente à toute spatialité pré-entifiante, sa structure, c'est son déplacement. Elle se conduit donc comme moment de cadence d'un effet de temps, temps qui n'est nulle présence, mais pur effet de battement toujours se répétant. Par là, ce qui se produit d'identification dans un tel temps est marqué et sous deux versants, d'une irréalité qui est la seule réalité de celui qui parle. D'une part une inscription dont la nature est pure singularité de la lettre manquant à sa place ; de l'autre, et pour autant que le refoulé primordial est en reste de cet effet de temps, lieu où s'énonce que le sujet ne saurait trouver son lieu dans une telle inscription, mais qu'il est la présence du présent retirée de la présence, un reste qui ne trouve à se marquer que dans un ne dit explétif, où ne se marque de lui que le pur non-être de son désir.

Par là, cet être est mensonge. Qu'est le mensonge, sinon, effectivement inscrite dans la nature du dire, le manque-à-la-présence

du sujet et de son inscription. Le mensonge ne s'oppose pas à un réel ~~de~~ dont la vérité manquerait les désignations ~~de~~ au dire. Le mensonge est ce qui résulte de ceci que, la fiction du discours se supporte d'abord au coeur [?] répondant dans le réel, ou plutôt dans le présent de l'étant, tout dire s'avance en coup de force : qui oserait penser qu'il y aut [?] du sujet dans le réel ?, C'est pourtant ce que le symbole « suppose »

(Cf (9) ~~analysteurs à développer~~). Proton pseudos — surdétermination — sous-raison — artifice — fiction — (Rudler) organd im- [?] duplicité du discours — fiction des sexes idéaux — énoncés analytiques — signifiant manquant et Φ. sujet — imposture — (suffisance) —

Aveux.

Et aussi : (4) p 3.

(Fragment)

Nous revient-il de penser l'être du langage à partir de l'être de l'être (Wesen des Seins) ? Laissons cette question en suspens. Depuis alors, nous en reviendrions plutôt les termes : nous interrogeant sur ce que l'être de l'être doit au langage. Mais ceci nous portant plus outre que prise à certains égards, nous en délaissons l'affirmation. Ainsi, si le langage n'est point sa matière phonique, quel est son statut, et quelle est l'incidence de cette "matière" sur cet être, si nous devons nous référer au jeu de la lettre, aux ambiguïtés de lalangue ? Si d'autre part l'inconscient doit aux effets de lalangue et à ses ambiguïtés ce qui fait les effets de lettre, où nous assurer des "universaux" propres à déterminer le sujet, d'où se détermine entre autres l'hors-langue du transfert ?

Le langage d'autre part n'est pas le tout du rapport du sujet au symbole.

Est-il légitime de considérer la logique comme une partie du langage, ou comme un de ses effets ? Si enfin le langage est simple forgerie de linguiste, par quoi allons nous faire supporter l'autonomie que en résulte, d'un particulier irréductible de lalangue qui nous laisse court sur les possibilités du transfert, ou d'un universel qu'elle ne saurait supporter ? de soutenir que le

Ici tout nous dirige vers un autre point, de tels effets.

logos est le seul terme où nous assurer

Questions et problèmes : – ~~[illegible]~~ 10 — (à développer).

– Outre la difficulté qu'il y a à expliquer pourquoi le sexuel est au cœur de tout rapport du sujet à la jouissance, reste une plus grosse difficulté :

le paradoxe du complexe de castration. C'est à quoi il faut en venir maintenant. En quoi y a-t-il là paradoxe, terme récurrent en ce point de la doctrine lacanienne, et premier à surgir sur la question de l'objet (1956-57) ? La doctrine analytique ne part pas de l'objet mais du manque de l'objet. C'est en cela qu'est le premier paradoxe, et que doit être saisie la nature paradoxale de l'approche du désir.

Un second paradoxe est celui de la castration. Phallus, castration : deux paradoxes inauguraux de la subjectivité.

Paradoxe : doctrine russellienne, remarques de Gödel. Objections de Juan David à Miller.

Une troisième difficulté (assez fréquente à rencontrer) : pourquoi ne pas s'en tenir aux chemins dans le fini ? Répondre que c'est impossible, à cause du sans-raison. Mais il faut ici affiner, en croisant des paradoxes de la délectation, d'Augustin-Kant. Partir de la question du regard ne serait pas mauvais, et de l'ablation du sens dans l'objet (a) : Question de la différence qualitative et de la différence pure. Chercher à passer au-delà sur ce dernier point. Introduire Kant.

– ~~L'esprit qui toujours nie~~ –

~~Paradoxe : la position de J.D.~~, c'est d'éliminer le paradoxe, sur cette raison, que le p. étant la conséquence d'une cause-de-soi, il convient de rejeter cette notion, car le sujet est cause d'ailleurs, d'une cause hétérogène et qui maintient l'invention sans recours du réel. Il y a là qqch. de juste. Mais une position est différente.

Il faudrait ici examiner la position lacanienne autour du "Je mens". Cette contradiction réelle, n'est-elle pas entre autre celle du sujet de l'énoncé et de l'énonciation?

Position de Miller dans Exposé Dictionnaire à reprendre : la langue universelle, lalangue, est inconsistante. Les antinomies y sont désirables. Lalangue, c'est le lieu de la contradiction possible, du mot d'esprit : "Tout ce que tu dis sort par ta bouche..." Le mot d'esprit, c'est l'"esprit qui toujours nie" en acte, c'est la contradiction active, c'est la prédominance de la non-contradiction dans le non-sens du rire, c'est la marque même de l'esprit en tant qu'il nie les conditions qui lui sont faites. L'esprit, est la contradiction pure, la cause de soi triomphant absolument de ses conditions matérielles. L'appareil psychique de Freud, ce terme à examiner un jour de près, ne fait rien d'autre qu'exprimer cette condition de la dominance absolue du sujet sur tout effet qui le détermine. Là est le platonisme de Freud. Le texte freudien des Formulierungen est nouveau en ceci, — non pas qu'il énoncerait une doctrine du plaisir qui en effet semble de prime abord ne pas dépasser la doctrine antique de l'antinomie du plaisir et des faux plaisirs; sa nouveauté, est de formuler que dans son principe, chaque F. c'énonce dans toute l'ambiguïté que "[illegible]" lui réserve "de plaisir", de formuler donc que "l'appareil psychique" ne veut rien savoir de ses conditions matérielles, qu'il ne connaît rien, n'a ce n'est de jouir de soi, par une causalité qui ne doit rien aux chaînes organiques, selon une causalité qui ne doit rien aux chaînes de raisons supposées à la nature. L'esprit, jouit de soi, au point

que la réalité suppose un contact à ses délires que ce dernier dérive secondaire par où la seule satisfaction de cet objet est visée. C'est d'un tel retournement de conception, s'opposant tout au principe de matière de doctrine du sujet, que procède Freud. C'est celui que suit Lacan, lorsqu'il rappelle que la pulsion n'est pas pulsion d'un objet réel, mais d'un objet symbolique et que le réel de ce fait est à situer au niveau même du symbolique, d'une manière interne. C'est trop peu de dire qu'une partie de la réalité est externe aux rets du principe du plaisir, quand il se démontre que le réel lui-même procède des rets du symbole, comme une conséquence de sa nature.

Le sexuel et son irruption dans les Formulierungen de Freud n'est donc pas à prendre comme la réalité incontournable « qui serait » le signe d'une soumission du sujet aux conditions matérielles, mais tout à l'inverse. Que le sexuel soit avant tout ce qui se présente comme effraction dans le système psychique, n'est-ce pas plutôt et au contraire à entendre en ceci que ce sexuel, est interne à l'appareil psychique lui-même ? Ce n'est pas parce que le pulsionnel naît du corps (et donc immatérialisable) que le sexuel est réel. C'est au contraire parce que dans le sexuel et le déterminant, mise le constituant comme tel, est en jeu dans sa nature de fiction, le réel de l'appareil psychique. C'est pour

C'est dans cette mesure que le sexuel est traumatique. autant que le sexuel est reçu n'aurait plus que valeur d'alarme le réel – du symbolique que le sexuel est traumatisant.

Il se démontre que le réel, c'est l'appareil psychique.

On insiste sur le fait que dans le sexuel, ce n'est pas le sexuel comme tel qui est traumatisant, mais le désir de l'Autre qui y est en cause, et s'y révèle. Qu'est-ce à dire, sinon que la con[illegible] lui-même nous en propose : ce qui est traumatisant, c'est le fait de la copulation. La copulation n'est pour le parlant inscrite dans aucune nature. Elle procède pour lui d'une tout autre voie : la réalité identificatoire où il doit se situer comme homme ou femme au regard des idéaux du sexe. Idéaux qui ne dépendent pas tant d'un discours particulier que de ce qui s'en déduit, pour autant que c'est dans les effets de la lutte subjective que s'enracinent les effets d'insistance d'un discours – celui du Maître en l'occasion, permettant de déduire de cette temporalité du sujet. Il apparaît ici que l'identification se formule comme une exigence de conjoncture, exigence posée tant logique que chronologique, ou pour mieux dire historique : il importe au sujet de se repérer en telles classes, et inversement, cette conjoncture de classes identificatoires résulte elle-même de la lutte dont se repère au titre de l'Urverdrängt le peu d'évident des conjonctures qu'elle introduit, impossibilité du rapport sexuel qui on en impossible même : [illegible] s'en déduit.

La conjoncture sexuelle est la plus fictive de toutes les conjonctures que le parlant institue. La plus impensable. Elle est la réalité qui doit pour lui le plus à l'inceste du symbole. Elle est de ce fait le plus directement au cœur de son réel, en tant que celui-ci n'est en fin de compte rien d'autre que sa matière de fiction.

Le réel de l'être parlant, c'est le symbolique. Là est ce à quoi il ne saurait même penser à échapper. La folie ne met pas fin à l'aliénation, mais n'en prolonge que les effets radicaux. Tout rapport au réel est pour lui déductible de ce réel-là.

Mais cette réalité "dernière" ou plutôt première et primitive se présente sous plus d'une incidence. Son mode déterminant est pourtant toujours le même : la nature d'un incontournable. La nature de manque du dans le rapport à l'irréel du symbole.

symboliques

J'ai, ceci. Mais développer :

1 – Le symbolique est manque.

2 – Conséquence : on ne peut parler du symbolique que d'une manière déterminée, par les manques qu'il introduit.

3 – Lesquels doivent être supposés faire manque dans le symbolique.

4 – D'où le réel du symbolique : ce qui est supposé manquer au symbolique dans le trait unaire (cf. Conté ; me ça paraît difficile).

5 – Mais aussi que ce réel du symbolique est l'incontournable du rapport au symbole.

6 – De là, ou plutôt de 3 et 4 et 2 : que le réel est ce qui résonne avec le réel du symbolique.

7 – Que de ce fait il se présente comme impossible : bien, manque, absence, en tant que manque du symbolique : ce dont le symbolique manque.

8 – Mais qu'en fait il s'agit de ce dont le symbolique opère le manque, en raison de sa nature de grandeur négative.

9 – Qu'ainsi le réel, c'est le plus fictif.

10 – D'une part en ce qu'il est réel que la fiction soit incontournable.

11 – D'autre part en ce que cette fiction constitue des <u>suppositions</u> dont la première est celle de l'Autre, et qui a l'Autre pour lieu.

12 – Mais de ce fait enfin en ce que la trace effacée devient le lieu de ce que les coupures idéales du signifiant ont effacé, par là même de ce que réel où résonne l'écho de la matière de manque du symbole et de ce qu'il a opéré dans le sujet au le produisant comme altération.

---

le raisonnement analytique est de nature paralogique. C'est de l'institution du phallus comme organe de son discours que l'analyse procède, pour en faire resurgir la mémoire où la femme s'emble à l'homme. Est-ce à dire que l'homme soit ici l'étalon ? C'est l'erreur à ne pas commettre, qui fait dériver la question du discours analytique vers une empiricité historique, un fait de contingence simple, [illegible] une "domination" de l'homme sur la femme. Il convient ici de renverser le problème si l'on veut se tenir à la hauteur de ce paralogisme. Et de remarquer premièrement que l'homme ne se trouve pas moins soumis que la femme à la dominance de ce qui les entraîne tous deux : le phallus. Est-ce dire qu'il les domine même ? c'est encore trop, car si c'est bien de ce qu'il n'est que une relation de pouvoir devient possible, autre est sa fonction. Ce n'est donc pas que l'homme domine, mais que ce rapport à Φ le met dans une position de maître.

En quoi consiste alors l'instance du paralogisme ? A ériger en absolu de symbole ce qui serait la contingence matérielle de l'organe viril. Gagnerait-on à l'en débarrasser et à en abstraire le terme sous les espèces de l'Un par exemple ? C'est peu évident, ce qui est certain étant que le cœur du raisonnement paralogique s'en trouverait préservé. Car le paralogisme ne consiste pas tant dans cet effet d'ambiguïté de la nature de l'Un, il consiste dans la position de l'Un lui-même. Qu'il y ait de l'Un, là est l'unique ressource des paralogismes de la raison.

Qu'est-ce donc que l'Un ? Disons en première instance

qu'il est la position d'une limite transfinie quelconque. Celle-ci est donc, et n'est rien d'autre que la supposition d'une régulation transfinie inconditionnée à ce qui, dans l'évidence de l'étant, n'offre rien de tel. Mais pourquoi ne pas s'en tenir à cet atomisme de l'étant-présent, à ce qui s'offre ainsi dans le champ de l'évidence ? Répondons, parce que c'est impossible. Faut-il aller au delà de cette réponse, tenter de se justifier ? Il conviendrait de l'éviter. Il convient au contraire de souligner à quel point est injustifiable toute position d'une telle limite transfinie. Elle est pour tout dire le sans-raison lui-même, ce dont procède toute raison. De ce point de vue, elle est la racine même de toute raison suffisante. La raison suffisante n'a pas d'autre lieu qu'une telle position transfinie, qui est l'acte même de la liberté.

Cette liberté est-elle le fait du sujet ? Ou de quoi que ce soit qui soit l'homme ? Il n'en est rien. Cette liberté est celle du symbole même, dont le premier effet est d'assujettir à ses effets le parlant. Cette liberté, le parlant ne trouve à y opposer — et c'est sa seule liberté — que les conditions extérieures de sa vie, elles-mêmes que le symbole a fait surgir comme telles sous l'effet de ses disjonctions absolues. La liberté — ou la mort, n'est que le plus radical de ce rapport disjonctif, où la mort devient la seule liberté possible pour celui en qui le sens de la mort ~~lui-même~~ a surgi sous l'effet de cette disjonction même.

La nature du symbole ne consiste donc en rien de plus que dans la position de tels effets idéaux (où le terme d'idéal a plus d'un sens),

le déclenchement du symbole, comment faut-il alors le traduire ?
Son sens n'est autre que d'abolir tout sens, c'est à dire de faire surgir
au sein de la libre vie jouissante la question de l'être ~~ou~~ comme
abolition des jouissances offertes. Désormais, cette entrée du déclenche-
ment symbolique au sein du monde des jouissances en fait sortir
le sujet - qui apparaît comme tel - et lui confère le statut de ce
où le repère Kierkegaard : l'exception (à l'étant). Le symbole
n'est donc pas simplement l'opération d'une limite idéale. Cette
limite ne procède pas du champ de la satisfaction de l'avoir.
Elle fait surgir une insatisfaction fondamentale qui se traduit
comme souffrance, en ce qu'elle opère sur l'étant offert au regard
une ablation qui ôte le sujet de cette ablation à retrouver sa cause
que dans un registre lui-même hors monde. Est-ce dire que la
cause soit idéale elle-même ? Ce serait commettre une erreur.
L'ambiguïté est ici plus radicale, qui fait cette cause ne pouvoir
se présenter que sous les espèces de quoi que ce soit du monde. Mais
d'où venant l'effet de causation ? [Mais d'où vient l'effet de
paradoxe du rapport à l'objet ?]. . . . .

. . . . Dire que le paralogisme est position de l'Un ne
suffit pas. Ce qui importe, c'est l'ablata causa : castration.

Le paralogisme platonicien serait-il de poser la beauté au lieu
de l'horreur, à la place de la cause ?
La même paralogique de la théorie des Idées est évidemment de
supposer l'Idée.

—

Paralogismes – Idée – idéalisation – mimesis – représentation – Un –
[castration] – étant (présent) – discours – supposition – .

Le phallus n'est qu'un premier mensonge. Y a-t-il lieu de vouloir l'abolir ? Pourquoi pas ? – A cette même place ressurgira une autre supposition, de portée au mieux équivalente, au pire, exclusive un peu plus. Le ressurgissement dans la psychose de la figure de Dieu n'est jamais que le retour dans le réel d'un rejet quelconque de cette supposition. Ce qui n'est pas susceptible d'être aboli, c'est le fait de supposition. Là est le réel de l'être parlant, qu'il ne procède jamais que selon les voies de la fiction. Ce qui institue le rapport sexuel suivi de la question de la jouissance, n'est-ce pas en fin de compte que ce rapport soit le plus insaisissable dans le réel ? N'est-ce pas en raison de ce qu'il est le plus fictif, le plus impensable de tous les rapports que peuvent instituer les parlants ? le plus "humain" à ce titre ? Faire de la question de son existence soit, des affaires de cœur, le centre de la question de la jouissance, n'est-ce pas très précisément en proposer au regard la structure de fiction ?

- Pourquoi resurgit comme $\exists x \, \bar{\Phi} x$ la question de la position de (la) femme à l'endroit de la fonction phallique ? La réponse est qu'à ce niveau de structure est requise l'impasse d'un débat historique. Conforme en cela à la nature de l'histoire, qui est d'articuler en fictions les impasses de la structure subjective. Fictions, est-ce à tout dire ? — Non pas certes pour autant que le symbolique doit passer dans le réel, i.e. que le réel a à être produit. Mais c'est à déplaquer de cette production son historicité pourtant nécessaire que peut se repérer ce qui du réel est ainsi venu-au-jour sous l'effet de l'insistance d'un nouveau discours.

Ce débat n'est autre que celui que fait surgir Freud par le coup-de-force où il avance la fonction phallique dans le paradoxe du complexe de castration comme déterminant le rapport du sujet au sexe. Assavoir, d'en quoi une femme y serait-elle soumise ? Ne relevons pas ici que l'énormité de cette résurgence voile cette question seconde, d'en quoi l'homme le serait plus, si nous donnons jeu que la castration est pour lui aussi déterminante de son rapport au désir. C'est l'empirisme incurable des disciples de Freud qui en ce point leur a voilé la nature vraie de la question, à savoir que la castration ne saurait se définir ni comme du réel, ni comme carence imaginaire, mais comme fait de coupure symbolique. En sorte que ce n'est ~~[illegible]~~ que de l'assurer la carence du symbolique que la question peut même être posée dans les termes adéquats. Dont Deleuze prend acte avec intelligence. Ici, Derrida est beaucoup plus glissant, de tenter de ramener le

rapport phallocentrisme à l'ancestrum occidentale de la philosophie. Le ~~[illegible]~~ statut du travail à la marge n'étant pas spécifié, ne peut engendrer dans l'effectif rien d'autre que des retours d'empirisme dans le style d'Ingenieros. Ce qu'il nous faut éviter.

Revenons donc à la question : d'où quoi lui cette formule s'inscrivant d'une double négation ? C'est qu'il est assuré qu'il n'en sort pas... ainsi que Freud l'énonce. La première négation, ou plutôt la seconde, est donc le retour historique de l'opposition à Freud, étant lui-même dans cette formule rejeté : Impossible que ne pas : il est exclu par là qu'une femme ne l'en passe pas par ce Φx.

Est-ce tout dire ? D'où vient une telle assurance ? D'un politisme tenu pour résolu par un fait de dominance ? Proposons plutôt de la renverser : la question de la position féminine à l'endroit de la castration est insoluble. A quoi cela tient-il ? A une question résolue. Qu'est-ce qu'une question ? Selon l'adage lacanien, rien d'autre, sinon que la réponse soit déjà-là. Il apparaît bien aussi dans le cas de Freud, dont il est remarquable qu'avant lui, personne n'ait jamais songé à faire se lever cette question de la jouissance féminine, étant entendu pour tous qu'elle était assurée de la complémentarité des rôles sexuels... C'est très exactement d'ailleurs ce à quoi Jones se rend lui-même en dernière instance.

Si une question est insoluble, si en d'autres termes elle ne cesse de se rejeter, c'est ~~[illegible]~~ à la mesure de ce que la réponse en est déjà donnée. La question est, de cette réponse, le retour du refoulé. Qu'est-ce donc qu'une réponse ? Rien d'autre qu'une affirmation jouée dans le symbolique, un coup de force de la réponse.

Toute question suppose donc le savoir qui la fait surgir. Ce savoir, peut être dit se formuler comme problème, ou mieux encore, comme Idée au sens kantien de l'usage du terme. Un tel savoir est l'avancée idéale d'une position de discours. Ce qu'un discours rejette, savoir le sujet, resurgit à la mesure de sa particularité dans la question, c'est à dire sous la forme inversée que le savoir lui impose. Cette inversion de la question, n'est donc pas tant la formulation à l'envers de la causation de l'enquis, elle est plutôt le fait que le sujet soit l'envers du symbolique, au sens où il en est très spécifiquement rejeté.

Suffirait-il alors ici de dire que la position féminine est le retour du refoulé de la position freudienne? C'est sans doute une réponse possible, mais simpliste, en ceci notamment que c'est à partir du discours de Freud que la question du retour du refoulé est possible. Mais ceci n'est qu'indice, sans plus.

Plus loin je propose ceci : ce que Freud nous enseigne sous le nom de la castration, dans son rapport à la fonction phallique, c'est très exactement les conditions concrètes où se joue dans l'hystérie d'un sujet son rapport aux effets d'idéalisation du symbole. La question de la position féminine est donc insoluble en ceci, qu'elle est le résultat de ce rapport du sujet aux raisons de sa production. Lesquelles raisons retournent, comme de juste, être <u>sans raison</u>. Le caractère sans raison de l'Idée kantienne, ne se justifie donc d'aucune exigence de cohérence idéale. Suivant le raisonnement de Kant, il faut dire que c'est l'exigence de raison (le principe de raison) qui

est lui, même déductible, au titre d'un retour du refoulé, de l'opération sans raison du symbole. Il ne convient pas d'en induire que ici à l'irrationnel. Ce en quoi Kant est insurpassable, est au contraire de révéler que ce sans-raison est la nature de la raison elle-même : pure production de paralogismes d'où s'ordonne la logique. La logique ne s'entretient donc pas avec le paralogisme les rapports du Vrai avec le Faux. Mais inversement, c'est la fausseté inaugurale de la production paralogique de raisons ou coups-de-force qui engendre comme effets de fermeture la logique du non-contradictoire, le λόγος engendre la logique, et non l'inverse.

Il y a des Idées, c'est-à-dire des positions idéales de discours, transfinies au regard de toute position empirique, et il y a corrélativement des questions insolubles, comme corrélat de retour du refoulé de ces positions. Ce n'est qu'en changeant de discours que de telles impasses issues de paralogismes peuvent être résolues. Est-ce absolument ? Non pas, en tant que tout discours est particulier, c'est à dire qu'il n'est pas question d'abolir les effets du refoulement absolument ....

.... Il reste à démontrer que ce que Freud nous assigne sous le nom de la sexuation, c'est ce qui ne saurait passer en aucun discours adéquat, même analytique. Car c'est à opérer dans sa pratique cet insoluble que le psychanalyste aura la doctrine de la sublimation. Il y a un acte analytique au lieu du rapport sexuel.

Mais dans ces conditions, l'implication d'un éventuel déplacement de la position des sexes, et notamment, de la résolution en

un discours de l'impasse freudienne de la position féminine est compromise. Car il faut alors affirmer ici nettement que, [struck] comme conséquence du renoncement de tout réel pour le parlant à la particularité sexuelle, il résulte que femme est tout ce qui ressurgit comme refoulé d'un discours, pour autant que c'est à celui qui fait l'homme qu'est emprunté l'organe relevé dans le discours à la fonction de signifiant de la relève. Dans ces conditions, le sexuel comme tel reste bien voilé en étant discours, mais si les effets de la relève phallique jouent son renversant qui est celui de l'interdit que représente la <u>décence</u> à maintenir sur sa condition, une femme pour autant que d'abord le signifiant l'assigne à <u>être</u> le sujet rejeté par cette effet de relève, [struck] une femme ne saurait que faire retour toujours sur ces conditions du phallus, sans que pourtant puissent en être levés les effets. Pour elle, l'homme, s'identifiant en position d'<u>avoir</u> (intransitif) reste donc celui qui, sur le sexuel édicté, sa <u>pudeur</u> n'étant que le voile où elle s'assure de rester étrangère à cet édit, sans pourtant échapper à son effet coupant. [struck] Sans doute, d'une telle soumission, la pudeur est-elle déjà le signe. Car on ne saurait faire qu'une femme ne soit sujet aussi, [struck] c'est à dire soumise par le symbole à reconnaître le réel comme le lieu où elle (comme tout sujet) perd corps. [La pudeur est le voile dont résulte, à partir des effets divisants du [struck] signifiant, que le réel) (Ici idée, mais je sais.)

Aliénation et F.Q.S. — Problèmes. (4 et 5)

Tellement de difficultés en ce point que la rédaction même est impossible.

Simplement :

— 4 et 5 sont à condenser en un seul texte sur l'Aliénation comme Verworfenheit et la séparation. Ce dernier point, qui est à peine esquissé, devrait être développé, en termes d'existence.

— cf. les problèmes à développer en 4 (p 3).

— Pour ce qui est de 5 : j'assimile la question pour $\overline{\exists x}.\overline{\Phi x}$ développée dans le Platon pendant à partir de la fiction. Celle de $\exists x\, \overline{\Phi x}$ est résoluble dans 7 sur la contradiction comme suppléance.

— Quant à $\overline{\forall x}\, \Phi x$: le laisser tomber, ou bien le développer soit dans le Platonisme, soit dans les Contradictions.

— Faire sans doute une note sur le modal.

— Manquera le sens de ces formules comme retour du forclusif, mais peu importe…

L'aliénation ~~de~~ dans les formules quantiques

(Abrégé).

« La Destruction fut ma Béatrice. »

Ce qui spécifie le premier rapport de l'étant parlant au langage est l'aliénation. Il faut l'entendre au sens d'une impossibilité : celle qui exclut qu'il y ait d'être (parlant?) qui ne soit soumis à cette action du langage. L'Autre, ici, peut bien être désigné comme la première cause d'un tel rapport, où dès lors l'être advient sur ce mode : impossible de n'être pas dérivé de tels effets. Qu'on n'y lise pourtant nul effet de sujet : mais simplement de l'Un entre les signes. A ce niveau, l'être n'advient que comme le calcul résultant d'un « coup de dés », dès lors hors duquel il n'y est pas. L'effet aliénant de ce rapport au langage, c'est la psychose qui sans doute en illustre au mieux la clinique. Osant-on dire que le psychotique démontre à l'état pur ce qui résulte de ce rapport : la défilée sans-raison de chaînes signifiantes (à vrai dire toujours la même : celle des discours de l'Autre ici réalisé ? passé dans le réel sans que s'y compte aucun sujet).

Trois ~~deux~~ termes ici se nouent autour d'un point commun, qui est ce que l'être doit au sujet que le symbole ne lui opère : la mort, la lettre, le sens. Qu'on trouve ici pour illustrer ce sujet, dans la fiction où naît l'enfant ; qu'il n'est d'abord et avant tout fait l'objet que d'un refus de la mère pour qui il est l'intempestif. N'ayant au calcul d'une vie, n'étant plus alors que l'incarnation de ~~cet~~ ~~imprévu~~ ce hasard que le coup de dés, fonctions : la statistique) ne saurait abolir. Effet mortifère du rapport à l'Autre où le

travail du silence devient seul possible.[2]

Mais un intermède ici convient, sur ce que Descartes consomme dans l'histoire. Celle de ce "nouveau sujet" que Lacan nous pointe quelque part dans le texte de Freud, en évoquant qu'il ne ~~s'en~~ s'agit pas tant d'un changement de style (<u>scienza nuova</u>) que de l'apparition même de ce sujet.

L'opération cartésienne du sujet fait advenir "l'homme" dans la dimension du sujet. La perspective antique de l'homme le fait sujet de la connaissance : lieu de rencontre et de réalisation du monde en lui-même. ~~L'homme antique~~ La perspective antique se soutient d'une adéquation dernière du savoir à l'être : la vérité n'est adéquation que pour autant que le savoir peut, au moins tendanciellement, devenir identique à son objet — à la différence près de leur hétérogénéité radicale, laquelle fait tout le problème. Mais inversement, et Heidegger le relève, cette adéquation n'est possible que pour autant qu'il est d'autre part supposé que le monde lui-même est identique au savoir, pour ce que Dieu est le savoir dont la pensée est identique à l'être, l'existence à l'essence. La vérité n'est adéquation du savoir à l'être qu'en tant que cette adéquation part à celle, plus haute, de l'auteur de cette adéquation, <u>dans le réel</u>.

Et le christianisme, malgré la fente radicale qu'il introduisait dans le monde ("Il était dans le monde et le monde ne l'a point connu"), reste lui aussi soumis à cette pensée antique, ô combien différemment pris.

Ce que ~~le~~ Descartes inaugure par ~~l'énonciation~~ l'essence de son "je pense donc je suis", c'est la discordance affirmée du savoir et de l'être. Un existant trouve ainsi à ne pouvoir se tenir être que par l'opération

de la pensée ! Il y a ici un scandale idéologique toujours à renouveler, de l'oubli où l'évidence de sa force le fait tomber. Un être ne meurt que de ce qu'il soit pensant : certes, Descartes ne va pas aussi loin. Sans doute s'en tient-il à se tenir dans cette pensée qu'[illegible] certitude de l'être. Nous aurons à mesurer la faille qui sépare ces deux ~~[illegible]~~ thèses, pour ce que nous trouverons peut-être à y loger l'inconscient.

—

ALIÉNATION :

(Comme la vérité.)

1 – FICTION

- (Reprendre ce point, difficile).
- (l'imparfait, la temporalité, le temps)
- X - Verworfenheit, Gelassenheit, authenticité : l'imparfait, la temporalité, le temps. L'être de fiction. Dasein, facticité : deux sens. L'F[?], lien des négations.
- certitude, mots du "nouveau sujet".
- (Universel et particulier : retour chez Aristote de la division être/savoir).
- Le raisonnement du chaudron.
- Les deux mots de "l'esprit" (sans prendre) : négation et question. ≃
- ~~Théorie des problèmes idéaux.~~
- ~~Problèmes sans solution. Caractère paralogique de la raison.~~

2 – (Pas dans ce texte)

- Le "bon sens" : problème des universaux. || Apports de "l'insertion de l'I[?] dans le (différent) langage" ?
- Langage et la langue : inclusif et différentiel. Position matérialiste de la ph. de la langue.
- ~~Le statut pseudo du discours (analytique) : l'Un, le Φ.~~ ≃
- ~~(Les hypothèses de la psychanalyse).~~

3 – (éventuel)

- facteur léthal : sens, liberté, mort, folie. (Argument).

Attention : pas de "non-être", mais interdit ! (Reprendre cela, à partir du temps et du S[?].)

—

Interdit / être, non-être.

(SÉPARATION) – Inscription et existence. Les formules. ?

L'emprise heideggerienne de la question de l'être ne résout pas le rejet cartésien mais le confirme au contraire, en scellant cet être dans sa déhiscence d'avec l'étant. Bien loin donc de reprendre la perspective de l'être dans le sens de ce que H. nous indique comme un laisser-être (Gelassenheit) où adviendrait mais comme repli ce qui pourtant ne se donne à nous que sur le mode d'un pas-encore, c'est au contraire dans le sens d'une Verworfenheit, d'un être-rejeté de l'être qu'il nous faut reconnaître la dimension réelle de ce qui est opéré dans l'avènement du aucun sujet. Toute authenticité est impossible, ne subsistant plus d'elle que son sens propre, le sens de la réappropriation réalisante qu'opère le rapport au signifiant où ce sujet ne vient s'identifier.

De là s'indique la question de l'inconscient dans ce que Freud souligne de sa nature : dynamique. Par un versant au moins (laissons un autre en réserve) - celle-ci s'articule comme "besoin de temps". L'être "n'est" que dans une temporalité irréductible où s'abolit la possibilité même de le tenir pour être. Désormais, advient le sujet comme ex-sistant-à, le sujet existe dans le temps, ou plutôt, le sujet est la temporalité. Il se réduit à n'être que le point évanouissant d'un rapport temporel à son identification. Il apparaît ainsi que c'est dans la temporalité logique que doit se saisir le statut du sujet cartésien : ponctuel et évanouissant, forclos du savoir au monde, réalisé en identifications désidéalisantes où se perd pour lui tout sens du monde. Il ne peut désormais y reparaître que comme substance pensante, * étant rejeté par lui que son corps soit autre que partes extra partes : infini morcellement où nulle part ne

s'annonce l'insolite de la jouissance. Il est important de voir que l'objet (a) ici apporte une résolution à cet équivalent, dans la mesure même de son faire-tache dans cet espace des dicibles.

Ce n'est que moyennant la position freudienne de l'inconscient que quelque chose de cette dérélativation du sujet peut être résolu en le sens de la jouissance, mais point important, sans que rien soit aboli de ce rapport "fondateur" de la position du sujet. La fermeture de l'inconscient est cette donnée topologique du temps subjectif qui fait le sujet s'évanouir, disjoint de la spatialité pure ou quoi ~~il voulait~~ il ~~se croit résider : quant à ce~~. Devenu pure pensée : si l'inconscient n'est que pensée, il nous faut pour saisir la raison de cette identification freudienne, renverser la démarche à constater que c'est de l'opération cartésienne qu'advient la pensée comme absolument déterminante du sujet. C'est pour autant que dans cette opération le sujet est advenu dans cette précession de la pensée, coup de force de Descartes, que par une ambiguïté rétroactive, Freud assigne à l'inconscient d'être pensées.

Qu'est-ce que penser? La pensée est l'affect de l'évanouissement du sujet. Toute pensée est appelée de ce lieu. Son mode, (dans l'identification signifiante) par la supposition matérielle qui gouverne toute métaphore, est donc un pas-encore : lequel n'est que la trace d'un déjà-plus ~~où subsiste pourtant ce qui la était~~ où ce qui était ne s'indique que d'un imparfait de structure, et où la jouissance n'est que supposée.

(Ici, surfaces sur le temps et la liaison de l'imparfait et du futur antérieur : seconde mort et fading. Laisser cela, car la question du savoir à introduire, mais aussi de la pulsion. Laisser aussi ce que l'inconscient est, comme déchet du temps logique).

PROTON PSEUDOS

"Tout a plaisir (?) (ce rêve n'est pas autre chose) fait penser à la défense de l'homme que son voisin accusait de lui avoir rendu un chaudron en mauvais état. Premièrement, il lui avait rapporté un chaudron intact. Deuxièmement, le chaudron était déjà percé au moment où il l'avait emprunté. Troisièmement, il n'avait jamais emprunté de chaudron à son voisin."

– I.R. p 111.

L'inconscient est un chaudron percé ?

-1-

[redacted] – Lire les formules, par les opérations. Abord modal.

Plaçons au départ ceci : "l'essence de l'ἀγαθόν consiste à être en puissance de soi-même comme οὗ ἕνεκα (en vue de quoi) – comme le "dessein" ; c'est la source de la possibilité comme telle. Et c'est déjà parce que le possible est plus haut que le réel que "la puissance du Bien" (ἡ τοῦ ἀγαθοῦ ἕξις) est la source essentielle de la possibilité, (μειζόνως τιμητέον)."

– Heidegger : Vom Wesen ... p 93.

Avançons : le possible est ce dont s'ordonne tout accès à l'être. L'aliénation en tant qu'elle en est l'opération, ne se marque donc pas seulement par un effet disjonctif où s'inscrit le "facteur létal" du rapport au signifiant ; – le second résultat de cette opération est un effet possibilisant où c'est la possibilité comme telle qui surgit. Possibilité de quoi ? – d'un sujet et de rien d'autre en fin de compte, lequel pourtant n'est en ce point que sous-entendu, compté sans plus au monde des vivants, la question restant ouverte pour lui en ce point de ce qu'il aurait également à s'y compter (existence). L'inscription n'est pas l'existence. Elle n'en ouvre qu'une possibilité vide que l'existant ne peut prendre qu'à contrepied pour y situer son vide constituant. Nous entrevoyons ici la solution de l'étrange paradoxe qui lie le possibilisme leibnizien avec son formalisme mortifère. L'aliénation est le point de structure d'où résulte cette étrange conjonction : c'est que le possible est le forclusif même, et que de ce fait, le plus forclusif du rapport du sujet au langage, à savoir la logique, ce qui en choit pour lui d'un effet de sujet. La logique est l'articulation même du possible comme effet de sujet. La logique se démarque ici dans sa radicale complicité à tout abord sémantique

de la question du sujet : la logique (formelle) est en effet logique transcendantale en ceci que s'y opère le rejet du "transcendantal" lui-même. La "logique transcendantale" est donc de sa nature le projet enfin décidé de tout effet de science : rejet d'un sujet hors du champ de l'inscriptible. Le sujet s'évacue dans le formel. La caractéristique principale de tout projet de characteristica universalis est de prétendre éliminer le sujet d'une inscription pure où il ne peut que s'ignorer. Notons en passant que nous ~~[illegible]~~ résolvons également de ce fait ce qui lie à cette "caractéristique" le projet de mathesis formalis. Tout formalisme est d'essence universalisante, c'est à dire au pied de la lettre possibilisante. C'est une des grandes erreurs d'Aristote d'avoir tenté ~~[illegible] [illegible]~~ de se faire équivaloir nécessité et universel : l'universel est le formel. Qu'Aristote [illegible] [illegible] le nécessaire n'est que l'exception. logique (pléonastiquement : formel), n'en laisse pas moins subsister dans sa doctrine en ce point le symptôme que constitue la résurgence de la question : de ce que l'universelle emporte d'existence. C'est ce que traduit le topique lacanien de l'objection de Peirce — Brentano.

Ce qu'il nous faut maintenant éclairer, c'est ce qui lie dans le texte de Freud le départ de l'universel du phallus ($\forall x \, \Phi x$) à l'aliénation en tant que possibilisante. Cette formule quantique ~~[illegible]~~ est donc pour nous première ~~[illegible]~~ au sens de l'effet de structure : D'elle dépend, et la historisation aussi bien, que puisse venir se poser un sujet comme refus opposé à cet universel. Que le sujet de là ne puisse se poser que dans une modalité qui sera celle de la

~~de la~~ négation, il nous faudra pourtant peut-être en trouver la cause dans ~~le~~ le premier non ! qui le barre de l'identité : première négation forclusive où s'est opérée le sujet d'un être, effet mortifère du symbole. La première chose que le symbole abolisse n'est autre rien d'autre que la chose (das Ding), le sujet lui-même, en tant qu'"innommable" ~~dans~~ de la rétroaction.

L'universel ~~[illegible]~~ – est l'Idéal. C'est ~~ce~~ ~~qui~~ là que s'encadre ~~se~~ la méprise de ou le faux-pas d'Aristote, lequel n'est ici rien d'autre que la méprise de l'impasse (aporia) platonicienne dont notre citation entière témoigne ainsi. Toute pulsion se soutient comme visée. Là est le point qui lie la pulsion aux effets du narcissisme dans l'amour. La pulsion ~~participe de l'essence platonicienne en ceci que ce qu'il est pulsatile en vient à s'ignorer dans la pulsation même et à prendre forme de visée idéale.~~ "L'énergie pulsionnelle" n'est phallique qu'en ceci que l'opération idéalisante du symbole a pour effet de séparer un lieu de même de ce champ de failles, lequel, soumis à cette ignorance du champ symbolique, se trouve en subir la marque par l'effet de l'idéalisation, sans pourtant que ceci préjuge de sa véritable nature, qui, étant du réel, est ce que la visée idéale ne peut que détacher comme impossible : échec opposé à son telos inaugural.

Qu'est-ce que l'universel ? Rien d'autre que position d'un problème sans raison, et comme tel sans réponse. L'universel est Idée au sens kantien du terme, on le disait "régulatrice" si dans ce mot Kant n'avançait ce qui le tourmente, qui est : d'en quoi quelque chose s'en trouve-t-il modéré ? Or la vraie ~~structure~~ nature de

l'Idée n'est nulle régulation, mais au contraire dérèglement de tous les sens. Ceci est à entendre aussi bien en ceci qu'elle abolit le sens (meaning) et ~~fait surgir~~ rend manifeste la volatilité du symbole, qu'en ce qu'elle anesthésie le corps du parlant pour ne lui plus laisser d'autre recours identificatoire que signifiant : toute différence qualitative ne s'élevant au mieux pour lui que matière à faire trait unaire. L'universel ne se manifeste la nature ~~[illegible]~~ déchaînée du symbole. Tel est la forme que prend la répétition quand, devenue étrangère à tout sens, elle pose sa marque où l'on lui semble sans considération pour l'être qu'elle rejette en l'inscrivant ainsi. La marque – est le rejet. Tel est ce dont la trace témoigne. La trace, résultat de la marque, est l'opération de l'abolition de la chose, que le symbole forclôt (dont il ne veut rien savoir). La trace, est donc ce où se dessine, où s'inaugure un réel, ~~[illegible]~~ enfin possible dans cet inscription qui le tire du chaos, mais rejeté de son laisser-être par ce même effet. Ce n'est que dans un temps second où s'opère l'effacement de ce rejet que surgit le sujet, négation en ceci qu'il lui faut ~~[illegible]~~ sans recours sur l'opération qui le rejeta pour tenter d'en effacer l'effet. Tel est le sens existant dans la de la dénégation, où le sujet se révèle sous des espèces négatives qui ne sont que ~~[illegible]~~ le lieu toujours à recreuser de l'existence rendue "possible".

[Education écrire à partir de la race : universel = possible.]

A ce qui s'ignore dans le symbole s'oppose, sous divers modes de résurgence, toute position du sujet, comme retour du réel. Il convient d'en suivre les traces sous ses divers modes : de l'existence, de l'impossible, de la contingence.

Côté homme, ce qui dans le symbole fait place au réel, permettant que soit reconnu son lieu, est la position du père. L'homme vire au père pour autant qu'il renonce au registre d'un accès

---

1. ~~Ne pas développer dans le sens de :~~ $\exists x\ \overline{\Phi x}$ | $\overline{\exists x}\ \overline{\Phi x}$ — $\overline{\forall x}\ \Phi x$

2. Mais parler de N, I, C, comme retour.

(fait) – ~~Commenter le forclusif de $\exists x\ \overline{\Phi x}$ à partir du problème sans solution.~~

– Commenter $\exists x\ \overline{\Phi x}$ à partir de l'éthique et de la place de l'acte et de la parole (interdit et impossible). (injonction ?)

– Commenter l'ambiguïté de $\overline{\forall x}\ \Phi x$ à partir du rapport à l'A. (celle-ci, j'en ai assez)

Éviter le premier chemin.

[– Pourquoi le modal ? – Parce que le meôn, et non ouk ôn (cf. 4). Répétition, et nul néant, temps, S2, "sub(in)stance".]

Problèmes – Contradictions dans les formules.

1 – La signification des contradictions, n'est toujours pas claire. Si on peut tenir pour assuré l'interprétation en termes de séparation, on ne saurait pas pourquoi il ne saurait y avoir rencontre de deux séparations.

– D'autre part objection de J. D. sur $\exists x \overline{\Phi} x \Leftrightarrow \overline{\forall x \Phi x}$.

2. Mais surtout la signification des deux signes $\overline{\Phi}x$ et Φx n'est toujours pas claire, ni le mouvement d'alternance de l'une à l'autre.

– En ce qui éclaire, c'est la partie 8, qui montre la signification des formules par rapport à l'Oedipe, et leur rapport disjonctive ~~de signe~~ d'interprétation malgré leur irrésolubilité en inscriptions. De là, peut sans doute s'expliquer l'alternance de la disposition en $\overline{\Phi}x$ et Φx

– ~~Reste~~ De là, il semble que cette partie (8) fait plutôt une introduction au problème des formules qu'une conclusion. Donc, à retenir.

3. Restent inscrits les problèmes suivants :

3.1 – S'il est résolu la question de la fiction phallique, reste encore la question d'échange H/F, ainsi que la raison d'une identification, en termes "sexuels". D'où procède cette exigence d'identification, et en quoi prend-elle appui sur la "différence" (?) sexuelle, ce qui est incontestable…

3.2. Reste non-développé ce qui est au cœur de ce problème, c'est-à-dire la doctrine de l'inscription – ex-sistence, qui doit faire l'articulation avec le problème de l'aliénation-séparation. Cette doctrine ; temps logique, dans des univers secrets, marque, trait, etc., reste intacte dans ce texte pour l'instant.

— Contradictions dans les ① formules quantiques

~~Partir de la remarque de Miller sur la contradiction $\exists x\, \Phi x \leftrightarrow \forall x\, \Phi x$~~

~~– Puis rechercher de Girard sur la remarque de Recanati que, si les r. s. pouvait~~ s'inscrire, ce serait en $\exists x\, \Phi x$ $\overline{\exists x}\, \Phi x$ en raison de $\overline{\Phi x}$, mais que de ce fait, l'homme se retrouve seul !

Généralisation.

Et s'apercevoir que les quatre formules prises deux à deux (sur les côtés) sont toujours contradictoires ! Et que ainsi c'est aux 4 formules que s'appliquent les remarques.

Quel sens donner à cela ? Il faut pour le saisir, partir de la remarque que je fais, que ces formules d'abord, inscrivent la double opération d'aliénation / séparation où se constitue un sujet. "L'homme", se constitue au temps premier de l'aliénation dans l'universel de la jouissance phallique $\forall x\, \Phi x$. Puis c'est pour en venir à ex-sister comme sujet sous la forme d'un dire-non à cette inscription. D'une manière générale, la séparation en tant que s'y opère le détachement du sujet à l'endroit du discours de l'Autre, se marque toujours comme un tel dire-non où se constitue comme sujet ce qui ex-siste, en tant que s'opposant à l'inscription première.

Il en va de même pour une femme, pour qui l'aliénation se modalise d'un $\overline{\exists x}\, \Phi x$: qu'aucune n'échappe à cette fonction phallique (en quoi la femme est par là rejetée (venu[illegible] enfin)), le lieu de son sujet n'étant comme toute rien d'autre, en tant qu'elle ex-siste à cette inscription, que ce pas-toute où elle apparaît comme sujet ; disant non ! à la prétention aliénante de ce qui la soumet aux conditions de l'inscription phallique.

Ainsi donc à ce niveau voyons-nous qu'un sujet (~~homme, femme~~) se constitue dans une contradiction dont les deux termes sont dissymétriques : une aliénation universalisante où s'inscrit la formalité d'abord, une séparation particularisante où la négation opposée à

l'universel premier, bien que subordonné à ses conditions, fait place à la fonction du sujet, cette lacune de ce dit effaçant de l'universel, mais ex-sistant au dire / dit ? où la question "se règle" (E. laurent). (ailleurs)

Mais cette contradiction se redouble d'une autre, qui, elle, a pour signification de proposer l'impossible du r.s.. Soit en effet, que, n'étant pas renoncé à la fonction Φ, nous voyons l'universel de la jouissance virile (dans son penchant pervers) recevoir l'opposition réprobatrice du dire-non féminin, ~~refus~~ protestation d'une femme à s'opposer à se faire l'objet d'une jouissance où elle s'aliénerait comme sujet et à quoi elle se refuse, maintenant ainsi sauf le dire de son ex-sistence, sous la particularité qui la fait femme. l'homme ~~plaignant~~ jaloux

Soit que, la fonction Φ étant renoncée, le sacrifice de sa castration pour advenir à une position de sujet qui lui permette l'abord d'une femme. Et nous voyons se reproduire ici une impasse plus subtile ~~mais plus cruelle~~, en ce que une femme ici lui rappelle, et refuse de renier, qu'en tant que sujet, c'est au phallus qu'elle ne saurait renoncer. Que pour tout dire, ce discours que l'homme lui propose, de ~~se~~ tenir hors castration, qui soit à elle adressé, qu'elle y oppose avec une étrange fermeté le rappel de ceci qu'en tant que parlant, la "jouissance féminine" n'est pour elle que souffrance, illusion de l'homme de la voir s'y totaliser, et qu'à cet universel où l'homme tente de la rejoindre en son plus singulier, elle oppose sa subjectivité (selon un schéma précédent). L'homme dès lors, se trouve bien en position de père, mais c'est au prix de ce que la jouissance de toutes-les-femmes ($\exists x\ \Phi x$) lui interdise l'accès à ce lieu même où il les rêve, en tant que là, elles n'expriment rien de plus que leur refus de faire vivre la castration à son sujet fra

Nous voyons ainsi que le rapport sexuel est impossible, en ce que tout sujet identifié, quelle que soit sa position de la fonction Φ, ne rencontre jamais à partir de sa séparation que l'aliénation de l'Autre, et que cette aliénation, est précisément ce qui lui est contradictoire, en tant que c'est d'elle (mais sous une autre forme) qu'il s'est séparé pour ex-sister. L'inexistence du r.s. consiste en ceci : la discordance des jouissances, autrement dit, le fait qu'un sujet dans sa séparation, ne voie s'opposer à lui qu'une aliénation. Or, s'il pouvait y avoir r.s., ce ne pourrait être (proposons) : qu'au niveau de la rencontre de deux séparations – laquelle ne saurait se faire.

Si en effet une femme comme sujet se propose de rencontrer un homme, elle ne rencontre de lui que sa consomption concordante dans une jouissance précise où elle est ignorée. Si l'homme à son tour fait le sacrifice de son rapport à la jouissance phallique en tant qu'il se propose de donner dans l'amour ce qu'il n'a plus (soit : le phallus loin de Φx de sa position de père), – il ne rencontre d'une femme que la protestation d'impossibilité à se situer comme existant ailleurs que dans la fonction Φ (par quoi elle est cette fois rejetée). Remarquons pourtant que par là l'homme n'est pas elle pas moins ignoré, en tant qu'il se trouve rejeté une jouissance dont elle affirme ne rien vouloir savoir, – ou à une homo dont elle affirme la position de castration qui le prive de tout accès à la jouissance où elle (peut-être) s'enracine. Si l'on s'interrogeait sur le privilège qui fait que les femmes se trouvent tout spécialement faire l'objet de notre interrogation quant à ce rejet, si la manière dont l'homme est lui-même rejeté semble effacée du discours, –

à quoi cela tient-il ? À ce que les positions aliénantes restent dissymétriques, et que tout du sujet parlant se situant à partir de cet avoir de l'homme (la fonction phallique), ce qui se présente comme rejeté ou absent de cette fonction se trace (perso notare) d'une manière élective à terme dans le discours (ou ailleurs) la place de cet Être-rejeté, telle est la femme, division de l'homme en tant qu'elle nous présente la division pure d'un sujet qui intime cause par ce à quoi il est le plus étranger, mais division d'elle-même aussi. (c'est à dire encore de l'homme), en tant qu'elle ce désormais se présente comme l'étrangère, l'homme, marqué de l'avoir, devenant l'Autre aliénant (Un) de ce qui la refend.

Que signifie, dans ces conditions, l'exposition des quatre formules ? Elles proposent au discours analytique l'abord de l'inexistence du rapport sexuel en tant qu'elle particularise le rapport subjectif dans l'aliénation/séparation. Ce qui précisément fait émerger le sujet au dire en tant que se faisant place au sein du discours de l'Autre, se particularise en inscription sexuelle en tant que "signifié" le hors discours l'[illegible] du sexuel modalise, du sujet jouissant opposé à la marque de l'identification du sexe.

Les formules quantiques, représentent ainsi des positions de jouissance. Elles jouent par rapport à une inscription, celle allégée de ce que peut advenir sujet. La fonction du phallus est "simplement" ce où se rencontre la fonction de l'inscription. Mais ce dont il s'agit ainsi, (pour tout sujet) c'est de l'existence (du dire). L'abord de la jouissance présente ainsi des impossibilités, qui s'inscrivent (diversement modalisées, essentiellement comme contradictoires) entre ces positions, contradictions portant toujours en foi de Recanati) entre ces positions, contradictions portant toujours en jeu de

(5)

compte sur ceci que la séparation s'oppose (sans l'effacer) à la [redacted] aliénation. Peut être ici corriger alors : est-il légitime de dire que ces positions de jouissance sont des discours – qu'elles suivent, chacune, pareille ? Il n'en n'est rien. Il vaudrait mieux dire que les positions définissent la manière dont un sujet se situe dans le discours. Or, la différence des registres I, S, R ; le caractère contingent de la vérité ; le statut éthique de la réjection (c'est à dire d'une nécessité liée à la vérité ; de reconnaître l'effet de la vérité) ; – ces faits rien ne impose au sujet de reconnaître l'effet de la vérité ; imposent qu'un sujet peut se placer différemment dans les jouissances, sans pourtant pouvoir échapper aux impossibilités que l'interdiction productive (   ) fait advenir pour celui qui parle.

Restent quelques questions.

Pourquoi l'implication productrice du sujet fait-elle le « manque » se constituer des deux positions identificatoires différentes : hommes, femmes. Rejetons : que la raison en est que le manque est « le même », mais que cela, le sujet ne le sait pas, en ce qu'il constitue la jouissance comme jouissance de l'Autre. C'est à dire, que par une nécessité qui ne tient peut-être à rien d'autre qu'à la légalité du λόγος, il est divisé (tranché, coupé) qu'au-moins-une Autre chose est nécessaire pour celui qui parle pour situer le lieu de sa jouissance. Ce qu'il faudrait expliquer ici, c'est comment les signes du sexuel sont reçus dans le langage pour devenir les signifiants de l'Autre (barré). Autrement dit, les signes sont ici [redacted] la métaphore, ou plutôt les signes sont métaphorisés, au titre de ce qu'ils deviennent ainsi la métaphore (le déplacement ?) de la coupure pourquoi la jouissance s'incarne dans un Autre (corps). Il faut expliquer alors l'exigence absolue qu'il y a à ce que l'Autre (se) prenne en corps,

et au corps Autre. A partir de là il apparaît que la division entre hommes et femmes ne les fait nullement deux, mais les fait l'un de l'Autre, ou plutôt l'Autre de l'un : Il n'y a pas de deuxième sexe, il n'y a que l'Ἕτερος. C'est à partir de là, de cet Autre de l'un, que peut se comprendre la dissymétrie absolue et irréductible entre les deux "classes" (qui ne sont universalisées que par l'effet d'un discours effaçant), discordance qui fait que les femmes sont l'"Autre absolu" (Lacan). Cet absolu de pure fiction ne voulant rien dire d'autre que ceci : qu'elles incarnent mieux que quiconque l'Autre (barré), signifiant, (elles) la barre de cet Autre qu'elles ne sont donc pas.

Reste qu'en dernière instance, nous pourrions peut être aborder le point de cette ignorance mutuelle mais non équivalente où hommes et femmes sont à l'égard de l'(A)utre : en ceci que le sujet d'abord se constitue comme ne sachant pas. Ce ne pas vouloir savoir, ce rejet sur l'Autre de la difficulté désirée, est sans doute ce par quoi reste ignorée la séparation du sujet en tant que mis dans le discours des sexes en position Autre.

***

Si nous maintenons alors que le sujet ne contient cette inscription phallique, ni d'autre part c'est là ce qui nous porte à accorder raison aux femmes en tant qu'elles peuvent ne pas y être pas soumises, pourquoi tenter de définir les rapports entre (ce qui ne fait pas) deux sexes à partir de la fonction phallique ? Esquisse simplement : la fonction phallique n'a pas par elle même d'importance. Elle ne prend sens et portée qu'à partir d'autre chose : la castration. C'est relativement au "paradoxe du complexe de castration" qu'elle a tout son caractère décisif.

Elle s'articule donc bien dans un couple dont les termes sont :

structure du S (sa matérialité) — fonction de la coupure (castration), mais le second terme seul est décisif. Lorsqu'il faut tenter de définir la castration comme manque du phallus, c'est le phallus lui-même qu'il faut penser à partir d'une coupure — portant sur quoi ? la seule exigence ici est qu'un accès soit à marquer pour que s'inscrive le sujet. Bien remarquer que si les femmes sont dans une telle fonction définies par ce qu'elles n'ont pas, il en va autant pour l'homme.

Ce qu'il est plus difficile de formuler en ce point, c'est de saisir en quoi la fonction phallique, par la jouissance qu'elle représente, fait obstacle au rapport sexuel et à son inscription. S'il en est ainsi, ce n'est pas tant en raison de la nécessité où le sujet se trouve d'exister contre la marque aliénante, c'est plutôt entre ce fait de structure qui lui présente cette aliénation dans le désir de l'Autre (sexe). La discorde fondamentale est donc ce qui oppose la séparation de l'un à l'aliénation de l'Autre. Mais, mieux encore, et pour autant que la femme est le signifiant de l'Autre barré, c'est-à-dire de l'absence du sujet, c'est au niveau où se produit l'universel de la jouissance phallique que la discorde est la plus irréparable, venant au constat l'inverse d'une possibilité de résolution au niveau où Φ de x est nié. Ce n'est pourtant là qu'exposé déjà dans le propos d'un amour.

*

* *

Ce qui nous porte à ce qui fait le vrai ressort de ce lecture : « il n'y a pas de rapport sexuel » : le r.s., qu'est-ce ? La difficulté en ce point est de conférer un sens à ce qui n'a pas d'existence.

(cf texte de G., mes notes page ?).

(Ici, ce qui devait suivre, à développer :)

(décence : $\exists x \bar{\Phi} x$; pudeur $\overline{\forall x} \cdot \Phi x$) (Sa/trace)

1. Pourquoi la séparation rencontre-t-elle l'aliénation de l'Autre ?
2. Pourquoi le r.s. s'établirait-il comme la rencontre de deux séparations ?
3. Mais il n'existe pas de rapport séparation-séparation.
4. Pourquoi le rapport se fonde-t-il dans l'amour ? Questions d'homme.

Ici, problème de la question et de la négation : il n'y a pas. Y a-t-il des questions de femme ?

—

– Octobre 1976.

Déplacement de la question … Problèmes

Ce texte brouillon est seul fidèle à trois gros inédits.

1 – Il constitue dans ce texte la seule référence sérieuse au problème de la castration, en tant que c'est elle qui supplée au r.s. inexistant, et seulement la fonction phallique. À ce titre, elle est une première élucidation de la "question du père", du père-mort du "il ne se sait pas", et surtout, de l' $\exists x . \Phi x$. À retenir et développer pour tel.

2 – Il est dans ce même ensemble le seul passage où soit produite la question des voies par où se constituent les idéaux du sexe : l'homme, la femme, ainsi que des lieux de rupture de ces idéaux, précisément sous la forme de $\exists x \Phi x$ et de l'Autre.

3 – C'est là aussi que se trouve le mieux esquissé le problème du versement de la jouissance au compte de l'Autre dans la Loi du plaisir, problème qui devait pourtant faire la nouveauté de ce texte : idéalisation.

—

– Déplacement de la question de la suppléance au rapport sexuel.

Chez l'homme la castration : effaçante par ses effets ; à la différence des femmes, chez qui elle révèle. Mais suppléante aussi, en ceci qu'elle constitue pour elles espoir de se mettre à l'abri de la demande de l'Autre dans ses effets d'aliénance.

* * *

Que signifie l'inexistence du r.s. ? Deux choses. Elle signifie à un niveau polémique qu'on ne saurait fonder d'espoir sur la connaturalité des sexes pour assurer l'harmonie de l'amour. Plus radicalement, elle signifie la nécessité où est un sujet d'en passer par l'oblitération de son être sexué, de la "différence réelle", pour advenir à la subjectivité i.e. dans la dimension du signifiant. Le signifiant surgit dans l'effacement de la trace : la trace, réelle, de ce que le représente au titre du sexuel, est abolie dans l'effacement du signifiant, dans l'effacement où surgit le signifiant, mais encore dans l'effacement qui l'opère, et par où le sujet advient, devenu à son tour trace effacée lui-même : fading de son Urverdrängung. On retrouve ici un mouvement analogue à celui dit de la seconde mort, et pour les mêmes raisons (à développer). La signification de la détumescence est peut-être alors celle-ci avant tout : que, en elle, l'organe réel est métaphorisé dans son évanouissement, – c'est son évanouissement qui est métaphorisé, devenant signifiant de l'évanouissement dans cette relève, c'est à dire signifiant de l'opération métaphorique elle-même en tant qu'elle institue l'Aufhebung du matériel comme signifiant. Tel est le vrai sens de la matérialité du S^a (⊛ la matérialité du S^a n'est pas la taille d'encre, mais la métaphore de la tache. ⊛)

Mais le rapport sexuel inexistant signifie d'autre part (et ceci rejoint le premier point en ce que celui-ci constituerait une justification à la tentative d'harmoniser les sexes dans l'amour,)

selon la citation de L. relevée par T., que cette inexistence est une
position polémique opposée à ce que s'en ~~imagine~~ suppose l'Autre. Bref, tout
indice de rapport sexuel implique ou plutôt a pour fondement la
tentative de supposer l'Autre, quand l'analyse au contraire affir-
me : $S(Ⱥ)$, qu'il n'y a pas d'Autre. Mais comment cela ? ~~Elle~~
Comment s'opère ce mouvement de supposition de l'Autre ? En ceci
qu'il est institué dans le discours (par l'effet du discours comme tel,
et dont le discours du maître n'est que la veine la plus saillante) des
idéaux du sexe qui s'instituent dans la société. Ce procès est ce
qui pare aux défauts de l'Etre, et le restitue aux bienfaits des
plaisirs, de la loi du plaisir, ~~à quoi~~ lequel plaisir il retourne avoir définitivement
échappé en ce que l'effet du signifiant, faisant de lui un Etre
idéalisant, a voué sa satisfaction au compte de l'Autre, la
faisant par là devenant un plaisir là où se peut trouver la seule
satisfaction, ~~de la pulsion~~. C'est ce que nous démontre la pulsion tout
spécialement dans la perversion, où il n'est pas question de supposer
que le sujet jouisse de l'activité pulsionnelle en tant qu'elle
émergerait le corps, mais en tant au contraire que, par cette voie du
~~corps qu'il se fait~~, le pervers jouit d'être frappé par l'Autre,
de satisfaire ainsi à la jouissance de l'Autre, lui-même devenu
corps. A vrai dire, métaphore de corps : un sujet n'est pas un
corps. Le pervers jouit de cet réduction à l'objet, à l'objet,
de sa subjectivité métaphorisée dans le corps. C'est par là
qu'il fait surgir la honte : la honte, est le sentiment
(~~presque~~ la pudeur)

qui naît de ce que le sujet soit forcé par les voies du corps. La jouissance (du sujet) est incompatible fondamentalement avec la jouissance du corps. Ceci peut être parce que le corps ne peut être que d'essence absente (Mais ici les femmes nous ce indiquent plus, sur la jouissance, publique). Faire resurgir le corps dans la jouissance est donc un forçage de la pudeur, i.e. du point où le sujet s'indique en fading de son inscription comme corps. C'est faire resurgir ce sujet, mais dans une violence forclusive où lui est déniée (pourquoi, je ne sais) son existence de sujet.

Les idéaux du sexe sont (donc) cet universel de fiction où s'instituent deux classes telles que l'une fasse pour l'autre, l'Autre supposé, c'est-à-dire terme pour existant dans la loi du plaisir. C'est de là que se fonde l'idéal d'harmonie dans l'amour, où l'amour est ici dévié par le discours commun tel vers son sens fantasmant de l'idéal. A cet universel de fiction, s'oppose une formule qui, réfutant l'idéal d'une complémentarité des sexes dans l'amour, marque au contraire une radicale dissymétrie dans le rapport subjectif. C'est cette dissymétrie de structure que le discours de l'idéal de l'amour tentait de résumer sous les thèmes de l'activité virile et de la passivité féminine. Mais cette complémentarité du thème est absolument défaite et rétorquée à se réécrire dans une telle formule.

Pointons-en les effets paradoxaux, en ceci que l'Autre, c'est la femme, i.e. qu'une femme est celle qui fait signe de ce que l'Autre est barré. C'est ce qui fait obstacle au rêve

ou l'homme, l'être idéalisant, idéalise le $\mathcal{S}(A)$ en la femme de son fantasme. La femme est féminisée de l'homme. Mais ceci pour autant que l'homme a lui-même été rêvé par une femme, qu'une femme rêve d'un (homme), voilà ce par où celui-ci est pris à son tour à produire le rêve de la femme, qui le porte à (se) rencontrer (d'une femme) dans l'ignorance de cette vérité.

L'homme, pas plus existant sans doute que la femme, a donc ainsi consistance par son insistance. L'homme est un être de fantasme, phrase à entendre dans toutes ses résonances.

Bref, l'effet pour les femmes de leur rapport idéalisant à l'A est tel qu'il engendre la figure de l'homme, lequel se prête à ce rêve en ce que, marqué dans son corps, — et par le discours métaphorisant de la mère — qui est ici La femme —, disons qui métaphorise est avoir eu le pouvoir à la puissance de l'absolu, comme l'homme à cette position c'est à dire du Bien suprême, c'est à dire du Bien, le signifiant d'idéalisation où d'une part le phallus devient le signifiant de l'Aufhebung et de sa clôture dans l'idéal de l'amour, où d'autre part la femme en vient à se proposer comme être. Tel est le seul vrai sens de "l'équation fille = phallus". Ce qui caractérise en effet ce registre de l'avoir, en tant que c'est celui du Bien (suprême), c'est en effet d'être absolument efficace à l'égard de la Cause. L'être, d'abord, est faute. Il se présente sous les espèces imaginaires de l'Exception kierkegaardienne. La véritable sens de l'exception est bien que celui qui s'y trouve opéré est celui d'entre les hommes. Il devient, comme Oedipe, homme au delà de l'homme. Il a suivi le chemin de relève qui l'a mené

de la puissance lumineuse du Maître à la figure de l'inconscient où ne subsiste plus que la souffrance qui cette fois le fait homme au delà de tout plaisir. Telle est la position du père, d'être celui qui prend sur soi la souffrance d'exister pour l'avoir par quelque effet de rencontre, trouvée en soi. Toute souffrance à exister se connecte donc à la figure du père en tant qu'il est celui qui prend sur soi la souffrance. C'est aussi pourquoi tout refus de cette souffrance, tout "je n'en veux rien savoir" d'un sujet de sa subjectivité, s'incarne, transfère au père idéal comme celui qui serait cause de la souffrance, et n'en saurait rien, au sens d'un refus. (A reprendre, sur Socrate et Platon).

L'père est donc celui que, par l'effet d'une rencontre avec la souffrance, en vient à cette position de dire oui au registre de l'avoir en tant qu'il s'idéalise en le Bien suprême.

Mais de ce dire-non tout homme porte la trace, en tant que la souffrance a la figure de l'Un. La souffrance, est la faute. Elle est le Un de l'opération du trait unaire où advient un sujet. Tout un est donc d'abord et avant tout un de la Différence, en tant que cette différence n'est pas tant la singularité que la Zwiefalt de l'être(de) l'étant. Un, est la marque, où replie l'être de l'étant, l'être est l'exception à l'étantité.

Or, par un effet dont on ne peut rendre compte pour l'os, cet Un de la différence est lui aussi versé, dans un moment encore, au simple de l'étantité. Pour le dire autrement, l'Un de la faute s'idéalise en l'Un du Bien suprême,

où c'est, paradoxalement, cette fois dans l'idéal, l'Un qui devient Bien suprême, idée dernière d'où s'ordonnent les effets d'idéalisation.

Si l'homme est étayé de fantasme, il devait aussi le lieu-tenant de l'Un. Par lui, prend force de discours cette idéalisation de l'Un jusqu'où la souffrance (du) père vise à la maîtrise en tant qu'ignorance de cette souffrance. Si la maîtrise se perpétue pourtant, il faut bien voir que cela ne tient pas tant au désir que le maître en aurait, mais bien plutôt en ce que quiconque y venant en position d'esclave trouve à ignorer sa souffrance, de faire porter cette souffrance par le maître comme père idéal. Tel est le point de convergence où le discriminant s'imagine esclave. C'est aussi le vrai sens de la jouissance de l'esclave. Cette jouissance n'est pas à entendre au sens d'une joie sadienne. Elle est à repérer plutôt dans la satisfaction (au sens de connaissance) qui en dépit permet de maintenir du désir de dormir. Telle est laissée au maître de désirer l'éveil, pour ce que les anges s'en perpétuent d'autant.

. . . . . .

Nous voyons alors que c'est la castration qui supplée au réel comme absence, plutôt que le phallus. C'est ce qui nous explique que l'hystérique soutienne le désir du père. En quoi ? C'est qu'il faut entendre ce génitif à l'objectif : ce n'est pas le père qui désire, mais il est désiré du père. Le désir existe comme désir pour autant qu'il y ait du désirable. Désirer le

-II-

père — opération inscrite et dont l'almudit ne peut être compensée que par un retournement du génitif, à savoir c'est le père qui est censé désirer. Mais le père ne désire pas : il supporte la souffrance d'exister de l'enfant. Et c'est à quoi le désir suffit, d'être ce qui, l'ombre d'un instant qui est arrêté, donne sens à la jouissance, laquelle ne serait rien que pure réduction à cette souffrance que le symptôme lui-même occulte. L'hystérique manifeste son être désiré et sa souffrance. Elle en attribue le poids au père, comme père idéal, et idéalisé par cet effet d'attribution ; par lui elle lui donne consistance ; elle en supporte le mensonge à le supposer désirant, pas si elle s'assure elle-même du désir en tant qu'il serait celui de l'Autre ; — ainsi, elle maintient le sens du désir (en tant qu'il est désir d'enfant).
Mais en deçà de ~~cette souffrance~~ ce désir, elle n'en laisse pas ignorer le sens réel, d'être ce qui supplée à la douleur d'exister.

La castration, en tant qu'accommodation de l'homme à cette dimension de la souffrance, où il renonce au Bien suprême d'être celui qui jouit d'être idéal, voilà en quoi le père, d'être châtré, suffit au désamour de la souffrance de l'enfant, lequel s'imagine femme d'abord.

24/11/74 ——

(De la femme à ~~[illegible]~~ l'a-femme ; — comme on dit la langue, l'achose).

Les deux versants de la castration dans les formules quantiques

Remarque de Safouan, que ~~pour~~ la castration est ce qui fait sortir le garçon de l'Œdipe, mais que c'est ce qui y fait entrer la fille.
Illuminant, sur les formules quantiques, et sur Freud : le garçon sort de l'Œ. en tant qu'il se repère dans la position de l'exception : $\exists x \bar{\Phi} x$. l'Œdipe, c'est pour lui où se rencontre l'idéal du Tout-homme. Pour la fille on entrerait : entrée en ceci que la castration constitue pour elle ~~le~~ ce où s'amorce ce qui la met à l'abri du déchaînement du rapport à la mère.

Où retrouver dans les formules cette entrée ? – Nulle part ailleurs qu'en $\overline{\exists x}\, \bar{\Phi} x$. C'est à dire en ce qu'une femme dit qu'il ~~n'y~~ n'est d'être qui ne soit soumis à Φx : Penisneid, entre autres.

De là, réécrivons les formules : Une ligne, celle où opère la l'inexistence fondamentale de castration : $\bar{\Phi} x$. L'autre, celle où ōpère en ceci que sur elle Φx : Φx. Cette dernière ligne, première en ceci que sur elle celle de l'homme se trouve indiquée l'aliénation fondamentale : en tant qu'il est l'homo castration, $\forall x\, \Phi x$. Mais aussi le pas-tout en tant que, aucune forclos du rapport à Φ, que remarquons mais ressurgissant ne surgissant qu'au niveau le est pour les femmes, secondaire, en tant de la castration. D'un côté, psychose, de l'autre, folie, l'être de la femme est forclos seulement que par le rapport à Φ, (Il n'y a rien d'autre que l'être à pouvoir recevoir ce statut).

Il y aurait rapport sexuel à cette seconde ligne barrée par les voies d'une négation opposée à Φ : castration, $\bar{\Phi} x$.
Malchance, où l'homme gravit en position d'Un, les femmes

s'en trouvent aliénées. Remarquons aussi que la position d'aliénation
des femmes n'est que secondaire : il y a aliénation pour elles
en tant qu'il y a castration, et elles se séparent en se soustrayant
à cette négation de $\bar{\Phi}x$, faisant ressurgir ce qui de la jouissance
se divise de l'inscription phallique comme castration.

Difficulté : il faut alors en conclure qu'il n'y a pas
recouvrement entre aliénation et forclusif d'une part, séparation
et discordantiel de l'autre. Ce qui est pourtant ma thèse ? ....

Poursuivons. Le rapport sexuel est forclos à la première
ligne. Il est ~~mais~~ discordantiel à la seconde, celle de la
castration :

castration → $\exists x \bar{\Phi}x$ $\bar{\exists}x \Phi x$ (v.s. discordant)

forclusif → $\forall x \Phi x$ $\bar{\forall}x \Phi x$ (v.s. forclos.)

(perversion) (folie)

Remarquons qu'il n'y a pas recouvrement entre sépara-
tion et castration : une femme ne se sépare pas dans la castration,
mais dans le Pas-toute : lieu élargi d'une jouissance qui pour tout ne
se laisse pas inscrire dans Φ, bien qu'elle s'y laisse traduire.

Le fait qu'une femme trouve son aliénation dans la castra-
tion est à entendre en ceci, que justement la jouissance y résiste.
C'est là ce qui, de la castration, est aliénant. Cette aliénation
reste donc secondaire, par rapport au forclusif irréductible qui est
pour elle le rapport à la mère. Que ce soit par un retour à ce
forclusif que pourtant elle se sépare, voilà la difficulté ?

Car, maintenons : $\forall x \Phi x$ et $\bar{\forall}x \Phi x$ restent les formules
de l'aliénation fondamentale, forclusive avant tout.

Ceci est net pour l'homme, dans ce peu-forme de l'universel phallique. Mais ce n'est pas moins vrai pour elle, pour autant que ce rapport d'Être du parlant est ce à quoi la castration la fait échapper sur le mode du : "ne pas ~~pou~~ pouvoir n'y pas être" de Φx où est la formule de ce qui la ~~c~~ châtre, mais l'inscrit, – secondairement. Ainsi résolvons-nous l'énigme que l'extensionnalité de $\exists x \bar{\Phi} x$ soit équivalente à P, au niveau pourtant de la castration : c'est que la fonction phallique est ce qui la sauve, étant pourtant ce qui la perd. Elle la sauve, elle, parlante, de l'avoir soumise [d'abord] aux effets de la demande de l'Autre. Principe de la folie chez une femme.

Le renversement des termes problématique, reste donc manifeste en, à une subtilité près : $\forall x \Phi x$ est bien forclusif d'abord. Mais $\bar{\forall} x \Phi x$ ne l'est pas moins d'une partie ce que s'y désignent les effets de la demande de l'Autre – déterminés par le rapport à Φ du parlant –, d'autre part (même dire), en ce que c'est le retour (la réapparition ?) de ce que le rapport à Φ exclut.

Donc, $\exists x \bar{\Phi} x$ est secondaire : il procède bien de la castration. L'aliénation n'y est pas l'aliénation fondamentale, mais l'échappe forcée à ce qui ~~[illegible]~~ reconnaît de ce que pourtant Φ opérait ! – le parlant. Qu'un universel soit bien au niveau de la castration, c'est donc espoir forcé pour elles : qu'elles y soient bien aussi, et non toutes délaissées aux effets de ravage de la demande de l'Autre. Cette aliénation, à sa manière, est un parlant ! Proclamé qu'elles ne sont pas vouées au silence, hors champ de ce qui désire. Divisées, certes, mais parlantes, fût-ce par la faute de l'homme, cette fois accusé. Lui, les divise, de cette castration,

mais à ce qu'elles s'y retrouvent, dans le malaise même de s'opposer à cet Un. Chasteté en ce sens, d'assumer la figure du martyr. La bouffonnerie en déroute le tragique parmi où elles vainquirent. Vers quoi pourtant elles visent en toute justesse, quand viendrait issue à l'impasse où il les mettra. Mais est-il sûr que c'était comme mères qu'il s'en faisait complice à être ~~[illegible]~~ Père ? Et si plutôt c'était d'avoir été l'enfant-roi ?

*

Dissymétrie radicale de la castration dans l'Œdipe. Icône pour l'homme encore, qu'il fait viser toujours son aliénation à la commencer, par l'effet de l'idéalisation à quoi se corne le discours, de la mère au statut d'homme : $\forall x \, \Phi x$. Les yeux crevés alors, homme au-delà de l'homme, comme pour lui enfin trouver vers la cécité où il veut bien ~~enfin~~ se séparer comme père.

Pour la fille tout autre : en ce que, l'analysée, elle a jugé, mais ce n'est pas qu'elle est châtrée, mais plutôt qu'elle ne le saurait être : là est son drame, son aliénation, d'analysée tragiquement. D'être châtrée, le reconnaître aussitôt, est ce où elle s'abrite secondairement de cette peine, sans l'oublier. C'est pourquoi le problème du déclin est pour elle secondaire : pour le garçon, il ne l'est pas moins, en tant que, respectant le père, il maintient la fonction phallique comme mesure du sujet. Il y a un problème du déclin de l'Œdipe pour l'homme, pas plus soluble que pour la fille. Le rapport au phallus, ne l'est pour elle que ce où elle trouve la mesure qui de structure lui fait défaut, en tant que la mère la reconnaît fille, c'est-à-dire problématique à ce que le phallus s'en déduise : contingente en somme.

—

Idéalité et identification : le sexe. Il reste deux problèmes que je n'arrive pas à développer, et qui déclinent le texte.

1 – la question de l'idéalisation, qui était ce qu'il y avait de nouveau dans le texte. Développée dans le sens de la fiction, ce qui est juste, elle reste en plan sur le point précis où elle importe : montrer comment le comment de la jouissance au compte de l'Autre idéalise cette jouissance.

Que veut dire : idéaliser ?

2 – la question du clivage homme / femme. La pensée à partir de la supposition de l'Autre (sexe) est exacte mais – 1 – Pas montré d'où vient cette exigence de clivage de classes : idéaux du sexe. 2 – Pas développé la question du n'en rien vouloir savoir de l'Autre sexe. 3 – Pas marqué la dissymétrie réelle homme / femme, qui fait de la femme l'Autre. 4 – Pas montré le lien qui noue supposition de l'Autre et supposition d'un rapport sexuel.

A ces deux questions et spécialement à la seconde se noue qqch. de nouveau qui est ce qui fait la difficulté : il aurait fallu penser ces universaux à partir du temps logique et de l'exigence de classes identificatoires qui en résulte. C'est peut-être de là que se résout plus facilement et se pose mieux la question des universaux clivés. C'est peut-être aussi de là que peut s'alléger le problème, si difficile à poser sans dérision – idéalisante, de l'idéalisation.

Mais la question de l'identification et du sexe, la développer à partir de l'incidence de la pulsion dans le champ du "narcissisme".

Ici, reprendre XI, pulsion.

Ecrire droit par des lignes courtes.

De l'identification, à nouveau. Insistance. "La pulsion ne rit pas l'amour". De
collage, la sans se départit, dans le séminaire XI. Est-ce si simple ? — Personne
ne le prétend ; examinons ce point.

Tout procède d'une identification première du champ du Lust avec celui
des intérêts organisés du moi. Là, registre aussi de l'amour. Dimension et tiers
termes, est à venir.

Partons du plus simple : la pulsion se manifeste comme "transgression"
du principe du plaisir. C'est là le seul sens, très limité, il faudra le montrer,
de ce terme initiale. De prime abord, la dialectique de la jouissance est
donc simple ; ce qui plaît, voit surgir dans son registre cet impensable
dème jouissance atopique, la jouissance est l'effraction d'où se pose l'au-
delà du principe du plaisir, ce qui fait qu'il n'y a pas, mais en un
sens pris de cette négation, de principe du plaisir. ~~ses~~ Non seulement
le plaisir est mis en cause, mais plus radicalement, c'est la notion même
de principe (Grund) qui se trouve ici ébranlée : ce qui est déplacé est la
possibilité même du principe comme tel. Il apparaît ici que ce qui
soutient toute métaphysique comme position d'un principe (en fait de
compte « dit de raison ») est la référence au (principe du) plaisir. Il y
a transformation réciproque, selon une dialectique qui reste à éclairer,
de ces deux termes, dans le discours du maître. Mais ici, seule la généalo-
gie pourrait nous servir, que nous délaisserons pour lors.

Mais déjà les termes se compliquent : s'il n'y a pas de principe de
plaisir, ne faudrait-il pas aller jusqu'à soutenir que le plaisir
est une différance de la jouissance ? C'est à quoi répond la conception
freudienne du principe de réalité, pris en son sens le plus obvie.

Ceci souligne alors l'ambiguïté du terme de plaisir dans le texte de Freud, où l'alternative qu'il fait avec la jouissance n'est jamais tranchée.
Sans développer toutes les implications de cette question, portons-nous plutôt à ce point :

Ce que Freud propose sous le nom de problème économique du maso-chisme, c'est la question de ce en quoi la "souffrance" peut participer ~~du plaisir~~ de la jouissance. Délaissons les problèmes spécifiques qui se posent ici à Freud autour du problème du (passage) de constance. Mais s'agit-il de la question : d'en quoi la jouissance à son tour est-elle déterminée et transmuée par son passage dans le registre du plaisir ? On pourrait soutenir que c'est cette condition qui transmue la souffrance en jouir.
Mais la structure en reste peu claire ...

Quoiqu'il en soit, recourons à la pulsion.

Peut-être trouverons-nous ~~dans~~ (entre) ces propos une voie étroite. Abordant la question de savoir en quoi la pulsion se satisfait, Lacan opère un déplacement qui bouleverse le registre même de la question : en posant plutôt celle de savoir à quoi elle satisfait. Dès lors le problème de la "satisfaction" pulsionnelle est dévié. Il n'est plus tant ici question de la perspective classique d'un assouvissement à trouver, toujours il est vrai à recommencer, et dont la contradiction flagrante avec le terme de la constance de la poussée pulsionnelle devrait déjà nous alerter. Sur relever ce problème de la satisfaction, posons de là : 1 – que ce n'est que de l'énigme insoluble de cette poussée constante que la satisfaction peut se définir adéquatement. 2 – qu'il nous faut pour cela en passer par les voies du satisfaire-à.

Ce à quoi il est satisfait, Lacan l'illustre dans ce qui revient pour nous sous cesse dans ce que Freud a dégagé sous la

forme aporétique, paradoxale, sous laquelle toujours il se présente à nous.
Amorti, où le symptôme est supposé tamponner le réel, si toute pensée
adéquate" du symptôme obsessionnel, si toute prise au corps de l'hystéri-
que, disent toujours "la même chose", ce réel dont la question se
pose d'en quoi il ferait surgir l'angoisse ou plus encore de la démonstra-
du déplaisir, — en quoi précisément ce symptôme est-il justement
du déplaisir, quand tout nous en manifeste l'insupportable? Répondre
ici par une gradation des déplaisirs, par une carte du Tendre ~~de la souffrance~~ inverse
symptômale, ne suffit pas.

Il nous faut ~~d~~ donc ici produire un "bond", un "saut", dû
seulement ce qui précède peut s'ordonner. ~~[illegible]~~ Ce saut
nous porte du principe du plaisir à sa loi. Là est la clé du renversement
ment freudien, mais là aussi est le nœud à trancher. Il consiste
en ceci que, par l'effet du symbole, le parlant, que nous pouvons nous
représenter comme "à l'origine" soumis à l'homéostase du principe du
plaisir, le parlant donc soit visé au compte de l'Autre, supposé
comme premier effet de son insertion dans le langage, la satisfaction
de ce plaisir. Cette satisfaction, par un retournement qui est le mouve-
ment même de l'idéalisation, devient dès lors un plaire-à : la
jouissance est d'abord celle de l'Autre ici supposé sujet, et ce n'est
que pour autant que le sujet suit les chemins de ce plaire-à que
la jouissance peut lui revenir selon les voies de l'Autre. Dès lors, toute
~~[illegible]~~ "voie détournée" peut
est lors pour suivre ce "droit écrit", toute
y satisfaire. Il n'y aura de voie possible de la subjectivité
que celles de l'Autre. ["Deus escreve direito por linhas tortas"].

Que les cris de la souffrance puissent aussi bien y satisfaire n'est donc que « secondaire ». C'est peut-être là la seule occurrence sensée de ce terme freudien. De ce fait, tout symptôme procédant secondaire, est lui-même secondaire, en ceci qu'il ne fait que suppléer ce qui ne peut dire — à la jouissance de l'Autre, seule primaire à maintenir. Qu'un symptôme sacrificiel est de ce fait moins étonnant : le symptôme est d'abord déplacement propre à pallier à cette faille première de la jouissance de l'Autre à laquelle la souffrance est offerte en holocauste : que l'Autre existe, plutôt que rien, est ce qui s'en assure, — et corrélativement, ce qui fait le sacrifice de tout rapport du sujet à sa souffrance, que l'ex-sistence de [illegible] déjà aurait elle-même assurée. La névrose entretient un « rapport personnel à Dieu » où la souffrance est le signe de l'élection. Par là, cette élite d'idéal dont le symptôme témoigne est aussi plus secrètement un regain d'idéalisation. Le névrosé est, comme aucun, celui qui se trouve porté à cette place idéale d'avoir à satisfaire à la jouissance de l'Autre. Le névrosé désigne du sujet est effet d'idéalisation d'une jouissance privilégiée. L'ordre premier du névrosé est donc lieu de jouir, mais surtout, de jouir d'abord de la certitude de l'élection. Ceci se démasque ce qui fait le ressort de la conception janséniste de Dieu dans le protestantisme, ainsi que le paradoxe pratique à quoi le croyant se trouve confronté dans la perspective de la prédestination. Si la prédestination est aussi bien le signe de l'élection pour qui se trouve en souffrance, elle est aussi bien le signe de l'élection pour qui se trouve frappé de sa révélation, et la souffrance qui en résulte dans les cris du plaisir — du travail, est la marque d'un refus de renoncer aux signes de la Grâce. Bien loin que le névrosé renonce à la jouissance, c'est d'un refus absolu d'y renoncer qu'il procède sa souffrance, — là-dessus, Kierkegaard est

Fécond : les cris de la création sont les cris de l'Être nommé – à (Bouf).

La pulsion détache dans le champ du narcissisme le rapport sexuel inexistant.

Qu'est-ce que le rapport sexuel ? Rien d'autre qu'un idéal. Cet idéal procède de l'universalisation de deux classes. Tout homme –, Toute femme, ou encore, l'homme, la femme. À quoi bon ces deux classes ? Qu'elles soient deux, n'est pas d'abord ce qui importe, mais qu'elles fassent classes identificatoires. De ces classes, un semblant de rapport devient possible. l'amour courtois dans sa production est une réalisation [illegible] de ces classes. Par quoi un rapport devient-il possible de ces classes, et surtout, en quoi serait-il même exigible ? D'où procède la décision qui en constitue l'exigence ? D'un spectre qui hante le parlant : la [illegible] de ne-être ... quoi que ce soit, le parlant a été par l'effet du symbole et le champ d'incertitude qu'il ouvre, relevé de la "~~[illegible]~~ privation" dont l'animal témoigne. D'où l'angoisse, qui témoigne de ce que son corps soit inadéquat à répondre à ~~[illegible]~~ l'illimitation de la production symbolique. Il convient cependant de prendre garde ici : l'angoisse ne naît pas l'effet du surgissement du corps, mais du réel du désir de l'Autre qui est qu'il y ait là sujet.

Ainsi le parlant est-il pris dans une contradiction : D'abord, nécessité de se trouver substance où s'assure de la jouissance. Par quoi s'amorce ici la possibilité de la philosophie comme métaphysique de l'Être. Il y a une exigence à ce qu'il y ait de l'Être, donné comme présence, non pas que la temporalité du vivant soit comme telle

ce qui importe, mais inversement, -6- la métaphore de la jouissance est ce qui se constitue de l'exigence de subs(is)tance. C'est dans la mesure où la cause est exigible par l'effet de sujet qui assigne l'Être parlant des vérités que le discours produit, qu'un point d'arrêt est exigible à ces dernières, au lieu-dit de la substance.

Ainsi l'opération cartésienne de la VES est ambiguë, elle fait symptôme de la rupture discursive ~~cartésienne~~. Descartes, en constituant la "précipitation" comme forme absolue de la condition du parlant, fait l'envers de la métaphysique (de l'Être), et l'introduction de la substance est la réintroduction pollinisante de l'exigence du point d'arrêt de la dérive symbolique dont la métaphysique faisait la fermeture (au double sens où elle en opérait la question et l'interdisait en en donnant une "solution") en ~~[illegible]~~ constituant l'Être comme personne, mais aussi bien l'Être comme tel, dont la présence n'était que la modalité substantialisante.

Ainsi, je ne suis pas, dont la substance pensante fera l'âme, la substance.
comme voie d'accès vers l'assurance de ~~la~~ la substance.

Mais d'autre part, toute "réalisation" de ce parlant est inadéquate à son être, pour autant que, être de fiction, c'est dans la relation symbolique que Kierkegaard dit "infinie" que se maintient la cause, toute présentation de cette cause ne faisant que faire ressurgir l'ailleurs (métonymie). Ce lien, d'un autre lieu où elle se joue réellement est celui de la production d'idéalités d'où s'assume pour lui sa constance de sujet, ce sujet maintenu comme le principe de ce qui dit la pulsion fait la pensée constante, assassin rien d'autre que : il y a du

sujet dont le corps fait métaphore du malaise engendré par cette relation à la subjectivité.

Par là toute réalisation est menacée, celle qu'il y a à ce que s'instaure l'incertitude absolue sur la condition du sujet, pour ce qu'il n'existe d'Être que dans la précipitation et l'oubli. En raison de l'insi- garde de la prise du symbole sur la réalité, aucune assurance n'est par là donnée qu'une chose quelconque ne soit pas le réel, dès lors abolissant la possibilité même du sujet. La pensée, qui est la face que le réel retourne au sujet, en tant qu'elle est l'affect de ~~sa~~ sa nature de fiction, la marque de son statut d'impensable dans l'Être, l'impossibilité de son ex-sistence, est ainsi la sauvegarde qui lui ménage un lieu comme dire-non à cette évidence de la réalisation.

« Je pense de crainte que je ne sois » : la pensée est un pas-encore où s'arrache la possibilité de penser et le lieu d'une existence. Toute pensée est donc conjonction à ce qu'il abolit, elle est ~~la~~ pensée de ce qu'il abolit. C'est en quoi réside sa force : de ne pas encore penser. Si nous ne pensons pas encore, ce n'est en raison de nulle contingence historique, ni d'une décision ~~qui~~ ; ou d'une absence de décision ; qui en aurait fermé l'issue. L'issue est, de structure, fermée, mais elle implique aussi bien le lieu de cette venue de la pensée où le sujet trouve, — non sa possibilité, mais son existence.

Saut : choix forcé, déliaison, et précipitation.

Nous n'ignorons pas la difficulté qu'il y a de tenter de dériver l'amour à partir du narcissisme. Sans préjuger de la signification de ce dernier terme — et on sait qu'elle n'est pas encore éclaircie —, il con-

vient donc d'en déplacer la question. Par exemple aussi : de savoir en quoi l'amour contribue aux exigences du narcissisme, la question réciproque, pas moins légitime, nous intéressant moins pour ~~[illegible]~~ lors. ~~[illegible]~~

Aimer, c'est vouloir être aimé. Dans l'amour, le sujet se situe dans un ordre de parade qui s'ordonne de l'idéal du lieu d'où l'on est [constitué comme] aimé. Non pas que ce soit là la ressource de l'amour, encore à ne pas ~~[illegible]~~ commettre. Car l'amour n'est pas amour de l'attribut, mais amour de la ~~faille~~ fente qui de ces attributs se pare. Ils en constituent néanmoins le divan ~~[illegible]~~ [privilégié], sans que nous en voyions pour l'instant la raison.

De là s'ordonne la particulière valescence du champ de l'amour avec le discours du maître, en tant qu'il est au principe de toute identification signifiante. D'une part, le discours du maître, (où le je-sujet est à maintenir aveugle), ~~implique dans~~ est constitué sur le mode de la "connaissance paranoïaque", c'est à dire du narcissisme.

Examinons le renoncement que Lacan propose et qui constitue l'ouverture de son discours, le renoncement absolu de la question du narcissisme. Dans la doctrine freudienne, le narcissisme est d'abord conçu sur le mode d'un supposé "auto-érotisme". C'est à dire que le sujet est tenu pour être simplement jouissant de soi, dans un temps qu'il faut dire, tant l'évidence le dément, reporté au narcissisme en ses formes préconisées. Disons tout net que cette fiction (elle, sans aucune consistance), n'est que le premier effet de l'idéalisation du discours de l'Autre maternel, en tant que l'enfant assure un temps la jouissance de la mère. Celle qui est supposée à

l'enfant n'est que la réapparition [illegible] de l'être-aimé où s'institue le premier message de l'amour. L'enfant est heureux, de ce que sa mère jouisse de lui... Sur une telle stupidité repose ~~la fixation de l'oedipe~~ l'analyse oedipienne. A cette jouissance de soi dont se dessine déjà ~~[illegible]~~ la cassation radicalement aliénée, succèdent alors l'extravacation objectalisante où par un processus qui serait celui de la reconnaissance d'une dure réalité, la satisfaction du narcissisme primaire entièrement déviée, le narcissisme ne pouvant plus être alors atteint que selon les voies du secondaire. Sans doute Freud n'est-il pas responsable, dans le vif de sa doctrine, qui est d'instituer les paradoxes de l'objet perdu, d'un tel discours. Mais celui-ci ne n'est que la conséquence inéluctable ~~[illegible]~~ de la supposition du narcissisme primaire.

Lacan opère ici une série de renversements que nous ne pouvons tous examiner. Et d'abord d'énoncer, dans la perspective augustinienne, que "c'est la faiblesse des membres enfantins qui est innocente", non pas l'âme des enfants." C'est le point même où Augustin introduit la faille mortelle du péché originel : rien d'autre que la "déhiscence" lacanienne. L'explication par la prématuration que qualifiait le Bolk est ici secondaire. Ce qui importe, est de relever que la résolution au champ de "l'âme" ; il n'y a pas d'enfant, bref, que [illegible] n'introduit aucun statut d'enfance, et exclut l'Autre de cette déhiscence n'introduit aucun statut d'enfance, et exclut l'Autre de cette déhiscence pour rêver d'exalter le jeune sujet dans la dimension toute générale. Ce qu'on appelle psychose est ce qui résulte ~~[illegible]~~ de l'histoire. Ce qu'on appelle [...] ce que le discours de l'Autre soit laissé pour compte hors de toute prise ~~en compte~~ [considération] historique celui qui a à faire l'enfant. La résolution du

signifiant du Nom-du-Père, est introduction à l'être historique.
Mais il faut ici renverser le problème même du stade du miroir, nous voulons simplement reconnaître l'effet et incidence du symbole dans ce stade. Ce par quoi l'anticipation au miroir est possible, est d'ordre symbolique. Mais il faut ajouter que c'est le symbolique lui-même qui opère la déhiscence d'où résulte la prématurité anticipante.
On en donnera pour preuve ceci : que l'enfant rie à son image dans le miroir, mais que l'animal y marque son indifférence, distinguo relevé par Lacan au début de ses travaux, n'est nullement conséquence en faveur de la résolution imaginaire de la discordance vitale, non plus que du caractère biologique de sa prématurité chez le parlant. Ne devrait-on pas en effet remarquer que tout à l'inverse, c'est l'animal qui, pris absolument dans les réseaux de l'imaginaire pur, devrait rester glacé au miroir dans une telle perspective, alors que l'enfant devrait au contraire en manifester un malaise absolu confinant à l'angoisse — que démontre l'enfant psychotique —, pour autant que les ressorts de l'imaginaire sont chez lui rompus "d'origine". Peut-on qui se traduit en particulier en ceci, du caractère angoissant des images partielles en quoi l'imaginaire se brise — non pas par l'effet même de la prématuration résolutive, mais bien plutôt par une Autre dimension.
Ainsi apparaît-il que chez le parlant, ce n'est nullement l'agressivité imaginaire qui est en cause dans la création des traits de ces "mauvais objets" retranchés du tout corps, mais inversement, c'est l'opération du symbole qui, introduisant dans l'imaginaire ces

disruptions qui le dispersent en images terrifiantes ~~retranchées (de tout corps)~~, le projettent dans la dimension du Manque, sort de l'angoisse qui résulte d'une telle rupture de l'image du corps. C'est donc non seulement le symbolique, ou quelque chose du symbolique qui permet la "résolution" de cette désintégration de l'image du corps, — mais au prix de le figer tout entier à n'être qu'objet partiel dont le sujet fait enjeu dans son existence //, mais c'est également et d'abord l'effet du symbole qui a introduit la déhiscence dans l'être qui parle. Le symbole porte la mort d'abord, et cela sous la forme primitive des images rompues dont naît l'angoisse du corps perdu.

Mais laissons-là ce déplacement des thèses lacaniennes, dont l'exactitude devra être vérifiée.

Pour en venir plutôt et sans plus, à la signification du renversement ~~lacanien~~ du narcissisme freudien. Elle est d'abord un refus de l'origine. Le sujet n'est pas originaire, et notamment pas dans l'autoérotisme premier. Seule est inaugurale une déhiscence qui est perte d'origine, et bien loin que le rapport au miroir comme réunion cette perte dans un temps second, on a annoncé plus haut qu'elle est aussi bien ce qui a introduit la rupture dont la précipitation de l'image au miroir n'est qu'une révolution sans espoir.

Ce refus d'origine est ce qui permet à l'analyse d'introduire ce clivage inaugural du sujet et du registre du narcissisme, dont le défaut est constant chez Freud. Mais le sujet n'est pas le lieu d'une suffisance inaugurale, il n'est que le rejet qui résulte d'une division

de son être d'où résulte qu'il ne soit ~~qu'~~ une que dans une aliénation à ~~une~~ image en fait partielle, et ce rapport à l'image n'est la clôture sur aucune jouissance, mais perte pour celui qui s'y trouve soumis de tout sens, dans une déréalisation de ses objets qu'il projette dans le monde de l'étendue. La déréalisation du rapport au monde pour le parlant résulte donc de ceci que, projetés sur un mode purement géométrique de res extensa, ce qui fait le cœur de ce rapport à l'objet dans la jouissance est perdu, ne se présentant plus dans le monde que sous la forme de parties anesthésiques, points d'inhibition où s'indique encore que la jouissance est, mais dans un autre lieu.

rapport sexuel forclos, v.s. discordant. Le rapport sexuel n'est qu'un idéal. D'où son inexistence. "Il n'y a pas d'acte sexuel parce qu'il n'y a pas de v.s." (Montpellier).

De là se rejoint le "l'être pour son avoir" et "être sans avoir" [illegible] : à partir de ce jeu de la fiction et de la disjonction absolue entre ce qui ne fait pas Homme et Femme : la femme est l'Autre. C'est au niveau de l'idéal, du partenaire sexuel, que s'instituent par l'effet du rapport à Φ l'être et l'avoir de Φ. Être et avoir, à saisir généalogiquement à partir de la mutilation. Ici, Nietzsche.

"Que veut une femme?" à "se tenir comme (a) du désir de l'homme éclairé".

~~lotus/pseudos — surdétermination — sous-raison — artifice — fiction — (phallus) organe d'un discours — fiction des sexes idéaux — fiction — (phallus) — imposture — (supplément) — épreuves analytiques — duplicité du sujet — imposture — (supplément) — signifiant manquant et Φ. Nouer tous ces termes d'un nœud solide.~~

27/10/76. Problème de J.D. / Grand. A un niveau élémentaire que signifie que la fonction Φ soit la castration ? A partir de là, les formules prennent un nouveau sens : $\forall x \, \Phi x$ désigne l'obligation de la castration pour tout homme. $\exists x \, \overline{\Phi x}$ désigne le Père mort, etc. La part pas-tout : les femmes sont dissidentes de Φ. Par là, l'ambiguïté du problème que je rencontre en ce point est tranchée. $\overline{\forall x} \, \Phi x$ signifie alors non que les femmes refusent une jouissance perverse – que leur jouissance ne supporte le signe de la castration conduisant à leur castration, mais que les femmes ne sont pas châtrées.

A un niveau plus strict, relever les énoncés de J.-D. : 1) « que la jouissance de Φ est celle de l'être parlant, de ce fait châtré. Que Φ divise A. Φ est donc ce qui opère la castration de A : A̸. »

2) « Φ, jouissance qui apparaît en A̸. »

3) « Φ ~~est~~ indique l'incomplétude de A : A̸. »

De là, remarquer qu'en effet, c'est bien à partir de Φ qu'il y a castration, que la jouissance Φ est en qq. sorte celle d'un être qui s'en divise.

Ambiguïté de cette fonction, d'où résulte l'ambiguïté sur toute formule.

La théorie de la suppléance est fausse en ce qu'elle accentue l'aspect fondatif du symbole, et qu'elle se situe ainsi sous le versant où [illegible]. Que ce qui supplée soit ce qui divise, Φ de x n'est pas la castration, est l'accent nouveau à donner.

Problème de la [illegible] : Althusser – [illegible] (le renversement) – A partir de là, Lacan, la [illegible] et la [illegible] : faire points du symbole. ⟶

$2\ \exists x \Phi x \quad \overline{\exists x}\, \overline{\Phi x}\ 3$

$1\ \forall x \Phi x \quad \overline{\forall x}\, \Phi x\ 4$

Deux interprétations de Φx :

1- Φx est castration :

. Un qui n'est pas châtré → les femmes sont soumises à la castration.

. tout homme châtré → les femmes s'excluent de la castration :

2- Φx n'est pas castration mais "effaçante".

L'exception éthique — Impossibilité d'échapper au fait de suppléance.

Tout homme non châtré → affection de la jouissance "éthique"

(perversion)

1 - Interprétation freudienne : impose du féminin ; résurgence de la femme comme naturalité. Issue dans une théorie anti-freudienne de la spécificité de la jouissance féminine.

2 - Repérage de la suppléance (?) comme ~~exigeante~~ conductrice de comme d'un sujet dans le réel. A cette impasse pratique, opposition pratique d'une Autoposition à l'existence réelle et nécessaire de la suppléance.

"Pas d'obligation à la castration" $\overline{\forall x}\, \Phi x$: c'est pour que Φx ~~[illegible]~~ est

- castration : premier hystérisé(!). Et alors : $\exists x \overline{\Phi x}$ devient sens 1.

Mais alors, castration pour elles, en ce point ? Alors quel statut en a lieu ?

- Clair que dans l'Étourdit, le texte va dans le sens 1 pour (4), (1), mais dans pour (2). Difficulté toujours pour (3). Et puis, le sens 2 pour (3) y existe aussi, et me semble-t-il surtout : ἕτερος.

L'ambiguïté 1/2 pour (1) est assez facile à expliquer. Au niveau de "l'imaginaire" aussi pour (2). Mais pas quant à la structure. Pour (3), "solution générale", mais avec les difficultés de l'exposé sur la σ. féminine. Quant à (4)...

TROUVER LE LIEN

(Recherche sur la transmissibilité)

> Mais un seul chemin est réservé à chaque penseur: le sien, dans les traces duquel il lui faudra errer en incessant va-et-vient, jusqu'à ce qu'enfin il le maintienne comme sien -sans pourtant qu'il lui appartienne jamais- et qu'il dise ce qui s'appréhende par ce chemin.
>
> Heidegger, Chemins, I74.

Dossier commencé début Mai 76.

Le texte est donc comme race.
Il faudra redemander pourquoi. Pourquoi en
tel cas, il n'est pas dû simplement à la
position subjective (évident), mais encore aux
concepts. Il y a là de l'inadéquat = parce que
soit dans le cas du fétiche, là est l'impasse.
Le fétiche est une logique inadéquate.

6/77.

— I — Problème préjudiciel de la transmissibilité de l'analyse.

L'analyse existe. Si c'était un fait, nous pourrions nous en tenir là. Mais le problème, c'est justement que ce n'est pas un fait. Le discours analytique présente cette particularité : d'être extrêmement difficile à juger. On pourrait apparemment faire la même remarque pour d'autres discours : la science par exemple. La science est difficile à juger, à certains égards beaucoup plus que l'analyse : si l'on peut poser que l'analyse diverge immédiatement de tous les éléments [illegible] quoi se distingue en pratique, on ne peut en dire autant de la tant qu'il sont "l'esprit humain", — on ne peut en dire autant de la science, sauf à supposer le réel intelligible — le gain ne saurait faire science, sauf à supposer le réel intelligible.

Le discours analytique doit-il être méconnu.

Ainsi, le mode de cette difficulté du discours analytique ne tient pas tout d'abord à ses méthodes qu'à pensé. Cette difficulté ne tient pas tout d'abord à ses méthodes. L'analyse est bien un des rares discours dont nous pouvons dire qu'il a une "fin". I.e. qu'elle s'ordonne à un langage [illegible] d'abord de manquer d'un effet de sujet, mais que cet effet subsistait absolument, et d'une manière définitive.

En somme, comme autre contraste. Si nous devons trouver qu'il y a des discours dont le mode d'existence est incertain, il y en a d'autres dont au contraire s'impose plutôt l'incontestable. Ainsi du fait du maître. Pourquoi le discours du maître est-il si continuel et [illegible] en général. Pourquoi le discours du maître, que nul ne saurait songer révoquer, si incontournable dans ses effets, que nul ne saurait songer à l'abolir ?

Le problème qui se pose à l'analyse apparaît mieux de ce contraste : non seulement le langage analytique est difficile, mais il est de plus contingent : rien n'implique que l'analyse existe ; quel hasardeux, contingent : rien n'implique son existence. Le problème que donc, fondamentalement, rapport à son existence est donc pas de savoir ce pourquoi l'analyse est confrontée (ou l'évidence même), mais elle aurait [illegible] (c'est à certains égards, avec cette difficulté plutôt si et comment elle peut en venir à exister, cette de principe, encore ici énigmatique.

Mais il apparaît de ce fait que l'existence de l'analyse procède d'une autre question, qui ~~s'~~ ~~avant~~ avant même que nous n'ayons pu définir le lieu de sa difficulté d'un langage : c'est de savoir <u>en quoi</u> un sujet se trouve intéressé à cette existence ? Pourquoi ne pas laisser les dieux retourner au silence de toujours ? A la religion par exemple ? La religion n'offre-t-elle pas à l'existence un discours propre à faire accueil au symptôme, et bien assez pour que les choses perdurent encore longtemps ? Et pourquoi pas l'Art ? Ou bien la guerre et enfin la grande Paix des silences éternels, dont nous avons aujourd'hui les moyens ? Pourquoi, au milieu de ces choix irrationnels, l'analyse existe-t-elle ? D'où procède la nécessité-elle ? Quel est l'intérêt porté à l'analyse du sujet de la faire exister ?

De ce point de vue, la question sur la transmissibilité de l'analyse apparaît donc comme un gauchissement d'une question plus fondamentale : celle de sa mise à l'existence. C'est dans la mesure où nous sommes intéressés à cette existence, que se pose à nous la question de sa transmissibilité. Mais pourquoi ? Ceci suppose une théorie possible. C'est que l'analyse court, comme ses possibilités inconditionnelle et absolument vague, le risque de n'être pas transmissible. Mais en quoi y a-t-il là risque ?

Ce ne peut être qu'en un seul sens que celle, si l'analyse doit être conforme à sa nature, qui est d'une discordance de son propre être : c'est que nous parvenions à être exclus (verworfen). C'est dans la mesure seulement où le discours analytique nous met au pied de notre exclusion que sa transmissibilité fait problème. Mais là encore, une pareille, que sa transmissibilité qui est que cette mise à l'existence du autre chose est présupposée : la transmission de quelque chose dont discours analytique est liée à dans l'existence d'un discours, cette existence dépend. Il y a donc dans l'existence d'un discours une incomité de transmissibilité. — Du moins est-ce là ce que nous affirmation du discours analytique. En est-il ainsi de tout discours ? Nous serions plutôt portés à penser n'en préjuge nous pas.

qu'il n'en est rien, et est ce qui est particulier à l'analyse.

~~Nous pourrions dire : à la fragilité~~
D'où s'oriente cette nécessité ? Nous pourrions dire : à la fragilité même de cette existence. Mais si cette réponse nous indique bien quel est le mode de sa nécessité, il ne nous dit encore rien de sa nature. Une première voie serait bien sûr de la penser dans la contingence de son [illegible] à l'événement de l'analyse dans la découverte de Freud : ce serait lier l'analyse à un pur fait d'histoire

(Cette dimension est sans importance elle peut légitimement ne au [illegible] (cette dimension est sans importance).
qui est bien l'en-cause de l'AU, mais qui met la chose en importance).

Reste la question suivante :
L'existence de l'analyse implique (suppose) sa transmissibilité, c'est-à-dire ce en quoi j'insiste, et en quoi je désigne le politique, c'est ce que nous pouvons en faire d'autre ; question sans intérêt.
Mais ce en quoi j'insiste, et en quoi je désigne ce que nous que cette transmissibilité nous laissera nous, est ce que nous pouvons en penser ou d'autres ; question sans intérêt.

② — Pourquoi une existence suppose-t-elle une transmissibilité ? Pourquoi est-ce là le politique de la métaphore paternelle. Mais le nommé On oublie que c'est la métaphore paternelle permet elle de mettre n'est pas le résidu. En quoi la métaphore paternelle, en face cette double question ?

On ne montre que, contrairement à ce qui se pense, il ne va pas de soi que l'existence suppose la transmissibilité. Exemple : le discours du Maître (aut. le fait des Sts en général). Nous pourrions si nous étions fous, mais pas pas l'institution du fait de la matière : plus d'un en rêve. D'autres en engageant pour faire avènement d'un nouveau maître. Ce qui apparaît de leur action, c'est non seulement que l'existence du discours du maître ne [illegible], elle est inconditionnelle. Voulons-nous savoir pourquoi ? Regardez : fait pas politique, mais que de fait, elle est inconditionnelle. D'où la question : pourquoi ? Regardez : l'histoire qui n'a jamais cessé pas. D'où la question : témoigne de l'inconditionnelle pourquoi le discours du Maître ne fait que témoigner de l'inconditionnelle

les 5° pour l'être parlant. Nous écrivons ainsi que le d. M. ne soit pas un fait de transmission, mais de retour dans le réel de ce qui est rejeté du dire. Le lien social (dont le d. M. donne la forme minimale), loin d'être fondé sur les lois de la parole, est associé au sujet. C'est dans la mesure où le lien social est fondé sur le sujet de la transmissibilité, que le d. M existe.

Mais alors, il faudrait en venir à disjoindre existence et transmissibilité, contre notre axiome de plus haut ? C'est une solution possible. Une autre solution qui me semble plus correcte, c'est de poser que le discours du M. a un statut qu'il est conséquence du dire : existence. Nous n'appelons existence que ce qui relève d'un effet de dire. Or, le d. M., en tant qu'il est l'[illegible] du sujet, n'est pas tant une existence que — une insistance : celle de l'Un-[illegible] l'insistance de l'[illegible], tel est le mode d'être du fait du maître.

Ainsi est posé notre axiome :

-1- Il n'y a d'existence que d'une transmissibilité.

Or, ce qui revient au même : la transmissibilité d'un [illegible] existence est contingente.

(3) Or, ce qui [illegible] un problème que ce son [illegible] n'est fait du sujet

Avançons alors :

-2- Il n'est de contingent que l'acte du dire.

On [illegible] un problème qu'on traitera mieux ailleurs, nous dirons qu'il est exceptionnel.

Il nous faut de nouveau poser que :

-3- Il n'est d'existence que de l'acte du dire soit, d'un effet de sujet. ~~n'est dans la mesure où~~

Il nous faut donc avancer que ~~n'est~~

~~transmissibilité~~ ~~dans la mesure~~ la transmissibilité ;

-4- L'acte du dire est lié à une transmissibilité [illegible]

-5- [illegible] que c'est dans la mesure où cette transmissibilité [illegible]

en elle la possibilité inconditionnelle et absolument propre de son rejet (Verwerfung), que l'existence à cet acte est ~~[illegible]~~ exceptionnelle.

4– L'existence en tant qu'exceptionnelle à advenir est liée à la Verwerfenbarkeit constitutive de la transmissibilité.

Qu'est-ce donc que la transmissible ~~[illegible]~~ s'il doit impliquer dans sa structure, la Verwerfenbarkeit de sa position (Stellung) ?

④ Ceci suppose que nous éclaircissions ce préalable : que ~~la transmissible~~ la transmissibilité n'est pas la transmission. Qu'est-ce donc que le transmissible comme tel, s'il doit impliquer la possibilité de son propre défaut, ce que ce grammairien désigne ? En effet nous avons remarqué que transmission ne soit pas transmissible : la transmissibilité implique une question sur la condition de possibilité de la transmission. Mais est-ce bien discerner, et ce [illegible] pas d'abord la [illegible] de transmettre ? Ainsi bien pensé, ce qu'il faut poser, interrogeons sur le transmissible, de [illegible] c'est qu'à partir du moment où [illegible] de quelque [illegible], c'est qu'il est impossible. C'est dans la mesure où de quelque [illegible] à son impossible, qu'elle [illegible] la transmissibilité comme telle [illegible] ce qui [illegible] Kant [illegible] comme condition de possibilité. Ce [illegible] comme telle en général : se formule comme condition de possibilité dans son appel de la condition de possibilité [illegible] de quelque [illegible] dans le champ c'est dans la mesure où Kant se [illegible] que la question de cette condition d'une Verwerfenbarkeit de cette condition, que la question de cette condition comme dans son être même. Et qu'il y insiste comme dans son [illegible] de Kant, et sa position [illegible], et qu'il y insiste.

Nous avons ici à répondre du geste même de Kant.

⑤ Mais reprenons la question. Pourquoi la transmissibilité implique-t-elle en [illegible] ~~[illegible]~~ inconditionnellement absolument propre la Verwerfenbarkeit qu'elle comporte ? Ceci est, [illegible] dire [illegible], le NdP comme à nous ~~[illegible]~~ donne à penser que, selon les idées reçues, le ~~[illegible]~~ à la [illegible] Ausjahung est précisément rapporté [illegible] comme telle implique Verwerfenbarkeit, rejet. Dire que la transmissibilité comme telle implique [illegible] cette annonce.

c'est par là même [illegible]

⑥ Transmission, donc, mission.
- Déjà là : ~~ça~~ ça était déjà là. Augustin.
- Pourquoi le ça c déjà là ?
- Si c'était la structure, quelle nécessité dans le retour ? Qu'on rejoue par le refoulement ? Et l'analyse ?
- Maldiney : manière propre de répétition. L'histoire, une ~~x~~ fois d'un déculpabilise le temps de vie, la forme d'authentique ?

⑦ Plan :
1/ Le maternisme Sª. Ausstossung – Verwerfung – Verneinung – L'existence en Sª – le dire comme impossible à dire – le dire comme possibilité du sujet – la difficulté ou nécessité de l'existence. Le dire, non sens dans l'Autre
2/ Le dire, non dogma et le sujet – et le sujet. Non pas transmissibilité, etc.
3/ La structure : l'incidence réelle – l'Autre réalité ou le retour et le question (du) NdP – Énigme et introduction – le transfert comme mise en jeu de l'intransmissible.
4/ Mais alors pourquoi le dire, et le retour ? de la transmissible et l'Autre : nécessité de l'Autre dans l'acte – le père comme dire – le dire ? mission. La mission comme
5/ Si c'était déjà, pourquoi le dire ? Histoire. Retour. Nouveau calendrier propre de l'intransmissible. Le sens du nouveau.

⑧ Il n'y a aucune transmissibilité.
1- Parce l'analyse procède de l'intérieur. – c.à.d. de ce qui était déjà-là.
2- Pourquoi y a-t-il nécessité que le déjà là soit transmis ? Parce que
3- d'une part, que la suppléance complique la forclusion du père ; d'autre part que le dire même du père est cause du sujet (se fait) père réel à transmettre.
sujet (se fait) père réel à transmettre.

Question : en quoi la structure de la suppléance implique telle la forme de ce transmissible ? A quoi on s'identifie – comme Fils, est engagement, l'exact de n'être pas cause de soi, et d'être originé ex nihilo ?

Qu'est-ce qu'un Fils ? – Il n'est pas cause de soi (mais le père non plus). – Il tient son existence du père. – Soit en tant que cette existence est unique ; – pour être originaire d'un néant. Le père aurait pu ne pas envoyer le Fils : contingence. D'où pour le Fils la Verworfenheit de cette contingence. D'où la Verwerfung comme défaut de cet appel.

L'Esprit : conjonction du réel dans le désir. Réel du symbolique. Il est le lien pur. Soit l'articulation dans la différence absolue de l'inconditionnelle à la nécessité d'existence. Le lien intemporel de la ... (fonction du ... de la ... l'intemporelle etc. (fonction du meurtre du père).

Le lien – l'écrit – la trace (signe). Amour et Charité.

Ethica – Voluntas –

– Il ne s'agit bien sûr d'expliquer pourquoi à la place de l'Esprit l'écrit ? Mais ici, il va nous mettre le mathème (Heidegger). La transmission de la lettre ... les ambiguïtés de la doctrine de Lacan. Daniel et la (lettre volée). La sorte de ... de Lacan. Platon et le Ménon. Remarque de catéchisme : donne le lien. Puis la mathématique chez Descartes. Grassi ... nous le ... les ... le Nombre et Heidegger.

Il s'agit de savoir pourquoi à l'Esprit nous substituons la lettre.



⑨ La transmissibilité : suprême semblant. – La transmissibilité, c'est la mission du Fils.

–

(10) - Si la transmissibilité n'existe pas :

1 - Que signifie la psychose ? En tant que nous n'en sommes pas. Ou encore : pourquoi y a-t-il nécessité de l'Autre ?

2 - Pourquoi, et comment, la culture ? Sujet en lui-même de peu d'importance, mais qui nous importe par ceci : nous procédons de Freud, de Lacan. D'une part, ceux-ci ne surgissent pas par hasard (conditions de l'analyse). D'autre part, c'est bien parce qu'ils existent que nous pouvons suivre cette l'analyse ? Ainsi, il y a bien quelque chose de l'ordre d'une transmission, quand bien même ce ne serait-ce que notre affinité. Comment en rendre compte ?

Mais ce transmettre est d'un mode particulier : ce n'est pas que F. ou L. nous aient transmis quelque chose. Ni que nous le transmettions. Mais, au contraire, nous faisons qu'il y a transmission. C'est en quoi le Fils est père de son Père : création de la culture. Création de ma transmission, et même, création ex-nihilo de la transmissibilité. Mais quel est donc ce lien très particulier avec le déjà-là qui s'indique dans cette reprise ?

II (LE FILS ET SA MISSION) : i.e. : FAIRE SINTHOME.

(1). (Puis : III) : l'Esprit, i.e. le mathème, i.e. l'ICS. Autrement dit, nous pouvons reprendre le schéma augustinien. On traitera dans les mathèmes, - savoir ICS - R, S, I, etc. en 3ème partie.)

(2) - 1 - Le Fils est la parole du Père.
2 - Le Fils est la (une ?) mission du père (au sens où il est envoyé. Le père n'a pas de mission).
3 - Qu'est-ce qu'une mission ? C'est la transmissibilité.
4 - La mission du Fils, c'est-à-dire en quoi la mission du Fils est liée
5 - Il s'agira de dire en quoi la mission du Fils est liée à la Verwerfung qui emporte le nom du père.

6 – Bien entendu, il convient de souligner que le Fils n'existe pas. Et aussi parce que le père n'existe pas. En sorte qu'il reste le sujet, et que la fonction de la parole change de place : la parole, devient parole du Fils, bien que liée au NdP.

7 – Si nous ne pouvons pas dire ce qu'est la mission du Fils, nous pouvons au moins dire en quoi elle consiste : venir là où il était déjà. Pourquoi cette nécessité ?

8 – Le Fils : acteur ? C'est ce que semble dire Augustin. Mais en fait, il distingue rigoureusement per et ex. Le père est celui qui agit ex. Le Fils n'est que l'agent : cause efficiente de la création dont le père est la vraie cause (celle qu'Aristote ne connaît pas).

9 – Le Fils ne parle pas en son nom, mais au nom du père, parce que c'est le père qui l'a engendré : "

10 – " Le Fils remettra au père le règne en le gardant lui-même.

I Cor, XV, 24.
in: Aug p 128/29.

Il faut donc entendre mission du Fils en deux sens : – il est

11 – Il faut donc entendre mission du Fils ... Il s'agit d'expliquer
passage ? – Il a changé de quelque chose. Et quelles sont-elles ?
le lien entre ces deux nécessités.

– Le Fils est envoyé là où il était déjà.
– Il a chargé de remettre le règne au père en le gardant lui-même.

12 – Le Fils est le synthrone du Père.

13 – Il convient de souligner ce paradoxe extraordinaire que le Fils n'est pas engendré par le Père, ou plus exactement, que le générateur est cocréé à l'engendré ; mais ce n'est pas ainsi.

Ou plutôt : Le Fils est engendré.
C'est là un point à retenir fermement.

③ – Si le NdP implique une Verwerfung qui n'est que la conséquence dans le dire (et comme dire), de la logique créationniste du Père, il faut alors poser que cette Verwerfung implique sur le Fils (le sujet en somme) certains effets. De sujet précisément. Ceci implique que le NdP puisse manquer : d'où l'expression de carence du père, désignant le NdP ... Se rappeler que le dit, mission du père est ab-sens avant tout. La carence est donc ce qui s'oppose à l'ab-sens.

Questions : si la suppléance au sujet est l'incontournable de par lui, si cette suppléance s'ordonne à la carence, comment pouvons-nous penser que cette suppléance (éventuelle) du père ? Réponse : en ce que le Fils fait sinthome. Le Fils est le ~~x~~ sinthome du père en ceci qu'il supplée à la carence qui assujettit le NdP.

Le Fils est donc la figure du sujet (la Personnalité) qui surgit à la place de la carence du père. Autrement dit, il est le dire – non qui fait suite à cette carence, en mettant à sa place la figure de singe (plus exactement dans l'inabouti) du Fils. Faute d'un dire – non plus temporel, ... dans la mesure où le Réel a ...

Si le Fils a une mission, c'est donc dans la mesure où le NdP est rejeté que à cette place crée l'appel qui, de se retourner en vocation, crée le Fils démissionné. C'est dans la mesure où le NdP ... l'exception. C'est l'élection qui l'extrait au statut d'exception.

Le sinthome du Fils, c'est en ce sens que le Fils est le sinthome : il accuse la carence du Père, en disant – non à sa place. Mais c'est au prix d'être reçu au statut de l'exception, que le fait, par privilège, être attaché à ...

✕

Il conviendra de développer alors ici les deux sens de la croix.

{Il conviendrait de développer alors ici ~~xxxxxx~~ ... Expliquer : – pourquoi le père est engendré comme coéternel mission du Fils. – pourquoi le Fils est engendré, pas de mission ; – pourquoi le Fils a une mission, à celui qui n'est pas son créateur. – Pourquoi le Fils a une mission, ou plutôt est cette mission.)

✕

(4) – Le Fils n'a pas de mission : il est la mission du père. Il est la métaphore du Père. La métaphore : c'est la mission. La mission : faire métaphore.

– Que signifie de faire métaphore du père ?

– Qu'est-ce que dire être envoyé ? – Et n'est-ce pas plutôt être rejeté ?

– Qu'est-ce que dire être envoyé ? – Et n'était-il plutôt être rejeté ?

D'où procèderait l'appel ? Que toute mission assume la place d'un rejet.

1 – Que veut dire être envoyé.

2. Et envoyé là où c'était déjà.

3 – Quelle est cette mission.

Il n'y a de mission que du sujet. La mission, c'est la différence du sujet. Si nous posons que le sujet résulte de l'effet du symbolique, qu'il n'est de sujet que de ce [illegible] pas l'être parlant, n'a d'autre [illegible] à quoi le symbole détient l'être, la question est de savoir comment, si par les effets du symbole, quelque chose peut suppléer au sujet, on y [illegible] désignant un sujet. C'est le dire – non, mais d'où [illegible] ? Du non ! du père en tant qu'il [illegible]. Le dire – non peut manquer, à ce sujet primordial dont après tout le semblant qui fait de ce dire-manqué l'artifice de semblant

pourquoi qu'il manque le sujet, l'[illegible]. Étrange que cet non le nom, ~~~~~~

(Il y l'écart maintenu de la faille ; l'[illegible] – où des [illegible] était ne se maintiennent que moyennant l'[illegible], où pourtant il sera comme, le dire étant de la relever de cet [illegible], et quel est [illegible] ;)

– Mais la mission ? Pourquoi ce terme de mission, et quel lien à la mission ? Comment la mission diffère-t-elle de la faille ? Et quelle sorte de [illegible] ou plutôt maintient-elle l'accent de la faille ? Où c'était déjà ? renoncé ? – Le NdP ? – Là où c'était déjà ? Il n'est que la [illegible]. Reste [illegible], après tout, existe-t-il ? Ma remarque sur l'Autre en tant

L'[illegible], après tout, excite-t-il. Ma remarque sur l'Autre en tant alors à dire la [illegible] du dire. [illegible], le sens de l'[illegible], que [illegible] pas le transfert : [illegible].

*

(5) – Il n'y a pas transmissibilité. Il y a rejeton de l'inceste que l'on réalise en donnant à entendre : démenti dans une procession. Ceci seulement pour autant qu'à son tour, lui (le singulier) parvienne à donner à entendre, en sorte que l'on reprend ce qui n'était avant dans l'acte antécédent. Un donner à entendre rejette l'inceste dans le passé. Mais il ne le rejette que dans l'absolument singulier (pas de transmission) et dans l'absolument contingent.

Question : pourquoi cette rejeton de l'inceste est-il singulier (n'étant de fait pas "communication" ?) ? Quelle est la structure du discernement pourquoi en est-il ainsi ?

(Cf. L'origine de l'œuvre d'art)

(6) – La mission consiste à prendre sur soi le dire-non, en tant qu'il moyennant la différence que fait de l'en-seul nom du père. Mais à vrai dire ce prendre-sur-soi, gendrem unique, et l'éternel fallacieux. Et à vrai dire ce prendre-sur-soi de la mission, ne consiste en rien d'autre que de faire advenir le dire-non. Ce qui était par hypothèse (et de fait) rejeté, soit ce qui n'existait pas. C'est bien pourquoi on y supplée, mais moyennant ce (non) songe de l'aveu ... du père. Si le père est unique et lieu du retour, c'est dans la mesure où cette position fait advenir le dire-non comme effet d'abolition rétroactive.

Mais à vrai dire, ce à quoi le fils renvoie n'est pas le père : J.J. O'Molloy. Il renvoie au réel du symbolique, i.e. au noeud. Il convient donc de préciser le sens de lui-même. Soit à la Trinité. Ceci signifie que tout existe là même : nouer où il était déjà. à la faille première moyennant la mission est retour dans la réinvolution, c'est cette différence de la suppléance du dire. Le réel du symbolique, c'est la faille, mais dans la suppléance. faille : l'écart maintenu de la faille, à la faille. Tel est le noeud. Le noeud, c'est la suppléance du dire, à la faille à laquelle il renvoie.

Dans ces conditions, à quoi sert la mémoire, où c'est de revenir là où c'était déjà ? Précisément à ce que la différence de la feuille ne peut être maintenue que dans le dire. À vrai dire, il y a exil : impossibilité de retour. Ce revenir actualise donc bien le second : mais engageant le dire — non qui empêche le retour.

Que veut donc dire l'ics ? Que l'acte consiste à y revenir ? Mais s'il n'y avait nulle latence ? Au vrai, l'ics n'est que le réel [illegible] dans sa pure présence. Que du symbolique, — dans l'oubli. Agissant [illegible]. Que signifie de revenir à l'ics ? Un décentrement ? Plutôt, de [illegible] un sujet comme reconnaissance du réel au lieu où c'était. Que le sujet se [illegible] comme dire, là est l'important.

L'ics n'existe pas. Il n'existe que le non-reconnu du dire. Alors pourquoi le retour ? Parce que l'ics n'est que la structure. — (ou plutôt : contingence d'un tel événement) que nécessite de reconnaissance.

(Il faudra accentuer la manière dont jouent l'exil et le retour.)

mais exil. La mémoire consiste dans

⑦ Il n'y a donc pas mémoire, le non-déjà — le dire, non qui revient à prendre sa place dans la mémoire où ce dire — non en tant qu'il fait défaut. C'est bien dans la mémoire à sa place (là où c'était). Mais manque que le sujet a à la répondre, et nécessaire ? C'est tout est dans ce : a. D'où lui cette [illegible] que la mémoire [illegible] bien peut, être à quoi la métaphore de soi-même, le sujet est lien, répond d'un : se-voire. Par un certain effet, le sujet est rejeté à une place d'exception, qui l'extrait au jamais, et la confine au renoncement (à l'abolition relevante : memoria).

C'est ce qui l'introduit à la jouissance du dire, dont la lettre fait l'en-jeu. Mais dans la reprise qui à la fois différencie cette exclusion (Schaudern) et l'accomplit comme retour dans le dire, ce sujet à la fois se retourne selon le thème de l'élection et du destin.

I.e. que le sujet entre de l'ordre du sujet, dans celui de l'appel : le sujet se transforme, par l'effet de la dissimulation du dire, en appel au dire-non, dont la mission fait la trame. Le sujet a minimum dans la mesure exacte du sujet inaugural auquel supplée le dire-non qui le porte à cette place.

Question grande : pourquoi la venue à cette place exige-t-il que le dire-non soit censé au compte de ce qui précisément fait le défaut ? Il faut répondre déjà par la forme de l'oubli dans la supposition ; mais ce n'est pas assez. Peut-être plutôt se diriger vers ceci : que ce dire-non supposé fait un chemin en ceci qu'il est absence de chemin. Le premier dire-non supposé, n'ingérant. Être sa différence de chemin qu'à la mesure du vide dont il laisse le chemin, n'ingérant effet, soit qu'en ceci que le sujet peut s'engager sur ce chemin de vide, soit conformément au sujet dont ce vide fait le frayage. Bref, une doctrine (un premier dire-non) ne valant que de ce qu'elle ne dit pas, le manquant, offrant retors moyennement la structure d'une différence, à ce rien premier.

(8) - Ne pas oublier ce point fondamental (5) : faire méthode n'est pas transmettre. Mais "rappeler", soit ramener au vide qui s'était. Cela une proximité ? Dire Donner à entendre l'inouï, dans l'inouï. cela adéquatement.

III - [illegible] LE NEXUS EN TANT QUE MISSION, SOIT : RÉEL OU SYMBOLIQUE.

① - Si le père ni le fils n'existent, il nous reste le lien. D'une part, il faut souligner que ce lien est lui-même mission des précédents. Quelle est donc cette mission ? - Mais de l'autre il o[illegible] que, si ni le père ni le fils n'existent (n'existant que le sujet), c'est donc que cette mission du lien est de prendre place (dans la défaillance) du noeud comme tel, soit du nouement des Trois que con[illegible] [illegible]. C'est à partir de cette ambiguïté par [illegible] le réel du symbolique, que quoi le lien fait mission du noeud du réel du symbolique, que l'on doit travailler. Question : en quoi le lien et le noeud diffèrent-ils ?

② - La mission du lien : manifester que le fils vivant procède du Père invisible, et amener à cette reconnaissance. Le lien a donc un double sens : il n'est pas seulement lien du père au fils ; il est aussi et dans sa mission, relier du visible à l'invisible. C'est cette [illegible] qu'il [illegible] signification de relier, ambiguïtés, et particulièrement sa signification de relier, qu'il faut développer.

- Le rôle de la trans-mission est donc clair : non pas du tout de transmettre un savoir (ce dont on n'a cure), mais de faire reconnaître le fils comme tel, soit comme procédant du Père, ne peut pas être reconnu tout simplement que le Père, en un sens, ne peut pas être reconnu tant [illegible] qu'il n'existe pas). D'où procède donc cette nécessité : Et pour cause, puisqu'il n'y a aucune transmissibilité de reconnaissance ? Entendu qu'il n'y a aucune transmissibilité. Le fils doit

- La question se pose alors de savoir pourquoi le fils doit être unique ? C'est bien une des ambiguïtés de l'exception.

③ - J'ai éclairci les divers sens de la mission, mais je n'ai pas encore éclairci son lien à l'intransmissible : c'est-à-dire le lien.

Il faut définir pourquoi l'intransmissible implique mission.

(4) – 1. Pourquoi y a-t-il de l'intransmissible ?
2 – Pourquoi le nomme-t-il ?
3 – Pourquoi se diffuse-t-il au moment de transmission ?
4 – Comment la mission prend-elle place au milieu du lien ?



(5) – Tout le monde sait ce que c'est que d'engendrer. Voilà l'exemple d'un savoir intransmissible : "~~~~" si tu ne me demandes pas ce que c'est que d'engendrer ..."

L'engendrement, voilà l'exemple d'un savoir intransmissible. Ils sont nommés au cœur même de ce que c'est qu'un Père. C'est pourquoi ils ne se transmettent pas, mystère ; lieu d'un savoir déjà là, et qui ne se transmet pas, marqué pourtant dans l'origine. – Pourtant le psychotique.

– Pourquoi Socrate estime-t-il devoir pour que le savoir ne s'enseigne pas ?

La vérité ne s'enseigne pas : elle survient par exception, selon une logique de la création : Socrate. On ne transmet rien et rien ne se transmet : on fait symptôme. I.e. qui est ramené et la reconnaissance qu'on dit quoi ? – Ce qui était déjà et dont on est assigné : le réel du symbolique. Il n'y a aucune transmission, mais retour à la condition du symptôme : Et pourquoi le nommer en une savoir pourquoi le dire. Reste le savoir de chacun de raisons ? Il y a nomination et exception.

La fonction de la logique est :

1 – De permettre le retour où c'était sur le mode propre de ce qui était.

2 – De nouer en une chaîne qui ne se dénoue aux fins que ce ne s'oublie pas.

Question majeure : – Qu'est-ce qui était déjà, et pourquoi l'était-ce ?
– Qu'est-ce que ce qui était ?
– Problème de la psychose ?

⑥ – La nomination nous a entendu ce qui était déjà. J'étais.
Elle pro-destine au retour. Mais sans doute pour autant qu'elle est absence.

– La suprême proximité après ne consiste pas à pour se transmettre à celui qui aurait reçu et aurait eu droit de le dire et de le détenir. Cette proximité suprême consiste au contraire à dire l'intransmissible. Tel Socrate. C'est la proximité qui le fait déclarer la "certitude" (i.e. le NdP et la Sagesse) intransmissible : il la garde pour soi, lui qui ne sait rien. Parce que ne rien savoir, est la marque de cette proximité.

– Ne ~~rien~~ pas savoir : trace de la proximité de la Sagesse (du NdP).
C'est là le sens du refoulement de l'hystérique.

– Ne pas savoir : est la marque du chemin vers le vide. Ce lieu : absence même de chemin, degrés vide où rien ne résonne que une absence. C'est pourquoi c'est là le réel du symbolique. C'est là le lieu du jeu. Afin que ~~...~~ il est nécessaire qu'il y ait le chemin de la logique, afin que d'une part, on ne s'y perde pas, afin que d'autre part, le chemin soit le lieu propre du sujet, – comment forcé. Si en effet, le vide est le lieu propre du sujet, comment ne pas errer dans une telle absence ? C'est à quoi répond la logique : elle donne les conditions qui permettent de ne pas errer, et par conséquent de trouver la structure adéquate du vide, puisque celui-ci est par essence un lieu d'erre.

– Que celui qui prend cette place de ne pas savoir, à la mesure de son exception, soit donc tout particulièrement conquis à la ~~...~~ vérité : que par ailleurs il soit au titre d'un dire qui soit à l'ab-sens du jeu. Que par ailleurs il soit au titre d'un dire qui soit à l'ab-sens du jeu ? Non pas vraiment, mais celui qui le rencontre à cet ab-sens, le jeu ?
Non pas vraiment, mais celui qui est à même pour cela : l'absence qu'il réalise, atopie. Assemble par

⑦ – Le psychotique : dans le réel du symbolique. Il n'y a pas transmissibilité, mais conséquent à la nomination.

nomination. À moins qu'elle ne fasse défaut, à entendre dans l'exigu : vague ; aussi un défaut ? Bref, le problème est, quant à lui, résolu.

— Toutefois n'en resurgit que d'autant plus dure la question : qu'est-ce donc qui était déjà là ?

Doit-on dire en conséquence (et contre Platon), qu'il y aurait dans la transmission un savoir inter-humain... — Quoi du savoir alors ?

- C'est ici que s'introduit sans doute le mathème, i.e. ~~le~~ ~~quoi~~ l'ambiguïté du Lieu du Nœud - lettre.

---

(8) Rappel d'Augustin :

1 -	Pater	Creator		Mittens
2 -	Filius	Verbum	Imago Sapientia	Missus et Mittens
3 -	Spiritus	Sanctus	Nexus Sanctitas Amor Pignus Donum	Missus

(Parenthèse.)

---

(9) L'absence grecque du père : à la place, le mathématique comme non-lieu ou le mythe, ou bien ... Pourquoi une telle absence ? — Que Platon même, ni Héraclite, n'y parviennent à lever ? On pourrait répondre : ou bien le mythe, ou bien le logique : telle fut la décision grecque. Ceux qui comprend... Astuce juive : comment s'y sont-ils pris ? Dans l'introduction absente aux Grecs, avoir su poser le père hors mythes grâce à l'écrit.

(10) – Si la fin n'existe pas, il nous reste le lien. I.e. le réel.
Le réel, c'est la métonymie du jeu en tant qu'il fait défaut. C'est
pourquoi nous en sommes étrangement rassurés & même le cri
presque de l'absence du jeu pour répondre au problème qu'elle ne peut
nous forger d'aucune façon.

---

(11) – Il n'y a pas un nom, mais une injonction à dire : faire symp-
tôme. Ou plutôt, répondre le symptôme sur le mode du dire. Par
quelle nécessité le dire vient-il répondre le symptôme, si le colon ni
est déjà suppléance ? – Elise. Quelle nécessité là ?
– Pourquoi la question du retour & ce qui était déjà est-elle devenue
inférieure, bien que l'on sache à quoi l'on revient, et qu'on l'est
ou de toujours ? (doxa) ?
On sait de toujours (au sens de la doxa) que nous ne revenons
qu'au Même lieu. – Mais alors comment se fait-il qu'à dire, il y
faille tant de difficulté ? Pourquoi seul un fragment y a-t-il con-
venant ? Mais est-il vrai qu'il doive être science (épistémè) ? C'est
l'accès de Platon, Démonstration, mais ce n'est pas celui d'Augus-
tin. Aujourd'hui donnons nos raisons ? Le retour doit-il être science,
on a tant le moins écrit ? Ceci semble en effet conclusif du statut de
fragment du retour. Mais manque encore – et le mode propre en tra-
vail, – et s'il est science ou non. Puis : sa raison.
Bref, l'énigme de l'Intelligible : comment se fait-il que
ce dont nous sommes le plus proche, soit pourtant du plus difficile
accès, et même en un sens, impossible de principe (Kant) ?
– Toutefois, que pouvons-nous dire, rigoureusement cet impos-
sible ?

---

(12) Ce qui fait la difficulté propre du matériau, ce n'est pas la question,
puisque nous avons tous la réponse. C'est le fragment vers la question.
De sorte que nous nous trouvons devant deux questions de principe :

– Comment se fait-il que, par principe, ce qui nous est le plus proche par essence nous soit d'accès impossible, ou infini ?

– Comment se fait-il que la difficulté propre de cet abord devienne au langage de la question, comme tel ? Et non dans sa réponse ? D'où vient cette difficulté si spécifique ? (Augustin, Kant) –

(13) – Mathème – Ics – disp.-tif – lettre. (Pas d'amour !)

– Nous avons des opinions vraies (nous savons tous ce que c'est qu'un père, ce que c'est qu'engendrer).

– Mais la difficulté absolue, c'est d'amener à en rendre la raison. Comment se fait-il que soit si difficile l'accès du plus simple et du plus proche ? – Et quelle nécessité y a-t-il à en faire l'accès ? D'autre part, pourquoi cet accès devrait-il être une science ? C'est là la solution Platon, mais pas celle d'Augustin.

– Mathème est le lieu où ne peut venir que : science ou mystique. Comment se fait-il que ce lieu soit soumis à une telle alternative ? (Ce qui n'en est pas une pour Platon). Alternative à ne pas trancher ici, mais à s'interroger.

– Si l'opinion vraie est le seul gage par quoi le mathème se fait l'intermédiaire suffisant (et Platon valide), comment se fait-il qu'Augustin [illegible] la Révélation ? En reste pas, ce qui [illegible] de la science, au lieu de aussi), et ose choisir les adjuvants de la [illegible] nécessité de suffisance de la science, au lieu de Platon, c'est la Révélation. Incommensurabilité quelque ?

(14) 1/ S'il y a transmissibilité, ce ne peut être que sur le fond de ce qui s'y [illegible]. D'où donc une telle entente est-elle possible ? Précisément de son entente même, i.e. de la Verborgenheit à quoi elle s'adonne. La transmissibilité ne serait-elle pas la forme d'exil de cette Verborgenheit ? [illegible] de cette forme ? Père : ne répondait le père, bien qu'il n'y ait pas de [illegible] immission de lui. La transmissibilité est un certain universel.

2/ I.e. que les conditions de la transmissibilité [illegible] trouver accueil et [illegible] la donner à entendre.

liez science. Le lieu est le lieu du réel. L'inconscient, c'est la structure du réel du symbolique (différé pendant dans le dire). La question : comment la transmissibilité peut-elle se rejoindre et y intervenir ?

3/ Cela posé, il se pose donc la question de la structure (réel du symbolique). La structure, c'est le déjà-là. Mais pourquoi l'[illegible] [illegible] a-t-il [illegible] étrange ?

4/ C'est donc supposer qu'on doive y faire retour. C'est parler [illegible] me suppose qu'on en est éloigné ? Pourquoi s'est-on éloigné du plus proche ?

5/ Ce qui était là, était-ce un savoir ? comme le [illegible] des [illegible] fait [illegible] connu, en [illegible] temps [illegible] le donne à entendre ? Faut-il [illegible] (Par exemple, de ce que nous savons des expériences de parler d'ailleurs ? [illegible] vécus, Augustin ?).

6/ Pourquoi y a-t-il nécessité que ce déjà-là, retour soit fait, et sur quel mode (savoir, dire, jouissance) ?

7/ Le mode de ce retour : c'est là le point le plus obscur. Or, c'est le plus nécessaire, puisque le mode ne peut qu'être ordonné à la cause du retour (question de l'homologie).

8/ Nommons mathème le déjà-là : qu'est-ce qui installe [illegible] ? Et quoi, ce donc, si ce n'est décision [illegible] ? Pourquoi cela ? [illegible] nombre ?

Que le chemin vers le plus proche et le plus simple soit le plus difficile, – est la grande énigme. Si donc le plus proche est le plus difficile, c'est que nous nous en sommes éloignés. Autre énigme ! comment est-il possible de ce qui est le plus ~~[illegible]~~ proche par nature ? Comment est éloignement est-il l'accomplissement de la nature du plus proche, et de notre rapport à lui ? Qu'est-ce donc que le plus proche ? sinon l'être comme toujours de nouveau ?

Ce paradoxe, d'autant plus qu'on en a fait usage, de deux questions est l'intelligible. [illegible] il se diffracte : ce qui nous est le plus proche, c'est l'intelligible. La philosophie ne rejoint jamais [illegible] que ce qui nous est inaccessible par nature. Or ce que l'analyse [illegible] dans la tentation de fuir notre être proche. [illegible] de nouveau, c'est le lieu. Faut-il dire alors que le [illegible] le lieu [illegible] nous ramener enfin au proche ? C'est une [illegible]. C'est à quoi s'oppose pourtant la question [illegible] illusion [illegible]. Qu'est-ce donc que le refoulement [illegible] du refoulement primordial. Qu'est-ce donc que [illegible] de l'impossibilité d'accès au plus proche [illegible] mortel, sinon la [illegible] de l'impossibilité [illegible] que le plus proche n'existe [illegible]. Dès lors la tentation était grande de conclure — que le plus proche n'existe pas.

C'est ce que nous ne faisons pas. [illegible] pas. Si donc nous nous refusons à conclure que [illegible] que le plus proche ne serait que [illegible]. Quel ~~que le plus proche existe~~ que le plus proche [illegible], il nous faut bien retourner à notre proximité [illegible] plutôt donc [illegible] de notre présence.

Il apparaît que [illegible] le plus proche [illegible], nous en sommes [illegible]. Le plus proche est notre [illegible], nous sommes ce qui est le plus proche. [illegible] pas. Dès lors, nous sommes ce qui nous est [illegible] à la présence. [illegible] ce qui nous [illegible] comment se fait-il que [illegible] nature [illegible] le sommes, [illegible] ? C'est bien ce dont il s'agit : [illegible] parce que nous le sommes [illegible] question, puisque nous sommes [illegible] nature, il [illegible] question [illegible] le plus proche, aucune question, [illegible] que [illegible] le plus proche. Mais justement, il apparaît [illegible] en tant que nous sommes la réponse, – c'est le retour à la réponse, en tant que question ? Le retour à ce que la question, c'est le retour à la réponse [illegible] qu'une question ? Qu'est-ce donc qu'une question ? [illegible] éloignés du proche. Qu'est-ce que [illegible] soit déjà là. Il [illegible] c'était. Ceci suppose que ce que [illegible] question juste que en tant qu'indiquant au retour.

ou le plus proche est le plus occulté ? En sorte qu'ici la question se pose : une question adéquate au plus proche est-elle possible ? Il faut répondre qu'en un sens, non. Il nous faut pourtant examiner ce que serait une question adéquate au plus proche.

Nous avons des opinions vraies. Qu'avons-nous ce que c'est qu'une pièce ? Pas même le psychologue, au fond, ne l'ignore. Mais chose étrange, que de l'existence des opinions vraies, nous tentions de former la question de ce qu'elles portent — leur objet s'évanouit aussitôt : si tu ne me demandes pas ce que c'est ; mais ils pas ce que c'est qu'une pièce, je te dirai que je sais ce que c'est ; si tu me demandes ce que c'est, alors je te dirai que je n'en sais plus rien. Qu'est-ce donc que l'opinion vraie, et comment se fait-il qu'elle résiste si peu à la question ? L'opinion vraie, c'est la trace du plus proche. Comment est-il possible d'ignorer le plus proche ? C'est pourtant ceux qui semblent précisément ce qui est le plus proche. De l'opinion vraie, tous certains sujets : de ne pas savoir ce qui est un sens. C'est de possible de ils ne veulent rien savoir. Si la question a un sens rejeter le plus proche ou un sens, c'est qu'on refuse du plus proche. En sorte que le plus proche est une question adéquate, c'est qu'on cette place creuse la question. S'il n'y a pas de question adéquate du plus proche, on ne voudrait tout questionner procède d'une dimension du plus proche, un sens.

Nous posons que cela qui reste à dire.

Y a-t-il donc en nous une question adéquate ? Non pas. Pourtant de sorte que le plus proche en a un non-n'est pas impossible. A condition pourtant de n'être pas... C'est ce dont Cantor a parlé à propos, le les plus que transfinis de nous. C'est de nommer le l'avoir directement, — Ce qui caractérise l'analyse, c'est un adéquat du plus proche ? Nous plus proche le N.d.P. Le N.d.P. est-il une question.

La question que nous menons est plutôt celle-ci : où le plus proche ne serions pas encore à cerner cette question plus proche est pas de [illegible] somme est aussi le plus caché, alors, ce qui fait problème n'est que le retour au proche. Ou donc est la question, puisque celle-ci n'est que le langage de la question. C'est la difficulté ! La difficulté tient dans le langage de cet abord de la difficulté même du langage, qui est la difficulté de l'abord dans la difficulté même du langage, qui est la difficulté de l'abord proche. Ce que nous démontre l'histoire. C'est que la difficulté de l'abord du proche ne tient en aucune façon dans le questionnement, mais dans

la décision qui ordonne un questionnement dans sa particularité. Ce qui est diffi-
cile ici, n'est pas la question, aussitôt résolue que formulée, c'est
le passage vers la question qui fait la difficulté seule.

Alors une question encore : comment se fait-il donc que le passa-
ge vers la question soit le plus difficile ? À quel titre ce passage présuppose-t-il
de l'être absolu ? Au point qu'une décision décide ou ne peut guère suffire
à ignorer au discours dans l'insistance d'une question non demandée ?

— Ce ne-pas-savoir est l'effet de la proximité du proche. Si tel ne
sait pas c'est à la mesure d'une telle approche. — Pourquoi un sujet est-il pré-
destiné à cette approche ? Pourquoi cet effet de ne pas savoir ? Quelle est donc la
nature du proche pour qu'il provoque le ne pas savoir ?

— Mais pourquoi le plus proche est-il le plus voilé ? Autrement formulé

demande.

- Peut être l'accès aux pères n'est-il qu'impossible. Mais alors il nous faudrait partir de cette perspective essentielle qu'il promet une "transfinitude" de noms ? Cette transfinité des noms du vide, est-elle essentielle ? Mais alors pourquoi se restreindre à l'appeler NdP ? Appel de l'amour dans l'infini des Noms. La transfinitude n'est-elle pas d'abord ce qui est à la transfini[illegible] ne comment rien répondre ? Mais alors d'où est-on nécessité à nommer ?

Mystique — science, c'est bien là le versant.

- Nous en tenir à l'écs, i.e. à la force de l'écrit.

- Pouvons-nous nous satisfaire de dire que le centre du sujet soit le vide ? — C'est parfaitement exact, mais alors "celui qui suit un pas de vide"? — Pourquoi ? — Parce qu'il pas ? On sait l'analyse ne procède pas de là. Et pourquoi ? C'est donc qu'il y a : la différence pas du transfert, elle se produisant. C'est dire qu'il y a — transmission — le transfert — l'écs, qui serait contredisant cette position. En sorte qu'il faut dire — non ! et par conséquent, désigner dans la marge de cet écrit-dit, ce qui en résulte : penser à la structure du dire, dans le transfert. Donc, de l'écrit dans le mathème. Tout ceci centré, procède du dire — non, auquel, par décision, nous nous tenons. L'écs, c'est la structure, plus le transfert. C'est de cela qu'il faut rendre compte.

- Dans le dégagement de cette décision, quel peut donc être le mathème ? Répondons : prenons-le d'abord pour ce qu'il est : reconnaissance de ses formes alternatives.

Il faut reprendre et centrer le problème de la transmissibilité :

- Nous avons commencé par montrer que le problème de la transmissibilité est en fait dépendant d'un autre : le lien du père au fils, et qu'il n'y a de lien, c'est là son seul sens. Elle est de transmission que de ce lien.

- Le problème de la transmissibilité, dans sa formalité, se simplifie donc beaucoup : comment penser le lien du père au fils ? Simplicité de forme qui recouvre une difficulté extrême.

- Ceci nous amène cependant à quelques simplifications nécessaires : Qu'est-ce qui lie transmissibilité et malheur ? Nous posons que le malheur, c'est le déjà-là.

- Qu'est-ce qui nous autorise à ce saut ?

- Ceci implique que : le malheur, c'est l'ics de Freud.

- Or, c'est précisément le caractère aporétique de ce concept de l'ics, qui peut nous amener à introduire le malheur. Selon quelle nécessité ? Et en particulier, quoi quant au déjà-là ? Qu'est-ce que c'était déjà ?

- Il serait donc tentant de substituer l'idée d'une invention à celle d'un retour : c'est justement cette alternative qu'il faut éviter. Il n'est d'invention qu'en vue d'un retour là où il est impossible de faire du malheur le monde, c'est maintenant reconnaître.

- Refusez de la question du lien du père au fils. - Mais celle-ci, de quoi dépend-elle ? Quelle est sa "catachrèse" ? Qu'est-ce qui est en jeu, au nom de tel interdit ? Alors, faut-il procéder à coups d'élu ?

-(Par quelle nécessité Platon, parti de la question de ce qui lie le jeune homme à Socrate, en vient-il à formuler la théorie des Idées, puis de là, celle des Nombres Idéaux ? Est-ce là le jeu du garçon ? Ou bien nous faut-il avec Augustin recourir à la Passion ?)

- La condition de possibilité de la transmissibilité, c'est le déjà-là de la structure. Est-ce assez dire ? - Le transfert est la forme d'actualisation par laquelle s'opère la transmission comme opération sous le mode d'un retour au déjà-là. Le transfert veut dire que le sujet s'y opère comme rapport privilégié au père, moyennant quoi s'actualise l'opération de la structure dans le dire-non. Tels les Dialogues de Jean-... la mise en jeu du jeune homme comme s'adressant à [illegible] mis par l'intermédiaire de l'Autre. Ceci ; C'est là leur vraie fonction : ... même. ... dans le ... , c.-à-d. sous la condition de ne pas dire si l'on est père ou fils.

- Dans le transfert il est clair que Platon se met à la place de Socrate, et que c'est de lui qu'il interroge le jeune homme qu'il est. Quelle est donc la condition qui lui permet de prendre place que son âge lui interdit? Et pareillement, en quoi est-ce là la nécessité qui permet de transmettre?

Par quelle nécessité la ~~mathém~~atique devient-il le <u>nombre</u>?

— Or elle n'est pas de science qui plus que celle-ci, soit en proie à l'intuition. Qu'est-ce donc qui dans le nombre, fascine à donner la figure du plus non-connaissable, quand il est clair qu'il n'en est rien? — Science qui d'abord ne doit rien à l'étant. Mais attention! Il n'y a pas que l'analytique: aussi le synthétique, ce que M. méconnaît. Kant aussi il est vrai, qui fait des mathématiques du synthétique: c'est son erreur. Frege, W., Russell, etc. corrigent, en les présentant analytiques a priori. Mais au prix d'en manquer <u>l'intuition</u>. Alors?

La question qui est implicite est de savoir comment nous sommes autorisés à régresser de la question de la <u>transmissibilité</u> à celle du <u>déjà-là</u>. Par nécessité du <u>mathème</u> (Ménon). Il y a là deux sorts à penser.

Cette réduction s'enquiert à partir de deux bases d'abord contingentes:

- le fondement du savoir analytique, c'est <u>l'ics</u>, i.e. le déjà-là:

- la transmissibilité suppose sa condition de possibilité. Celle-ci est la <u>structure : déjà-là</u>. Il faut que dans la structure soit inscrite la <u>possibilité</u> qu'il y ait transmission. Sinon à quoi servirait une telle question?

Mais cette réduction est encore purement empirique. Elle procède du "oui-dire" (Descartes). Nous devons chercher à la rendre nécessaire. Toutefois, de quelle nécessité le oui-dire est-il le signe? Le oui-dire, c'est un couplet pareil de la <u>doxa</u>.

- Savons-nous déjà ce qu'il y a à savoir?

- Alors pourquoi le rechercher?

Essayons donc de réduire ces questions.

– Toute la question de la transmissibilité repose sur ce seul point : montrer qu'elle se résume à la question du lien du père au fils.

Qu'est-ce donc que la transmissibilité ? – la mise en acte de la structure selon les conditions du dire-non, c'est-à-dire la castration qui la diffère dans l'invasion du transmissible comme énigme. – D'où la face du non ! du père comme discordance résultant de cette mise en jeu. Ainsi, au dire-non père, elle se résume au déjà-là. Or le déjà là, c'est l'ics. Mais justement : pourquoi ? le concept d'ics est obscur et aporétique. D'où la nécessité – il faut dire comme – de l'éclairer par le mathème.

Second saut : pourquoi l'ics n'est-il réductible que par le mathème ?

Mais avant d'en venir là, il faut réduire deux nœuds au mathème ?

Mais avant d'en venir là, il faut réduire deux nœuds au lien du nom :

Si nous disons que la transmissibilité se résume au lien du père au fils, ceci suppose le père. Le non ! du père est-il rendu possible comme retour

1 – Comment donc le non ! du père est-il rendu possible comme retour et au-plus impossible qui permet que le sujet supposé de la condition de l'impossible ? Qu'est-ce donc que est impossible de la condition de l'acte ? – Se transmet-elle, pour que le sujet supposé ? Alors, le polthème renaît de ses cendres, et nous revenons à la même difficulté.

2 – Mais il y a une autre question préjudicielle qui naît de là : d'où donc le père existerait-il ? S'il n'y a que le Si, le père devrait donc se résumer à un effet ? Dans ces conditions, le père n'est-il pas qu'un effet du Nombre Idéal. Mais s'il en est ainsi, et n'ira-t-il pas qu'un effet du Nombre Idéal, – mais nous retrouvons avec le et ne nous autorise à poser l'ics, – mais nous retrouvons avec le mathème, à rêvasser pourquoi pas ? Ne faut-il pas alors dire

produire à l'invention ? Dans ces conditions, le jeu ne serait qu'une invention du mathème. Alors, bien qu'on puisse distinguer le mathème du jeu, c'est inversement, que le jeu se déduira du mathème, i.e. de ce qui s'inscrit comme condition du transmissible. Donc, l'ordre de mon étonnement s'effondrerait. On se trouve là devant une fausse jumelle de la question de Derrida (Mythologie Blanche).

Il faudra de plus éclaircir jusqu'où ; deux est entre deux. Est-ce exact ? Pour nous mettons l'ics à la place du mathème. Est-ce exact ? [illegible] mettons l'ics à la place du mathème, à partir du moment où l'on TAM, avec ce qu'il justifie, du sujet de l'ics, à partir du moment où l'on [illegible] que l'ics est une trouvaille de Freud. Nous n'allons pas si vite.

– CE QUI NOUS NÉCESSITE :

D'où sommes-nous nécessités à forger la question de ce savoir s'il est déjà là ? La réponse de Platon : afin qu'il ne s'imbibe pas, est bien faible, comme la technique que l'ics propose. Augustin, tendant au Père, va bien plus loin. – Oui, mais où ?

Ce qui nous nécessite, est-ce ce que nous savons, ou ce que nous ne savons pas ? Mais il faut ici faire des distinctions : n'est-ce pas plutôt ce que nous ignorons ? Autrement dit, le savoir que nous avons, en tant que nous l'ignorons (refoulement) qui se traduit dans l'ics produisant un effet d'oubli. – Mais alors, nous supposons beaucoup : nous supposons uniquement en cause : l'ics. Il faut noter le ne pas savoir de l'hystérique. Si nous supposons cela, alors, à part l'insoluble de l'aporie, que si nous ne supposons pas la réminiscence ; il faudrait pour que nous il ne nous reste que l'Idée. Si nous voulons éviter cela, il nous faut sommes nécessités par l'Idée. Nous ne posons pas l'ics comme tampon entre le néant et nous, supposer le Bien.

Nous pouvons donc esquisser une échelle de réponses, à moi de l'être quant à l'objet même :

1_ Ce qui nous intéresse, c'est ce que nous savons, en tant que c'est oublié ;

2_ Ce que nous savons, porte avec soi une force d'oubli.

3_ De là résulte notre inexistence au savoir.

4_ Mais à vrai dire, il n'est pas un de ces trois points qui ne soit extrêmement problématique. On ne sait en particulier pas du tout pourquoi de ne pas savoir nous serait contraint à retrouver le savoir. Au nom de quoi ?

5_ De surcroît, outre que le style de ces réponses est purement formel, il ne suffit sans doute pas.

6_ Si nous nous en tenons à ce que nous avançons, ne faut-il pas dire plutôt, que c'est ce que nous ne savons absolument pas (le sujet, notre Verwerfung originaire), qui nous amène à expliquer ? Il faudrait pour qu'il existe un savoir comme

7_ Il reste que de là, il faudrait pour qu'il existe un savoir comme dans l'oubli. Autrement dit, il faudrait pour un ce comme dans le refoulement proprement dit.

ordonné au sujet dans le refoulement : l'insu-

8_ De sorte que nous serions amenés à conclure que : l'insu tout savoir.

tion supplée au sujet, i.e. à l'absence inaugurale de la Verwerfung qui s'annonçait :

D'où la double théorie ~~du sujet~~ de la Verwerfung et du savoir ? Or ces deux thèses peuvent [illegible] est-elle absence ou rejet du savoir ? avoir ici des conséquences fort différentes.

Pouvons-nous toutefois esquisser d'abord une réponse moins formelle ?

- Comment se fait-il que ce que nous savons déjà soit lié à la question du transmissible ?

- Il y a deux manières de se tenir au plus près du plus proche : c'est l'expérience droite (c'est là la carte du Maître) ; et la science, sorte qui

procède du Sujet. ce que ~~[illegible]~~ résume le Ne pas cesser de l'émanation produite par le plus Proche.

- Nous avons commencé établir que la transmissibilité se résume à faire-métaphore du déjà-là. Soit à le reprendre en dire-neuf.

- Mais alors, qu'est-ce que cela implique que ce dire soit "transmis", sous la forme de l'écrit par exemple ? (Joyce, au plus loin).

- Ce qui est ici appelé de supplémentaire, c'est d'en quoi le faire-métaphore doit déborder dans le dire (aux confins de l'écriture).

- Ce qui se peut en dire au moins c'est que : s'introduit la question de l'acte : ce n'est pas seulement que le déjà-là soit là, mais que sa différence ne joue que dans une action même originante. C'est que la question que je pose porte conséquence du déjà-là, à le dire. La question de la nécessité de l'analyse pour nous 1985, résumait combien était : pour Platon (le politique) comme pour Augustin (le religieux), seule l'issue du bien-gouverner soit donc. En effet, il est notable que, en quoi l'acte est-il donc une issue concrète au retour au déjà-là. Nécessité dans ce retour ?

La question est donc au moins double :

- Quelle conséquence y a-t-il de cet acte dans l'approche du déjà-là ? Qu'est-ce homologue du déjà-là ?

- En quoi l'acte est-il nécessité si ça a été reconnu, et dit ? D'où est-il nécessité ? Pourquoi l'acte doit-il être reconnu et dit ?

- Pourquoi cette ressource est-elle celle du déjà-là ?

- En particulier, en quoi la position de l'ics suppose-t-elle la transmissibilité sous la dimension analytique.

Ainsi, nous voyons que la question de la transmissibilité semble reparaître en ce point. Sous sa forme la plus brutale (le bien social) la résurgence de l'ordre ? ça comment maîtriser correctement cette résurgence de l'ordre ? ça être une question décisive.



Nous faisons toutefois ici un saut extrême et pour le moins gratuit : de questionner d'en quoi nous sommes naissants —, à ordonner que l'acte vient à cette place pour en expliquer la structure. Un tel saut, toujours même qu'il soit circonstanciellement, doit être relancé. En particulier, il est hors de question de trouver sortie la question de ce qui enlise, il est hors de question de trouver sortie. Un tel sortie est il non naissante. On vient à quoi même le saut. existelle ?

Qu'est-ce qui est à franger sur / ce qui nous naissante, et qu'une telle dirait fait sortie ? Joyce l'écrit : pourquoi pas nous ? Bien sûr, il le paye d'un certain prix : devenir un littérateur. Est-ce ce que nous pouvons espérer de mieux quant au dire du déjà-là ? Ou ce qui s'ingénie à (s')homologuer à ce qui était déjà-là par devers tout est cela :

1/ Ce que nous savons, est-ce déjà-là ? Et qu'est-ce ? Le déjà-là ([illegible] s'il existe) soit
2/ Quelle naissance a-t-il à ce que le déjà-là pris dans la question de la transmissibilité ?
3/ Comment se fait-il que toute notre ... s'ordonne à ces deux sauts, alors que l'un et l'autre sont gratuits ?

4/ (De plus, quant au mathème —)

La transmissibilité consiste à s'homologuer dans le dire — non, au déjà-là en tant que réel du symbolique. Et s'homologuer à la nature (du logos) : telle, la castration. Autrement dit, l'acte.

Mais ceci n'explique pas pourquoi :

1/ C'est trans-mission.
2/ D'où c'est naissant. Cette question devient de plus en plus pressante.
3/ Reste le saut de l'acte, difficile à penser.

–(Nous nous trouvons quant au saut de l'acte, devant un problème hamlétien : par quelle merveille ~~[illegible]~~ le grand saut de l'agir à l'~~[illegible]~~ est-il possible ? Alors qu'on a tout fait pour le rendre impossible par la séparation ? Telle est la grande force et l'insoluble faiblesse de l'idéalisme.

Or, il y a de l'acte, et avant toute condition : c'est le point de départ de toute position matérialiste. — C'est bien aussi celle que j'entends me forger avec constance. – Pensé par moi-même, ne m'étant même reconnu... Ce qui m'importe est de penser la séparation.)

✗

Ces questions hâtives pourraient peut-être se nouer autrement si l'on pose cette autre :

– En quoi la position de l'ics (du transfert, de l'analyse), est-elle exigée par le parcours du s'homologuer (différence d'avec les stoïciens) ?

Si en effet nous posons que le transfert est la différence de l'allé ; si la nécessité est celle de l'amour (Platon), ce qu'il faudra préciser ; alors la transmission se tient qui ~~[illegible]~~ opère dans l'acte d'amour (terme encore obscur de la position du sujet comme aimé), s'explique de cette nécessité du transfert, – et s'explique en son terme. Ce qui est appelé ici, c'est le nœud de l'expérience (Erfahrung) du sujet dans le désir, comme différence vague du s'homologuer.

On ne s'homologue que selon les voies du désirant.

C'est là le nouveau de : pourquoi l'analyse.

✗

Vient une autre question :

– Comment penser la nécessité du matérialisme ? Si nous le disons ... question très justement posée par JAM. Si nous éludons la question ici, nous éludons l'ics, par ce terme de l'invention.

Il y aurait une voie qui s'annonce : celle de la distinction entre l'acceptions, primaire et secondaire. Pourquoi cette différence ? Nous pourrions dire :

le propre des processus primaires, c'est l'équivoque de la production [illegible] du réel dans l'opération de [illegible]. C'est donc une déconstruction, mais d'un mode très particulier. Question : pourquoi F. a-t-il été obligé d'introduire le secondaire, i.e. l'instauration généralisée ? Lacan regard : [illegible] du réel. Nous voilà du retour. Si nous détournons le secondaire en sorte d'un réel [illegible] faire la mise en jeu de l'Un aux rapports du réel, [illegible] celui-ci comme retour du retour, — alors, l'instauration trace sa règle dans la faille du sujet. De même, l'ambiguïté du sens du mathème est [illegible]. Ce qu'il en fallait expliquer, pour Jullien, c'est en quoi cette ambiguïté n'en est pas une. Ceci suppose le retournement classique sur la question du secondaire et du réel. Il faut rendre compte de la nécessité du retour à partir de la suppléance — de l'écrit ? — du réel. — Ceci, en restant la science, qu'il en fonde [illegible] que d'un lieu : (Heidegger sur l'épistémè, qui se transportant) —

(Ainsi, une voie de solution semble s'introduire aux deux questions que j'avançais ci-dessus : — de la transmissibilité des [illegible] ;
— et de la nécessité du mathème dans son rapport à l'écriture.)

● THÈSES SUR L'ENSEIGNER, LE SAVOIR ET LA PRATIQUE : Il faut partir en effet partant
Thèses à développer plus tard
de l'homologie.

1 – On n'enseigne que soi-même. S'enseigner, c'est recevoir [illegible]. — Alors, est-ce que c'était, le devenant par soi-même qu'on s'imagine [illegible] pourquoi l'Autre ?

2 – Il y a un savoir intransmissible. Mais il y a l'universel de la structure. Il y a [illegible] — pour qu'il n'y ait pas l'inclus d'une communication. — Alors de nouveau : pourquoi l'Autre ?

3 – Il n'est de savoir que selon les voies du transfert. Il y a une [illegible] entre savoir de transfert et transfert de savoir.

ambiguïté

4 - On ne fait que la théorie de sa propre pratique. Il n'y a pas de théorie analytique. On s'y fie dans la division de S., hors de toute "expérience", mais dans une Erfahrung.

5 - La pratique analytique est pratique de langage. D'où la forme historique de l'histoire de l'analyse : on s'y transmet longuement la faille en y [illegible] des failles historiques. La pratique ne consiste qu'à ceux des failles qui rejoignent (la) faille. Si elle (la) existe.

6 - Faire la théorie de sa pratique, c'est s'y faire d'un effet de supposition comme faille par où l'on s'[illegible] à la faille.

7 - Toute "théorie" est suppléance à la faille qu'elle produit dans « théorie » mais désormais le dire-non :

8. Il y a des actes qui n'impliquent pas « théorique » pour le [illegible]. Il faut trouver un terme autre que celui de [illegible] l'analyse et l'analyste) (et l'invention et savoir).

- (Il manque des thèses sur l'analyse et l'analyste

~~[illegible]~~ [illegible] crue de, et à partir du déjà

- Il s'agit de transmissibilité comme retour au déjà-là ?

là :

- Quelle nécessité y a-t-il à la transmissibilité (la mathème) qui diffère la faille

- La transmissibilité est-elle [illegible] la faille ? Si elle est aussi, quoi de du déjà-là. Est-ce dire que seule étant la faille ?

liens ? Nous voyons se dessiner deux difficultés,

1/ Il n'y aurait pas de liens (pas de savoir déjà là) de la

2/ On ne vouait pas la raison (et la nécessité) de la nécessité de retour qui anime le dire

différence de liens dans la transmission,

Il faut donc incessamment se rendre compte de deux exigences : dans la transmission,

Il faut donc [illegible] de l'ordre du savoir.

1/ Il y a là quelque chose de l'ordre du savoir, dans

2/ Il y a nécessité de dire et de recourir à ce savoir, le discours.

– Le premier point peut se résoudre ~~[illegible]~~ si l'on arrive à montrer l'existence et la fonction du refoulement (primordial).

– Mais, si l'on ne pouvait ~~est évidemment~~ montrer que le retour est évidemment nécessité par l'existence du refoulement primordial (discours), il n'indique pas en quoi il y a une telle nécessité, ni quel rapport ce mathème II entretient avec le mathème I de l'ics.

– L'exigence de la transmissibilité ne tient donc peut-être pas tant à la différence de la faille qu'aux effets du refoulement primordial. Refoulement déjà étudié ailleurs (T.R.). Cette manière de dire n'est qu'approximative : en quoi le r.p. résulte-t-il si peu de la Verwerfung du sujet, qu'il doive leur laisser le champ du retour dans le discours ? Telle serait la question.

– Ne tiendrait-elle pas davantage à ce que, la NdP n'existant que comme $S(Ⱥ)$ (le père n'existe pas), il est nécessaire d'en opérer toujours la place moyennant la métonymie du lien toujours renouvelé ? Exigence de nécessité sans cesse quoi qui "fasse père" au réel ? Il faut faire père, il faut faire l'Un, plus père cependant du réel, pour reproduire (i.e. parvenir à maintenir, dans les conditions de la répétition) le dire-non d'un père inexistant. Forger ce lien de l'Un, dont on se soutient, en particulier de s'en discerner dans la transmission.

Question donc : si le savoir est déjà là, et si l'on ne peut réduire (aucun écrit de justesse), ne répond à la seule faille de la Verwerfung, il faut donc reprendre la question du retour dans le mathème de l'ics, et à déjà-là, ce qui nous ramène à l'aporie classique sur la question : d'à quoi tient ce dévoilement ?
En quoi le s'homologuer, plus que la faille, encore lié du transfert incontrôlable ? – Ceci sans doute rejoint le problème du transfert ics ?

nulle.

- Ceci implique à l'évidence que le s'homologuer soit un s'homo-
-loguer : c'est de dire qu'il s'agit. C'est dans la mesure où c'est
le dire qui est en cause dans cet acte, que l'acte ici concerne l'ics et
non le sujet. Mais de dire quoi ? – Le NdP. S'homologuer, c'est
dire le NdP. Est-ce suffisant ? – On doit ajouter que l'acte est
alors un s'homo-loguer : "ὁμολογεῖν" : se-faire fin, dans la
différence du discours qui maintient le sujet comme le fils. Le
s'homo-loguer est donc la voie du dire-non.

Ce qui est rejeté dans l'acte de s'homologuer n'est pas la faute,
mais les conditions du dire, non du faire.

– Alors, le s'homologuer serait donc identique simplement à la
transmission du maître ? Argument classique et important. On
[illegible] pour qu'il n'en est rien : le Maître et le Sage ne
sont pas [illegible].

– Où donc passe la différence ? – Remarquons [illegible]
[illegible] : car ceci implique d'abord que les [illegible] de [illegible]
ne [illegible] pas du discours comme tel (cf. p. 33), [illegible] supposer que
[illegible] (et contrairement à ce que disent [illegible] aujourd'hui),
mais elle vient (par Freud e.g.) de tout sujet ailleurs.

Et c'est ici que reparaît la question de la Verwerfung : si pour
un sujet, le rapport à l'ics comme déjà-là s'est trouvé rejeté
qu'il doive en faire [illegible], i.e. tel que le savoir déjà-là ne se
[illegible] que d'une suppléance dans l'écrit, – à quelle condition cette
suppléance peut-elle s'opérer ? – Précisément par la [illegible] de
retour dans l'écrit (où dans le dire analysant, bien sûr).

Ceci implique deux remarques :

a – S'il y a [illegible], c'est donc que la Verwerfung n'a pas dit se [illegible], et
mais a rejeté quelque part où elle n'aurait pas [illegible]
[illegible] en cause l'effacement de l'ordre. [illegible], la [illegible] doit se différer
2/ Dans une certaine mesure,

dans l'intra (le dire, ou la Sagesse), afin que sa différence [illegible] s'accomplisse. Il y a donc une double activité du mathème. Et ceci est absolument significatif de ce qu'est [illegible] la Sagesse : la Sagesse, c'est le mathème, et le mathème se diffère en Sagesse.

Ce qui par conséquent supplée à la Verwerfung c'est le mathème, non dans la Sagesse, mais par rapport à un ICS perturbé : c'est à ce moment-là que le mathème perd son double sens : c'est dans la mesure où le mathème comme Sagesse (R) se diffère en vérité, que le mathème fait suppléance à ce qui manque dans l'ICS en tant que perturbé : le mathème en son sens de retour, vient suppléer à ce qui fait défaut [illegible] à l'oubli.

- Il resterait à dire ce que veut dire ce terme [illegible] d'un ICS perturbé ; tel qu'il doive se différer en mathème.

- Et comment le mathème supplée au mathème.

Dans la [illegible] de dire, qui porte aux confins de [illegible].

L'ICS perturbé et la suppléance du mathème.

• L'ICS perturbé ; [illegible] dans l'oubli le dire - non.

- L'opinion (qui est toujours droite) : au dire - non qui ne [illegible] comme effet de [illegible].

- L'épistémé : faire retour dans le mathème, au [illegible]. L'épistémé est donc [illegible] de l'ICS. L'épistémé est donc peut être oubliée, en raison de la [illegible] de l'ICS, mais la conséquence directe d'un ne - pas - savoir, qui n'est pas l'ICS, mais la [illegible] par laquelle il [illegible] le discours. Ce ne - pas - savoir : [illegible] de ce qui ne s'oublie plus assez. Pourquoi ce [illegible] du retour de l'oubli, de ce qui ne s'oublie plus assez. Pourquoi ce ne - pas - savoir ? qui n'est pas assez oublié, revient-il comme [illegible] ne - pas - savoir ? Il se fera [illegible].

De surcroît, le défaut peut être plus radical.

(R) Faut-il préciser que le terme de Sagesse a pour moi un sens très particulier, qui me permet d'abréger de longs développements sur ce point. Par ex., que la Sagesse puisse être le plus haut [illegible] de l'esprit.

jusqu'au sujet, dans la Verworfenheit.

— Que le père joue en fluence : cette suffisance du père-[illegible], c'est peut-être ce qui renvoie le sujet du rejet absolu : Au-moins-ça en milieu du silence. Ceci peut-être, alors suffisamment pour faire ainsi, peu à peu qu'à la place de cette influence du père-[illegible], le sujet se forme vers l'inflation de la langue souffleuse, celle qui se dispense en discours dans la copie sans origine : photocopie [illegible] mentation enfreinte, dans la copie sans origine : photocopie plate-[illegible] minima. Reprographie générale de la langue en tant que procédant d'après du père-ravage abritant le sujet. Ceci, suffit-il à ce qu'un sujet se reconstitue assez bien dans le dire ? Le soufflage de la langue dans le dire (cf. l'écriture), venant — grâce à ce Trait, dire-nom au sujet, moyennant [illegible] ce que un du Père souffle. — Quoi donc dans ce soufflage de la langue, fut-il alors assez c'est pour que ce soit malheureux ? Joyce, — Lacan : non pas alternative, mais jonctions sans doute, c'est égal.

Que la nécessité du retour ne vienne pas du discours mais plutôt de ce qui fait malheur d'un impossible, voilà l'acquis.

— Quelle est donc cette postulation ? Est-elle Verworfenheit ?

— Et comment de ceci déduire ce doublement du savoir ICS dans l'écriture du malheur ? De ceci au moins résulte assez à l'évidence que le malheur n'en a rien à faire. Ce qui importe, la « transmission », le malheur n'en a rien à faire. En quoi est-c'est en quoi il est nécessité par la postulation de l'ICS. En quoi est-il exigé par la père-[illegible] de l'ICS qu'il y ait quelque chose comme du transmissible qui supplée au savoir déjà-là ? — telle est la seule question où la transmission serait concernée.

Un ICS, que nous pourrions écrire aussi bien au X.

La transmissibilité se trouve donc déplacée : il ne s'agit de transmissibilité que nécessitée par la père-version de RSI, — et pas comme exigence de science. En outre que la transmissibilité fait aussi bien [illegible] l'énigme de l'écriture absolue : Joyce écrivant, transmet — mais transmet quoi ? S'il est de l'Un, quoi déduire qu'il soit science ? Mais il calcule ~~[illegible]~~ l'être-père que de sa jouissance, ferait ainsi dire — non pour qu'il y ait sujet. L'énigme [illegible] savoir pourquoi Joyce ne peut parvenir à ce calcul que dans le [illegible] de l'écrit, [illegible] la langue. En quoi la langue [illegible] de l'écrit, [illegible] moyen propre d'une telle suffisance ?

— Il faut donc reprendre la question de ce que c'était déjà. Ce qui était déjà, c'était l'oubli. Comment l'oubli peut-il être ainsi père-[illegible] ? Qu'est-ce pour qu'il y soit nécessité l'écriture qui suffit à ce rappel ? Qu'est-ce [illegible] donc que l'oubli, et quel peut bien être le mode de sa père-[illegible] ?

De quoi est-il donc question dans l'oubli ? — De ce que c'est qu'on oublie ? — De ce qui ne fait pas question : la forme pure. Ou plutôt, [illegible], en tant qu'il ne fait pas question : de l'opinion droite. [illegible] de l'oubli, c'est l'absence de questions. Au point que cela s'oublie. Que cela [illegible] n'y suffit-il pas ? Nul n'ignore ce qu'est un père. Le dire-non de la colère n'y suffit-il pas ? Elle est [illegible] — [illegible] mieux. Le père de l'opinion droite, c'est d'oublier ce qu'elle sait. Elle est [illegible] le sujet qu'un certain savoir soit oublié [illegible] le savoir.

Pourquoi est-il exigé dans le sujet qu'un savoir ne s'oublie pas, et faire question ? Comment peut-il se faire que ce savoir « transmissible » peut-il suppléer à ce défaut d'oubli ?

~~(Il ne s'agit pourtant pas de ressusciter toute la question du refoulement primordial. Comment éluder ?)(Et [illegible] d'autant plus que cela~~ ~~[illegible] l'approche du problème).~~

Ce qui m'importe ici, c'est d'imaginer le sens de la [illegible] de l'ics, dans la nécessité impliquée d'une suppléance à la [illegible] [illegible] la différentie. Que signifie cette suppléance à l'ics, quel est donc son mode ?

Car c'est là le chemin vers ce qui est le matheme dans la transmissibilité.

Que l'écrit de Joyce (d'Augustin, de Plato), soit lien au matheme c'est ce qui se marque à ce qu'il soit rigoureusement [illegible].

— Mais par [illegible] entre, qui se [illegible] y [illegible] retour et rencontre, dans le [illegible] d'un contredire, voilà ce qui est possible (Heidegger et l'amour d'art).

Si l'écrit consiste à rendre à l'autre, alors il est clair que le mode de la suppléance au défaut d'autre est singulier : de procéder contre le mode même de ce à quoi il est suppléé. Ce paradoxe, son prix.

[illegible]

La prétention à avancer qu'il y ait un savoir commun à quoi [illegible] [illegible] qui se fixe [illegible] à l'invention, n'est que le résultat d'un dire — non ! qui [illegible] en métonymie. — Cette métonymie est en un sens réelle, en ceci qu'il y a un savoir ics, auquel elle répond. — Oui, mais [illegible] [illegible] ? Il est clair que le savoir ics est l'impossible de la métonymie du matheme. — Si [illegible] — Et c'est bien là une énigme, que ce savoir ics [illegible] peut-on le saisir.

D'où peut être une idée pour l'imaginer : qui savait de procéder à partir de son objet même, en tant qu'impossible. — Cela suppose cet objet su : on peut le dire en un sens, puisqu'il y a la doxa. La doxa et ce que nous visons quant à la nature de l'objet. — Mais le dire, comment cela peut-il franchir cette borne ? De là, on entre dans le registre d'une métonymie incontrôlable : lieu où la singularité d'un sujet

se diffère dans l'universel de l'écrire.

Si nous "savions déjà" que l'être existe, et qu'il est structuré comme un langage, comment se fait-il qu'il nous ait fallu tant de difficilement de temps pour en prendre acte ? C'est devant une telle question où jamais que la nécessité de choisir les deux sens de la question apparaît. Quelle est donc cette nécessité ? C'est la question thème apparaît. Quelle est donc cette nécessité ? ... chiasme.

Nous pouvons envisager deux parcours possibles pour la répondre, en regard de l'impossibilité centrale qu'elle abrite. — D'une part, nous pouvons continuer à insister dans la question de la question, jusqu'à ce que nous soyons parvenus à ramener dans son essence la racine de cette nécessité. Mais nous sommes alors toujours ramenés à ce noyau de peu de la condition du penseur. Laquelle ne nous apprend plus rien pour l'homme.

Une seconde voie serait de poser la chose — en particulier de l'analyse, et de chercher à partir de là comment l'analyse dans ses mathèmes, opère la nécessité de retour au déjà-là : nous y perdrions par exemple la question d'en quoi le mouvement de Augustin-Louis est nécessaire pour définir un Père. Quelle voie devons-nous choisir ?

— Par ailleurs, nous ne pouvons oublier qu'en ces sens, c'est à partir d'une nouvelle doxa que toujours nous procédons : ce que l'analyse énonce, et que nous avons découvert par ouï-dire. De sorte qu'en un sens, nous sommes toujours forcés de nous engager sur la seconde voie. — A l'exception de Freud.

R

Tentons-nous de renouveler le sens de la pièce. Translation de l'être. D'où résulte la nécessité de suppléance dans le mathème, — elle fait comme sable. Et pourtant nous savons ce qu'elle est : elle ne concerne que le nom ! La pièce, en tant que différence du lieu (Knoten). Mais à faire sauter, non ce jeu, qu'il se diffère dans la transparence

absolu des Noms, avec ce paradoxe de plus que le père est déjà assignation à l'Un, et donc à l'infini : quelle peut être le type d'infinité de la chose ? Paradoxe multiple de la nomination du père : transfinité de ce qui arrête. Transfinité qui pourtant arrête un Aleph transfini. Ne pas confondre de ces deux termes.

Nous devons nous en tenir à ce que : d'en reconnaître désignation du père comme ~~à l'assignation~~.

– Ce qu'il faut dire : sans doute ne savons-nous rien de la père-[illegible] de liens. Mais elle ne procède que de ce que : [illegible] la Verwerfung à laquelle manque l'Un-lien peut venir en place de la [illegible].

Ce qui importe dans le lien est alors de dégager les mathèmes qui rejoignent le déjà-là du savoir réel. Or le type de transfinité de cet espace, est le même que celui du NdP. : absolument transfini sans doute, sa relation de transfinité n'en est pas moins assignée à la plus haute puissance.

Ce que règle est arrêté, c'est le réel du symbolique, dont les jeux du déjà-là, qui fait arrêt à [illegible], dans le retour que les mathèmes ont à charge de faire la suppléance, dans la mesure où les mathèmes sont ordonnés en ordonnément. C'est dans la mesure où les NdP, qui sont adéquats au réel du symbolique, et partant au NdP, limités le politique de l'économie.

En regardant sous une forme

Ce n'est que sous l'effet de la science que nous tendons à penser que le mathème doive être consistant, soit relevant de l'inconsistance des multiplicités du sujet. – Mais la science elle-même ne se soutient que d'un seul point : ne pas dire [illegible] de l'exigence de consistance que d'un seul point. Ainsi, c'est de l'assignation à quoi, par quoi elle atteint un réel. Ainsi, c'est de l'exigence de ~~[illegible]~~ (retour du Même du réel que la science doit l'exigence de l'Un (de la consistance). Or cette exigence de retour, on voit que ~~[illegible]~~ l'Un (de la consistance). Or cette exigence de retour, on voit que la laquelle [illegible] de la nécessité d'assigner le réel du symbolique,

nullement la consistance. Ainsi, la question de en quoi lien et consistance sont exigibles dans le mathème, fait-elle problème. Il n'y a pas lieu de s'y tenir. Ceci, parenthèse.

Chose très importante : ne nous occupe que le dogme (en mon sens). Je veux dire que, s'il est de retour qu'il s'agit, ce n'est pas à tout réel. Que nous enseigne Augustin ? De mourir à Dieu, etc. A la dif-férence e.g. des Modernes, qui ne songent pas pour (se) [illegible] la [illegible] cela, l'aile qui nous a effleurés, c'est celle du logos. Ainsi, on le faut bien voir que la question de ce qui nous nécessite au retour trouve pour une part sa solution de sa fin même : nous sommes nécessités à l'ablation symbolique. Ceci suppose que le faire-mathème ne procède jamais que de la nécessité du dire — du réel du symbolique. Ceci guide par là même beaucoup la question de ce qui nous nécessite, et de cette incursion du mathème (du lien).

Ce qui nous nécessite, c'est que par l'effet des régions, nous sommes sans oubli : nous sommes restés relève. Est-ce dire qu'alors nous voulions oublier ? Telle n'est pas la question. Y accéder du mathème serait au contraire moyen, si l'on a dit qu'il accède à l'oubli. Plutôt, peut nous rattacher, on chercher la chaîne qui, à partir de cette absence, nous retient la cause. Mais à sa cause : Qu'est-ce que ? Ceci, pour retenir la cause, comme ceci ne s'opère que dans l'oubli, nous trouvons toujours le lien. Trancher le lien : c'est le résultat de l'absence d'oubli, qui transforme en recherche cette absence, comme oubli de la relève. On trouve le lien, i.e. le réel du symbolique dans la condition du dire non-[illegible] toujours subsistant. Un monde du mythe : le nom ! du père.

Le lien ne cherche guère qu'il est déjà trouvé ; le lien se trouve parce qu'il n'est que l'autre nom de la relève, i.e. le nom du retour de

serait-ce dans l'oubli... C'est la jouissance de l'oubli qui porte nom de lien.

Toute invention serait donc celle d'un lien ; qu'il soit de savoirs tenant aux ~~ce~~ nouements de la relation dans le dire. Ce qui s'imaginera notamment sans doute, c'est que ce lien n'est pas d'esprit, mais lettre. Qu'est-ce donc que la lettre ? L'écart maintenu de ce qui se referme. C'est pourquoi elle est un Ne compas. Ce qui se referme : l'oubli ? Ou peut-être la feuille, qu'il faut maintenir ? Ce n'est pas clair encore. Ce qui se referment, tenant au réel du symbolique : feuille. A ne pas nommer suivant, puisque sans-nom. Toute lettre ne fait que s'ouvrir sans cesse ce qui se referme par sa nature même.

1. Pourquoi le lien, doit-il à la littérature, en tant qu'étant invention maintenue ? Quel rapport l'a, avec le NdP, comme du dire-non ?

2. le lien, mathématique.

Quant au premier point : pourquoi le savoir du lien serait-il moins su que l'analyse ? Pour dire les choses autrement, en quoi le fait d'être su serait-il moins su que de n'y impliquer que moyennant un contrôle celle de la mathème ? — Cette ~~ques~~ question nous porte à une ... ; d'en quoi le savoir serait nécessaire, voire Platon dans Protagoras) ... Ceci ne peut être vrai que si nous définissant du fait d'être su. ... le savoir en tant qu'il opère d'un vide (Reprenons le § 9, i.e. le savoir en tant que la seule et J.-D.). — Mais alors, ne formant-on pas dire que le ~~c'est que le savoir~~ est de mode différence entre les deux savoirs, l'un, de mode d'oubli, l'autre, de renoncer et non de nature.

en vide.

Que le lien trame à la lettre ne sera éclairci que de dire quels rapports les pratiques de la lettre entretient avec le dire, – et avec le réel du symbolique. (Joyce, ici encore.)

– Quant au second point : nous disons "mathématique" le lien qui se trame entre fait de sujet avant toute approche de l'être. Plus radicalement, il nous faudra situer le mathématisme ajouté de deux raisons corrélatives :

1/ la fonction de l'exclusion comme constituante du sujet dans le logos (Descartes).

2/ la dimension de sujet du logos qui caractérise ou accompagne cette exclusion. En particulier, il faudra éclairer la fonction du doute radical, et de ce qui y relaie.

3/ Ce n'est que de là que nous pourrons tenter d'assigner après Descartes et Platon pourquoi la mathématique s'applique au Nombre comme sa figure limite. De là peut-être pourrons-nous alors éclairer la fonction de la F.Q.S. chez Lacan : une formule quantique, serait-ce la définition du mathème ? – Nous en préférerons une autre, qui ne fasse pas appel au Nombre, mais à l'inconsistance, comme Augustin. Nécessité d'écrire, mais au nom de quoi en référence au Nombre ? La logique s'impliquant la logique par nécessité ?

Toutefois, pouvons-nous dire que nous ayons suffisamment éclairci le retour dans le mathème, et sa nécessité ? C'est loin d'être clair. (Cette question reste, très évidemment, pas résolue. Sans doute la p. 44 donne une ébauche.)

- Si nous pouvons dire que la lettre consiste à maintenir un écart qui se referme, — si tel est le lien : maintenir l'écart de ce qui ne peut pourtant se disperser, ne peut-on pas risquer d'y voir la essence du Nombre ? Le Nombre ne serait-il pas la tentation d'objectiver sous la forme de la lettre, l'écart maximal du paradoxe ? Soit un rival du symbolique dans ce qu'il a de plus élémentaire ? S'il en était ainsi, ce serait à cette condition que le Nombre serait "mathématique" ; pour autant qu'il supplée à la fermeture de ce qui se referme. Le quantique, supplé- ance à la faille dans l'écriture.

Le Nombre est donc la tentative de maintenir dans la consistance l'indé- cidable ? Le sujet ? Qu'est-ce donc qui est inconsistant ? Le inconsistance du sujet. Qu'est-ce donc qui est inconsistant ? Mais pourquoi l'Un ne s'écrirait-il que de multiplicités où l'Un ne s'écrit pas. Précisément parce que l'incon- sistance rejoint le sujet. Or c'est dans la mesure où le dire supplée pas, et pourquoi devrait-il s'écrire ? Or c'est dans la mesure où le dire supplée sistance rejoint le sujet, — que le au sujet par le mode de le rejoindre comme faille du S(Ⱥ), peut faire calcul d'une Nombre, en tant qu'il opère une consistance, peut suppléer au sujet. faille qui opère la différence propre à suppléer au sujet, à entendre Tel serait le sens premier de toute formule quantique, au plus général.

● Bilan : Questions.

1 - Sur la proc. [?] tentative de liens, nous sommes muets.

2 - Sur ce que nous suscite à y suppléer, une esquisse de réponse, un change en tout cas : trouver le lien, parce que nous sommes

3 - Reste que, du lien de tout écrit à la transmissibilité : pas sensible.

l'ordre d'un résultat.

4 - Nécessité de dire les deux sens du mathème.

– Tentons de nouer les questions 2 et 3.

Pourquoi, du fait que nous sommes sans outil, devons-nous suppléer?

Nous avons trouvé une réponse importante : la suppléance ne consistant ici nullement à outiller (on a vu pourquoi), elle consiste plutôt à trouver le bien. Pourquoi?

Parce que ce trouver est opération de la relève. Nous avons en effet marqué (au point décisif) que ce trouver se définit au fond de l'opération de la ba-gem. Or c'est là-autour que tout tourne.

Mais ceci est encore insuffisant, restant la question 3.

Faisons donc le saut suivant : si trouver le bien ne peut avoir de sens que d'opérer un dire-non (ce que notre travail nous a révélé), nous reconnaissons que c'est bien là le sens que nous accordons à l'opération de la relève.

Or opérer un dire-non, que serait-ce, sinon opérer le seul sens possible de la transmissibilité, qui est de faire que le dire-non du père advienne? À supposer qu'il n'y ait pas de transmission, mais que le sens de la transmission soit le montage en fiction (etc.) du dire-non du père, nous pourrons alors dire :

l'opération du dire-non consiste à opérer la transmissibilité du nom! du père, ou plutôt, à lui trouver le seul sens possible qu'elle puisse avoir : que le sujet opère comme Autre réalité.

Trouver le bien, c'est donc faire la métaphore de cette relève, mais la faire selon les moyens de l'écrit, vu les conditions qu'exigent la monstration du Dicat. Trouver le bien, c'est opérer la métaphore relevant par quoi (au double accent du mot) à un autre un dire-non s'homo-logue dans l'incursion de la supposition de Sa : dire-non, — qu'il suppose dans l'incursion celui du père.

– C'est ici qu'intervient la question 4.

Eh non ! du jeu, nous avons en effet assez que nous ne prenons le temps pour un simple support ; ni encore, que l'inscription ne se fait pas au hasard.

- Était-il donc déjà-là ?

C'est bien la question en jeu dans le Trancher le lien que nous suivons le temps de l'incarnation du mathème.

Trancher le lien ne peut concerner le dire-nous ! puisque celui-ci, d'une part le conditionne, que de l'autre, il n'est pas d'index support :

Ceci nous ramène donc aux agents de l'ics-

comment les résoudre ?

Nous risquerons ceci : que le Trancher le lien doit en quelque façon désigner la présentation de l'ics, et que c'est à ce prix seulement qu'il peut porter un sujet. C'est à ce prix que [illegible] fait possible l'ouverture ? Mais ceci ne nous donne qu'un principe : pas une méthode. Il nous reste donc à trouver notre Méthode de Division : ce à quoi il faut nous attacher maintenant ; quelle peut être la Méthode de Division qui, somme toute, est [illegible], et permette de s'homologuer à ce qui peut être n'est pas : l'ics ?

Ceci suppose que, ayant acquis le sens de : la nécessité de en passer le mathème retenu (p. 48), nous résolvions dans cette méthode : pourquoi y a-t-il de l'ics ? (Question 4).
doit être pris en deux sens :

Reprise : nos tâches présentes :
Nous nous trouvons devant trois tâches, vu le résultat des p. 48/49.
Nous nous trouvons devant trois tâches, un certain seuil (48).

1 - Quant aux questions 2/3. Nous avons obtenu un certain seuil (48), en retrouvant nos [illegible]. Grâce à ce saut, la question peut alors se [illegible] alors [illegible] :
ses passages antérieurs, elle se formule alors ainsi :

- Comment se fait-il que l'opération de la lettre doive prendre la forme d'un Trancher le lien, et d'une transmissibilité (au seul sens possible) ?

Cette question s'impose par ceci que cette projection donne une métaphore entièrement [illegible] de l'opération de la relation, et qu'il ne nous apparaît pas du tout d'où elle est nécessitée. Si en effet nous avons bien parcouru et démontré les seuls sens possibles de la transmissibilité, et la place structurale du lien, — à vrai dire, nous ne voyons pas encore ce qui les unit, et en particulier, nous manquons tout le fil d'un sens à donner à ce lien. D'où donc procède que nous devions en venir à la formule générale : Nexus, si nous ne devons pas nous en tenir au rôle de la suppléance ?

2 – Seconde tâche : les apories de l'Être. Mais à vrai dire, cette seconde tâche, nous l'avons parcourue et la différence dans la :

3 – Troisième : trouver la Méthode de Division qui d'une part permette de s'homologuer à la père-version de l'Être ; qui de l'autre (et moyennant cela), permette d'expliquer la nécessité des deux sens du mathème.

De sorte que nos tâches sont simplement doubles. Nous voyons qu'une fois considérées les tâches 1 et 3, qui est en somme d'ensemble s'impose : c'est que tendre le lien, qui est ni l'un ni l'autre, ne sort, comme l'enjeu de la Méthode de Division, de la remémoration, mais au contraire de l'ordre de l'oubli, (en raison de la père-version originelle), qui aboutit à l'oubli.

La question préalable qu'il nous faut donc résoudre dans ces deux tâches (et peut-être permet leur solution), c'est de savoir en quoi il y a une crise du sujet qui consiste en un oubli : comme l'est ce qu'à vrai dire les uns et peut-être permet d'articuler, c'est de savoir en quoi il y a une crise de sujet qui consiste en un anéantissement de l'oubli. Sous quelles conditions ceci est-il possible, et quel peut bien en être le sens subjectif de remémoration, celui qui d'Augustin à Freud, nous ramène à la « question du père » ?

Notre question est donc prise dans une ambiguïté à la limite d'un point de renversement.

Nous interrogions en quoi la suppléance du dire permet de renoncer à la Verwerfung, en tant qu'elle ne s'oublie pas assez. Nous voici presque porté à dire que c'est l'oubli qui se trouve permis, et qu'il y a nécessité d'arracher à l'oubli. Or si la nécessité de suppléance peut paraître claire, — il l'est moins de ce que l'arrache à l'Oubli serait nécessité. De plus, de quel étrange oubli s'agit-il là, si nous devons penser par ailleurs que ce soit un Oubli sans oubli i.e. tel qu'il soit condition d'un rappel de cette Verwerfung ? En quoi étrangement l'Oubli peut-il se conjuguer au rappel de la Verwerfung ? N'est-ce pas cela-même la structure du <u>symptôme</u>.

Comment se fait-il en d'autres termes, que la menace de toute [illegible] dans l'Oubli soit en quelque façon analogue à la Verwerfung ?

- Alors : pourquoi y a-t-il l'oubli ?
- Et quelle nécessité à l'arrachement à l'Oubli ?

<u>Ce premier dessin</u> aboutit à une sorte <u>d'impasse</u> qui semble exiger sa résolution d'ailleurs, le passage d'à-présent ayant toutefois permis de montrer :

- la <u>question</u> de la transmissibilité comme telle.
- le sens <u>unique</u> d'une question sur la transmissibilité.
- les sens primordiaux de l'impossibilité qui y est liée.
- purement exacte : la nécessité de transmissibilité (point aveugle de ce parcours).
- Et le sens des <u>doubles-sens des mathèmes</u>, dont il s'agirait maintenant de dégager la structure.

Pourtant reste la question de qui succombe à transmettre le lien.

Il y a peut-être cependant intérêt à ouvrir un :

Second Dossier :

Le Mathème et l'Inconscient.

D'où l'on débattra :

- du savoir déjà là comme ics.
- de la transmissibilité du savoir.
- du double sens du mathème.
- de l'avènement à l'écrit.
- de la ~~nécessité~~ de cette transmissibilité quant au savoir.
- ~~de l'écrit, de l'être, etc.~~
-

Une voie possible : de partir : — du "contenu" de l'ics : qu'est-ce dans son "objet", que l'ics ? (le sexuel, le NdP, etc. et le désir)).

- De sa structure [illegible] : pourquoi l'ics, etc.
- Cette voie (ensuite) permettrait de refrayer la question de l'acte à cet égard (analytique).
- Et par conséquent d'approcher de la question du savoir ics.
- Donc de ses enjeux et solutions.
- Partant, du sens du mathème, et de l'acte quelle conclure, en particulier quant à son double sens.
- Et quoi là-dedans de la transmissibilité ?

~~[illegible]~~

~~[illegible]~~

Il n'y a pas d'origine. Mais dès lors, il n'y a pas non plus de transmissi-
bilité. Une telle transmissibilité conduirait donc qu'il y aurait de l'ori-
gine du sujet. Mais il n'en est rien. C'est nous qui nous originons,
mais où cela ? Dans un sans-fond qui est précisément notre renon-
ce d'absence d'origine. Nous nous originons dans l'absence de toute ori-
gine. Cette absence est le renoncement premier de l'invention Sd. Qui dit
absence d'origine dit artifice Sd ; mais inversement, qui dit
invention du Sd dit que la transmissibilité d'une origine
exclut la trans-
n'est pas. La position du sujet en termes d'institution
missibilité.

C'est précisément à cette absence d'origine où nous nous renon-
çons et que nous renonçons (en la renonçant), que procède le vrai
[illegible] et ce qui vient faire origine à
du jeu. Le dire-non du jeu, [illegible] une simple condition de fiction. Le dire-
celui qui parle, — mais non une simple condition de fiction, mais (secondairement)
nous vient à la fois suppléer au sans-fond, renonçant le sujet au vide.
cette suppléance procède du renonçant ; d'où il projette le sujet dans le sans-
fond à cette absence même, [illegible] que ce [illegible] qui
fond. La Verneinung n'est pas [illegible]
la Verwerfung peut donner un absence de réponse.

Il apparaît alors que la métaphore paternelle est ce qui fait
— autant à partir du dire-non, — autant
venir dans l'inceste le sans-fond, à partir du dire-non, — La Bejahung et la
qu'elle permet au sujet de s'y renoncer. — La Bejahung et la
Verwerfung ne sont donc que les deux modalités fondamentales par
lesquelles l'être parlant s'[illegible] dans le vide de son absence de renonce-
— À une différence près, du dire-non !
L'inceste est
Alors le sens structural de l'(inc) devient clair : l'inceste est
ce qui fait venir l'absence d'origine dans le refoulement [illegible].
I.e. qu'il a [illegible] une configuration de fiction qui s'institue au

dire-mun pour y trouver pas-texte de son dire, en tant qu'il s'y origine-t-il. Le premier prendre cèdent à l'iès, c'est de passer qu'il y aurait transmissibilité [illegible] parlé du dire-mun – alors que il est qui en [illegible] le sens-clair qu'il en résulte du dire – [illegible] qui en [illegible] [illegible] le sens-fond.

– Il faut donc dire que l'iès est l'inédit du sens-fond. Mais pourquoi dit-il (et comment peut-il) y avoir un tel inédit ?

– L'iès, c'est ce qui résulte de l'inscription en forme de premier mensonge, de la transmissibilité comme du dire-mun faisant sens dans l'inédit : l'absence d'origine du parlêtre.

Et c'est ce qui nous mathème et transmissibilité : c'est que le mathème comme suffisance et retour dans le déjà-là (i.e. au Vide), résulte de l'inversion en transmissibilité de l'absence d'origine. Toutefois, cette différence suffit. Elle a rendu raison – et du mathème, c'est encore [illegible] – et du double sens du déjà-là, – ~~faut donc [illegible]~~.

Si on les redouble quant à la transmissibilité ne doit pas être faite, i.e. se réduire à un exercice d'école, il nous faut en tenir à un [illegible] ici dans son rapport à l'homme que nous entend [illegible] dans ce langage renoncer de même à nos copains quant à ce [illegible] ment. Nous l'iès, (ce) qui est dans le même lieu, que nous avançons ? Il nous faut pour cela remarquer votre [illegible] le [illegible] ? Qu'y aurait-il à [illegible] nos savoirs parcours.

1 – Qu'est-ce que dans l'iès impliquer la transmissibilité ? Ce qui doit donc falloir que 77 [illegible] soit transmis le point où [illegible] ~~[illegible]~~

– Ceci : si la psychose existe, elle a donc fallu pour que le sujet puisse être pris dans le dire-mun.

2 – Qu'est-ce qui dans la transmissibilité, implique Lieς ?

– Ceci, que s'il y a nécessité de transmission, c'est donc qu'il y a qqch. à arracher à l'oubli.

– Mais d'autre part Lieς est en antinomie avec la transmissibilité, puisque si tout est déjà là, à quoi bon transmettre ?

– Ainsi, il est nécessaire de transmettre puisqu'il faut arracher à l'oubli. – Mais transmettre, c'est supposer le déjà là qui rend la transmission inutile. – Antinomie.

– On [illegible] peut-il penser que le transmettre conditionne qu'il y ait du déjà là ?

– Bref, la transmissibilité est-elle condition du sujet (Bejahung)

– Bref, la transmissibilité est-elle condition du [illegible] : il faut – mon antinomie suppose telle Lieς ? Il y a ici du nouveau : il faut distinguer deux types de transmissibilité :

– celle qui conditionne la possibilité du sujet (Bejahung).

– celle qui, supposant ceci, fait mathème quant à ce déjà-là aussi [illegible] et l'arrache à l'Oubli du ref. primordial.

Mais comment sont nécessités ces deux sens de la transmissibilité, et en particulier quant au second ? il les deux sens du mathème ?

Ce double-sens s'expliquerait-il le double-sens ?

Mais comment expliquer ce double-sens, sauf à ~~[illegible]~~ échouer sur la séparation des genres.

Restait à ranger ce double-sens. Comment ces deux sens de transmissibilité se nouent-ils ?

Ce qui est important dans Lieς, ce n'est pas seulement que le sujet y soit mis tellement qu'il soit déjà là. C'est que :

– Il y a des sujets qui ne sont pas psychotiques … c'est plutôt qu'il n'existe que trop.
– Ce n'est pas que l'homme n'existe pas : [illegible]. Notes pollinies : arriver à y mettre un terme.

comme inscient. Et 2/ surtout : que la prise en considération dans le dire de ce "se fait" change le mode du sujet. Ce changement de position du sujet quant au dire, c'est là l'essentiel de ce qui est lié. Ceci implique une théorie des modes du sujet, que l'on peut formuler en divisions de jouissances (voir à ce propos ce que la jouissance doit au dire).

Une question importante s'avance : nous étudions déjà justement qu'il y ait transmission du père au fils, ainsi un mythe [illegible] à suppléer. — Mais dans le dire-non. Exquisément ainsi la question de la psychose. — Nous amène un [illegible] cette question, juste en somme dans sa version, nous amène [illegible] — et quoi ment sa [illegible] ceci : si l'analyse ne se transmet pas, — et quoi si l'analyse ne se transmet au fils (et pour lors le transfert ? Pourquoi un père ne transmet pas de cause de non-existence) ; de même le transfert ne transmet pas de l'analyste à l'analysant. — Mais alors, si quoi là et comment l'analyste ne peut donner la direction de l'acte, comment l'analysant peut-il la trouver ? Ceci nous ramène aux anticipations de l'acte. Si on les déduit, ceci pourtant : l'acte. Si on les délivre, ceci pourtant :

— l'analyste donne l'occasion du risque dans l'acte. Il ne
— Rien ne lui est transmis.
transparemment rien. Rien ne lui est transmis dans le transfert. Et dis les autres
— L'acte analytique est le risque dans le transfert.
— Il n'y a pas transmission mais transfert.
— Il n'y a pas transmission, devant une tâche primordiale, mais entre transfert et transmission, de savoir que dans un transfert nous devons penser qu'il s'agit de savoir que dans l'analyste fait l'essai.
— Ceci suppose-t-il la question de ce dont l'analyste fait l'essai de [illegible] ? Sûrement pas, au contraire. Mais ceci exige un réexamen de cette face de ce que l'analyste désigne et dont il fait la question. Comment, si l'(a)(y a-t-il) la trans-
— Pourquoi l'analyse, et comment, si l'(a)(y a-t-il) le transfert ?

la forme analytique du paradoxe sophistique est la suivante : si tout est déjà là dans l'ics, à quoi bon une analyse, ou tout du transfert ?

Ce que nous tentons de retenir, c'est en quoi se nouent nécessairement ics et transmissibilité. Nous partons en effet de ce principe, qui fait la raison de notre tâche, qu'il n'y a aucune transmission, mais retour à ce qui était déjà. Autrement dit l'ics.

Mais notre position engendre un paradoxe qui n'est pas sans analogue dans le texte de Platon. Si en effet nous posons que l'acte analytique est retour au déjà là, — à quoi bon une analyse, et que pourrait bien signifier le mouvement du transfert, si toutes choses sont déjà dites ? Ainsi la perspective d'un retour comme principe de l'acte qui pose l'ics semble annuler la portée même de cet acte.

Pour éclairer le sens, il est bon de nous référer à Platon lui-même, confronté à une impasse analogue. D'où procède en effet l'argumentation du Ménon ? — D'un paradoxe, lieu commun de la sophistique, c'est que rien ne saurait s'apprendre, puisque en particulier, à quoi bon apprendre ce qu'on savait déjà, et comment chercher ce qu'on ignore ? La réponse de Platon consiste à montrer que ce paradoxe se résout moyennant une double torsion : D'une part, ce qu'on apprend, ce qu'on reconnaît, c'est ce qu'on savait déjà, et rien d'autre. Mais de plus, ce qu'on savait déjà est tombé dans l'oubli ; et c'est dans la mesure où est oublié, signe qu'il y a nécessité d'apprendre. Platon, par un tour de force remarquable, parvient donc dans une torsion singulière, à identifier ce qui se sait et ce qui est oublié ; ce qui se sait, cela est oublié ; et l'oubli est le signe du savoir. Telle est la fonction de la démarche aporétique de Socrate.

Mais cette double torsion de la réponse platonicienne serait encore insuffisante, si Platon ne la faisait suivre de deux démarches qui seules lui donnent sens.

D'une part, ce qui ~~est~~ est essentiel dans cette séance, si le savoir est analytique de l'oubli, c'est dans le mouvement du sujet qui ramène au de l'oubli au su. Ce qui donc importe, c'est ce travail lui-même du retour, plus encore que l'objet du retour. Si l'intérêt du retour ne pouvait pas préalablement à sa certitude, le processus ne le serait pas non plus. Or, le processus devient par l'élasticité de l'oubli et du su, la préalable du savoir. Le retour au savoir, en tant que processus de la différence du savoir dans l'oubli, devient l'essentiel de l'acte. Telle est concrètement la structure du transfert. Ce n'est que dans la mesure où la position de l'ics en tant que déjà là règne, qu'il y a sens à jouer le transfert, comme l'essence même de l'acte que je fais retour. Aussi, c'est l'acte comme tel de l'opération du sujet dans le mouvement de retour, qui prime sur l'ics savoir de ce retournement.

Mais cette première question se redouble de cette autre, qui ne l'est pas moins importante, la conditionnant plutôt d'une autre point : pourquoi le sujet est-il nécessaire à accéder le su à ~~[illegible]~~ revenir ce point l'oubli ? Somme toute, que l'oubli règne, ~~[illegible]~~ est-il nécessaire que le sujet ait à lien ? Par quel mouvement est-il nécessaire au savoir déjà là ? Mais alors, s'engager dans ~~[illegible]~~ le retour au savoir déjà là comme tel, adéquat pour le que est-ce donc qui, dans ce mouvement, n'est pas le savoir qui est changé en sujet ? En d'autres termes, en quoi le sujet est-il lui dans l'acte (puisqu'il est déjà là), même changé ?

Pour répondre, nous devons ~~une~~ fois de plus interroger le statut du "savoir déjà là". Quelque chose de tel a-t-il l'ombre d'une existence ? Partons ici d'une définition bien-connue, i.e. relevant de l'opinion (droite) l'opinion est toujours droite. Nous allons voir ce que ceci signifie. Qui ne sait ce qu'est un homme ? Qui ne sait ce qu'est une femme ?

Ce qui caractérise l'opinion droite c'est que, un homme, une femme, elle sait ce que c'est. Elle en a ouï-dire, et d'ouï-dire, celui-là est évident. Comment se fait-il que l'opinion droite (la doxa) sache ce qui est le "réel" (pour ainsi nommer la chose) ? — Cette question prend tout son relief de ce qu'il y ait des sujets qui, de fait, n'en sachent rien. Mais suspendons un instant cette question, pour noter encore ce que nous enseigne Platon. Ce qu'il nous dit, c'est que Socrate ne sait rien, ni [illegible] ce qui est des choses d'amour. Notons que rien n'est moins évident que de ce dernier registre. — Mais quant au reste, que Socrate ne sache rien, voilà le fait central. C'est bien en quoi il entre en contradiction avec la doxa, au titre de l'épistémè. Si Socrate est obligé de s'engager comme sujet dans la voie de l'épistémè, c'est bien en effet parce qu'il n'est pas d'autre [illegible] que la donnée d'une [illegible] de vide, il n'est pas d'autre [illegible] que le savoir formel de la [illegible] comme telle. Socrate supplée [illegible] que le savoir ne s'énonce en une chaîne de raisons. Ceci ne peut rien savoir qui ne [illegible] comme contre[illegible] c'est la conséquence de l'effet de structure qui le situe comme contre[illegible], qu'il ne sait rien, qu'il retrouve d'Amour. C'est dans la mesure où il ne sait rien, qu'il retrouve l'amour, contraint à [illegible] que selon la voie d'un savoir lui-même vide.

— Quelle mesure à ce vide de savoir, on le dira plus loin.

Ce qui ici nous importe est ceci : en quoi le savoir (de l'épistémè) est-il transitoire à suppléer au défaut, le savoir vide des chaînes de raisons, est-il [illegible] quant aux choses de l'amour ? [illegible] Chez Socrate, de la doxa quant à l'amour lui fait défaut — car c'est dans la mesure où la doxa quant à l'amour [illegible] suppléer par la voie du savoir défaut, qu'il est alors contraint de se situer comme sujet. [illegible] et de dire ceci pourtant dont il s'agit [illegible] pas en nous transfert, et de dire [illegible], si nous ne la [illegible] pas en nous Cette question serait insoluble, si nous ne [illegible] ?

— ce que la doxa peut bien savoir ? La doxa ne sait [illegible] demandant, — cette question est bien simple. Ce n'est pas

La réponse à cette question est bien simple. La doxa ne sait absolument rien. La doxa n'est qu'un semblant de savoir. Ce n'est pas que la doxa sache quelque chose : c'est que de son absence de savoir, — elle ne [illegible] rien savoir. La doxa n'est rien de plus

que la maintient, sous une condition de semblant – d'où ce n'en rien vrai
savoir ~~quoi~~ quant à ce qu'elle suppose du Être lien-commun. C'est pourquoi la
doxa est toujours douteuse : elle se maintient dans la seule condition de
semblant par quoi un sujet ignore tout de sa vérité. Mais c'est aussi
pourquoi elle est toujours inadéquate quant à son objet : c'est qu'à la diffé-
rence de l'épistémè, elle refuse de porter en elle-même le siège de son objet,
que l'épistémè au contraire ose appréhender au mieux en s'en mesurant à
la mesure de ce qu'elle porte.

Si donc en conditions la doxa se coupe de son objet et ne sait rien, puisqu'elle n'en existe
par ailleurs l'épistémè ne sait de son objet rien, — quelle différence entre les deux ? Quant
quels rapports à son sujet, — quelle différence entre les deux ? Et ceci nous apprend sur la structure de
à l'objet du savoir, aucune. Et ceci nous apprend quelque chose d'important : il n'est de savoir que d'un sujet – le
savoir, quelque chose d'important : il n'est de savoir que d'un sujet – le
savoir est fondé sur une forclusion constituante du réel qui fait ou con-
si, constituant comme relatée. Le savoir ne veut du réel
rien savoir, mais il le retient comme l'empreinte de sa castration.

Ce qui ~~[illegible]~~ distingue doxa et épistémè n'est donc pas l'objet,
mais c'est ~~[illegible]~~ le mode du sujet. Le sujet en tant qu'effet de ça, se
constitue comme témoignage d'un sujet constituant pour le fait d'exister
au-devant de ce sujet. Un quelque chose à dire de la faille du sujet. Mais,
central de l'Être, et le lieu d'existence de la forclusion dans les modes du
ni dans la doxa, le sujet se trouve ~~se~~ forclos dans l'ombre d'un réel sans les marques
semblant redoublé par quoi se même l'ombre dont ce n'est pas ici la doxa
de l'évidence, — par un effet de ses signes, intolérable à cette
demande complète, il ne peut qu'un sujet soit assez ce qu'il est
donner imaginairement du savoir pour n'être pas sans savoir. D'où pas
l'objet du savoir : lieu de contrôle des qualités, lui-même.
l'objet du savoir : lieu de contrôle de rapports à ce réel qui fait retour en
ce sujet, la tentative au nom de rapports de raisons, par moins
symptôme, par l'épistémè d'une doctrine de raisons ; pas autant
forclusive que la doxa, mais qui, de fait, place au cœur comme à
un rapport d'être, fait retour au sujet dans le savoir, n'est jamais que
que de dire comme acte,

de dire le vide.

Quant aux complexes échanges qui ici règlent la danse de la jouissance entre les deux êtres, et de la différence des semblants, nous n'en dirons rien, la question n'étant pas nécessaire dans ce contexte.)

Qu'est-ce donc que le savoir déjà-là ? Quel peut bien être le sens de l'ICS en tant qu'il est mis en jeu dans le transfert ? Que peut signifier un savoir refoulé et non retrouvé ? C'est à partir de la structure propre de l'épistémè que ces questions pourraient peut-être s'éclairer pour nous. C'est à mon avis justement la dimension modale de l'épistémè, [illegible] du vide. Un savoir vide : belle [illegible] il se concerne à l'appeler [illegible] qu'on savait-il ?

[illegible], ce que cela veut dire, qu'est-ce que [illegible] est l'épistémè. Pour le désormais, allons faire nous rappeler [illegible]

Pour le désormais, c'est que le vide de savoir qui s'ignore dans le symptôme. Ceci nous ici fait insistance : c'est que le vide de savoir qui s'ignore dans le symptôme. Ceci nous est annulation de son statut de sujet pris dans le symptôme [illegible] le vide de savoir pourquoi le sujet [illegible] est l'effet du refoulement. L'al-[illegible] peut savoir ne sachant pas, est l'effet du refoulement [illegible] dans le savoir [illegible], est [illegible] que le refoulement [illegible] un savoir qui [illegible] de savoir [illegible] ? De ce savoir nous [illegible] l'attention d'un [illegible]. Mais que veut dire ceci [illegible] dans les [illegible] l'effet de la [illegible] ? C'est [illegible] ? Et [illegible] refoulement [illegible] ? Comment dans ces conditions [illegible] refoulement [illegible] ce que nous discutons. [illegible] étrange, que le refoulement [illegible] conséquence [illegible] savoir ?

Manques des savoirs ?

(Cf : Les manques dans la doxa
Les manques dans l'épistémè :
– le savoir vide de l'épistémè.
– le savoir comme retour.
– le rejet [illegible] du malheur II avec I)

(Noulez : le Umsprechung de tous les savoirs. Raisonné [illegible]-
tone.
Mathématisme : doctrine de la forclusivité de la Raison à l'endroit des Logos. Pas d'autre définition, que de n'a rien oublié aussi ; De lui seulement, le nombre.)

Plan :
1 Le refoulement veut dire que la doxa perd son évidence et se trouve réduite à son [illegible], pseudo-savoir.
2 - D'où à la place le savoir de l'épistémè qui revient au [illegible], [illegible] au autre mode du sujet.
3 - Le savoir est retour au [illegible]. D'une part, renonciation au [illegible] de l'être. Opération de retour savoir ; de l'autre, retour à ce qu'il est entre dit [illegible] du sujet.
4 - Le mathème II rejoint le I en ceci, qu'il ne fait que donner corps à la renonciation au [illegible] de l'être, mais, sur le mode vrai où elle devient [illegible] (à partir de) temps de séparer : du dire.
5 - Nécessité de l'analyste : qu'il y ait dire sur la condition de dire. [illegible]. Dire sur la condition de dire. [illegible] à l'aller : modification des [illegible].
6 - [illegible] du transfert et nécessité d'analyse du transfert. [illegible] et un savoir. Tel est le [illegible] du transfert. [illegible] sujet quant au dire. etc.)
[7 - Mathématisme : son seul sens. etc.)

Le savoir déjà, en ne faisant que désigner le réel du symbolique (la nécessité de la faille). Il faut alors expliquer pourquoi de ce fait, il était oublié. (Sens I du mathème). Le sens II du mathème est [illegible] dans une ambiguïté, puisqu'il s'agissait de distinguer le réel du symbolique et le savoir qui le désigne, [illegible]

A supposer que un sujet soit, par exception, à chemin de l'oubli, et qu'il ait de ce fait à y suppléer ; il reste alors à expliquer comment cette nécessité de suppléance revient pour lui exactement à l'oubli ? [illegible] pour lui l'absence de souvenir au sujet. elle se supplée que d'être prolongée jusqu'au bout ? Et comment est-ce possible ? Car le sens qui en reste, c'est qu'un tel résidu est impossible, et que [illegible] qui [illegible]. De sorte que ici, la question s'est retournée, qui [illegible] l'oubli ~~[illegible]~~ reste. [illegible] n'est plus seulement de savoir pourquoi marcher à l'oubli, mais encore de savoir pourquoi la [illegible] de l'oubli, de reste impossible, [illegible] en quoi cette [illegible] — si elle devient la difficulté du sujet ? En quoi [illegible] à suppléer [illegible] à était possible — serait-elle de nature à suppléer [illegible] l'exception inaugurale ?

● Questions restantes :

1/ Quelle nécessité y a-t-il à marcher à l'oubli ? comment les
2/ Pourquoi y a-t-il deux sens du mathème ; comment les nouer.
3/ Que signifient les deux sens de la transmissibilité ? Soit celle qui retourne à l'oubli ? [illegible] celle d'où résulte qu'il y ait sujet ; et celle qui retourne à l'oubli ? Pourquoi le mathème serait-il l'oubli ?
4/ Pourquoi le mathème serait-il l'oubli ?
déjà-là est-il l'oubli ? [illegible]. Par quelle
5/ S'il n'y a pas transmissi~~bilité~~ [illegible], il y a transfert. Par quelle nécessité le déjà-là doit-il être opéré dans un tel mouvement ?

Note : écriture (l'épistémè), c'est [illegible] la faille, qui [illegible] la faille. Pourquoi s'oublie telle [illegible] s'oublie. Pourquoi [illegible] l'épistémè ? Pourquoi y tourne-t-il du dire ? Mais le dire n'est pas l'épistémè. [illegible] ? Dire et épistémè.

(La question du frayage des chemins, la Question même incontestablement Heidegger à une [illegible] d'écrire. Cette chose, que nous pouvons situer comme un discours de l'hystérique (les déjà dits), manque beaucoup. Elle manque en particulier que la Verwerfung [illegible] est incontournable, à ne serait capable de frayer autre chose [illegible] et [illegible] le premier de ce sujet,

— Or ce que je pense est lien au [illegible] le premier de ce sujet, et que de là procède l'analyse (dans le discours de l'hystérique).

Mais n'est-ce cette remarque qui doit se ramener dans le cours de mon travail, au déplacement suivant : n'y a-t-il pas en effet à passer [illegible] les question de l'Un (du [illegible]) ? Cette question n'est-elle pas celle qui parait à un désir d'écriture de signes dans cette conjoncture ?

Bref, n'y a-t-il pas en effet fallacieux textes du [illegible] pour les rapports entre l'Un et la Verwerfung quant au sens doux des mathèmes, et quant aux rapport de l'analyse à la science précisément ?)

(Que la [illegible] soit écrit, voilà ce que j'[illegible] [illegible], mais [illegible] d'inclure le réel. Dont une analyse [illegible], à condition que cette [illegible] [illegible] qui elle ne peut suppléer que d'écrire, à inclure le réel, c'est la difficulté [illegible]. Bref ce [illegible] des discours analytiques sont [illegible] la garde de l'[illegible] [illegible] qu'il faudra situer dans la particularité ce que l'analyse soit un discours.)

REPRISE :

① Qu'est-ce donc qui noue ics et transmissibilité, par delà la question préjudicielle du déjà-là comme obstacle à une transmission ? En quoi dans le déjà-là et la transmissibilité se conditionnent-ils ? Voilà la question. Chez Platon, le problème ne se pose pas. Chez nous non plus : il n'y a pas de transmission. — Mais il reste que nous faisons droit à la question du transmissible, qui au reste, semble s'imposer à nous comme incontournable en deux endroits. Le premier, c'est que si tout sujet n'est pas psychotique, c'est donc qu'il a reçu quelque chose qui l'introduit à la parole. Le second, c'est que la nécessité de l'analyse devient inexplicable si le déjà-là de l'ics suffit à régler la question.

A cette première question répond le sens I du mathème : il y a de l'ics parce qu'il y a eu transmission du père au fils.

A la seconde, répond le sens II : transmissibilité est le mode particulier de retour au déjà-là qui est nécessité dans la pratique, étant à rendre compte de ce qui nécessite à cette différence de la pratique. Soit à la différence du sens I du mathème.

En sorte que ce sont les deux obstacles que nous rencontrons qui donnent leur forme régulatrice à la question du transmissible, et à nos réponses.

Le mathème au sens I résulte de la transmission I, le mathème au sens II résulte de la transmissibilité II. Tel est notre premier résultat. Voilà le second. Notre solution

Entre les deux : le transfert.

est donc de style platonicien : c'est l'Oubli seul qui est responsable de la nécessité du retour. Toutefois, la question se complique pour nous en deux points : celui de l'absence de transmission I (psychose) ; celui de la raison de l'Oubli que Platon n'aborde pas explicitement

(etc. de la nécessité du retour), que P. élude dans la mesure même de ce premier oubli (du premier point). Ou qu'il ne justifie que fort mal, et comme limite de sa doctrine (Ménon, Gorgias, etc.).

✗

② Devrions-nous dans ces conditions, conclure que la transmissibilité existe, dans les limites étroites de la parlance de l'être, qu'elle conditionnerait ? Ceci n'est pas pour nous convenir. En sorte que nous devons tenter de réduire les difficultés présentées par le double refus concernant, ce qui doit nous amener à expliquer pourquoi il y a ces deux sens du mathème. (Ce qui sans doute ne peut se réduire que moyennant le tiers terme du transfert).

Le mouvement nécessaire de liens au mathème et à la transmissibilité est donc provisoirement le suivant :

~~— Il n'y a de liens (de savoir déjà-là) que parce qu'il y a eu transmission.~~

~~— Il ne peut y avoir position de liens que moyennant une transmission~~ Et c'est parce qu'il y a de liens ~~nouvelle dans le mathème II,~~

~~Et nous faut tenter d~~

que nous sommes nécessités à réduire ce mathème II.

Il nous faut tenter de dégager la chaîne de raisons de ces deux énoncés.

✗

③ Tentons d'éclairer la première chaîne.

1 – Qu'il y ait du déjà-là, nommons-le : réel du symbolique.

2 – Pourquoi le déjà-là serait illocalisé (liens) ?

3 – Qu'est-ce qui impose de penser que le déjà-là soit de l'ordre du savoir ? Pourquoi le déjà-là est-il de l'ordre du mathème, i.e. savoir, pas plutôt du réel, ou mieux encore de l'instinct) ou voir (pourquoi ne plus le déjà-là est-il savoir ?

Par quelle nécessité le déjà-là, pourquoi devons-nous poser que

4 – Plus loin, et avec Platon, pourquoi devons-nous poser que le déjà-là dérive du Symbolique (en un sens plus général) ?

6 - Comment se fait-il que le déjà-là implique une transmission sans qu'il y ait oubli ? En quoi la transmission est-elle condition et de l'oubli, et du savoir ?

7 - Quel sens faut-il accorder à une telle transmission, si on se refuse à penser le rapport d'un "individu" à un autre "individu" (insémination). Il n'y a pas d'insémination. (Simon peut-être magnifiquement l'Esprit ?) [n'se transmet que le dire-non.]

(Tout ça n'a l'air de devenir passablement homme-actuel. Peut-être que avec un peu de chance, nous allons finir par savoir pourquoi Platon l'était.)

[(5) - D'une autre façon, pourquoi dans au terme de déjà-là la question du symbolique ? De quoi ceci se nécessite-t-il ?]

④ - La seconde chaîne de raisons est apparemment plus facile à développer : c'est uniquement dans la mesure où nos sens nous font encore défaut :

1 - En quoi la position de Lieu implique telle le mathème II, soit un (écriture) ?

2 - En quoi ceci (l'égalité) est-il transmissibilité qui est à Lieu ?

3 - En quoi cette transmissibilité II fait-elle partie du concept de Lieu ?

4 - Qu'est-ce qui dans Lieu, nécessite ou transmissibilité dans le mathème ?

On sent ce que ces questions ont encore de formel.

⑤ C'est pourquoi il nous faut tenter de dégager d'abord les lieux d'insistance qui, dans la chaîne I, justifient l'insertion de la seconde chaîne.

Examen de la chaîne I >

- question 5 : Démarche : tout s'ordonne de ce point. Ce qui en découle en effet est ceci : il ne peut y avoir de question du déjà-là que dans la seule mesure où c'est du symbolique. Tel est également la démarche de Platon. Supposons en effet que le déjà-là soit du réel : la question de : pourquoi le déjà-là tombe d'elle-même. En effet, le réel est toujours là. C'est le mode propre de son Être. Mais aussi le réel est toujours dans l'instant. Le réel ne perdure pas, ou plutôt, il n'a pas de temps. On ne peut donc poser la question d'un Être déjà-là que pour quelque chose à propos de quoi la question du temps se pose. Or ceci ne peut être que du symbolique. Le symbolique, c'est ce à partir de quoi se pose la question du temps. Le concept, c'est le temps. Le temps, c'est le concept étant-là. Ainsi un déjà est un mode temporel du symbole. C'est à ce titre seulement que la question est ouverte.

D'où la nouvelle question : qu'est-ce qui, du symbole, exige la modalité du ~~...~~ déjà-là comme temps ? Pourquoi le symbolique implique-t-il temps ? Le temps est le temps de la perte. Ce n'est pas seulement que l'instant soit manque de temps. C'est que le temps est la perte. Lié au symbolique.

Développer ici la question de la temporalité et du mode de temps du déjà-là..

Pourquoi le symbolique comporte-t-il le déjà-là comme son mode décisif ? La question prend ici un autre sens.

⑥ - La question 3 s'en déduit donc apparemment très vite : si c'était du symbolique, alors c'est du savoir. - Mais pas si vite ! Là n'est pas en effet la difficulté. Celle-ci porte en deux points. Le premier est le suivant : si nous tentons de résoudre l'aporie

du déjà-lu au moyen du déplacement qui consiste à dire le premier temps avoir été réel (Solution de J.D. à laquelle j'ai un temps souscrit cf. D. 10 et 11) [Discussion de 76], cette solution est apparemment fort-bonne. En fait elle fait des difficultés. Celle qui nous intéresse ici est la suivante : elle exclut que le premier temps ait du réel, puisque nous venons de dire que là, il ne peut y avoir que du savoir (du symbolique). Aussi, autrement. Il nous faut donc maintenir que le premier temps est savoir, avec les difficultés subséquentes.

La seconde difficulté est la suivante (elle est à vrai dire un avantage réel) : que veut-on dire par savoir ; et pourquoi pas l'instinct ? S'i par savoir on entend l'adéquation à une "fin", il est clair que l'instinct est un savoir. Aussi, la théorie platonicienne n'est de reste pas incompatible avec une théorie instinctuelle de l'être. Et c'est bien en effet ce à quoi P. aboutit. — Mais le savoir n'est d'aucune fin : il est d'inadéquation absolue à sa cause, qui est manque. C'est précisément pourquoi nous parlons de savoir : c'est le symbolique en tant qu'il manque (au (le) réel. Le savoir, du réel, ne veut rien savoir. Il le réduit à l'impossible.

Aussi, la raison générale qui explique que le déjà-lu soit savoir, c'est, inversement, que le déjà-lu ne suppose que du symbolique, qui lui-même, implique savoir.

Ici s'ouvre donc une autre question (3') :

— Comment devons-nous penser la structure du savoir dans ses rapports au réel en tant qu'il le manque ? Que dit-il là y avoir de structure ? D'effets de contour et de limite des côtés qui impliquent que l'on introduise le Nombre (l'Un) ?

(7) — Restent donc les questions : 1 – 2 – 6. (Puis 7).

– Les questions 1 – 2 – 6 font un groupe.

– 6 et 7, un autre groupe, recoupant du premier.

– Soit le premier groupe :

Les questions 1 et 2 pouvant à certains égards se résoudre sans la question 6. Toutefois ce que nous devons dire, c'est que c'est uniquement à partir de ce que disjonction 6 que le croisement de 1 et 2 peut se faire. Quoi qu'il en soit, examinons d'abord ce noyau :

Ces questions témoignent de ce qui dira d'une ambiguïté essentielle dans le concept du déjà-là. En son premier sens, le déjà-là, c'est le réel du symbolique, i.e. l'événementielle de la Verwerfung. Tel est le sujet inaugural. (C'est que cela est versé dans du parlêtre).

Mais ce qui injecte la question 2, c'est le refoulement primordial (pour parler, dans le refoulement) :

La question 1 doit donc être renversée :

– C'est parce qu'il y a réel du S., soit du symbolique, et c'est parce que la modalité temporelle fondamentale du symbolique est le déjà-là, que le S(Ⱥ) est déjà-là.

Mais la question 2 s'annonce d'un déplacement plus difficile. En effet, nous savons maintenant que le noyau du ref. prim. est la Verwerfung du sujet.

Mais ressurgit alors dangereusement la question : Pourquoi doit-il y avoir refoulement primordial ?

– Pourquoi doit-il y avoir-t-il ?

– Comment celui-ci s'opère-t-il ?

– De plus, la connexion avec ces deux questions en surgit une troisième : par quelle nécessité (et possibilité) est-il possible de savoir au déjà-là (tel qu'il existe en nous).

Ce que nous pouvons dire est ceci :

– A la question seconde : c'est elle qui nous mène à la nécessité de la question 6 et 7 ; nous dirons : le mode d'opération de r.p., c'est le dire-non du gène.

– Ainsi, nous devons dire : s'il y a transmission, celle-ci s'opère selon le dire-non du gène (questions 6' et 7')

– De même les questions première et troisième nous mènent à la question 6, laquelle est donc appelée nécessairement. Mais ici commence la difficulté :

d'où vient-elle ?
S'il doit y avoir nécessité d'altérité, comment peut-elle être liée ?

– Or, si cette nécessité existe, en quoi
C'est de là que surgit la seconde chaîne de raison : elle fournit un retour
l'existence de l'être exige – telle est-elle – la chaîne de raison est-elle déjà là ? On voit que la seconde chaîne est appelée nécessairement par le fait de notre position de la première. Par quoi il apparaît que c'est à partir de la seconde chaîne comme d'un fait, que nous avons pu penser la première. C'est dans la mesure où nous sommes pris dans la seconde que nous pouvons développer la première – fondamentale !!

[illegible] Penser que dans la mesure où nous sommes pris dans la nécessité des retours (chaîne II) que la chaîne I peut nous être dévoilée.
Qu'en signifie ceci ? Énigme !!

Nous nous trouvons ainsi devant deux questions décisives :

(8) S'il doit y avoir transmission, c'est selon le mode du dire-non du gène (questions 6 et 7). Or, c'est donc dire qu'il y a un

noyau minimal de transmissible -

Et ce noyau minimal est annoncé par le dire-non.

Question 6' : En quoi le dire-non serait-il transmission minimale ? Pourquoi cette transmission est-elle annoncée comme un oubli ? Quand dire qu'il y ait oubli ? Quelle est la nature de l'oubli remémoré ?

Ainsi, l'obstacle se dresse plus durement encore. — Mais réduit à sa racine.

4/ De plus (question "2") : si la nécessité d'oubli règne, c'est donc que nous l'avons [lue?] assez pour y accéder : la seconde chaîne est de fait annoncée comme notre fait. Pourquoi la face est-elle aussi faite de la chaîne 2 ?

Il apparaît ainsi une contradiction constituante du noyau : d'une part il y a nécessité d'oubli ; de l'autre nécessité de la lettre dans la chaîne 2. Qu'est-ce qui tranche cette contradiction ? Pourquoi l'analyse ?

Nous nous trouvons devant deux tâches :

1 – trancher la contradiction.

2 – Éclairer le sens de la chaîne 2 –

⑨. De surcroît, il nous reste à résoudre le noyau de la chaîne : à savoir qu'il y a transmission dans le dire-non du père. Comment s'en arranger ?

⑩ Ces deux champs de travail sont apparemment disjoints. En fait, ils se nouent étroitement en un paradoxe : Comment se fait-il qu'une transmission nécessaire soit cause d'un oubli, que toute autre transmission se ~~[illegible]~~ propose précisément de lever en y retournant ?

C'est dans ce paradoxe singulier que les chaînes 1 et 2 se nouent. Quel est le sens de ce paradoxe ? En quoi exhibe-t-il les sens pareils d'une transmissibilité ?

(11) Il est clair qu'en disant ~~que~~ le dire vrai de [illegible] conditionne la transmissibilité, nous présupposons ce que nous voulions démontrer la dire-ité : c'est parce que nous savons (au sens II) ce qui est la chaîne I. Mais inversement, nous, que nous pouvons la poser la chaîne I nous a située dans le il est clair que c'est par que la chaîne I que nous pouvons développer la chaîne II de notre savoir (I) que nous pouvons développer. On tourne en rond. Comment démontrer ~~incantation~~. Ici même, on tourne en rond. Tout cela ?

(12) Mais la seconde chaîne ne fait précisément que développer ce cercle. Qui donc peut le briser, et donner le sens et la raison de transmissible ? — le synthème ? (§ 10 et 11).

(13) A certains égards, les § 10 et 11 ne font que formuler le cercle du § 9. Cette structure circulaire d'un savoir à l'autre, qu'est-ce sinon la dimension d'invention du savoir ? Toute invention est retour au déjà-là. Il y a entrecroisement entre le déjà-là et l'invention.

[(*)On sait que c'est une des grandes ~~[illegible]~~ originalités de la théologie de St Augustin quand posé que le lien trinitaire est l'Esprit et non pas le (Fils). C'est dans cette ligne que ~~[illegible]~~ ~~nous inscrivons~~ nous restons de nous inscrire. Ceci portant de cette idée que l'Esprit procède ab utroque dans le regard.]

(14). Nous pouvons dire qu'il n'y a aucune différence entre l'invention et le savoir déjà là de l'ics. — Que fait l'invention sinon de re-franger une faille — que le savoir ics ordonnait déjà?

Quelle est donc la limite du savoir de l'ics? Elle n'est pas dans l'extension [illegible], qui est transfinie, bien que structuralement limitée (Kant). Elle serait plutôt dans l'indiquantion de la faille, qui indique le premier savoir.

— Mais c'est justement ici que surgit la limite. Elle est en un sens, double. Il y a d'une part l'oubli. [illegible] l'invention — est suffisant des Sa lutte sur l'oubli en ceci que le savoir oublié — est suffisant à la subjectivité. En à dire la faille qui prédestine le sujet à la subjectivité. En sorte que l'invention ici ne peut faire mieux que ce savoir premier. [illegible] L'oubli-renvoi-nommable en vue de la faille, voilà ce qui fait de l'invention du Sa rien de plus que la approche de cette même faille, une différence de ce savoir donc. L'invention de Sa diffère du savoir qui s'oublie : il lui est identique.

Mais ceci implique une autre sorte de limite, liée à l'oubli : c'est par ceci qu'il y a un lieu inatteignable à l'invention du Sa : c'est ce qu'on appelle le refoulement primordial. Le rif. pr. ne désigne pas dans le savoir, un quelque chose d'obscur et d'opaque, inaccessible aux savoirs. Il ne fait rien de plus que de désigner la limite pratique que [illegible] la invention de Sa reçoit d'être difficilement transfinie de la faille du préalable.

Ce n'est donc pas dans l'absence de trame qu'il faut chercher une différence entre mathèmes I et II. C'est uniquement dans la différence de la faille que le second savoir limite cette limite qui impose la différence de la faille. — Mais de même l'invention de Sa ne diffère pas de l'inanité mode en somme : [illegible] la invention de Sa ne diffère pas de l'ina- mode en somme : la ce qu'elle s'homologue mal.

lité, sinon par ce qu'elle s'homologue mal.

✕

(15) — Que l'analyste fasse partie du concept de l'ICS, — n'est-ce pas
chose étonnante ? Cet énoncé ne semble-t-il pas oppo-
ser à cette étrange conséquence : un ICS à-sans-sujets ? Comment atten-
dons l'analyse de toujours ? Ne paraît-il pas plus évident de dire que
l'ICS fait partie du concept de l'analyse ? — Mais justement, c'est pour
ma puissance de cette seconde thèse que la première est forgée. Elle dit
en effet beaucoup plus.

La seconde thèse va en effet de soi. Mais ce qui est difficile, c'est l'in-
de retenir ce que l'ICS doit au dire et à la nomination. C'est l'en-
garde la seconde : qu'est-ce qui est appelé de l'ICS, pour un effet-
garde la seconde : qu'est-ce qui est appelé de l'ICS, sinon un effet
tentation dans un acte ? — Ceci supposant que l'ICS soit acte,

ce que ne va pas de soi.

Cette thèse est celle d'où s'ordonne que puisse s'expliquer ce
qui nécessite le mathème II comme retour au déjà-là :
en effet, la thèse nominale à laquelle il faut venir en la-
puis, c'est que la : quoi dit refoulement dit retour du refoulé.
Cette thèse est un cercle. Que signifie telle ? — Que, quoi qu'il en
soit, les effets de sujet ne peuvent pas ne pas revenir. Mais, faute
de mieux, il reviendront comme retour : c'est le symptôme. Qu'il
y ait du symptôme, c'est le moindre sujet.
— D'où la question qui se pose : How to manage with ? Qu'en
faire ? Où le loger ? Où loger un sujet ?
— Ce qui nécessite l'analyse, c'est de répondre à cette question.
L'analyse répond à une question sur l'inconteurnable du symptôme.
Pourquoi, y répond-elle et comment est-ce possible ?
Elle y répond sans différer la Verwerfung du sujet. Sortes dans le
dire. Elle le peut, en ce que le dire est la propre du sujet — le
dire-non (d'où elle procède en l'ironisant), prend la place
du mathème. Que la religion prenait. C'est en quoi la religion
n'est pas une croyance.

X

(16) – Il conviendrait alors une nouvelle question : pouvons-nous dire que le mathème I se réduit au savoir ics ? L'ics est-il tout du premier [illegible] ? Cette supposition est-elle juste ? Et dans ces conditions, quel correspond le mathématisme ?

(17) – Tâche [illegible] : le transfert comme mouvement de retour du et au mathème. Le [illegible] comme [illegible].

– Pourquoi le lien est-il savoir ?

– Quelle nécessité y a-t-il à perdre le lien du père au fils dans

– Quelle nécessité du mathème ? (Ce qui est notre cas ici.)

la différence du mathème [illegible] effet de sujet.

– Le transfert comme quelque chose où il y ait effet de sujet, tâche toujours à

Dire (indiquer) le lien du sujet dans le lien, [illegible] savoir (ma-

regarder, [illegible] toujours dans le retour. [illegible] est le savoir du

thème II) qui n'oublierait pas de dire ce lien.

non-oubli de ce second savoir.

– Le non-oubli ramène à la raison de l'oubli.

– L'oubli pourtant est-il par quelque côté [illegible] ? Ce qu'il a d'ici-

[illegible]. L'ics, dans sa particularité.

(Parenthèse : remarque sur la [illegible] II (p 67).

Il faudrait plutôt dire :

Celle-ci est mal formulée. [illegible] le mathème II ?

1 – En quoi l'ics implique-t-il [illegible] le concept de l'ics ?

2 – En quoi ceci (le mathème II) fait-il partie du concept de l'ics ?

3 – En quoi ce mathème II (l'[illegible]) est-il une transmissibilité ?

Seules les deux premières questions sont [illegible].)

(18) – Le mathème, c'est le savoir du transfert. Cette formule est assez ambiguë pour dire ce que l'on sent.

(19) – Cette thèse 18 est l'envers (le complément) de ce qu'il n'est
de savoir que dans un transfert. Nous rejoignons ainsi la question
du SsS : le SsS est le point d'idéal d'où se suppose inconscient dans
l'Idéal le savoir que le transfert produit. Déjà-là de pure fiction.
– Mais ce n'est pas lui, qui, dans le S1, détermine. Il y a
donc un savoir ics (?) qui se met en jeu soudain (!) dans
l'inconscient du SsS, sous la condition du transfert. Le SsS est le
point d'idéal d'où le savoir ics se met en place sous la condition de
l'Autre, permettant que son dire articule le sujet comme effet
de dire-non dans ce S1 déterminé.

Le savoir : ce qui divise le sujet comme structure dans le
dire. N'étonnant pas qu'il (était) ics : la condition d'inclusion porte
sur le sujet et non sur le savoir.

Même donc les deux mathèmes : opération d'un transfini
du dire. – Alors, d'une part la science et l'analyse, mêmes ?
– Et incantation continue ?

Premier point : la science ramène le sujet à sa forclu-
sion. S'il y a une différence, c'est que le (savoir) de l'analyse
ramène au dire, pour autant qu'il s'homologue : contingemment.
Soit en existant comme particulier, moyennant que le dire
soit appelant. (Pas de méthode : la méthode, c'est le procès lui-
même. Le mathème n'est pas la méthode de l'analyse)

Second point : Plus difficile ! L'invention est en effet con-
tinue. Mais l'important n'est pas là. Ce qui compte : qu'elle
s'homologue. De plus, elle ne continue qu'à raison de l'impossi-
ble à dire, c'est lui la cause de l'invention. – Alors, comment
trancher du juste ? – Par le seul fait. Toutefois on peut en dire
plus : c'est à raison du dire que le savoir se produit. – Pourquoi
y-a-t-il nécessité de produire le savoir dans l'inconscient

du mathème ? Si cette nécessité n'était pas de pure redondance ?

~~Dgpp~~ D'une part, ceci est lié à l'effet de la méconnaissance qui amène à situer le savoir dans l'Autre.

– De plus, il est nécessaire d'interroger sur l'acte.

– De plus, le sujet étant dans l'impossible à dire, il faut expliquer pourquoi l'effet de cette ~~nécessité~~ incontournable est qu'il est nécessaire de le dire comme donnant à voir concernant l'Autre : croissance du discours : laisser l'Autre parler.

– C'est qu'il y a un point où l'énigme s'inaugure : le point où une analyse particulière a porté le sujet à ~~sign~~ ~~sign~~ être pris dans la nécessité de dire comme reconnaissance de l'impossible à dire. Ce point, c'est le SSS qui, dans le « commencement » d'une analyse, en donne la forme énoncée. – Puis vient la « fin » d'une analyse, où, de même procès, mais à l'inverse, Restant à dire, Là où C'était, que Bien que la reste. ... du Tu. pas d'y faire la place du Je et non plus du Tu. Je dois venir l'Autre apparaissant dans la supposition du transfert, comme parlant infinie à produire, – le Tu disparaît.

Il y a donc deux modes du point d'arrêt (le réf. prim.) « le mathème », le « thème » : quelle est la raison qui impliquent de leur distinction ?

– La nécessité de « thèmes » représente donc deux choses corrélatives : l'impossible à dire – l'incontournable du lieu de l'Autre (supposition dans les effets du sujet, (et) dans le dire. Cet incontournable, incidente) Réduit à son moindre être, c'est la lettre, fait la théorie « analytique ». C'est pourquoi le désir de Freud s'érige fonction du père dans son nom.

Ici métaphorisée la question de l'analyse ayant émergé comme question le désir de l'analyste qui opère cette disjonction d'une question de l'enjeu du dire

l'analyse.

(20) — Ce qui exige que dans le mathème il ne soit question que de ta ~~[illegible]~~ erotika, c'est qu'il n'y est question que du sujet dans la « matérialité » du dire. (Il produit un autre mot.) Le mathème comme invention se lie donc (il se limite) à cette exigence. Le mathème n'a pas de borne, mais il a une limite : le sujet dans ta erotika.

Il y a une limite de l'invention. On voit qu'elle n'en est pas moins transfinie.

(21) En sorte qu'on peut se demander si le mathème est une « bonne manière de dire la chose » : ne nous rend-~~elle~~ elle pas pareils d'oublier ; en nous faisant verser dans le Nombre, au lieu de nous ramener au dire-non du père ? — Mais peut-être le père symbolise-t-il la nécessité ? — Auquel cas le sens profond de la question des mathèmes serait la nécessité d'oubli que signe autour du père ?.. mathèmes serait celle-

La torsion impliquée par l'introduction des mathèmes ne peut-il que s'oublier ? Comment là : pourquoi le dire-non du père est-il nécessaire ? — Et pourquoi aussi assumer l'analyse a été oubli, n'est-il nécessaire ? Jamais on ne pourrait le trancher…
— On lira dans la Verneinung ? On est toujours devant une double transmission.

(— Oui, mais la transmission ? Qui toujours chacune : ics → mathème, mathème → transmission, se démontre.)

(Toute « limitation » désigne le lieu (la mise en jeu) du sujet.

(22) — La parenthèse 21 est en fait résolue plus haut (p61) : qu'il y a mathème.
1 — C'est parce qu'il y a transmission qu'il y a le transmissible qui revient à ce mathème I.
2 — le mathème II est le transmissible. Il reste que n'est pas élucidé pourquoi le mathème est le transmissible.

(93) _ Bilan à ce point du parcours. Tâches.

1. Nous avons élucidé les sens de la transmissibilité.

2 _ Nonobstant que nous avons échoué à rendre raison de la transmission I, dont l'exigence insiste d'autant plus.

3 - Nous avons montré le nouement des deux sens de la transmission et du mathème. Encore que nous ayons pour l'instant échoué à rendre raison du mathème II (au sens).

4 - Du transfert comme retour au mathème I et savoir du transfert, nous n'avons rien dit que de peu. Le travail reste à faire.

5 - On devrait se proposer pour tâche d'élucider ce que nous nouons : comment mathème et transmissibilité. Ce n'est pas encore clair.

6 - N'oublions pas que nous montrions qu'il n'y a pas de transmission. Donc, que le mathème n'existe que de cette absence de transmission.
- Mais comment ? Et en quoi cette question importe-t-elle ?

7 - Ceci nous ramène à nos origines : en quoi la question du mathème serait-elle importante ? - Seule importe la question de la transmissibilité, qu'elle dissimule. Le mathème, dissimulation de la transmissibilité.
- Mais cette dissimulation est-elle ou non de structure ?

8 - Ici, une autre tâche jaillit de ce fait : élucider le sens de la question sur le mathème, cette fois. Qu'est-ce qui en un mathème, n'a rien de tel existe ?

9 - Il y a donc trois tâches principales pour l'heure (restent la 2) : savoir du transfert.
1 - Elucidation du mathème, savoir du transfert et la transmission.
2 - Nouement nécessaire du mathème à la transmission.
2 - Nouement nécessaire du mathème et la question sur le mathème.
3 - Elucidation du sens de la question sur le mathème.

(26). ELUCIDATION (DU SENS + 81-) DE LA QUESTION SUR LES MATHÈMES.

Dans ce qui précède, nous avons jusqu'à un certain point parcouru & élucidé ce qui concerne mathème et transmission. Mais s'il y a quelque lieu, cette élucidation reste un point obscur encore. Quels ont donc été les acquis de notre travail? — Nous avons bien montré que, si la question de l'ICS se formule en mathèmes, se pose la question d'un transmissible. Mais en somme, il nous manque encore ceci: nous aurions aussi bien pu aborder la question de l'ICS comme répétition ou transfert (ou de transmission). Il est clair que de la présenter en termes de mathèmes et de transmission opère un gauchissement particulier dont, au sens, le sens nous manque absolument. Autrement dit, si la [illegible] nécessaire des mathèmes à la transmissibilité nous est à proprement dire, la raison de la position comme telle de ce [illegible] nous échappe absolument.

C'est ici que nous avons des acquis supplémentaires. D'une part, nous avons montré que le sens possible d'une transmissibilité était celui du lien du père au fils.

Mais il nous manque absolument ceci: quant au mathème, nous ne croyons pas encore ce que signifie le gauchissement propre qu'il introduit dans la question sur l'ICS.

De plus nous fait défaut le gauchissement du moment du mathème à la transmission.

Il apparaît alors une nécessité absolue d'élucider ce que peut être cette position. Ceci implique que nous élucidions précisément le sens de la question sur le mathème.

De ceci peut se délivrer ce qui a fait de compte fort le sens de notre travail. Car c'est ce en quoi cette question nous intéresse, d'en quoi cette question que vise notre travail; d'en quoi l'élucidation d'une telle question que vise notre fait de compte & l'élucidation d'une telle question nous importe dans le moment des mathèmes & la transmissibilité? travail. Qu'est-ce qui nous importe dans le moment des mathèmes & la transmissibilité?

A nouveau encore, Platon. Qu'est-ce donc qui le meut, dans le Ménon, à vouloir à tout prix s'enquérir si la vertu s'enseigne ? Quand c'est pour conclure qu'elle ne s'enseigne pas ? N'est-il déjà pas clair que c'est précisément en vue d'établir ce dernier point ? A qui croit que la vertu est transmissible, – la question de sa transmissibilité ne se pose même pas. Ainsi la question qui se pose est : pourquoi Platon tient-il tellement à établir l'intransmissibilité de la vertu ? C'est bien là notre question, celle qui nous retient aux mathèmes.

La réponse s'annonce bien simple : parce que la transmissibilité est énigme, et doit être pensée dans sa dimension d'énigme, qui lui est essentielle. Cela revient dire que, ce que P. cherche à démontrer en posant que le rapport de S. à la vertu est un rapport d'intransmission, c'est que le rapport de P. à S. est un rapport indéchiffrable, l'énigmatique. Bref, c'est dans la mesure où P. s'efforce de penser l'énigme de son rapport à Socrate, qu'il s'attache à la vertu à une donnée intransmissible.

C'est dans la mesure donc où P. s'efforce de poser que le lien du père au fils est absolument "intime" l'énigmatique, (soit : le lien, ou ce qui en résulte) comme qu'il définit la vertu l'intransmissibilité absolue. Mais pourquoi faire du lien le lien d'une énigme ?

Précisément parce qu'il s'agit de transmission. C'est dans la mesure où ce point de transmissibilité fait radicalement défaut, et possède la nature du code, que P. est amené à y supposer l'énigme. En quoi il ne fait que rejeter l'opération du sujet. Mais cela nous permet de tirer une importante conséquence ? c'est que si le texte de Platon est en un sens mathématique (nous verrons en quoi), alors il faut dire que la "fonction" du mathème, c'est de faire virer à l'énigme le lien de l'in-

transmissible. C'est dans la mesure où quelque chose ne se transmet pas qui devrait se transmettre, que le mathème vient indiquer cette place de vide dans l'énigme.

Mais ici la question se rejette : pourquoi quelque chose devrait-il se transmettre ? Et quoi ? Si cette place est pas encore de vide ? La réponse est ~~bien~~ bien simple : il y a nécessité pour le sujet à penser la place de vide qui lui est constituante, en termes de transmissibilité. Et c'est la fonction du mathème que de recenser le lieu de cette place de vide.

Mais par là même, un renversement s'opère qui nous en apprend long sur le mathème : c'est que cette nécessité de suffi- avec s'ordonne dans le mathème — et apparaît que le mathème est l'invention de la transmissibilité. Autrement dit, ce n'est pas simplement que le mathème s'ordonne au vide (parfaitement alternativement que la transmissibilité soit à propo- ser), c'est plus encore que la transmissibilité, est la- ment parlé l'invention mathématique. Le mathème, consiste à inventer forgerie d'une transmission quelconque. Et c'est dans la me- celle-ci, lui, il en est le pitre pendu. ~~[illegible]~~ sure où le mathème est le pitre pendu d'une trans- missibilité, qui inversement, toute question sur la transmission, et en particulier dans la science, fait appel au mathème. C'est donc de la nature de premier mensonge du mathème, qui résulte quant au transmissible l'interrogation d'une transmission mathématique comme science, quelque chose d'important sur

Ceci nous apprend de ce fait quelque chose d'important sur la structure du mathème. Nous avons en effet montré que le mathème est

Nous avons auparavant montré que le mathème est pris dans la dimension temporelle du déjà-là. Nous avons de mon côté acquis ce qui reste à déduire : que c'est dans la

même si le Nombre est le plus fondamental à l'endroit du sujet qu'il est par excellence mathème.

Un autre trait de structure du mathème se démontre ici : ce [illegible]. C'est qu'il n'est de mathème que de la densité des effets du Sa. Autrement dit, si le mathème est agencement des effets de Sa, ~~[illegible]~~ et s'il est la première fiction suppléance au cercle central, d'une transmissibilité du sujet à autre chose, — le mathème ne consiste donc en rien d'autre qu'à agencer dans l'écrit le réel du symbolique, i.e. le dit manque du sujet dans les effets du Sa. Le mathème, c'est l'écrit de la division du sujet.

Ce qui pose la question de savoir en quoi le Nombre y serait adéquat, ce qui perd ~~[illegible]~~ toute évidence. — De ceci nous de[illegible] lui éventuellement déduire qu'il faut exclure du mathématique pour tout le champ du Nombre ? C'est en tout cas une règle de méthode qui ~~[illegible]~~ s'impose comme préliminaire.

(Désormais, que le Nombre soit du mathématique, ou même le mathématique par excellence, cela ne va plus de soi).

La question qui nous occupe donc ici est : avons-nous rai[son] de le [illegible] du mathème ? — Malgré tout il n'en est rien. En effet, à supposer que le nombre de suppléance aucune autre forgerie ~~[illegible]~~ d'où les suppléances du mathème, reste entière la question de ce qui les fait exister ? N'est-il une part elle être appelée ? Qu'est-ce qui la chaîne des raisons est appelée par nécessaire que quelque part, à un tel défaut du sujet ? à l'existence, fût-ce pour suppléer, se rejette, hors de la sphère.

Ainsi, l'énigme loin d'être levée, se rejette, c'est sa scie à la faveur l'énigme par quoi la chaîne des raisons se déclenche, puisque la raison de la du cercle, inscrite dans ~~cette~~ ce déclenchement,

suppléance, qui est la raison de la chaîne, reste constante. — C'est donc que le mathème et la cède continuent à résonner sur leur énigme. En sorte que la question reste pas sans contrecoup, de ce qu'ils peuvent mettre en jeu le mathème, hors de l'énigme qu'il produit.

(25) – Mais une autre question pareille s'impose à nous de ce fait. Platon encore : qu'est-ce qui peut lier le mener à penser que l'énigme ne puisse s'annoncer que d'une chaîne? Pourquoi la raison en fait elle relu en forme de chaîne? Pourquoi le raisonnement l'anhypothétique suppose-t-elle un logos? — Ici s'impose donc la question suivante : quel est le sens possible de tout mathématisme? Si nous appelons mathématisme ce chemin de sujet qui consiste à faire chaîne jusqu'au lieu de l'intransmissible pour en démontrer le lien le plus intime, — quelle est la nature voie de ce mathématisme, et pourquoi fait-il chaîne de raisons?

(Le transfert, c'est l'introduction temporelle (i.e. dans l'histoire du sujet) de la chaîne des raisons. Toutefois ne s'en vient pas déchiffrer... énigme)?

(26) (Toutefois, l'élucidation de la question sur le mathème suit celle d'en quoi le premier mensonge proteron, jusqu'où il reste énigme, est nécessaire?).

La première réponse est lumineuse que nous avions tracée était sur l'intransmissible comme du nécessaire, et donc assurance que s'annonce du mathème sur le fait d'être lien dans le lien. Le Bien avoir du lien, est-ce là le mot de ce premier mensonge? Il semble qu'il le fût ~~[illegible]~~ faille plus.

– D'une part : il faut suppléer à ce qui n'est pas. Que le lien ne soit pas, c'est ce que le mathème dissimule.

– De plus, il faut marquer que le lien comme plus intime existe, et le diffuser dans le transmettre.

– Il faut par ailleurs obtenir reconnaissance du Bien-dire chez l'Autre : d'où la nécessité de fonder le transmettre.

Il faudrait réunir tout ceci. Mais la raison la plus intéressante de toutes, me semble être la nécessité de dissimuler le plus intime. Ce plus intime, doit être voilé en haute pudeur, n'existe que dans un regard unique. D'où la nécessité de fonder qu'il n'en soit rien, et que le mathème dissimule cet Unique (L'Ineffable). Dans le regard, est le lien, palais le plus fermé.

(27). C'est dans la mesure où il n'y a aucune transmission possible, mais où cet intransmissible est la garantie du rapport, qu'il est nécessité de fonder en mathème le plus intime, – qu'il y ait transmission du lien.

Tel est l'enjeu central de tout mathématisme.

Le mathématisme comme fiction d'hypothèses, ne consiste en rien d'autre que de faire croire à la face de ce qui ne se noue déjà (l'Intime) les chaînes de raisons qui relieraient à cet Intime, – alors qu'il ne siège comme tournant capital que l'Intime déjà réglant le destin de la chaîne.

Et le mathématisme n'aura jamais eu d'autre sens que, d'annoncer dans ce discours que, par delà toute chaîne de raison, le sujet était déjà dans le plus intime comme intransmissible, et le dissimulant comme le Décimant de ce lien.

(28) – Cette proposition centrale règle tous les éléments de la structure du mathématisme comme tel.

Et d'abord le principal d'entre eux : sa dimension fondatrice.
Tout mathématisme est fondatif par essence. Pourquoi ? On ne veut pas trop en dire maintenant.

La Voraussetzung est donc inhérente au mathématisme. Elle en est même l'Urmethode, bien avant toute méthode, laquelle en résulte.

Elle veut dire que, lors de ce haut privilège du lien le plus extrême en tant que dérisoire, il n'y a rien qui voile, on ne doit s'en déduire. — Mais il s'agit d'expliquer par ailleurs comment cette certitude du lien ("certitudo salutis") relie à un aspect de prime abord contradictoire qui est la certitude d'être rejeté. Or, il faut dire que c'est en ce sens la certitude d'être rejeté qui est inaugurale de la certitude du lien, — mais que cette conséquence implique précisément la Voraussetzung comme Urmethode du savoir. D'où comme résultante, que le savoir s'ordonne en ordre des raisons, bien qu'il ne soit pas l'ordre de la Chose, qui est le plus extrême.

— Dans l'analyse, nous pouvons en venir à nous demander si l'ordre des raisons ne suit pas l'ordre de la chose. Bref, si ~~le parcours temporel du~~ l'articulation temporelle du transfert ne suit pas la chose même ? C'est ce qui est à examiner. C'est au développement des ans du mathématisme, tâche trop précoce (Délaissons donc pour l'instant).

DEUX TÂCHES : TRANSFERT ET ORDRE DES RAISONS.

(27) — Deux tâches s'annoncent donc ici.
— 1/ — L'élucidation de la raison constituante de l'ordre des raisons. Pourquoi le mathématisme implique, tel, dans sa Voraussetzung, qu'il y ait ordre des raisons, — et de la formalisme ? Cette tâche est d'autant plus difficile qu'il faut écarter de toutes du mathématisme comme tel.

2/ Examinons de la structure du transfert en tant que [illegible]-
culation temporelle de l'ordre des raisons. Qu'est-ce donc que le
transfert? Pourquoi sa nécessité, dans la logique du sujet? Quel
lien à la Verwerfung? En quoi permet-il de s'annoncer
lieu — au lieu du plus Intérieur?

— Cette question apparemment difficile devrait se simplifier si nous
disons que : le malheur, c'est le savoir du transfert. — Comment
se fait-il que nous le sachions déjà?

— En première approche nous pouvons dire : le procès selon l'ordre
des raisons, c'est le temps du transfert. Est-ce suffisant? Ne faut-
il pas dire ces termes?

(30) Il en fallait arriver à montrer comment la dialectique
et Ne pas savoir, est le mode
en tant qu'elle implique agonie de la chaîne des raisons.
temporel du savoir, constituante telle transfert? — Pourquoi le transfert
Pourquoi la dialectique implique
est-il une dialectique?

(31) — (le malheur fait bien d'en entretenir l'autre.)
ce lien le transfert que avec le

(32) — ordre des raisons : tentation de [illegible]
aucun recours.

(33) — Si nous posons qu'il y a transmission I, (et la psychanalyse l'exige), il faut
nous donner pour le déjà-là. — Ainsi, éliminer le déjà-là, il faut
éliminer la transmission.

(34) — le mathématisme implique l'argument paresseux, puisque c'était déjà, à
quoi bon si nous découvrons grâce à l'ordre des raisons? Réponse que c'est pour convaincre
pour les engager dans cet ordre, sauf à supposer que l'autre soit
ne l'attire, ne peut convaincre,
devant lui-même : Verwerfung.

(35) – Nous devons d'abord constater que nous engager dans une discussion générale du transfert n'est pas encore possible. Il y faudra quelques années. Tel est le résultat de ces deux pages 87/88.

Nonobstant cela, quoi nous est possible?

– Il faut pour le dire connaître le sens du problème posé :

C'est dans la mesure où nous endurons un échec à rendre raison des deux sens de la transmission (et du mathème), que nous avons pu séparer les usages par cette sorte de court-circuit qu'est le retour du transfert. Le transfert est l'instrument privilégié qui devrait nous servir à recoudre ces noeuds.

– Si en effet le sens du mathématisme est de fonder le lien pour l'ensemble de l'intransmissible du plus intime ;

– si le mathématisme implique de ce fait un ordre de raisons dont les mathèmes ne font que fonder le lien, soit regarder le plus proche même cela ;

– où le transfert constitue l'opération du sujet, comme retour, les mathèmes étant le savoir du transfert ;

– il faut poser que le transfert permet d'éclairer le sens de la question sur le mathème, en même temps que d'en nouer les différents sens dans le retour. Tel est notre projet maintenant.

❧

(36) Nous avons à peu près élucidé pourquoi il y a transfert, en tant que nécessité d'anticiper sur l'être dans l'édifice.

Mais pourquoi le transfert implique-t-il mathème ? – Qu'est-ce qui s'implique dans un transfert mathématisé avec nécessité. Mathématiser = théoriser. Il faut donc ici dire que le théoriser (théorisation de l'inquestionné) n'est pas science, mais mode du sujet dans le transfert. Théoriser, c'est le savoir du vide (de l'épistémé). C'est pour autant qu'en s'engageant dans la dialectique de ne jouir des effets du sujet, le sujet anticipe sur son opération, que le théoriser donne la condition "formelle" de cette anticipation.

Le théorème fait chaîne de raisons, est de mathème. — Mais pourquoi le théorème est-il une telle chaîne ? Qui dit raison dit logos. De plus, pourquoi la chaîne est-elle nécessaire ? Qui dit nécessité dit exception dans son lien à l'inentournable.

Que le théorème fasse chaîne de raisons se discerne mieux : produire les effets de la formule du S̸ en tant qu'ils conditionnent les enceintes du dire. Produire le pas sujet comme lien de cercle s'épuisant du dire, à partir du cercle du réel du symbolique. Le sujet, en tant qu'il ne sait pas, est l'enjeu du théorème (?).

Pourquoi ce théorème en mathèmes fait-il le lien au plus In-time ? — À vrai dire, s'il théorise, c'est pour que ce lien de quelque façon est non-su. Il est pure énigme. — Et à vrai dire il n'ex-iste pas. Le mathème consiste à faire du qu'il soit, bref, qu'il y ait transmission. Tel est un second mensonge.

Faire de le transmettre dans le reproche fait du fait d'avoir été ou défait, n'est-ce pas différer éternellement de l'Être rejeté qui est le parlant ?

L'Être troué fini de faille que le sujet rejoint au bout de la chaîne des raisons, qu'est-il sinon la pure faille fondamentale dont le sujet comme con-science, science rassemblante d'un soi de pur cercle, se dit consistant ? Le sujet comme con-science, n'est que le lieu d'un découvert sans abri comme au toujours-pensé qui donne la forme de ce désaveu. Telle est à vrai dire la seule signification d'un Je pense quelconque, en tant qu'il est toujours de quelque façon ~~conscience~~ con-science. Le Je pense, c'est le malheur de l'être, l'incomplétude inévitable de la lumière aux ordres, où la nécessité de penser pour s'assurer d'un Être ne saurait suppléer être ~~que logos~~ dont la pensée résulte, d'une primordiale absence d'être. Il n'est pas vrai de dire qu'être et penser sont mêmes. Ce qu'il faut dire, c'est que l'absence d'être ne

qui consiste à considérer l'être comme tel, est cause du penser comme trace du vide en quoi cette absence qui le précède. Le penser d'autre part, n'existant que de sa cause instantanée : cette absence même qu'il com-pense en cherchant le pourquoi. Ainsi, être et penser, ne sont mêmes qu'en ce sens que tous deux procèdent de la Verworfenheit inaugurale du sujet. C'est de cette Verworfenheit que l'Être infini précisément donne la raison formelle, en tant que le transfini n'est que l'être du Sa dans son effet de forclusion subjective.

Ainsi s'explique un peu que le surgissement du Je pense ne puisse se soutenir avec sa cause transfinie de l'être du Sa qu'en mathème : bien que le mathème soit l'outil d'une telle connexion immédiate, il est précisément le chemin, la méthode, selon le mode de l'Unlust nécessaire qui conditionne le dire même du sujet, pour que le sujet puisse interroger comme autorisation de fiction dans la théorie ce qu'il est comme structure du vide. Que le mathème feigne le lien, est la résultante des effets de l'Unlust. Le mathème est la voie d'artifice du retour du sujet comme Je pense interrogeant à la Verworfenheit que le sujet comme regard des transfinis Sa. Ceci sous la forme d'un savoir (du) vide.

Ceci nous permet d'interroger d'autant mieux le lien ici à établir entre transfert et ordre des raisons. Si nous posons en méthode esquissé, entre transfert et ordre des raisons que de la mise en jeu comme effet que l'ordre des raisons ne procède que de la mise en jeu comme Je pense constituante du sujet comme dialectique de cette Verworfenheit, c'est le déplacement dialectique si nous posons par ailleurs que le transfert en tant qu'il atteint à effets du Sa en tant qu'ils engagent le transfert pratique du sujet dans les effets du Sa, nous devons souligner ce que le transfert a d'irréductible, — nous devons souligner ce que la Verworfenheit en cause de lui-même de la Verworfenheit en cause.

Que le transfert soit un fait de passion, et que la passion soit passion d'ignorance, n'est en effet si l'inclusion qu'on explique. Pourquoi y a-t-il nécessité que le transfert soit le dessaisissement des ignorances du sujet ?

La réponse est ici simple : en ceci que le transfert est le rejoignement de la condition de la Verwerfung, selon la voie de ~~[illegible]~~ comme tel. C'est parce rejet par quoi elle se constitue le sujet comme tel. C'est autant que le sujet se constitue comme déchet de la Verwerfung autant que le sujet se constitue comme déchet de la Verwerfung, le transfert ~~[illegible]~~ est le dessaisissement des signi-fiants, qui inversement, en le retour à la condition du désir. ~~[illegible]~~ ranger de ce sujet, dans le retour à la condition du désir, les diverses instances de cette Verwerfung et mettre en enfance les diverses instances de cette Verwerfung exactement dessus l'ordre de ce texte.

—Restant à dire en quoi le transfert ~~[illegible]~~ permet d'expliquer

(37) —Restant à dire en quoi le transfert (?)

les deux sens du mathème et du transmettre ?

Ce qu'il faudrait montrer en somme, c'est que ces deux sens n'en font qu'un : suppression du déjà-là. — Mais celui-ci résiste.

~~Ces~~ Deux voies peut-être :

1/ le transfert en quoi nécessité ?

2/ Interrogation sur le déjà-là.

le transfert, différence du dire-non. — Mais le problème reste du sens I, comme avant.

(38) - Sur le déjà-là.

Notre position quant à la transmission est comme d'une mémoire

Notre position consiste en effet à refuser l'idée d'une transmission, pour lui substituer celle du retour. Fonder le sujet comme retour à l'intransmissible, est notre position.

Seulement celle-ci nous a laissé l'accès à quelque chose d'essentiel, c'est que qui dit déjà-là suppose transmission.

1- Si en effet nous admettons que l'inconscient du déjà-là ~~[illegible]~~ consiste en ce que la transmission I se soit accomplie, (et le problème de la psychose nous le rend difficilement évitable), ~~[illegible]~~

2- si nous supposons ceci, alors il faut penser que le retour au déjà-là trouve sa condition dans une transmission. Autrement dit :

3/- Qui dit déjà-là dans le retour suppose l'opération de la transmission I.

Toutefois ce raisonnement est pour partie incorrect.

4/- Mais la réciproque ne l'est pas : qui dit ~~[illegible]~~ transmission

5/ implique ~~[illegible]~~ déjà-là. Autrement dit, la position qui suppose une transmission aboutit nécessairement à ~~[illegible]~~ liée comme latence. Ce que nous voulons éviter. Ergo ...

Ce que nous pose de multiples problèmes. En effet, ~~[illegible]~~

6/- Ce que nous posons le retour ? n'admettons nous pas le déjà-là puisque nous posons le retour ? Autrement dit toute topologie du retour n'implique-t-elle pas le déjà-là ? C'est même sa grande force : que le plus extrême ait déjà accédé à ce qui se [illegible] (Rendant à [illegible] Plus proche.)

pourquoi nous sommes reporté du [illegible]

7/- De sorte que nous devrions admettre la transmission.

8/ Tout ceci nous permet d'éclairer nos positions. Qu'en signifie au fond notre refus de la transmission ? Deux choses. D'une part, qu'il ne saurait recevoir aucun enseignement de ses semblables. Nul n'enseigne rien à personne. C'est l'évidence même. Mais il y a retour et occasion du retour, selon les lois de la dialectique. De plus, seconde idée, c'est que chacun est élu à un destin, et que la vie consiste à ~~[illegible]~~ actualiser ce destin selon la loi de la rencontre et la contingence du dire. ~~[illegible]~~

la seule chose qui soit accessible à quiconque, c'est d'actualiser un destin selon son maximum de puissance ? Tel est le sens de l'ICS : ce qui, de destinal pour chacun, aura été accompli selon la loi du S^a, où le désir peut s'inscrire souverain, comme reconnaissance de ce destin. — Mais comment dans ces conditions l'analyse est-elle possible : problème de la sublimation. Tout le problème de la sublimation, c'est précisément que, non seulement elle ne changera rien, mais que c'est dans la reconnaissance de cette impossibilité, comme nommée, que consiste la sublimation.
De sorte que le paradoxe se dénoue à s'inventer. L'analyse n'existe que de cette impasse constituante des effets du S^a, qu'ils ne puissent être déplacés que dans la reconnaissance.

9/ L'actualisation du destin, d'une part, la nature de ce qui était comme mode de cette [illegible] d'autre part, contre les passes mathèmes de la topologie du retour.

10/ Dans ces conditions, quid de la transmission ? La réponse vient de cette autre question : comment s'opère le choix des destins ? Qu'est-ce donc qu'un destin, pourquoi un destin doit-il être dé-pensé (Freud) ? (Nous avons ici une conjonction des positions stoïciennes et platoniciennes). (Restant le point de partage de la Intérieur.)

La réponse tient en ceci : qu'il y a bien une transmission, mais non pas du semblable au semblable. Ce qui se transmet, c'est un destin. — Mais bien rien, au simple titre de la destination. Il ne se transmet à proprement parler rien, mais seulement l'adresse d'un retour. Ce qui se transmet, c'est la marque du retour. Et c'est bien pourquoi on ne peut pas parler de transmission : rien de transmis, sinon la pure marque du recours : « L'image ne se conserve que par le mouvement vers celui par qui elle a été imprimée ».

la simple "marque" de l'assignation au retour, entre le désir à quoi le sujet est assigné, ce qui fait pour lui remémoration.

Ainsi, il y a bien eu transmission, mais d'une Autre scène. Si le sujet est créé, ce n'est pas par ses parents, mais par Dieu (Descartes). Les parents ne font que "transmettre" la disparition. Mais le vrai dispensateur, et par conséquent le seul transmetteur authentique, est Dieu.

Naturellement, ici, dans nos termes. I.e. qu'il s'agit de rendre compte de ce que la destination vers le retour, en quoi consiste le seul transmetteur, se dit précisément toute transmission, comme temps du S^a.

11/ Mais complique invention et retour. Donc non-invention.

12/ En sorte qu'une question immédiate : que serait de transmettre ? Quoi transmis ? Quelle substance ? En l'occurrence, rien. Mais d'un rien, un autre rien, et de nulle puissance. Voilà pourquoi on ne peut dire "transmettre".

13/ Grande erreur à éviter : de penser que les parents sauraient la raison de la destination vers le retour ("transmission"). Ils n'en sont qu'une marionnette. De ce fait, elle-là à diction d'ailleurs.

14/ Kafka transmission ? — Nous répondrons donc qu'il y a transmission de la destination vers le retour. C'est là le S^a. Mais le S^a ne se transmet pas : il est destination.

(39) — Quant au transfert et au déjà-là.

(— Deux aspects du transfert.
— L'interminable et la lettre.
— Les deux sens du déjà-là : le passé destinant à l'avenir lieu.)

(40) – Pourquoi tenons-nous tellement à l'ics, ~~[illegible]~~ à le définir comme un savoir ? Parce que, s'il ics existe, nous sommes assurés qu'il existe quelque chose de stable, et donc de réel, qui, au sein du discours analytique, puisse fixer sa référence. D'où le fait que nous hésitions à toucher à ce concept, et à en modifier la consistance réelle. Il faut pourtant bien reconnaître que c'est un concept parfaitement circonstanciel. Tant-t-on dit confiés un peu de rigueur, que tout fait comme celle.

Tentons pourtant une esquisse en ce sens.

Posons donc :

- Il n'est de savoir que dans un transfert.
- Les mathèmes, c'est le savoir du transfert.

Cette définition semble [illegible] à l'illusion d'un ics comme latence – mais que devient l'ics ?

Nous pensons qu'il y a homogénéité entre le savoir déjà-là et la [illegible] la mutation de [illegible] dans l'induction. Cette thèse est radicalement ~~[illegible]~~ à l'endroit de l'ics comme latence : est radicalement révolue à l'endroit de l'ics comme latence : le concept de savoir déjà-là s'en trouve absolument transformé.

– Mais n'y perdons-nous pas l'ics ?

Quoiqu'il en soit, tentons de maintenir ceci. Que pourrait être un savoir déjà-là (de l'ics) dans une telle perspective ? Nous avons dit plus haut : une destination au retour. Le [illegible] est tout ce qui se construit rétroactivement de la chose, par la trace de l'adresse qui émet le sujet à l'articulation dans un destin. Le [illegible] n'est donc pas déjà-là : il aura été-là de toujours, en tant qu'achronique. Le [illegible] n'est pas de l'ordre du passé latent, mais de l'achronique constituant à contourner la Chose. De ce fait, toute opération de [illegible] qui retourne à la Chose dans le temps rejoint le déjà-là qu'elle actualise en le "[illegible]".

Ics. qu'une opération de Sa en vaut une autre, et qu'il n'y a aucune différence substantielle entre un Sa et l'invention qui le répond. — Pourquoi soutenons toutefois l'idée qu'il y a là une différence essentielle ? Cette différence existe, mais elle ne porte pas là où l'on croit. Elle n'est pas une différence quant au Sa, marquant à la position du sujet dans le dire. Ce qui change, d'un effet de Sa à l'autre, c'est que, dans le savoir ics, le sujet se situe comme ne sachant pas, aussi à l'ignorance et aux méconnaissances, tandis que dans le retour à la savoir dans le discours analysant, le sujet a à se situer comme reconnaissance de ce savoir et hors de l'insu ; mais, quant à la structure des Sa, il n'y a aucune différence entre les deux modes de l'opération de Sa. L'ics. n'est donc pas un savoir particulier : il n'est rien de plus qu'une modalité du sujet par rapport à la jouissance. — Si par ailleurs, nous tenons le savoir pourquoi ce savoir est si particulier, si singulier, il nous faut l'expliquer non pas par la nature de l'ics, mais par ce qui est en jeu du sujet en tant que pris dans le mode ics. C'est un travail à produire ailleurs.

Dans ces conditions, comment pouvons-nous considérer la contradiction existant entre la condition transférentielle à l'égard du savoir dans l'institution, et le statut en contenu social, de ferai du savoir de l'ics ? Ici encore, la différence n'est pas de structure, ~~de l'ics~~ au mode ics mais du mode subjectif. Le savoir devenu dans la mesure où l'inexistence perçue comme particulière que dans la mesure où ~~…~~ comment le sujet à se des métalangage et les formes de l'intellig… l'opinion que donne la singularité.

Au contraire, l'opération d'invention du savoir, en tant

qu'elle impliquerait le recouvrage du réel dans l'écrit, donnera cette singularité pour les mieux formels. – Une telle évocation est-elle réelle ? Absolument pas dans la mesure où c'est seulement aux effets du S[t] que le réel y est l'impossible, dans que l'écrit est le seul mode qui ~~[illegible]~~ ancienne ou remonte dans le dire, ce qui s'y fait [illegible] incontournable.

Toutefois ces différences, si elles existent, sont secondaires au regard de ceci ~~[illegible]~~ que ces deux modes du savoir supposent le même réel, non un mode différent du sujet.

Il n'y a donc aucune différence entre mathèmes I et II, sinon une différence de mode du sujet. Ce qui, dans le mathème I, se présente comme mode de détermination, est, dans le mathème II, [illegible] dans le calcul qui ramène au réel opération comme [illegible] conditionnel dans [illegible] de détermination. C'est la même opération, où seule change le mode du ~~[illegible]~~ sujet quant au dire, nullement le savoir, qui est toujours opération de la [illegible] dans une détermination…

Que signifie donc le transfert ? Signifie-t-il un changement ~~de mode~~ de savoir ? Il n'en est rien. Il signifie un changement de mode du sujet quant au dire. Dans les conditions, le sujet se vient à dire comme [illegible]. Dans le transfert, ce qui se produit, c'est que le sujet en vient à produire sur la forme [illegible] de la supposition ce qui constitue l'action [illegible] de S[t] qui le détermine à son réel. Le mode du savoir change donc nommé, mais sa nature est homogène à celle du savoir CES ? [illegible] en mode CES ne se distingue pas du savoir de la savoir [illegible] au [illegible] de mathèmes qui en résulte comme les suppositions, non plus que de l'écrit.

Il nous faudrait alors envisager comment le changement [illegible]

transmission du savoir doit entretenir quant à ~~[illegible]~~ temporalité des savoirs reçus, déjà là-déjà-là.

(41) Ce qui se transmet du père au fils : une griffe. Toutefois, à quel titre le père l'a-t-il reçue ? Comme père, ou comme fils ? — Or il n'y a pas de ~~[illegible]~~ père du père. De plus, nous soignons ici la thèse de [illegible]. — Un seul moyen de s'en tirer : le lien.

(42) C'est en tant que le père a hérité qu'il peut entendre ce que le ~~[illegible]~~ autre, fils lui dit au titre de réplique : autre [illegible], c'est autre mot.

(43) Dialogues de jeunesse de Platon : amoureux de la beauté, — puis, jusqu'au sage, que Platon dit si bien mais dont il semble exclure en la sagesse, que Platon dit si bien ; est-ce bien ce qui le fait homosexuel ? que le renoncement ? Est-ce là ce qui le fait ? [illegible] de la rupture qui mène à la sagesse. — Antériorité ~~[illegible]~~ d'amour [illegible] de la jeune homme — Socrate. Ceci dans

Discours de Platon : la jeune homme — Socrate.

les amours de jeunesse.

Et encore [illegible] : s'il y a ou non transmissibilité ; et ce que peut-être comme tel ce transmissible, s'il existe. [illegible] ce que peut-être comme tel d'amour quant au [illegible] se renonce la question comme telle d'amour quant au mathème. Ces trois transmissibles. Puis du lien [illegible] au mathème. Ces trois champs, totalement [illegible].

Suspendre.

— PLAN III. (Directives de travail).

On peut envisager une tripartition du principe du texte :

1 – La transmissibilité et le mathème. (pts 1 à 3)
2 – L'analyse, et la transmissibilité. (pts 6, 7)
3 – Le mathème et la question de la science (la référence écrite) (pts 4, 5)

Le troisième point étant à résoudre superflu par lui-même.

Note : rectifier toutefois le sens de mon travail (5/76) :

1 – Développer les apports de L[illegible] et du savoir déjà là. Ce que j'ai trop délaissé pour l'instant.

2 – Tenter quelque chose sur la question de l'écrit et de l'Un, bien dans le style : t'en qu'je n'en aie guère envie (par exercice de style dans ce que as aussi ?)

3 – Tenter par conséquent de savoir d'une manière claire ce que pouvait signifier un mathématisme à entendre de la plus absolue manière. Il faut souligner les ambiguïtés, ~~[illegible]~~ crise les contradictions d'une telle perspective.

4 – Mais il n'est pas du tout sûr que ces pts. 3 et 2 soient importants. La question qui insiste est : quant à ce donc quoi ça importe ? Cela – jamais n'est pas clair, sauf à part le nom du père.

TRANSMISSIBILITÉ : UN PLAN POSSIBLE. – PLAN I

1 – Qu'est-ce que la transmissibilité comme telle ? Que renvoit de transmettre ? Savoir – être – dire.

2 – L'analyse est-elle transmissible ? À quelles conditions ? "L'analyse produit de l'intransmissible !"

3 – Transmissibilité et pratique, si l'analyse n'est qu'une pratique. L'exception.

4 – Il n'y a pas de théorie analytique. "On ne fait que la théorie de sa pratique".

5 – Qu'est-ce qu'enseigne l'analyse ? Transmissibilité et enseignement. "On n'enseigne que soi-même". L'écrit, le dire).

6 – (La science et le transmissible. L'écrit, n'est pas le scientifique. Le transmissible (s'il existe) ? Un savoir

7 – Le savoir, objet de la transmission (s'il existe), intransmissible : lieu. A partir de lieu. Qu'est-ce que le savoir ?

8 – Retour à la question : comment le N.L.P opère-t-il, s'il peut y avoir Bejahung ? Et intégration ? L'analyse opère-t-elle une transmission de quelque chose : de l'analysant à l'analyste, et réciproquement ?

9 – La castration, l'exception, le retour, le manque d'appel. Il ne s'agit donc pas de perspective où il s'agit de seulement combler ce qu'il y met de transmissibilité, et que ce soit là un palliatif. Il s'agit d'introduire une conception telle qu'elle supprime et transmissible.

Il s'agit d'introduire une conception ... sujet autant qu'il est parlé (...) qu'il y aurait des transmissible.

(Il n'y a pas dires. Il n'y a que le structure : ce qui est commun discours. Question : pourquoi doit-il alors être reconnu dans l'analyse ?)

Question : pourquoi ... qui fait toute la difficulté, et

– Noter l'importance de la question 8 qui fait toute la difficulté, et même la seule. A reprendre.

Poussières : — 1 —

– Intérieur du Père et venir dans le monde, c'est donc ce que signifie être envoyé. p197.

– Le Fils et le St Esprit ont donc été envoyés. Les siècles se donnaient déjà. On est moins amené à se demander ce que peut bien être une mission de ce genre ... puisqu'il n'est nulle part question d'une mission du Père. 199.

– p203.

– La ~~question~~ fonction du NSP est la question sur laquelle tout le monde a déjà la réponse. La question ne vient que d'un retour au déjà-là. C'est en quoi elle est véritablement question.

(... le côté serre-main et chauffe-cœur de la femme-cage des valeurs de jouissance.)

Il prétendait que Dieu serait mort. – Ce n'est justement pas là l'important : on s'en doutait depuis longtemps. Ce qui importe plutôt, c'est que son cadavre pue très fort. Voyez ! voyez l'essaim de mouches qui sortait de sa chose comme peste : ces mouches, je les appelle : hommes ! J'appelle parole ! le bourdonnement qu'elles font. N'est-ce pas que la grande innocente de la psychanalyse, c'est de nous apprendre à quel point le cadavre de Dieu est intransmissible ?

C'est ce que cette expérience enseigne lorsque, partant du symptôme, elle nous enseigne que celui-ci tient à la parole par les moyens de transfert. Qu'est-ce donc que le transfert sinon la dissimulation exacte de ce qui maintient en un seul corps la fille divine ? Soit l'engeance humaine, la rencontre de paroles par quoi se projette, avec l'Autorité elle se constitue, et dont elle soutient son dire.

– La lumière du mi-dit.

Il n'y a pas d'ics. Il n'y a que la structure. Soit ce que Kant appelle le transcendantal. La méthode. La structure (le mathème), c'est ce qui est lien-commun avant toute appréhension de l'étant. La question qui se formulerait est la suivante : l'analyse pose l'ics comme objet d'une pratique qui [est] l'analyse. Pourquoi est-il posé dans l'analyse que le lien-commun doit être reconnu, et qu'est-ce que cela change dans le sujet ? C'est là la question clé qui mène la rencontre freudienne.

– Il est tout à fait clair que nous sommes pas plus près de Dieu que du monde plus qu'il était le lien-commun, n'empêche pas qu'il est mystère : paradoxe lacanien du [illegible].

– Qui dit transmissibilité dit mathème (au sens qui ici est de dire). Il faut expliquer pourquoi ? – La science ? Certainement pas. Mais la science est l'effectuation de la structure, – ou plutôt les structures. L'enseignement du sujet à partir de la structure.

– Le mathème : un savoir qui ne s'enseigne pas, mais ne se « transmet » que par exception.

– Le problème de Miller : faire semblant que l'analyse s'enseigne, afin de pouvoir, occupant cette place, être celui qui connaît seul la raison de la transmissibilité, de Lacan (et plus loin : du père). D'où la [con]fusion : transmission / enseignement.

Ce n'est pas mon problème. Le mien : pourquoi un sujet est-il élu ou porté d'exception dans le rapport au (nom du) père ? Penser cette élection qui, posant comme fils, crée un privilège d'accès à dire le nom du père, étant entendu que ce dire est (pour quelque raison, impossible) conditionné le dire-oui (Bejahung) du [nom] – D'où donc est conditionné le dire-oui au nom du père ?

MATHÈMES :

À supposer que l'analyse soit une pratique de la reconnaissance, il s'agit de savoir en quoi elle ne cesse pas de se faire dans l'ignorance de la perspective platonicienne de la réminiscence.

Si en effet le savoir de la remémoration est déjà là ; si ce savoir n'est pas inné (la pulsion n'est pas l'instinct) ; si d'autre part on ne peut le dire acquis (le savoir ne s'enseigne pas) ; — comment existe-t-il [illegible] ?

Platon pour le savoir, c'est l'Idée informant l'être ?

— Se souvenir de la rencontre dont nous sommes passés au politique du hasard et de la rencontre :

« l'extraordinaire » n'est pas l'inconscient. Il y a le hasard de l'inconscient et la rencontre. De plus, l'acte manqué témoigne d'une [illegible] du sujet.

Toute erreur est-elle un symptôme ? Non certes.

— Le savoir comme suppléance, lieu où la divergence peut [illegible] : l'erreur consiste à s'éloigner du symptôme. Exclusion. Une chance.

La question posée par M. n'est pas celle de la transmission, mais de ses conditions de possibilité : problème heuristique. En effet (de même que chez K.) tout dans l'analyse semble faire obstacle à cela : ici, le transfert.

Comment, à partir de cette impasse initiale, du transmissible est-il possible de l'analyse ?

À quelles conditions est-il possible de transmettre quelque chose de l'analyse ?

Mais cette question semblait se dédoubler : y a-t-il du transmissible, à supposer qu'il existe ?

1. — Qu'est-ce que le transmissible dans la question de la transmissibilité ?

2. — Puis : quel est « l'intérêt » (Kant) en jeu dans la transmissibilité de l'analyse ? Pourquoi l'analyse devrait-elle être transmissible ? Il apparaît que les conditions de la transmissibilité de l'analyse est liée à un « plus haut intérêt » de l'analyse. — lequel ?

3. — Cette question à son tour se renverse : l'analyse — si elle existe — doit-elle faire l'objet d'une question sur sa transmissibilité ?

4. — Or même, ce qui est cependant différent — , en quoi l'existence de

discours analytique, en tant que lié à ses "plus haut intérêt", implique-t-il nécessairement une question (et une réponse) sur sa transmissibilité?

Quant aux polémiques [illegible] qu'ici [illegible] JAM, je n'en parle pas. (※) Stratégie de l'imaginaire.

Les positions en présence:

- La vérité ne s'enseigne pas.
- La vérité est un savoir.
- Le savoir est-il ce qui s'enseigne au mieux? (Socrate.)
- Le savoir est-il ce qui s'enseignerait pas: lieux.
- Un savoir qui ne s'enseigne est une vérité?
- Ceci suppose que l'analyse soit une vérité?
- Transmissibilité est-elle enseignement.
-

Critique de la Théorie des Idées:

[Il faut bien remarquer que l'ignorance seule savoir (Sophistes) vaut par le même que l'ignorance sur la vérité (Socrate). On ne peut passer de l'une à l'autre que si l'on dit: la vérité (la pratique) suppose un savoir (Protagoras).

- Savoir: articulation de la faille, [illegible], et son [illegible].

- Savoir: [illegible] de la faille [illegible] de l'[illegible] — savoir de la

- Bien — savoir ce qui est faille: trancher de l'[illegible] — [illegible] que l'on [illegible] d'une vérité: Pas de vérité sans savoir. Parce que suppose que l'on [illegible] [illegible]. Faille, [illegible], Bien.

※ La transmissibilité de l'analyse est-elle son enseignement?

Notes : -5- -6-

Sans y prendre garde, la raison de l'intervention de Platon dans les Mathématiques ne tiennent pas du tout à l'aporie présentée par le Ménon (en tant qu'il n'y aurait que retour). Le problème, c'est celui de l'enseignement. Ce qui est important, c'est de savoir comment, de l'aporie sur l'enseignement, P. est amené à formuler le retour. D'où pour nous une double difficulté : d'une part, est-ce que [illegible] le retour procède d'une même logique ; de l'autre, en quoi évite-t-il les difficultés de la réminiscence ?

Mais y a-t-il lieu de critiquer la réminiscence ?

—

Si le père "n'existait pas", le psychotique devrait être le seul "normal".

—

- Le fils a (est ?) la mémoire du père.
- Nécessité de l'Esprit (le lieu).

—

- (Nous pouvons difficilement supposer que Dieu le Père ressemble à un navet, ou à un ours en peluche.)

—

La condition de possibilité de la transmissibilité de l'analyse, c'est le lien le plus intime des jeux au [illegible]. Mais c'est aussi l'origine de la question, et son "intérêt".

Le problème est de savoir si c'est également la réponse, et en quoi l'analyse y est intéressée. Elle ne peut l'être que par l'analyste. En quoi l'analyste est-il intéressé à la transmissibilité de l'analyse? ~~Autre question que l'enseignement~~

Mais — est-ce bien là la question? ~~[illegible]~~

Quel est en d'autres termes l'intérêt de l'analyste pour l'analyse? Et quelle nécessité y a-t-il de là à produire quelque chose comme sa transmissibilité?

Tout le problème se résume à :

- Que signifie la transmissibilité quant au lien?

- De là : en quoi l'analyste y est-il intéressé? Ce qui revient à demander pourquoi faire exister l'analyse?

- De plus : pourquoi le dire en doctrine? C'est ici qu'il ne faut pas manquer le $ sens(?) de l'enseignement.

Thèses approchées :

– Il ne se transmet – ne s'a trouve connaissant – que le lieu de père au fils. Mais le père n'existe pas. Donc le fils non plus. Alors, que signifie transmettre, et pourquoi ?
– La transmissibilité est donc la question du devenir-fils.
– Mais comment est-ce possible ?
– L'analyse est une pratique. Elle n'existe que de sa pratique.
Le problème est : comment la faire exister ? Quel est l'intérêt à son existence ?
– Mais aussi bien pourquoi ? est circonstancielle.
– Que l'analyste ait à s'enseigner est circonstancielle.
– On n'enseigne que soi-même.
– Transmissibilité n'est pas enseignement.
– On ne fait [illegible] jamais que la théorie de sa propre pratique.
– Sens de l'homologue de chiffre.
– Théorie et pratique.
– La vérité ne s'enseigne pas.
– Donc, l'analyse non plus, qui est une pratique. Il n'y a pas d'enseignement de la pratique. Elle est toujours exceptionnelle.
– L'analyse est donc à réinventer.
– L'analyse qui s'invente si l'on doit parler : – de rejaillir la
– Mais qu'est-ce qui ... faille ; – de la transmissibilité ?

- Bref, l'inconsistance est-elle de la logique de la création ?
Et dans ces conditions, pouvons-nous dire que l'expulsion soit le sujet ? Si l'expulsion est l'effet de l'Un, n'est-il pas plus juste de penser que l'expulsion est une opération déficiente du sujet ?

- Mêmes difficultés pour le NdP : le dire - non est-il ou non création ?

- Que le père n'existe pas, tout le monde en est bien persuadé. Mais dans ces conditions, à quoi bon une analyse ? Sinon pour que personne ne le croit ?

- Le savoir est un chemin. Il n'est rien d'autre. C'est pourquoi il n'est pas rejetable ; non plus que transmissible.

- Il n'est de théorie que de l'acte qui la soutient. — Pour que toute « théorie » est dire, et qui ne doit que son propre malheur. — Rien d'autre, absolument rien.

QUESTIONS IMPORTANTES :

<u>Le problème que pose Millot est en effet fort juste :</u>

1/ Qu'est-ce qui se transmet ?

– ~~[illegible]~~

2/ ~~[illegible]~~ L'analyse est-elle transmissible ?

3/ A supposer qu'elle le soit, quel est le mode de cette transmission ?

4/ Cette transmission est-elle soumise aux conditions de la "communication", par exemple, scientifique ? D'où l'idée de mathème.

5/ Cette transmission, est-elle celle de ce qui s'enseigne ? Autrement dit, la transmissibilité est-elle l'enseignabilité ?

6/ Quelles sont les conditions de possibilité (ou les éléments) d'un enseignement de l'analyse ?

Il convient d'abord de remarquer que je ne conçois qu'aux trois premières questions. Pour le reste la question est si difficile de savoir si elles s'ensuivent logiquement de ce qui précède. En particulier, qu'en est-il de la ~~[illegible]~~ notion didactique ? Cas bien sûr, moyennant qu'on a la <u>tension</u> de ces questions 1 à 3.

Voici mon premier point de vue.

L'analyse est une pratique et n'est rien d'autre.

En attendant de savoir ce que c'est que la pratique, nous pouvons au moins en dire ceci : elle n'est pas (qu') un savoir. Elle n'est pas scientifique mais purement pratique.

En sorte que, sur cette question, que pouvons nous dire ? Nous pouvons noter deux faits. Le premier est celui que nous donne Platon dans le Ménon : la vertu (la pratique) s'enseigne-t-elle ou non ? P. répond résolument que <u>non</u>. La vertu ne peut que se <u>retrouver</u> selon les voies de la réminiscence. Ainsi, la résolution du problème de la vertu est-elle formulée dans la perspective de quelque déjà-là. Qu'est-ce donc ?

Par ailleurs, l'analyse introduit ~~[illegible]~~ la notion d'ics. Il s'agit d'un "<u>savoir</u>" dont le premier trait est qu'il est <u>déjà-là</u>.

Quoiqu'il en soit de ce que nous pouvons dire sur ce déjà là (ontologique de l'ICS (comme Su tenu), il nous faut bien admettre au moins qu'il y a un obstacle à l'invention du savoir, dans cet ICS. L'ICS, est un pathique du retour. On revient à l'ICS, dans le refoulé. Tel est le sens du transfert et de la régression. (Je laisse de côté la discussion de ces notions qui l'ont été ailleurs).

Dans ces conditions, ne voyons-nous pas que la position de l'ICS convient avec la perspective de Platon ? L'enseignement de l'analyse, c'est la didactique, en tant que retour au savoir déjà là de l'ICS. Il n'y a pas d'autre "transmission" de l'analyse que celle-là. Dès lors, il est clair que l'analyse ne se transmet pas. Et que l'on (n')enseigne que soi-même. On n'enseigne de ce qu'on savait.

Alors : 1/ Que signifie de s'enseigner ce c'était déjà là ? Quel est le mode du savoir ?

2/ Et à quoi sert un analyste ?

3/ D'autre part l'ICS serait savoir. On s'est de votre que nous parlons, car nous ne croyons que le poétique. Ainsi, la semence de la vertu serait un savoir ! (Protagoras).

4/ Supposé tout cela, d'où vient le savoir ICS, puisque ce savoir doit bien venir de qq part. Or, nous ne pouvons admettre la théorie de la ~~rem~~ réminiscence sous sa forme brute. Que pouvons-nous lui substituer ?

X

Ici, J. D. fait une remarque qui m'ouvre la pensée : c'est que, si la seule chose qui se "transmette" est le lien du père au fils (le réel et le seul du symbolique, et si le lien de la réminiscence est le lien du seul du symbolique, il faut conclure que le lien du père au fils est ce qui transmissible, il faut conclure que ~~pour~~ que est au lien de la réminiscence. Cette remarque m'est éclairante ~~pour~~ moi, ~~que~~ dans la mesure où je dis que le lien du réel du symbolique est

[l'Autre n'est là de la relève -

— Que le père n'existe pas, voilà qui est simple. S'il existait simplement ainsi, il n'y aurait nul besoin de l'analyse. Le savoir discal suffirait à nos ennemis.

Que l'analyse existe, c'est le signe que cette inexistence du père n'est pas évidente dans l'acte, bref, que quelque part, <u>la supposition qu'il pourrait bien être agissant, opère.</u>

La bêtise serait de dire que le père n'existe pas. Ce qui fait problème, c'est au contraire qu'on ne puisse pas ne pas le supposer. Qu'est-ce donc que ça comporte comme conséquences un tel appel ? En quoi le dire du père est-il si nécessaire, que de faire face à cette supposition soit un acte, que l'on peut dire relever de l'analyse ? C'est de faire place à cette question du dire d'où la fonction du père inexistant, que s'instaure le discours analytique, dans toute sa portée nié,

Quel est le mode de ce faire face, et si le père n'existe pas, dans quel acte l'analyse fait-elle face à la supposition d'un père présent pourtant en tel dire — non ?

—

La grande bêtise, l'ultime stupidité, serait de parler de cette inexistence, quand au contraire la fonction du rejet du NdP dans la psychose nous dirige vers la raison d'une certaine ~~ex~~ consistance. <u>Remarque principale.</u>

—

Qu'est-ce qui se transmet ? — Le lien le plus intime du père au fils. Et quoi
d'autre ? Rien. Mais si le père n'existe pas, qu'est-ce donc que cela ? Et
le fils lui-même peut-il alors exister ? Sauf à être le Rédempteur, i.e. à démontrer
la nature dans le réel d'un tel rejet, dans la fonction générale de la père-
version comme suppléance à un tel défaut.
Qu'est-ce donc qui se transmet ? Sinon le lien lui-même, autrement
dit ce qui reste d'une telle absence : le réel du symbolique, la Logique

encore.
Tel est le mathème. C'est le réel du symbolique, i.e. ce qui se transmet
de personne à personne, mais qui serait du père au fils, si le Père
existait. Il ne nous en reste donc (du père) que la Logique, entre les
mains, dont les formules quantiques de la sexuation donnent la ressource. Une
interrogation sur le Nom de Père, en tant qu'il ne nous reste là qu'un [illegible].
Et donc, le réel du symbolique, comme la Logique elle-même.

— On conçoit de ce fait que le symbolisme du mathème n'est qu'un faux
[illegible]. La réponse donnée par J.D. est donc juste, mais elle ne suffit pas.
Ce qu'on doit remarquer, c'est que les mathèmes ne sont qu'une interroga-
tion détournée sur le NdP ~~et~~ et le lien du père au fils. Celui-ci,
comment se transmet-il, s'il se transmet ? Voilà la question en jeu,
dont les mathèmes ne sont qu'une trace qui y ~~[illegible]~~ fasse saillie.

théorie et pratique.

Il n'y a pas de théorie analytique. Le pollinome de la pratique : la pratique et la pratique. Le dire-vrai et la construction. Nomination. Paroles inventées, croix, la séparation. Nécessité de dire. L'acte du dire et sa nouveauté.

Que l'analyste parle. Nécessité d'écrire.
L'inscription et le trou du réel, (Témoignage plus beaucoup esthétique).
L'indigestion théorie (pratique la pratique et l'opération des failles.
dirige le double-sens de l'acte. Pratique de faille.
L'acte du dire, nécessaire. Ne se fait sans exception.

1 - Enseignement du discours analytique.

2 - Si l'analyse tourne autour d'un point qui est le réel, si l'écrit est à [illegible] comme cause de la pratique, le mathème qui permet d'enseigner [illegible] est-il écrit? Dans ces conditions, développer les conséquences.

3 - L'analyse est une pratique. Apories des rapports entre théorie et pratique: l'analyse n'est en rien empirique, donc elle a une théorie; mais d'autre part, n'existe pas hors de sa pratique. Seul le tiers fait trancher: comment résoudre cette aporie?

4 - Transmission et enseignement. Différence. S'il y a un savoir ici, si l'analyse est réponse vers ce savoir, y a-t-il un enseignement possible? [illegible] un certain mode de ce [illegible] rapport à la théorie est-il simplement [illegible] retour?

- Erreur fondamentale: partir du divorce clinique (pratique)/théorie. A partir de là on est fichu!

- De même ou pas partir du mathème. Et par ailleurs ne pas [illegible] les [illegible] où est la parole?

- Ne partir pas partir des schémas. Erreur! [illegible] le mathème? Non! Les linguistiques [illegible].

- Hors du sens, hors de l'asymptotique, leurs divergences pour JAM.

- Parole: Autre. Écriture. Leur [illegible] de l'écriture.

- Rejeter absolument la théorie de l'écriture est univoque.

- Formation de M: que l'écriture soit univoque. la connaissance

- Ne mentez! mentez! pas inventez d'autres mathèmes: la connaissance pure. C'est le passage au cas de Lacan: il en jouit, de voir les con-cours. On ne peut pas mieux dire: le concours de fin d'année.

DE LA TRANSMISSIBILITÉ (Plan d'un travail possible).

— 4/7/76.

(1) Ouvrir la question de la transmission de l'analyse, cela suppose que nous ne cherchions pas tant à en parcourir le champ en extension qu'en intension. Pourquoi ce choix, de procéder plutôt par une question qui [illegible] aussi restreinte que possible des [illegible] à ce champ, pas au [illegible] ces conséquences dialectiques de cette question ? Ce choix, en [illegible] s'éclaire de sa suite même. Ouvrir immédiatement que ceci suppose [illegible] déjà la solution de cette question pour qu'il [illegible], nous ayons déjà [illegible] ? C'est bien le [illegible] dont l'éco- d'où donc la transmission ?

[illegible] ce [illegible].

(2) Quoiqu'il en soit, comment pouvons-nous accorder ? la transmission : — [illegible] dans l'analyse : la [illegible] [illegible] et [illegible]. — [illegible] ? En ceci, de savoir n'est justement pas la question. Où donc est [illegible] ; ce état de ce que nous savons, [illegible] cette question [illegible] l'[illegible] de la question doit [illegible] et de [illegible] que [illegible] à la [illegible] des [illegible] [illegible] de son [illegible] [illegible] de [illegible] [illegible] : de ne s'occuper que de [illegible] [illegible] l'être de [illegible].

Qu'est-ce donc qui nous [illegible] dans la transmission de l'analyse ? Ce à quoi nous [illegible] nous déjà [illegible], notre question ne [illegible] que l'intérêt même que nous y [illegible]. On voit que [illegible] à nous le dire ce que la [illegible] soit déjà là : de ce qui, de déjà [illegible] [illegible] de la question [illegible] : de ce qui y [illegible]. [illegible] [illegible] de la question-même de ce qui y [illegible] [illegible] la question [illegible] [illegible] l'examen de cette question [illegible].

Ceci implique que [illegible] [illegible] [illegible] pas nous [illegible] [illegible] cette question, [illegible] pas [illegible] [illegible] l'[illegible] de cette question,

-2-

l'étendue, mais ce qui y fait "limite" au sens de Kant, soit ce qui à proprement parler, détermine l'existence même de ce champ comme effet de sujet.

(3) – Il semble ce que dire à mes, une première remarque, on premier abord, c'est à situer notre compère : qui c'est transmission, semble dire enseignement. C'est du moins ce que le discours de l'université donne à entendre. C'est là sa doxa. Il nous incombe de dire qu'il n'en est rien, et que la question se pose justement : si la transmission est enseignement, ce que nous suspendons absolument.

(4) – Mais ce premier abord en somme entraînant une sorte de second lieu plus nécessaire. La transmission de l'analyse : ce qu'est, ce qui trop encore pour nous ? Que veut dire de transmettre ? Est-elle autre que transmettre ? Cela dit-il même ce sens ? l'opération de l'acte analytique implique aucune transmission ? Un mouvement de la question s'impose donc, dédoublée : Qu'est-ce qu'une transmission possible, et que peut-être (elle) y a-t-il une transmission que cela, transmettre ?

(5) Ceci implique que nous décrivions ici notre champ à ce limite plus dits auxquels : qui est de nous demander quelles sont les conditions de possibilité d'une transmission — la transmissibilité donc. la transmissibilité de l'analyse, telle serait donc notre question. – Encore trop large à notre gré. Jusqu'à cette limite de se restreindre encore. Jusqu'à la transmissibilité comme telle ? Mais Aussi, retranchons encore. demandons ce que serait la transmissibilité comme telle ? Que nous puissions l'élaborer, cette question est-elle même un sens ? Que cela suppose ? qu'est-ce que cela suppose ?

(7) Dire qu'il n'est de transmission possible que de ce lien, avec tout l'ambigu qu'emporte cette définition : c'est là le plus scandaleux des dires. C'est exclure qu'il y ait transmission de rien d'autre. De transmission, il n'en serait point d'autre. Comment ne pas relever ici que la demande que nous suivons, et qui ici encore procède – disons certainement, à défaut qu'on formule une suite d'exclusions telles qu'en résulte quoi ? C'est bien là la question de savoir à quel cours, à quel usage, une telle demande prétend.

Il apparaît corrélatif de procéder par une telle méthode d'exclusion dont l'analogie avec quelque trait de Verwerfung est éclatante, et d'ailleurs d'autre part comme au moyen le plus singulier, quelque chose qui semble bien être la faille de sa maladie, quelque chose qui semble bien être le lieu où se noue ~~[illegible]~~ l'enjeu du Nom du Père. Que le lieu où atteint le plus excluant, soit ce qui conditionne la possibilité d'une non-exclusion possible, amène à écrire moyennant la méthode elle-même en tant qu'elle est toujours inscrite.

Le moyen le plus intègre, quel peut-il être alors, sinon même le déjà-vu ? C'est dans la mesure où quelque chose est là constant, que la méthode se met en quête, au prix d'en attendre quoi que ce soit qui soit ne pas surprendre.

---

(6) C'est ici qu'il convient de remarquer à quel notre mouvement de cartésien (et plus souvent de platonicien). Le sens a de long temps changé ; mais ce que le doute est, et chez Descartes, l'indice d'une intention pure de la certitude. Que le doute soit l'index de certain, voilà un mouvement bien proprement platonicien – ou plutôt socratique.

Nous posons ici aussi le même mouvement. – De science absolue, l'inconsidération de la question des trois misérables nous fait en effet probablement la particularité accordée à l'enjeu de cette coïncidence. Y a-t-il chance pour que les positions de cette conclusion nous permettent de répondre quelque objet ? Si nous le savions, on nous ne l'aurions pas. – C'est ainsi, il est clair que nous savons. On nous ne laisse pas l'inconsidération de la question, dans le trois misérables que l'inconsidération de la question. D'où donc ? De ceci que nous l'avons déjà reçu la réponse. C'est ce qui nous autorise à avancer ce que nous savons déjà. C'est ce qui nous autorise d'où nous le tenons. – – Que savons, nous même savoir ?

~~[illegible]~~ savons-nous ?

(7) Nous ~~[illegible]~~ savons pour que nous savons que :

– Il n'est de transmission possible que du lieu des vérités.

(7') Dire cela, c'est oublier quoi que ce soit de l'autre. Ce qui est transmissible, c'est cela – et Dire : seulement, ce que traditionnellement une transmission possible ? – ~~Nous le savons déjà~~ ~~D'où donc le transmettre ?~~ rien d'autre, que devient-il de ce que signale-t-il

(8) – Mais notre savoir que devient-il de ce que nous en savons, notre affirmation indicative – à peine posée – produit des infinis paradoxes :

Si en effet le jeu, pas plus que l'Autre, n'existant,

De quoi peut-il bien être question dans ce livre ? Et qui va décrocher le fils ? N'est-ce pas clair que, le père inexistant, le fils s'éx- [illegible] à son tour ? Que nous reste-t-il entre les mains ?

Le livre peut-être, soit le matériau, et rien de plus. Nous y reviendrons.

Puisque nous venons pour ainsi dire en [illegible] que, condition d'une transmission, ceux à qui il transmet sont à proprement parler [illegible], ceux à qui il transmet sont à proprement parler transmissionnaires, ceux à qui il transmet sont [illegible] de transmission ? Que deviennent-ils ? [illegible] dans le sens possible d'un tel terme ?

En sorte que ce que nous ~~[illegible]~~ recevons, devient rétrospectif. que nous pouvons interroger si nous recevons même quoi que ce soit là. Que recevons-nous déjà ? Qui est-ce donc qui était là, mort. Que recevons-nous déjà ? Qui est-ce donc, s'il était même à attendre notre retour ? Rien peut-être ? Nous alors, si nous les jetons [illegible] ? Devrions-nous dans ces conditions, et en les jetant, [illegible] ~~[illegible]~~ l'inexistence même d'une telle chose, affirmer l'[illegible] d'une relation possible ? Et nous engager selon la voie d'une [illegible] ? Ce [illegible] indifférence, ou pour mieux dire trans-[illegible] tel [illegible], à quoi l'on trans- [illegible] que l'on sait, cela s'invente.

mettre ?

(9) – Il est unique la même aporie s'incarnait de supposer que nous savions déjà : quel sens y aurait-il à supposer transmettre ce qui est à transmettre est déjà là ?

(10) – Les ~~[illegible]~~ ébranlements apoétiques autour des transmetteurs, visant d'abord à ceux, c'est-à-dire qu'elles aient eu lieu, mais de là la trace devient-elle ? – De fait ici l'énoncé de cette question. Avant même que nous n'ayons nous engager à dire avec Aristote que la science [illegible] la décision [illegible], l'aporie suppose [illegible] des [illegible], l'aporie suppose [illegible] possible que ces [illegible] dit elle-même. En sorte qu'il n'y aurait d'aporie possible que dans le [illegible] à ce que leur chemin se circonscrit dans le

dérivée d'un déjà précédent.

(11) – De là, que pouvons-nous dire de plus quant au lien ? Que savons-nous déjà ? (11') [illegible] à partir de [illegible]

~~Nous savons que ce qui était déjà, c'est le mathème. Mais d'où dans la transmission ?~~ De ceci, que, ~~avec Heidegger (1) nous avons~~ appris à traduire ce que ta mathemata. Ta mathemata ne signifie pas seulement le Nombre, mais l'esprit. T. m., cela ne concerne d'abord que ce qui est déjà là du [illegible] avant tout acte de [illegible] dans ce particulier. Ce n'est donc qu'en tant que le plus évident du déjà-là, que le Nombre en devient le mathématique. – (Mais justement ne [illegible] pas la question du mathème [illegible] à la difficulté plus transmettre, il devient par la [illegible] [illegible] que le Nombre soit du mathématique.) [illegible] à la découverte, ce qui n'est pas notre propos.

Qu'est donc notre affaire ?

En ceci que nous disons-nous que ne transmettre que le mathème ? Qu'est-ce que le transmettre est apostolique ? Oui, mais la transmettre

mathème ?

Ceci suppose une série d'interrogations –

(12) Ceci suppose une [illegible] ~~[illegible]~~ ce qui peut lier même Dont l'un est de nous demander quel est donc ici le lien nécessairement transmission et mathème. Quel est donc ici le lien plus essentiel qui s'impliquerait ces deux termes, en sorte que la question sur le transmettre ? Que [illegible] sur le mathème pour dire qu'il est le déjà-là, sans avoir déjà ici le mathème pour dire l'objet d'une transmission. Dire pourquoi le déjà-là devrait faire [illegible] ? Serait-ce [illegible], [illegible] ?

(13) Qu'est-ce donc que le mathème ? [illegible] [illegible] plutôt nous contentons la question problématique du lien, [illegible] tout dire la lien de ce lien devant [illegible] au plus [illegible] que le mathème décide, ne nous [illegible] pas ~~[illegible]~~ ou pas en Nombre. [illegible] à cette place pour y suppléer [illegible], [illegible] au Nombre.

(14) – Pour mieux dire, n'inscrivions-nous pas à penser que le mathème supplie au lieu en tant que lieu de déflection d'une question plus essentielle.

– Par là il apparaît que la question sur le mathème est liée à une distinction essentielle. La question sur le mathème est la distorsion d'une question sur le transmathème : là est ce qui fait lien essentiel.

Roi (15) Mais cette distinction, pour l'amener ? Quand la recherche ? Est-elle applicable ? Y aurait-il un mode d'abord [illegible] que le lien du père au fils, le lien le plus intime à quoi [illegible] que le lien, soit [illegible] de front ? Et le faire-sujet dans le désir, [illegible] si ce lien était de nature telle qu'[illegible] pas [illegible] lien ? Au que le lien où se déploie le sujet en [illegible] d'une [illegible], Si le lien n'était que la place d'un ordre, [illegible] de ce que [illegible] ce qui fait la parole des sujets à [illegible] de ce qui [illegible], et [illegible] pour lui [illegible] est absolument refusé, et [illegible] de dire que la [illegible] (Versagung) alors n'y aurait-il pas [illegible] [illegible] est [illegible] pas [illegible] ? [illegible], la distinction que la question transmathématique serait-elle [illegible]

Si nous par le mathème emportés quant au [illegible] de [illegible] la [illegible], de [illegible] sur le mathème [illegible] du lien, est-ce [illegible] – Est-ce le chemin qui nous [illegible] du [illegible] indifféremment [illegible] qui nous [illegible] l'existence ? [illegible] le lien à [illegible] de notre existence au [illegible] vers le [illegible] [illegible], mais plutôt [illegible] ?

Ou [illegible], [illegible] est [illegible] ? [illegible] lien ? Mais si le retour est impossible, [illegible] question sur le retour, dont le lien [illegible]

Roi : (16) Nous [illegible] d'une question du sujet, [illegible] le plus intime à nous la parole du sujet, [illegible], là, ce qui nous retient. – Là est notre intérêt.

- 7 -

Si la question sur les termes [illegible] nous [illegible], c'est que nous y sommes impliqués comme dans la question du lieu le plus intérieur où [illegible] le sujet, si cette place n'était pas une place d'[illegible].

(Qu'est-ce que ?

C'est bien sur l'interrogation qui [illegible] notre être en le [illegible] du lieu que nous retient dans cette question.

(17) Y devons-nous, les raisons d'une torsion [illegible] d'un exode sans origine, nous [illegible] quant au retour, d'interroger la lettre ? ou le Nouvelle ? Ou quoi encore ?

(18) En quoi peut être [illegible] l'opération de l'analyse si elle est [illegible] et si elle procède comme [illegible] affirme de ce lieu qu'elle nomme et [illegible] que ne nous reste autre approche de ce lieu. Est-il adéquat pour en dire ? ou ?

les moyens que le mathème pour en dire ? Quel acte, que l'analyse [illegible] ?

Ou lieu quoi, et quel acte,

(12) Ne [illegible] pas de tels ce qui n'ont pas dit, ou —— .

(Envoyer à MCL.)

réécrire et dire.

Envoyer à : Liliane — P. Rouault — Samadet — Glen-Prison.

Miller ? — J. DN. — MC. Lacoste — Elizabeth — (GT.) —

NOTE SUR LE DÉJÀ-LÀ.

Qu'est-ce qui, dans la problème de la transmission, nous retient avec un tel entrain à la poser dans les termes du <u>déjà-là</u> ? C'est bien aussi la certitude que, déjà, nous avons la réponse. Mais en quoi d'avoir cette réponse devrait-il susciter en nous une telle passion ? Ici, la piste se brouille. Nous pouvons esquisser ceci : c'est que précisément cette réponse est cause de la passion du sujet. — Or, ce qui est aussi cause de la passion du sujet, qu'est-ce donc ? Devons-nous penser avec Platon que ce soit le Bien ? De ce côté, la question défaille visiblement. Une autre issue s'annonce plus prometteuse à notre [illegible] : que c'est la passion de Socrate qui nous y fait guide. Dès lors cette passion que suscite son irrésolubilité dans le questionnement dialectique (je veux dire son non-attachement à la vérité du sujet), d'où procède-t-elle ? Ne nous indique-t-elle pas ce qui ici nous retient, en tant sous quel mode le dire ? Que Socrate soit anesthésique que retranche

Double unique.
Original donné à M. T.

Le manuscrit est dans les archives du DEUG (dossier n° 1 du DEUG 4)

-(1ère utilisation)

UV [illegible] 214 - Histoire et épistémologie des sciences.

Dossier de validation. (UV. de Tort)

Année 1975-76.

Géró[illegible] Taillandier.

Note de lecture: M. Tort - Le Quotient Intellectuel.

22/3/76.

(Réutilisation pour B. Ritter en licence :)

T. aussi in
- Travaux III -

TITRE :

U.V. RR 304 - Psychologie Projective
Dossier de Validation
Année 1976-77.

GÉRSME TAILLANDIER

Note de lecture sur : Le Quotient Intellectuel
(M. Tort -

↓ espace (+)

GÉRÔME TAILLANDIER

NOTE DE LECTURE SUR :

M. TORT. — LE QUOTIENT INTELLECTUEL

↕ espace (+)

Le problème que pose M. Tort d'une manière apparemment limitée : une critique scientifique de l'instrument du test, laissant volontairement en blanc ses critiques plus adéquates, a en fait une portée beaucoup plus générale, et c'est ce qui fait l'intérêt de cet ouvrage.

(+ → de marge)

La question qui y est en effet débattue est de savoir à quel titre une conception objectiviste du savoir (celle des "sciences humaines "), est capable de ressaisir adéquatement les luttes réelles en quoi consiste une pratique sociale donnée. Or concernant les problèmes de "mobilité sociale", une telle question est aujourd'hui devenue importante. On en prendra comme témoignage l'un des aboutissements les plus remarquables de cette perspective objectivante: ~~L'ouvrage de~~ R. Boudon ~~sur l'Inégalité des Chances.~~ (maintenu)

Cet ouvrage de R. Boudon pose en effet un problème décisif: si l'analyse objectivante de la pratique sociale que constitue d'une part la méthode des tests, de l'autre l'usage général de la méthode statistique dans le fait social est justifiée, il nous faut alors conclure au minimum: I- que les divisions sociales sont en somme inébranlables et inscrites dans le réel à un point extrême. 2- que de plus et surtout, la raison profonde de cette inscription dans le réel d'une division de classes se justifie par l'existence d'un réel qui serait une inégalité entre les hommes, dont on veut bien reconnaître l'origine sociale, mais dont l'ébranlement n'en apparaît pas moins problématique, puisque cette réalité serait à ce point inscrite dans l'élément même de l'individu qu'on ne verrait guère d'où l'ébranler.

Or dans une telle problématique objectivante de la réalité des divisions sociales, la pratique des tests a une importance extrême ~~d'une grande encore pour que M. Tort ne s'en soit~~, s'il apparaît que l'instrument principal de légitimation de ce réel de l'inégalité entre les hommes est précisément

l idée d'une intelligence inégalement répartie selon l'origine de classe (et ceci quelque soit l'origine de cette inégalité: socio-familiale, voire génétique au sens strict).

D'où l importance d'une critique et de la pratique supposée scientifique des tests et de la conception de l'intelligence qui lui est corrélative puisque de cette critique dépend que puisse être réfutée scientifiquemet la conception objectivante des divisions sociales. La question restant alors ouverte de savoir dans quelle mesure une telle critique peut transformer un réel dans une autre pratique, si, ne l oublions pas, la conception objectivante de la pratique sociale aboutit à énoncer que de telles divisions sont des faits réels, vire acceptés par ceux-là mêmes qui en subissent les effets.

C'est à la justification d'une inégalité naturelle entre les hommes que l on entend, avec M. Tort, s'attaquer ici.

Le problème préjudiciel en jeu est donc le suivant: dans quelle mesure la critique scientifique de l'objectivation sociologisante suffit-elle à faire place à une doctrine de la lutte de classes qui n'implique pas qu'on en explique l insistance par une inégalité naturelle entre les hommes ?

M. Tort souligne d'abord que la prétention psychométricienne à mesurer une intelligence abstraite se heurte à deux obstacles de fait qui mettent en cause l existence de cette propriété supposée indépendante de toute pratique sociale, caractère individuel tenu pour stable et immuable.

Le premier de ces faits est l existence d'une corrélation entre QI et appartenance de classe mesurée par le moyen de la CSP.

Le second est la forte variabilité individuelle du QI selon le temps pour un individu donné.

Quant au premier de ces faits, M. Tort commente les tentatives de l'Ecole de Chicago, d éliminer l influence de cette appartenance de classe par l élaboration de tests "démocratiques", socialement non-clivants. Il ne peut que constater que, au bout du compte, et quelque soient les précautions

précautions prises (distinction entre épreuves verbales et clivantes et non-verbales moins clivantes), les tests restent fondamentalment clivants. S'opposant à la position psychométricienne ici incarnée par Reuchlin, loin de conclure que dès lors, le QI soit lié à une donnée génétique, partant, de classe, M.T. conclut que: les tests ne peuvent être socialement clivants que parce que tel est leur finalité: il n'est de test que bourgeois, il n'y a pas de test prolétarien. Ceci lié avant tout au fait que les instruments idéologiques mis en jeu dans les tests (matériel verbal, idéologie de la réussite, volonté de succès en épreuves scolaires), sont précisément des organes de classe de la bourgeoisie.

En ce sens, il est donc impropre de parler quant à ce premier fait d'obstacle à la psychométrie. Ce fait n'est un obstacle qu'à l'idéologie neutraliste de la psychométrie. Mais il ne met pas en cause la pratique effective du test, qui est bien une situation de sélection de classe.

De plus, il faut remarquer que pour le sociologue, une telle corrélation entre CSP et QI, loin d'être un inconvénient, est au contraire un avantage: elle permet de supposer ~~de supposer~~ que cette corrélation relève d'un réel de l'hérédité, et par conséquent, que la sélection par le moyen du test est à la fois faite selon un réel incontournable et justifié. Tell est en somme la position adoptée par R.Boudon.

Toutefois la thèse de M.T. reste ici encore à justifier: montrer que les organes mis en jeu dans la situation de test sont bien liés à la fin d'une classe, et que ceci seulement permet d'expliquer la corrélation observée.

Quant au second fait avancé par M.T., il manifeste clairement que le QI n'est pas une donnée immuable liée à la nature d'un individu, mais que sa variabilité peut bien être liée d'une manière décisive à la pratique sociale particulière dans laquelle un enfant par exemple peut se trouver pris. Mais l'importance de ce second point fait que nous voudrions remettre à plus tard son commentaire détaillé.

Viennent alors deux chapitres où M.T. démontre la mise en jeu de ces instruments de classe dans la constitution des tests et dans la situation pratique de passation des tests.

Pour des raisons de clarté d'exposition, il nous semble préférable d'en venir d'abord au chapitre 3 de l'ouvrage.

L'auteur y montre que, avant tout, la situation de test est la mise en jeu d'un rapport de force, et que ceci explique avant tout les effets de clivage et de corrélation que cette situation met en évidence. Simplement ce rapport de force est-il voilé, et M. . en révèle les ressorts divers.

La dissimulation principale de ce rapport de force consiste à laisser oublier que le test n'est dans sa structure et dans sa passation, qu'un exercice scolaire comme un autre. Par toute une série de remarques convergentes portant sur les éléments de test, M.T. montre qu'ils ne sont rien d'autre que des pratiques scolaires de question-réponse qui prédéterminent toute réponse par l'univers de concept, d'idéaux, de connaissances, etc., qu'elles mettent en jeu. Ces pratiques de connaissance étant celles de la bourgeoisie.

La monstration ici faite par l'auteur nous semble cependant souffrir d'un défaut: de ceci que les éléments de tests ne sont rien de plus que de simples exercices scolaires, dissimulés par la situation de passation, on ne peut pas déduire si aisément qu'ils ne sont que l'incarnation d'un rapport de force, qui est rapport de classes. Il faudrait de surcroît montrer que la technique de la scolarité est l'incarnation d'un tel rapport de forces, ce qui ici, n'est suffisamment fait. De sorte que, si l'on peut bien accorder à l'auteur d'avoir assez montré la distorsion que l'idéologie scolaire fait subir à la réalité sociale, on ne peut de là préjuger de ce que tout exercice scolaire soit de cette nature. -ni ~~ce~~ que tout test doive l'être également, combien même ils le seraient effectivement.

D'où l'importance du Ch.2 de l'ouvrage, dont la situation logique nous semble ainsi venir après ce Ch.3, pour venir exemplifier et démontrer dans les termes adéquats, comment rapport de forces et idéologie scolaire se nouent concrètement.

Dans le ch. 2 en effet, l'auteur critique la "théorie du handicap". Selon une tendance de la psychosociologie, la différence des réponses observées selon l'origine de classe des enfants témoignerait chez les enfants d'origine populaire d'un défaut logique et d'expression lié au caractère peu favorisant du milieu familial. Les modes d'expression populaires seraient purement affectifs, on liés à une situation affective non-distanciée par rapport aux situations (théorie des deux langages de Bernstein). M.T. montre que cette pauvreté d'expression des enfants d'origine populaire est avant tout un mode de défense et de refus contre la situation de test, que le psychologue interprète alors en termes de déficience, sans tenir compte du rapport de forces que cette situation met en jeu.

La réfutation est ainsi possible de la théorie de Bernstein. On se permet de dire que ce chapitre est à tous égards plus important et mieux posé que le chapitre 3, et qu'il gagnerait nous semble-t-il beaucoup, à être développé. La doctrine de Bernstein, sous une forme ou sous une autre nous semble en effet régulatrice des hypothèses psychosociologiques sur cette disparité de résultat au test selon l'origine de classe, et une réfutation aussi serrée que possible de cette doctrine devrait être faite, que le présent ouvrage ne développe pas encore assez. Car c'est à partir de la critique de cette doctrine seule que la critique de l'idéologie scolaire et de ses instruments peut être faite adéquatement: faute de quoi le Ch. 3 de cet ouvrage ne démontrerait à proprement parler rien. De ceci en effet que l'exercice scolaire est ségrégant on ne peut conclure a priori que cette ségrégation ne soit pas en fait elle-même fondé par une quelconque nature. D'où la nécessité de démontrer l'inadéquation d'une telle supposition dont la théorie de Bernstein est peut être la forme la plus pure.

L'auteur montre alors que la forme la plus subtile de l'assujettissement de l'individu dans ce rapport de forces de la situation de test est l'examen clinique. Dans la mesure où, dans cet entretien, l'enfant n'est pris en considération que comme symptôme, le psychologue, par là méconnaît que

ce symptôme répond à une situation d'ensemble dont il est l'effet: celle de la famille, et plus généralement, place de ce symptôme dans la demande sociale, y compris dans sa forme de sélection. Bref l'assujettissement de l'enfant passe ici par sa désignation en termes de "problème ", par où le psychologue, comme la demande socio-familiale à quoi il répond, laissent ignorer que le problème est ailleurs que dans le symptôme, mais dans la cause à quoi il répond; au premier chef: aux effets du rapport de forces social dont la famille est le lieu, avec les instances de l'école.

Il reste qu'ici l'auteur nous semble par le moyen d'une critique absolument juste, faire fi très facilement de la nature du symptôme. Il ne nous semble pas qu'un symptôme soit si dépendant dans sa signification, d'une donnée sociale d'ensemble, étant entendu qu'il est certain que les effets du clivage des classes sont en effet bien de nature à renforcer l'événement de tels effets de symptôme, par les éléments de discordanse qu'il font porter sur l'individu. - Est-ce une raison de conclure que la place du symptôme serait réductible à la prise en considération d'une causalité sociale de ce malaise ? Il ne nous semble pas que l'auteur veuille aller si loin, ce en quoi nous ne pourrions d'ailleurs pas le suivre. Mais simplement accentue-t-il fort bien ce à quoi répond l'appareil social de la demande d'examen clinique, ou de thérapie, en quoi sa critique est ici incontestable et juste. Il est certain que la réduction psychologisante des effets de discordance liés à un mode de production, a bien un effet de dissimulation qui contribue à ce que ledit mode se perpétue tel quel.



Cette critique faite, par laquelle M.T. a montré que la situation de test implique d'un rapport de forces lui-même effet d'une division de classes, si l'interprétation des résultats en termes de QI ne fait que dissimuler doublement ce rapport: et en ce qu'il manifeste une différence de position des sujets testés à l'endroit d'un type de savoir, -et en ce que le psychométricien interprète de la situation de test elle-même en termes d

déficience, là où se manifeste une résistance à l'endroit de cette idéologie, l'auteur en vient à critiquer les données méthodologiques et quantitatives par lesquelles les tests sont supposés être un instrument scientifiqu

La principale de ces critiques consiste à montrer (ch.4) que l'hypothèse de normalité de la distribution du QI ne peut être qu'absolument arbitraire, et fausse. D'où naît la question: pourquoi la maintenir ?

En effet l'hypothèse de normalité est fondée sur deux ordres de considérations: que les caractères biologiques et anthropométriques généraux se répartissent selon la loi normale; que l'intelligence serait une de ces données , par conséquent soumise aux mêmes lois.

Or l'auteur montre:

-Que la distribution normale ne peut exister que sous la condition d'application de l loi de Gauss: que le caractère étudié, défini sur une population homogène, soit soumis de plus à une infinité de causes petites, tendant à s'annuler.

-Que la distribution des caractères biométriques est loin d'être toujours normale.

-Qu'elle ne l'est pas dans de nombreux cas où cette distribution normale a été posée comme dogme (Quételet).

Or le résultat psychométrique fondamental d'une corrélation entre QI et classe sociale, est en contradiction avec cette hypothèse de normalité, puisque la classe sociale constitue un facteur dominant de la distribution du QI. Les populations étudiées ne sont pas homogènes devant ce caractère, et le facteur principal de différenciation est précisément la classe sociale

Comment se fait-il donc que cette hypothèse de normalité se démontrant ainsi fausse, elle soit cependant maintenue en psychométrie ?

L'auteur avance ici deux ordres de raisons.

D'une part la loi normale se prête particulièrement bien à traduire l'idéologie bourgeoise de l'homme moyen, par l'identité qu'elle réalise du mode et de la moyenne: l'homme "normal" est aussi le plus nombreux, toute déviation de cette moyenne virant à la déviance. Que la psychométrie ne

fasse plus recours à une telle théorie (celle de Quételet), ne laisse pas que l'hypothèse de normalité, par l'utilisation de la loi normale dans l'étalonnage des tests, revient très exactement à mettre en jeu dans les calculs cette théorie de l'homme moyen, sous une forme plus insidieuse.

De plus cette hypothèse a un intérêt qui, du point de vue de la méthode, est plus grand encore: faute d'une définition univoque de L'intelligence, que la psychométrie se montre incapable de trouver, l'utilisation de la loi normale dans l'étalonnage permet de faire l'économie d'une telle théorie impossible . Ainsi l'hypothèse de normalité permet-elle, par un artifice de méthode, de maintenir de facto une définition de l'intelligence par ailleurs impossible à élaborer: cette hypothèse est ainsi la clé de voûte de la méthodologie des tests. Faute de laquelle la technique même s'en effondrerait. - Car comment alors étalonner un test ?

Par quel moyen arriver dans ces conditions à trouver en pratique des tests tels qu'ils donnent des distributions normales ? Par un artifice qui consiste à éliminer des batteries de test tout item qui soit trop ou pas assez clivant socialement, ne laissant subsister que ceux qui permettent d'obtenir un tel résultat. On peut regretter que l'auteur soit sur ce point trop bref: le caractère d'artifice de cette opération n'est pas assez souligné dans son livre. En particulier on aimerait voir discuter de plus près la question suivante: supposé que de tels items puissent préserver une distribution normale, comment cela est-il même possible ? Si ce l'est c'est donc que, en un point limité au moins, l'hypothèse psychométrique est exacte. Dans quelle mesure le préjugement que la psychométrie fait, de conclure de ce point limité des distributions gaussiennes, à l'intelligence en général est-il inadéquat, ceci reste à souligner mieux.

De sorte que la pièce maîtresse de la démonstration de l'auteur n'est ici pas tant de réfuter l'hypothèse de normalité, que de démontrer sa <u>contradiction</u> avec les résultats obtenus au Ch. I: que la corrélation classe sociale/QI est en discordance avec les conditions d'application de la

loi normale. Il y a dans la théorie psychométrique une contradiction interne dont il convient de développer les termes.

Dans le Ch.5, l'auteur montre alors que dans son aspect de mesure, le test ne répond à aucun des critères scientifiquement retenus pour définir la mesure:

- Les tests ne sont pas précis. La divergence de précision à l'intercorrélation de divers tests est énorme. Cette divergence n'est jamais prise en compte pratiquement dans la passation.

-De surcroît ils sont infidèles: le QI n'est pas une donnée stable: il varie énormément selon le temps, pour un test donné. Il y a une contradiction entre l'utilisation pratique du test (son usage aux fins de pronostic), et cette absence majeure de fidélité test-retest.

On peut donc conclure que, si les tests sont un instrument suffisant pour classer grossièrement une population donnée, ils ne peuvent en aucun cas répondre à une prétention de diagnostic individuel, ce qu'un exercice scolaire réaliserait aussi bien, sinon beaucoup mieux.

Mais ici on peut faire remarquer à l'auteur que, si cette contradiction est bien de nature à affecter l'idéologie psychométricienne de la mesure scientifique, ce caractère de jugement global des passations de test est bien de fait ce à quoi sert le test: qu'est-il en effet réellement demandé aux testsiens de permettre et d'opérer une sélection de classe, donc globale, sur une population donnée, et de justifier cette sélection par une théorie de l'intelligence qui permet de poser l'infériorité héréditaire des classes populaires?

Le caractère non-scientifique de la mesure des tests ne fait que servir d'autant mieux les finalités d'ensemble de l'instrument idéologique constitué par la psychométrie: justifier la sélection sociale par la sélection naturelle. C'est tout à fait indifféremment au caractère scientifique de précision de la mesure qu'une telle utilisation idéologique, et donc pratique, du test atteint au résultat voulu.



Dans le ch.6 l'auteur semble de prime abord poursuivre sa critique du caractère non-scientifique de l'instrument du test. Mais à y regarder de près, c'est désormais d'autre chose qu'il s'agit pour lui.

La question posée est en effet la suivante: de quel droit le psychométricien s'autorise-t-il à faire la sommation de résultats obtenus aux divers subtests d'une épreuve donnée alors que ces subtests sont largement indépendants entre eux (en particulier: épreuves verbales ou non, dont on sait les différences de clivages qu'elles réalisent, les premières étant socialement plus clivantes que les autres). Cette question est celle-même d'où dépend le droit à définir une intelligence abstraite de ses conditions pratiques.

-On pourrait objecter à l'auteur que c'est bien là l'hypothèse que l'on fait. Et c'est bien ce qui prouve que ce chapitre procède d'un autre style d'argumentation que les précédents. Pour quoi on aurait aimé voir cette différence mieux accentuée dans le livre.

Ici deux conceptions de "l'intelligence" s'affrontent, ou plutôt, position d'ensemble de M.T. s'affronte à la conception psychométricienne de l'intelligence en général.

Qu'il n'y ait pas de corrélation entre les résultats obtenus aux divers subtests, mais au contraire une divergence fondamentale (fait souligné p.155), ne prouve rien, sinon qu'une conception de l'intelligence abstraite est à l'oeuvre derrière cette opération de sommation des résultats. Mais elle n'en est pas pour autant réfutée si elle en est mieux dévoilée.

M.T. commence par s'appuyer sur les résultats de Thurstone, et sa conception multifactorielle de l'intelligence: l'intelligence en général n'existe pas: il n'existe que des aptitudes hétérogènes et indépendantes entre elles. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner les hypothèses de Thurstone.

Pour en venir droit au fait, ce que M.T. oppose ici à la conception de l'intelligence, c'est une conception de la pratique conçue comme mise en jeu concrète dans des situations données, de transformations singulières,

définies par le caractère social de cette pratique. S'opposant ainsi à l'idée d'une intelligence abstraite individuelle, héréditaire, qui ne fait que dénier le statut de travail concret de l'intelligence", ainsi que le caractère social de la pratique de connaissance.

Dans cette même ligne, M.T. conclut:

Un test d'intelligence n'est qu'un dispositif idéologique, des appareil idéologiques d'état.

Dans ce dispositif, on trouve mises en jeu des pièces maîtresses de cette idéologie: conception bourgeoise de la connaissance- de la nature humaine, -de la division du travail. Ce test définit un individu abstrait, coupé de toute pratique, méconnaissant le double caractère pratique et social du processus de connaissance. Il suppose une adéquation entre ces capacités individuelles et la place adéquate d'un individu dans la distribution sociale des fonctions: à chacun selon ses aptitudes. Les rapports sociaux comme effets de luttes sont escamotés par cette théorie de l'adéquation entre répartition naturelle des dons et conception fonctionnelle d'un ensemble social où chacun remplit une fonction adéquate.



Quant à nous, comment conclurions-nous si nous voulions donner une suite à ce travail ? Reprenons les arguments de l'auteur pour tenter de resserrer les points où sa démonstration pointe des objections proprement logiques dans la psychométrie.

Dirons-nous que l'obstacle à la neutralité prétendue des tests, que représente la corrélation classe sociale/QI (ch.I) constitue un argument décisif en faveur de la position de l'auteur ? A bien penser, nous ne pouvons le dire. Comme nous l'avons en effet souligné, bien loin qu'un sociologue voie dans cette corrélation un défaut des tests, il y trouverait plutôt une confirmation de ses présuppositions sur l'inégalité naturelle entre les hommes. En sorte que cet argument de M.T. ne semble pas une preuve suffisante de la justesse de ses points de vue.

[illegible]uvons-nous alors dire que la contradiction entre normalité de la distribution du QI et sa détermination de classe soit un argument suffisant? C'est certainement d'un point de vue logique le plus fort de tout l'ouvrage: il montre une contradiction interne de la psychométrie. Toutefois il reste que cet argument perd de sa force pour trois raisons au moins: -d'une part le caractère purement logique de cette démonstration ne nous semble pas à la hauteur de l'enjeu: on souhaiterait une réfutation plus concrète. -De plus il reste que M.T. n'examine pas assez que, fût-ce par artifice, les questions retenues dans un test obtiennent une distribution gaussienne: comment cela est-il possible? Enfin, fait plus difficile à cerner, il reste que, divisées les populations en éléments homogènes, par ex.: classes populaires-cadres supérieurs, il reste à expliquer que, pour chacune de ces sous-populations, la distribution du QI est normale (cf. p. [illegible] et 90 par e[illegible]. Il faudrait en conclure -que la théorie psychométrique est exacte, au niveau d'une classe donnée ? cela ne nous arrange nullement!..

En sorte qu'à nous rapporter à la logique de la réfutation, l'ouvrage de M.T. est loin d'obtenir des résultats aussi nets qu'on pourrait le penser.

D'où pour nous l'importance des deux remarques suivantes:

D'une part l'importance extrême que nous accordons au ch.3 de l'ouvrage, consacré à la réfutation de la théorie du handicap, de Bernstein: c'est là en effet le seul lieu où le point vif de la base expérimentale de la psychométrie peut être mis en cause, pour autant que cette théorie peut être réfutée. Il existe en particulier depuis quelques temps un ensemble d'expériences en ce sens. Par exemple, que la distribution au hasard de QI donnés aux élèves d'une classe a pour conséquence que le jugement des maîtres en vient à se conformer à cette distribution, produite comme artifice. Que prouvent donc de telles expériences ? Elles prouvent certainement plus encore qu'une réfutation de la théorie du handicap.

C'est ce qui fait pour nous l'intérêt tout particulier du second

fait, présenté par M.T. comme obstacle, au ch.I: la variabilité individuelle du QI. Ce que l'auteur ici ne relève pas assez, c'est que cette variation dans les conditions de l'expérience de Skodak et Skeels (p.38), se fait pour la plupart des cas dans le sens d'une croissance. A quoi ceci nous invite-t-il ?



Nous nous permettrons d'avancer ici quelques positions dont nous ne donnerons pas le développement entier, mais qui se proposent de commenter les deux points ici relevés.

-Nous poserons qu'un test est un instrument d'identification subjectif.

-Le QI traduit un fait d'identification .

Si un enfant obtient un QI élevé à une passation donnée, c'est dans la mesure où il s'identifie aux "valeurs" et du psychologue et du psychométricien, et des appareils qu'ils représentent, et dont ils se font les agents. La corrélation entre classe sociale et QI s'explique déjà mieux, si nous constatons qu'un enfant des classes"supérieures" ne fait que s'identifier aux "valeurs"de sa classe.

-Le mode d'insertion subjectif du mode de production capitaliste sur un sujet donné est une identification. La logique subjective du capital, c'est l'identification (aux "valeurs"de la classe dominante).

Il ne suffit donc pas de dire avec l'auteur que le test est un instrument non scientifique. Ce qui serait plutôt frappant, c'est que l'étant si peu, il fonctionne si bien. D'où vient ce succès ?-De la logique identificatoire qui anime et relaie au niveau subjectif le mode de production capitaliste.

Si le test relevé ses insuffisances scientifiques, obtient des résultats assez adéquats pour que M.T. puisse conclure que c'est au moins là un exercice scolaire comme un autre, -c'est dans la mesure où il opère pour les sujets qui y sont pris un effet d'identification suffisant aux idéaux

de la classe dominante. -D'où ses effets de rejet sur les enfants des classes populaires.

Est-ce là tout dire, et devons-nous conclure sur une telle fin ? Il n'en est précisément rien. C'est que l'identification aux idéaux d'une classe n'est qu'un des aspects, et des plus dérisoires, sinon des moins solides, de la logique du sujet. Il en reste un autre que M.T. met très justement en jeu dans son travail, et sur lequel nous pouvons nous appuyer pour une critique pratique de l'appareil des tests: c'est la <u>critique</u>, autrement dit les effets d'un refus des discours existants, par quoi il est fait place pour un sujet, à une autre dimension que celle d'une complaisance aux idéaux d'un maître, capitaliste ou non: celle de son réel, voire de sa vérité.

Comment cette critique s'articule-t-elle à d'autres pratiques, diverses dans leurs modes, voire discordantes, par exemple dans le politique, c'est une question qui dépasse le cadre de la remarque que nous voulions avancer.

LE MOI, FOYER DES DÉFENSES,
ET LA RÉALITÉ CONSTITUANTE DE L'AUTRE

Si l'analyse introduit la notion de Ça comme réservoir des pulsions, comment concevoir un Moi qui ordonnerait un rapport à la réalité, de cette instance vouée à la pure recherche du plaisir ?

Faut-il penser que le Moi se défende de la pulsion (éventuellement aussi contre la réalité et le surmoi ?)

Alors qu'est-ce que le Moi ? On montre que le Moi est tout entier constitué à partir de l'Autre, en tant qu'il représente la réalité d'un pouvoir de l'image. Le Moi, c'est l'Autre (ou l'image de l'Autre).

Bien loin donc que le Moi défende quoi que ce soit, il est entièrement soumis à cette forme constituante de l'Autre. Mais de ce fait, il s'imagine être pouvoir de maîtrise et de défense. Le Moi se fait lieu d'évidence, conscience, etc..

Ainsi le Moi n'est-il qu'un foyer d'illusion de maîtrise. Mais il n'en va pas de même de l'Autre: si l'Autre est constituant du Moi, il y a une réalité propre de l'Autre; mais chose étrange, cette réalité est celle de l'image. L'image de l'Autre a un pouvoir formateur autonome , indépendant d'une "causalité biologique" stricte.

Mais que suis-Je donc ? Ne suis-Je que ce Moi, tout entier soumis au caprice de l'Autre dans ma constitution ? Je me reçois bien comme un lieu d'insistance de quelque chose de plus réel. Est-ce là mon corps ? Mon corps est-il le réel qui me fait échapper à l'aliénation dans l'Autre ?

Il n'en est rien au fond.

Car ce que Je suis, c'est un sujet, divisé dans le symptôme: le symptôme, l'insistance d'une difficulté d'être, voilà mon réel.

Mon corps n'est ce réel que par raccroc: pour autant que j'y trouve la raison de ma jouissance, i.e. de ce qui justifie mon insistance à être. Le corps est ce dont on jouit. C'est ce qui lui confère son réel. C'est à ce titre que le corps peut être dit pulsion: en tant que lieu de la jouissance. Cette jouissance, ce n'est pas "l'énergie" du corps: c'est d'abord ce qui me manque, et que selon les voies de l'amour et du désir, je cherche dans le corps de l'Autre, qui me signifie avoir en quelque façon ce qui me manque et dont je jouirais.

Ce que Je suis, c'est ce manque, mon malaise sans lieu. Tel est le Ça. Le Ça est le nouement de la difficulté du sujet comme malaise, au réel du corps, dans la pulsion, et selon la particularité du sexuel, qui lui confère le mode de son insistance.

L'analyse ne consiste pas à "se défendre" contre la pulsion (ou à améliorer cette défense). Elle consiste au contraire à permettre l'événement dans une certaine pratique, de ce lieu de malaise en quoi consiste l'essence de la pulsion. Donner cours à la pulsion, est l'éthique de l'analyse. Ceci implique qu'on élabore un concept de la pulsion qui permette de penser sans paradoxes un tel événement: comment concevoir de là un concept de la sublimation (i.e. de l'accomplissement de la pulsion) qui ne vire pas aux sublimités, quoi qu'il en soit par ailleurs de toute éducation du sujet, en tant qu'elle ne veut que son Bien?

D'où la formule freudienne de l'analyse: "là où c'était, Je dois venir", exprimant que: Je suis Ça, au parcours près de venir à cette place. Ce parcours est l'enjeu d'une analyse.

Le soin étant laissé au lecteur de délinéer ici l'instance d'une causalité propre du sujet, dans cette figure de l'Autre. Cette causalité, qui est histoire et pratique, se définissant d'inverser l'ordre des causes naturelles en les transformant en moyens de l'acte.

U.V.RRII2
le vendredi
8h30.

G.T..

Le Moi, foyer des défenses et la réalité constituante de l'Autre.

—

Ce texte représente un exposé tenu en 1976 devant des étudiants en psychologie, sur un thème proposé. ~~D'où vient~~ Ce qui explique que ~~[illegible]~~ le registre soit de leçon à la dimension d'introduction du style.

Il paraît cependant que, par la tentative que se trouve représentée de reformuler le problème du stade du miroir selon un second plus structurant que l'identificatoire, la logique d'une Autre constituante qui ("le désir est désir de l'Autre") peut être (~~[illegible]~~) proposée ici même à la lecture.

—

SIMPLE DISCOURS SUR LE MOI, ET LA RÉALITÉ CONSTITUANTE DE L'AUTRE.

- Style de l'exposé : ne pas administrer [illegible] raisons, mais plutôt dessiner & présenter une position. Je ne justifierai donc pas tous les pas, mais au contraire, je ne manquerai pas de souligner à quels [illegible] accès de force.

1 POSITIONS CARTÉSIENNE DU SUJET : L'ÉVIDENCE ET L'ORDRE DES RAISONS.

- Nos positions du moi : ce qui ne veut pas dire que nous nous y tiendrons. Le point le plus évident n'étant pas nécessairement le plus déterminant. Cette remarque, qui est au principe de l'analyse, marque un décentrement des questions.. [ce qui est trop peu complaisant.]

[[Qu'est-ce qui est évidence que le moi ? D'abord, que [illegible] cycle d'impulsions, qui [illegible] semble [illegible] de certains traits : unité, [illegible] de soi, lieu de [illegible] [illegible] de la réalité, [illegible] de détermination. — Pour tout dire, [illegible] voir.]] D'où un [illegible] chose, [illegible] d'abord, une évidence. [illegible] dire que le moi est évident, dire que le moi [illegible] : plutôt que de dire que le moi est le foyer des évidences du sujet. En quoi [illegible] c'est l'évidence. Le moi est le foyer des évidences de la perspective cartésienne ; la perspective cartésienne ne [illegible] conformes à [illegible] perspective cartésienne : de définir le moi comme centre des [illegible]

[illegible], [illegible] - elle pas [illegible] : [illegible] que le moi est évident ? Il apparaît donc ?

S'il en était ainsi, devrait-on dire que le moi est le [illegible] : chaque [illegible] est évident. L'évidence que cette question n'est plus [illegible] que le moi est évident. L'évidence foyer des évidences, je ne peux conclure que l'évidence ? [illegible] pas son évidence. Qu'est-ce donc que l'évidence ? [illegible] soi l'enchaînement [illegible] Ainsi, une

Nous constatons que, pour Descartes, elle est-ce [illegible] dans son évidence. Toute déduction est [illegible] des raisons du sujet. Toute déduction est une suite d'évidences élémentaires. [par [illegible] de déduction] [illegible] mais de chaîne de raisons [illegible] d'antécédent [illegible] la connaissance [illegible] introduit [illegible]

Ce à quoi D[escartes] nous introduit, c'est que [illegible], la démarche de la connaissance [illegible] de la production difficile à [illegible], c'est que [illegible] des matières : ce qui [illegible] l'ordre réel de la production [illegible] selon l'ordre des matières ; [illegible] un [illegible] qui fait que [illegible] des choses. [illegible] : l'ordre de la [illegible] des choses. Mais à partir de lui, [illegible] regard de l'ordre des raisons, [illegible] méthode : [illegible] de l'enchaînement des choses, mais la connaissance est méthode : [illegible] de l'enchaînement des choses, mais la connaissance n'est plus la connaissance de [illegible] que dans la démonstration [illegible] de l'enchaînement des raisons

le meilleur exemple.

En introduisant ce mouvement, D. [illegible] par le concept d'ordre des raisons, pourquoi l'être humain, le sujet, ne connaît que ses propres raisons, selon leur ordre de construction propre. D'où lui, qui décrit le réel?

Mais alors la notion d'évidence [ne pourra manquer jamais que] — perd toute évidence. Elle est subordonnée à la notion d'ordre des raisons et au problème de la méthode. C'est la méthode qui donne la [illegible] que l'évidence éclaire les raisons, c'est la méthode qui donne la loi de l'évidence. Ceci nous introduit à cette idée qu'il y a une chaîne des raisons, un ordre de logique, qui pourrait bien aboutir à un tout autre que l'ordre de logique, subordonnant les évidences.

Et dès lors, qu'en est-il du moi comme forge des évidences? Ne subordonne pas cette chaîne, devinons-nous pas que ce moi est, quelque part, [illegible] de raisons, dont, bien loin qu'il en soit le maître, il n'est [illegible] plutôt l'effet. Lequel; n'est-il pas l'effet de la chaîne des raisons, loin d'être leur puissance régulatrice? Quelle est donc la nature de cette chaîne?

2 – LES INSTANCES DU SUJET.

Nous partirons alors d'ailleurs. [Dire le pas.] Sous le nom d'ICS, ce que la psychanalyse introduit, c'est qu'il y a une chaîne de raisons.

Soit ce que l'analyse nous dit simplement, c'est qu'il y a [illegible] d'un symptôme, en l'occurrence des [illegible], qui donnent la [illegible] que D. nous laissait deviner. Cet excentrement du moi et des évidences, que D. [illegible] malgré lui, mais grâce à sa doctrine de l'ordre des raisons, — l'analyse l'appelle l'ICS.

Qu'est-ce donc que l'ICS? Nous ne résoudrons pas ici à en dégager la [illegible] ce que nous pouvons dire. Mais ce que nous pouvons dire, c'est que l'ICS [illegible] Mais ce que nous pouvons dire, c'est que, si la chaîne des raisons de l'ICS n'était pas donnée à entendre, c'est qu'elle était refoulée. Parler d'ICS, c'est parler d'un refoulement des raisons.

Mais [illegible] des raisons dans l'ICS. Mais n'en [illegible] pourquoi les raisons sont refoulées,

quelconques sommes ? Quelle est la raison de ce refoulement. C'est ici que
les difficultés commencent, qui ne sauraient que nous étonner. C'est principalement,
que ces pensées ici sont supposées déplaire. Il y aurait donc une règle fonda-
mentale du fonctionnement ~~psych~~ psychique : ce qui déplaît, cela est refoulé.

C'est donc supposer que le fonctionnement psychique est soumis à un
principe général de fonctionnement : le principe du plaisir, dont nous pouvons
remarquer que dans l'occurrence, il serait plutôt un principe du déplaisir –
pour ici s'opposent à nous une tout autre difficulté : pourquoi ces pensées
sont-elles refoulées dans l'ICS ? Quelle est donc leur nature ?

L'analyse apprend qu'elles sont liées d'une manière ~~[illegible]~~
très particulière au sexuel. Il y aurait donc dans le sexuel quelque chose
qui, par sa nature propre, traumatiserait. A ce titre, il serait l'objet d'élec-
tion du refoulement, autrement dit, du principe du plaisir. Ce qui ne veut
nullement dire qu'il soit le seul. Qu'est-ce donc qui, dans le sexuel,
serait traumatique ? Nous ne le dirons pas ici, sinon pour laisser entendre cette
énigme.

Nous passerons alors à une autre remarque, c'est que ce sexuel, s'il est
refoulé, c'est qu'il ne cesse pas de faire valoir ses droits. Ses droits à être un
lieu élu de la jouissance. Le sexuel est un lieu d'élection où le sujet
joint. Le sexuel ne se laisse pas oublier. Dès lors, comment peut-il être refoulé ?
Ne le serait-il pas pour cela même ?

Cette remarque très importante nous introduit à quelque chose d'extrê-
mement nouveau : il y a une ~~[illegible]~~ insistance de la jouissance dans le sujet,
la plus singulière. C'est là un second
et le sexuel en est le lieu d'élection, au premier, du principe du plai-
non entièrement distinct mais antagoniste
sir. Si tout à l'heure, le principe du plaisir nous apparaissait comme
un principe d'évitement de la souffrance ou du déplaisir, maintenant,
il nous apparaît tout au contraire comme un principe de recherche
absolument ~~[illegible]~~ inconditionnelle de la jouissance. Dès lors, comment cette
quête (sens A 2 du p.P.) ne entreraient-elles pas

en contradiction avec le principe du refoulement de ce qui s'affirme, puisque, pour ~~[illegible]~~ faire valoir son exigence, la quête dans le sexuel ~~[illegible]~~ ne cesse de façon ~~[illegible]~~ insistante? Il n'y a donc antagonisme entre ces deux aspects du p. P.

Le second aspect du p.P. introduit chez F. d'une tout autre perspective que celle de l'ICS comme effet du refoulement: la doctrine de la pulsion. Ce qui insiste ainsi sans relâche à se faire valoir, s'articule comme quête de quelque chose que nous pouvons appeler jouissance: le montage des effets de cette quête sur le corps du sujet en tant que la jouissance tient au corps, s'appelle la pulsion. Ce qu'on appelle le Ça est l'ensemble de ces montages d'une poussée de quelque chose sur le corps.

Ainsi par ces mouvements extrêmement importants, il nous apparaît que le Ça constitue le soubassement du sujet. C'est le lieu de cette insistance à quêter une jouissance, dont la pulsion donne le particulier.

[Bien préciser que cette quête est une esquive : celle de Freud.]

3. LA RÉALITÉ, SUPPOSÉE. — c'est là une pure supposition,

Alors, si nous supposons, — que l'appareil psychique est ce qui dont on ne donne d'avance aucun [illegible] — comment le sens 1 du p.P. à cette quête de la jouissance au sens 2 du p.P., comme détournement des déplaisirs peut-il être assuré? Plus subtilement, nous supposons que, la recherche du [illegible] de la jouissance étant pas [illegible], nous devons supposer que quelque [illegible] le sujet [illegible] tienne compte de la réalité. Quelque [illegible] diffère les effets de cette quête, en tenant compte de la réalité. C'est le dont dans [illegible] diffère la rencontre [illegible] de la différence de la jouissance. moi, instance issue du Ça par un effet de différence de la satisfaction qu'il quête, mais en le moi a charge d'amener au Ça la satisfaction [illegible] de la réalité. tenant compte des exigences de la réalité.

Il y a donc, à côté du principe de plaisir, un second principe du fonctionnement ψ: le principe de réalité, qui assure une différence des jouissances, et le moi est l'instance qui répondrait à la tâche pratique d'opérer ces différences, en tenant compte de la réalité dans son [calcul.

D'où l'idée d'un moi qui serait le siège des défenses : il faudrait supposer que le moi se défende et sérieusement contre les exigences du Ça, — lui qui pourtant est chargé de réalité.

4 – LE MOI, ET SON ILLUSION DE ~~MA~~MAÎTRISE.

Que vaut alors cette idée d'un moi comme siège des défenses ? ~~[illegible]~~

~~[illegible]~~

~~[illegible]~~ Si le moi s'inclinait tel que d'aucuns en font le complice des satisfactions du Ça, l'idée ne manquerait-elle pas que ce serait singulièrement dépendant d'une autre instance qu'il se déterminerait au fond : le p. P. ? De quoi donc peut-il se défendre, quand on voit au mieux encore qu'il a à charge non pas de se défendre, mais d'accomplir des actes déterminés comme liés par des voies déterminées ? ‖ De plus, nous avons vu que l'ics comme lieu des pensées refoulées, donne sur ce moi un aperçu que celui-ci récuse : c'est que le symptôme, loin que ce domaine à voir, est déterminé par une chaîne de pensées dont le moins qu'on puisse dire est que le moi ne sait les maîtriser. — Mais c'est bien là ce à quoi prétend le moi : à la maîtrise, qui le ferait libre des scrupules, i.e. d'un réel qui ignorait de soi. Nous voyons sur le fond de ces deux remarques, que cette maîtrise est avant tout une illusion de maîtrise.

– S'il en est ainsi, pourquoi le moi entretient-il cette illusion ?

– Pourquoi la maîtrise constitue-t-elle sa forme régulatrice (sous la forme de ~~la fonction~~ par principe de l'évidence) ?

– Qu'est-ce donc qui est cause de cet état de chose du moi ? Qu'est-ce qui détermine le régime de maîtrise de ce moi, et qui induit, le cas échéant, ce moi à ne vouloir que l'illusion, ne laissant en tout point pas l'insistance de la pulsion et le retour des pensées ics ?

⅄

5 – LA "CAUSALITÉ PSYCHIQUE" ET [illegible] L'HISTOIRE.

Il nous faut, pour le suivre, nous entretenir quelques instants sur ce que nous appelons la "causalité psychique", terme dont l'inadéquation nous permettra toutefois de poser un point de vue juste. S'il y avait quelque chose qui soit une "causalité psychique", que pourrait-elle être, sinon précisément une cause telle qu'elle soit proprement "psychique"? C'est ce qu'on a de tout temps cherché sous le nom de l'âme. Il est clair que nous n'avons que faire de celle-ci, la question se posant alors de savoir si une telle causalité subsiste pour autant ou non? Autrement dit, devons-nous ne pas penser que toute causalité est d'ordre naturel, et que l'ordre d'enchaînement des causes et des effets selon une nécessité matérielle soit l'inévitable de notre discours contemporain? Est-ce là une pensée matérialiste?

Il nous suffira sans fin de démonstration de la science, et d'affirmer l'existence d'une telle causation d'un ordre hétérogène à l'ordre de la nature. Cette causation, étrangère à ce qu'on appelle l'homme — comme si les femmes n'existaient pas, et qui nous amène à lui donner son vrai nom: d'être parlant —, cette causation, nous n'avons pas besoin de chercher loin pour la trouver, c'est l'histoire. Tel est le paradoxe d'une position matérialiste sur la supposition d'une "causalité psychique": l'histoire est la causalité propre de l'être parlant.

Qu'est-ce donc que l'histoire? C'est l'affrontement des désirs, dans les stratégies globales si elles se stratifient selon la nécessité des conditions historiques concrètes. L'histoire est d'abord et avant tout le lieu et la pratique d'une causalité par liberté. Cette causalité veut dire que les pratiques historiques, loin de procéder du réel comme de ce qui les conserverait, procèdent au contraire de ce qui manque au réel. L'histoire se constitue ainsi comme projets actualisés dans des pratiques de réalisation de ces manques.

Si nous considérons alors la [illegible] causalité naturelle (matérielle) en tant qu'elle se définit d'une chaîne implacable de raisons où le réel conditionne le réel, ce qui apparaît de ce qui précède, c'est que la pratique historique comme causalité propre de l'être parlant, consiste avant tout dans un renversement de l'ordre des causes. Ce qui est nécessité [illegible] matérielle du réel est, dans l'histoire, simplement désiré, parce que ce qui y importe, c'est l'introduction dans le réel de causes manquantes. Ainsi, l'histoire

introduit dans le réel des failles d'inexistence ; mieux, elle transforme le réel en moyen de ces failles. C'est là le second aspect décisif de la causalité historique : c'est qu'elle transforme la causalité matérielle en moyen de l'action. Le renversement, qui fait servir la causalité matérielle au moyen de l'acte, constitue la forme principale par laquelle la causalité historique transforme la causalité ~~a~~ matérielle. Non pas que celle-ci n'existe plus, mais elle ne devient de loi que la condition extérieure d'une pratique où elle est destinée à l'accomplissement d'une finalité de l'acte, comme manquant au réel.

Il n'est donc nul besoin pour définir l'ordre d'une causalité psychique, de s'interroger sur le substrat neurologique ou biologique en général des "faits psychiques", ou sur ce qui détermine ce fait psychique comme fait d'évolution par exemple. Le propre de la causalité dans le corps, quelque soit ~~son~~ ~~un~~ son caractère matériel, elle se définit d'abord par ceci ~~[illegible]~~ de l'être psychique, c'est que, quelque soit ... déterminations matérielles. Cette négation opposée à la détermination matérielle, sa cause et qu'elle la nie. de l'homme, est le fait constituant de la causalité psychique, sa seule racine, quelqu'en soit l'origine, laquelle n'importe en rien. Le trait essentiel de la causalité psychique est donc de se constituer dans la causalité matérielle dont elle est séparée comme séparation : Elle est séparée de toute causalité sous la forme d'une négation, et cette séparation prend la forme de la cause matérielle ne ... que comme moyen, ce qui manque à la cause matérielle, ce qui, opposé à cette causation matérielle, cette causalité autonome procède. Donnant le ~~sens~~ ressort causal par quoi cette causalité ... "la culture" et l'histoire, donnant les formes pratiques fondamentales ... Ce qu'on appelle la culture et l'histoire. Elle ~~[illegible]~~ suit les termes fondamentaux d'une telle causalité pratique, s'interprétant comme praxis. ... de la constitution de l'intersubjectivité

Toute cette section 6 est vouée au sorte de faire passer un malaise qu'on ne pouvait dire d'emblée. D'où son fragile.

6 – LA RÉALITÉ CONSTITUANTE DE L'AUTRE

Toutefois, si, dans ce fait de la négation des causes matérielles, nous possédons bien la forme de la causalité psychique, nous n'en avons pas encore la raison. C'est ici qu'il nous faut avancer ce pas de plus, où la forme et la raison

de la causalité psychique se muent sans distinction pareille.

Qu'est-ce donc que la forme concrète de l'activité historique ? La pratique de discours où l'autre donne la raison de l'acte. Si la ~~cau~~ causalité matérielle donne le moyen de l'action humaine, l'autre comme constituant de l'ordre propre de la praxis, est la "raison" de cette causation.

Il nous faut de ce fait, introduire ici le noeud constitutif, où l'Autre comme raison de la causalité psychique, se noue à la négation comme forme de cette ~~causalité~~ causation.

Ce noeud, c'est ce que Lacan a tenté de repérer dans le ~~no~~ noeud structuralement non tranchable que constitue le "stade du miroir". Il nous faut donc, de ce noeud (1) dériver ce qu'il ensuit.

Il nous faut par cela supposer l'existence d'un pouvoir propre de l'Autre dans l'ordre de cette causation telle que nous venons d'approcher. Un tel pouvoir de l'Autre, n'est de personne aussi les faits pour nous étonner : l'historien, comme pratique de l'Autre, nous apprend que l'Autre constitue le lieu de cette causalité propre de l'être parlant, nous apprend que cet être parlant s'engage, où se nouent les effets de production dans lequel cet être parlant s'engage. Ce n'est plus simplement que

Mais il nous faut ici faire un pas de plus. Ce n'est plus simplement que l'Autre soit le lieu de l'intersubjectivité comme raison de la pratique. En son effet, nous faut-il rendre compte de l'introduction ~~[illegible]~~ de l'être parlant dans l'ordre de l'histoire. Qu'est-ce donc qui, comme fait de structure permet de penser que l'être parlant ait été introduit à l'historicité comme forme constituante de son être ?

Nous disons que la raison en est l'existence d'un fait de famille ~~[illegible]~~ l'être humain. Cette famille, dans l'organisation biologique de l'être parlant est ancrée en ceci, que nous pouvons nous la représenter ~~[illegible]~~ comme la cause de cette famille, il est plus dangereux ~~[illegible]~~ Quelle que soit la cause de cette famille, c'est un point de départ à un effet de manque. Quelle que soit... nous la prendrons comme un fait : i.e. ... un point de départ tant encore que nous la prendrons comme un fait.

---

(1) Note ~~[illegible]~~ : que l'enseignement lacanien commence donc également par un noeud. Je dirai ~~[illegible]~~ qu'il n'a tranché, et qu'il trouve dans le corps des deux Stade du Miroir une "origine" qui fermée de coins (Ent-Scheidung).

insuffisante de notre chaîne de raisons.

Ce que nous avançons est ceci : cette faille que l'être humain porte dans sa constitution biologique (et que nous pouvons nous représenter comme le fait de prématuration ~~[illegible]~~ irréversible, comme hypothèse entre autres), cette faille le met en un statut de "discordance", ou de "déhiscence", telle, de son être, que celle-ci appelle de quelque manière une résolution. ~~laquelle~~

C'est ici qu'intervient l'Autre. Cette faille originaire de l'être parlant est capée parlant, l'Autre comme conditionnant l'image où l'être parlant est capté par l'effet des organes, c'est la conduite, ou mieux, y répond, de la structure où d'abord il se constitue, comme image du semblable. [Se doit préciser ... tout à fait fausse, il ne peut être] [que cette présentation simplifiée, est donc fausse, ... plutôt je semblerais introduire une fonction, des justes ...] ~~en double mouvement que nous pouvons ainsi~~

Il se produit dès lors [illegible] cette discordance vitale dont souffre l'être parlant se résout double : d'une part, la discordance [illegible] dans l'image de l'Autre en ~~ceci~~ ceci que le sujet anticipe sa propre image dans l'image de l'Autre, il [illegible] porte sur cette faculté un mouvement de précipitation subjective, c'est-à-dire d'illusoire porte sur cette faculté, et corrélativement en tant le ~~[illegible]~~ conduit à résoudre la discordance originaire, dans ~~l'image de~~ qu'elle est la discordance motrice de la prématuration, dans une complétude corporelle. Cette la situation de l'Autre en tant que lieu d'une complétude corporelle, est le point vif de cette précipitation anticipante de son activité motrice, est le point vif de cette [illegible] que l'on appelle la projection. ... dimension essentielle du fait "psychique" que l'on appelle la projection, ... résulte d'abord en ceci que le sujet ne a accès à sa propre image en tant qu'idéalement complétée, que ... sujet ne a accès à sa propre image que dans l'image de l'Autre où elle se réalise en [illegible] anti-[illegible] par l'intermédiaire de l'image de l'Autre où elle se réalise en ... comme anticipation de commencement de sujet.

Ainsi, directement, et comme anticipation de commencement de l'être, dans la statue idéale où dessine précipitation, l'image de l'Autre se forge en la statue idéale où dessine l'effet d'une complétion du sujet, laquelle se traduit d'abord pour lui dans l'image de la ~~[illegible]~~ corps qui recèle le sien. Nous voyons ici que, si la discordance vitale de l'être humain n'est résoluble que de ce retour de la ... obtenu de l'Autre sur le sujet dans le renvoiement ~~[illegible]~~ que le fait image du corps, le sujet n'a, comme complétude, pas d'autre lieu où s'inscrire

d'une entité de ~~[illegible]~~ que cet effet.

Il apparaît que la forme de l'Autre est constituante de l'image de moi que le sujet y anticipe.

Cette forme de complétude qui lui revient de son anticipation dans l'Autre, et qui fait tenir sur lui comme l'unité dont il ne fait partie, c'est le moi.

Le moi, est le lieu d'entrecroisement ~~des images~~ où la structure de l'unité, en tant que l'Autre vient à se nouer à la ~~devenant~~ discordance [illegible] qu'il y anticipe ~~son~~ sur sa propre complétude. Le moi, c'est l'Autre. Ou pour mieux dire, l'image de l'Autre.

Mais, dans la mesure où l'Autre intervenant dans cette faille d'intérêt comme cette image où anticiper la résolution de cette faille, cette image est celle du corps de l'Autre. Il en résulte que : ~~[illegible]~~ le moi, c'est l'image du corps, et donc devant toute chose, du corps de l'Autre.

~~[illegible]~~ Savoir comment cette condition de faille que nous avons [illegible] introduite ici par le sujet comme effet particulier, précisément comme, introduit ici par le sujet comme effet particulier, que nous savons en quoi de pénalement [illegible], où la faille et l'Autre se rencontrent précisément, c'est ce que nous ne pouvons les dire, encore que leur élargie soit nécessaire, c'est ce nœud que je dis, les [illegible], — Pourquoi ne parle pas donc comme ce nœud que je disais, le symbolique en [illegible]? Le nœud est proprement quelque chose d'entrecroisement [illegible], tant qu'il introduit pour l'être parlant quelque chose de la présence de l'Autre comme comptée dans ce croisement de la faille avec la présence de l'Autre comme effet de faille, qui ~~[illegible]~~ [illegible] où cette faille est suppléée. Cette insistance d'un effet de faille, qui de ce fait relève de l'Autre comme du lieu où elle s'instaure dans les hattements incessants de l'activité symbolique, voilà ce que nous avons tenté de [illegible] les éléments que nous avons tentés de comme un fait, à quoi s'ordonne ~~[illegible]~~ les éléments, est individuelle, i.e. comme un fait, à quoi ordonne ce fait, est individuelle, i.e.

Il est tout à fait clair que ce fait, ~~[illegible]~~ d'en donner les raisons, que nous seulement nous verrons dans ce genre le fait de "sensibilité" que nous ne le [illegible] pas. Le fait de l'ensemble mais ~~[illegible]~~ de plus, nous pouvons qu'il ne le connaît pas.

psychique " que nous tentions fuyant à coups, consiste dans le fait de ce nœud des symboliques, où les failles d'une discordance vitale se nouent à la précoce prématurance de l'Autre comme suppléant à ce défaut. C'est ici que nous voyons à nouveau que, conformément à la structure de cette "causalité psychique", ce fait se spécifie avant tout de viser son origine. L'origine se noue au profit du nœud constituant de cette historicité de l'être parlant.

L'histoire se joue dans les effets de ce nœud, et comme son inscri-tance.

⑦ – LE MOI ET L'AUTRE.

Ainsi, résumons-nous :

- le moi, c'est l'image de l'Autre.
- le moi, c'est l'image du corps, celui de l'Autre d'abord.
- le moi, c'est l'image de ces énoncés, déduire, quant à la structure de ce

Que pouvons-nous de ces énoncés déduire quant à la structure de l'Autre dans le moi ?

Si le moi est ainsi radicalement dépendant de la structure de l'Autre dans sa constitution, on peut qu'il n'existe que de lui, et que le sujet n'a accès à sa réalité corporelle que de cette existence, nous ferons bien de ne pas oublier que la structure du moi va être radicalement conditionnée par cette causation.

Nous avons dit de plus, que le moi n'existe avant tout que dans un mouvement subjectif d'anticipation résolutive de la faille première. Le mouvement était si décisif, que l'image de l'Autre y inscrit tout entière, puisque c'est conséquemment dans cet acte que se jetterons la première discordance, que réside ses effets de résolution.

Ceci nous introduit à la dimension existentielle principale du moi : ① le moi est [illegible] constitué de l'oubli – Si le moi est méconnaissance, il ne peut qu'être méconnaissance jetée sur la faille dans la précipitation première. Mais il y a plus. Si le moi n'existe que de l'Autre, et il apparaît de cette condition de faille. Le moi, c'est l'Autre, et il n'y a donc pas de "propre" du moi. La raison pour laquelle le moi est centre de méconnaissance de que la principale raison pour laquelle le moi est centre de méconnaissance de la réalité du sujet, c'est d'abord qu'il n'émane que de cet Autre où se

trouve sa condition.

(2)- Mais de ce fait, la forme de cette méconnaissance est très particulière. Elle suppose dans les effets du moi l'insistance de cet Autre à un point croissant déterminant. Cette forme principale de l'Autre dans la méconnaissance, c'est la dimension de projection du moi: le moi est d'abord projection. Qu'est-ce à dire ceci? Deux choses absolument fondamentales: d'une part, que le sujet n'existe au lieu d'une dimension où il se reconnaît tout, que dans un Autre dont il méconnaît jusqu'à l'insistance. I.e. que, comme moi, le sujet ne peut qu'en méconnaître que celui qui dit moi, c'est l'Autre. Que le moi soit la condition qu'il ne peut (qui laisse) ignorer que, le discours de l'Autre pour origine, a pour effet que il ne peut ignorer que le discours de l'Autre, c'est le discours de l'Autre. Lui où le [illegible] que le sujet tient à celui qu'il s'y agit. Le moi se constitue de sujet dit, moi, c'est d'un autre qu'il s'agit. Le moi se constitue des traits d'identification, modelés dans tout fait d'identification, traits de l'image de l'autre, modelés dans tout fait d'identification, c'est donc, au plus simple, parlé des traits empruntés à l'Autre, et dont le moi constitue l'insistance.

(3)- Mais le second versant de cette forme de la méconnaissance, c'est que, ce que le sujet est, au plus intime de lui-même, est rejeté dans l'Autre, comme miroir de la haine. L'Autre est d'abord le lieu du discours que le sujet tient comme de ce qui fait la cause de son sujet. Ce que le sujet rejette, est projeté dans l'Autre, en sujet fait pour lui la cause de sa haine, avec cette conséquence que l'Autre est le lieu de ce qui, mieux, il y est rejeté, avec cette conséquence que la première raison, ou mieux, il y est rejeté. D'où, par renversement avec la projection de la haine, i.e. [illegible] de ce dont le sujet est rejeté de l'Autre, à que l'Autre est d'abord le lieu de la haine, lui rejeté. Le sujet est rejeté de l'Autre, à se distingue comme d'un Etre lui-rejeté. Le sujet est constitué plus essentiellement dans son élan même de ce qu'il y est constitué plus encore que par la méconnaissance projective, mais même de ce qu'il y est constitué. Ce versant se

(4)- Corrélativement à cette dimension de la méconnaissance projective, mais trouve dérivé un second versant de cette structure du moi: le principal d'entre eux est peut-être diffracté d'ailleurs en plusieurs aspects. Le principal d'entre eux est peut-être la dimension de mentaire du moi. [ceci n'est pas assez développé.]

⑤ - Par le fait d'une part de la résolution anticipée qui constitue le moi, d'autre part de la méconnaissance qui en donne la structure, le moi constitue une instance de maîtrise de la faille première. Ou plutôt, d'illusion de maîtrise. Car là est le fait essentiel : c'est que le moi ne maîtrise rien. Mais que, venant à la place de cette faille, il y est érigé en illusion de complétude. Corrélativement à cette illusion, le sujet s'imagine être maître de cette faille. La dépendance de l'image de l'Autre dans cette illusion est rejetée, ou tandis que l'Autre devient le lieu des rejets par lesquels le moi-sujet s'assure d'être indépendant de la faille. L'Autre est le lieu du rejet des illusions de la maîtrise.

⑥ - D'où la dimension de prestance du moi, mais aussi, les phénomènes de transitivisme dans lesquels le sujet se trouve pris. S'imaginant être le maître, le moi en raison de la complétude imaginaire du corps en quoi ce moi consiste, fait le sujet parader comme monstration de cette complétude. Corrélativement, l'Autre est le lieu d'un défi où le sujet ne distingue pas ce qui lui revient, dans cette rivalité, de la prévalence de l'Autre. Dans le défi à quoi la dimension de prestance du moi l'engage, il ne reconnaît pas que ce qu'il défie dans l'Autre, c'est ce qui le constitue comme moi :

⑦ - Tout ceci nous amène à penser que le moi est lieu avant tout constitué sur le mode d'une illusion. Illusion d'indépendance à l'endroit de l'Autre, illusion de complétude, illusion de maîtrise, donnent les modalités de ce statut imaginaire que l'Autre est le lieu d'un rejet, l'illusion du moi.

Mais ici, il ne faut surtout pas glisser. Parler de structure d'illusion pour en chasser la

Car, dire que le moi soit une structure d'illusion, ni que sa constitution le soit. Autrement dit, en dire ce qu'il soit illusion, ne veut pas en tant que l'illusion peut devenir, il y a une réalité de l'illusion, mais surtout, ce que l'illusion s'en déconnaissant ce qu'elle rejette, mais surtout, ce que l'illusion est un pouvoir réel.

Comme telle a une consistance propre. L'illusion est un pouvoir réel. D'où donc vient ce pouvoir, et en quoi consiste-t-il ?

Ce que nous pouvons dire, c'est que la nécessité de l'illusion tient à sa raison d'être dans la faille première de l'être. Mais plus simplement,

Il nous suffira de retenir la croissance de ce pouvoir dans la suppléance où a défaut qu'institue la station de l'Autre. L'Autre, en tant que lieu où se constitue la [illegible] croissance du moi, est le vrai pouvoir de l'illusion, son vrai centre tout au moins. En effet, [illegible] que le moi soit à ce point dépendant dans sa constitution, de cette [illegible] figure, nous indique que là, dans [illegible] cet effet d'entrecroisement de la figure de l'Autre avec la faille du sujet, lui revient la réalité du pouvoir de l'illusion.

C'est dire que, si le moi est lieu d'un pouvoir d'illusion, l'Autre, dans ce pouvoir, est lieu d'une réalité. Il y a une réalité propre de l'Autre. Cette réalité, en quoi consiste-t-elle, sinon d'abord en ceci que, d'introduire son sujet à ce qui supplée à sa faille, elle l'introduit par là même à la réalité de cette "causalité psychique" où il se constitue [illegible] comme [illegible] cause libre ? La réalité du pouvoir de l'"illusion", c'est avant toute chose l'introduction du sujet dans l'ordre humain de la pratique, et de l'histoire, où il se constitue comme sujet de sa causation matérielle. Cette réalité du pouvoir de l'Autre comme suppléant à la faille, est donc si grande qu'elle ne constitue rien de moins que l'ordre de la culture, en tant que registre de la causalité proprement humaine. [ceci à développer mieux.] [Pas assez dével. le réel de l'illusion et de son instance.]

FIN DE L'EXPOSÉ —

[Ici : introduire en effet l'Autre et l'autre].

8. CE QUE JE [illegible] EST.

La perspective que nous avons ainsi parcourue, semble donc nous apprendre que la formation du moi est si dépendante de la figure de l'Autre, que parler de son autonomie est de toute part suspect, puisque aussi bien il apparaît que le moins, son autonomie est de toute part relative, et encore la marque de cette prétendue autonomie n'est-elle que d'intégrer en lui l'unité, est encore la marque de cette réalisation d'intégrer où il est humain est à ce point dépendant de l'Autre.

La question peut alors se poser, si l'être humain est à ce point dépendant de l'Autre pour sa réalisation, de savoir où et en quoi peut bien consister un lieu de fixation qui [illegible] le constitue comme même. Remarquons que cette question ne va pas de soi. On suppose qu'elle puisse être posée. Or, quelle est donc la condition qui permet sa position, à supposer qu'elle soit

irréelle ? Ne devons-nous pas qu'elle suppose précisément <u>que nous sachions déjà</u> qu'une telle fixation existe, la question se posant ?

Mais disons que cette fixation du sujet soit possible, qu'il puisse par quelque manière échapper à cette aliénation dans l'Autre où nous l'avons vu se constituer comme moi, nous ne concluons pas pourtant que ce point d'ancrage de son être soit indépendant des effets constituants de l'Autre. Seulement, nous interrogeons si un tel point existe. Quand à sa nature et à sa cause, nous n'en préjugeons pas.

Ce point où le sujet peut se fixer comme séparé de l'Autre, il pourrait nous servir de le chercher dans ce que nous devons, de ce fait, appeler <u>un réel</u>. Un réel serait, de sa définition même, le lieu de ce même un réel séparé de l'aliénation dans du sujet. Mais, il y aurait donc un réel séparé de l'Autre. De quoi peut-il s'agir ?

D'une tentative qui semble aller de soi ; nous pourrions être tentés, ce réel, de le situer dans le <u>corps</u>. Si quelque chose semble bien faire le réel du sujet, n'est-ce pas cela avant toute chose ? Sans pouvoir nous justifier nous dirons pourtant <u>qu'il n'en est rien</u>. Le corps n'est pas le lieu d'ailleurs où il nous faut chercher d'abord le fait d'une fixation. Que l'on songe pour le justifier ni l'un ou l'autre, que nous avons vu cette décadence du corps n'être visible que de la figure de l'Autre. Ainsi ; le corps ne prend sa consistance que de l'Autre. Fait paradoxal, si le corps trouve une consistance quelconque, ce ne peut être dit que si l'aliénation dans l'image de l'Autre. Ceci nous amène à nous défier de croire que le réel du sujet soit son corps.

réel du sujet soit son corps. Il nous faut donc faire ce contre pas.

Pour savoir quel est ce réel, il nous faut que le sujet en est lui aussi, arbitraire en apparence.

Ce que nous disons, c'est que, ce qui fait que le sujet en est séparé de l'Autre, c'est <u>précisément</u> le fait en quelque façon même, et séparé de l'Autre, c'est précisément un effet de faille. <u>Le sujet, d'abord, n'est qu'un effet de faille</u> de la faille originelle. Qu'il soit cette faille qui s'invite à se reproduire dans le supplément que

lui apporte la figure de l'Autre, voilà ce qui du sujet, fait le plus réel. Cette faille, donnons lui un nom : si la complétude imaginaire que l'Autre apporte à cette faille est le moi, cette faille porte le nom du Je. Je n'est qu'une faille dont le moi fait la complétude instable dans le rapport constituant à l'Autre.

Je n'est donc pas le moi ; il est ce reste auquel le moi serait à identifier. Il n'est pas non plus réductible à la présence de l'Autre : il en est bien plutôt la résidence impensable, ce à quoi cette figure de l'Autre suffit à ne dire en divers instances, dont la science parle pour nous : le symbolique, est la suppléance à la faille du Je, laquelle logique fait son réel.

9 - OÙ LE RÉEL PREND CORPS.

L'être humain est donc réel avant tout par ceci qu'il est une faille. Qu'est-ce donc que cette faille ? c'est celle qui est apparue dans l'histoire sous le nom du symptôme. Le symptôme, c'est la faille du sujet, là où il insiste comme réel.

Mais une telle approche du réel du sujet nous permet de précisément reprendre la question du corps, que nous avions repoussée plus haut. Le corps, avons-nous dit, n'est pas d'abord le réel. Pourquoi est-il donc par rapport au réel ?

Pour cela, il faut nous demander ce que c'est que le corps. Le corps, pour l'être humain, est-ce un montage biologique dont le fonctionnement démontre, par l'enchaînement de causes naturelles qu'il construit, la nécessité ?

Réfléchissons à ceci que, dans cet ordre de causalité naturelle, ce que nous avons dit constituer la culture (ou l'histoire), la causalité une fois donnée, est en quelque sorte renversée : elle est le moyen en vue d'une fin dont l'effet de cette laquelle fin est un fait de liberté. Le corps est incontestablement un effet de causation naturelle. Mais, ce qui le particularise, c'est que, dans cet ordre de la causalité libre, il est pris comme moyen de l'action. Autrement dit, la première transformation à laquelle le corps est soumis dans la culture, c'est

d'être transformé en moyen d'une action.

Mais de quelle action ? Celle que nous avons définie comme le premier principe freudien : celui du plaisir. Le corps est le moyen de l'action du plaisir-Ici. [illegible], que le corps est ce dont on jouit. Le corps est le moyen de la jouissance. Telle est sa signification en particulier dans le [illegible] désir. Dans le désir, le corps est moyen de jouir, ceci, aussi bien dans le corps de l'Autre que dans ce qui en revient au sujet.

Nous voyons immédiatement d'une part que le sujet n'est pas le corps. Le sujet use du corps dans sa consistance réelle. Et cet usage du corps, le fait moyen de la jouissance du sujet.

Mais c'est justement en cela que le corps devient de quelque manière réel, i.e. qu'il se nomme au réel du sujet, en tant que nous l'avons dit être la faille en reste de l'identification dans l'Autre.

Le corps se nomme au réel du sujet comme faille en ceci, que la jouissance de l'être parlant du sujet consiste à consister comme cette faille. La jouissance de l'être parlant n'est d'abord que d'être une faille, encore que cette faille soit comblée par les instances de l'Autre (en particulier le moi).

Comment le corps est-il pris dans cette jouissance de la faille du sujet ? En ceci d'une part, que le corps comme réel est l'élément déterminant qui ne trouve pas sa place dans l'identification, et ceci par régime (politique de [illegible] adéquatement, en ceci que le attente des miroirs). Mais plus qui fait son réel. Corps de l'Autre signifie au sujet la faille d'être une faille, cette [illegible] que c'est très

Que l'être humain ne jouisse que d'être une faille, c'est ce que sans doute, nous ne pouvons pas justifier. Que l'on renseignement que, sans doute précisément ce que Freud nous désigne lorsqu'il nous apprend que, au-delà du principe du plaisir, nous devons relever l'insistance d'une répétition, et que la raison dernière de cette répétition, est les pulsions de mort comme volonté de retour. Ce que l'on a ici appelé la faille de l'être humain, se dénomme originelle, n'est qu'un autre nom de cet effet de séparation constitutionnelle

retournant [illegible] de cet être.

- 18 -

Mais, si l'on veut aborder plus simplement le mouvement par lequel le corps de l'Autre signifie au sujet sa réalité de parole, que l'on passe aux deux expériences essentielles de ce mouvement, que sont le désir et l'amour. Qu'est-ce donc qui, dans le désir, retient au corps de l'Autre ? On pourrait se laisser aller à penser que c'est ce que l'Autre a. Autrement dit, les attributs de ce corps de l'Autre seraient la raison du désir. C'est là une idée assez reçue. Que l'on y songe bien pourtant : que l'on homme trouve en trop, inattendus, si son désir se rendait sur le corps de l'Autre un attribut (une grâce) comme on parle d'une femme, et que cet attribut soit [illegible], pour simplifier. Que croyez-vous qu'il adviendrait de son désir ? De même, si y bien pensez, est-il certain que ce qui pour une femme constitue le désir qu'elle peut avoir pour un homme, serait ce même attribut, mais réel ? (mise en parade) l'homme de ce façon. Mais songez bien à ceci, que [illegible], c'est surtout l'angoisse en trop d'attribut [illegible]. N'est-il pas étrange que l'attribut du désir dans l'Autre le produise. N'est-il pas étrange que [illegible] au point de faire naître le désir ?

Sans aller plus loin, et sans même aller jusqu'aux enseignements de la psychanalyse, et que vous devez savoir pas quoi en dire, assez que de ce qu'on sait, il reste que dans le ses contextes, il nous permet l'analyse formule que le désir ne tient que des expériences où y bien pensez, que le désir ne tient peut appuyé de ses attributs, que plutôt de quelque être pas tout à ce que le corps de l'Autre aurait d'attributs, que plutôt au fait qu'il puisse en manquer. Quand quelque part, de quelque façon, un attribut puisse manquer au corps de l'Autre, est la condition du désir, et ce qu'on découvre (autrui) { Que cet attribut doive être nommé phallus, ici que de sa fonction dans ce manque. }

Il en va de même très clairement dans l'amour, en ceci que ce n'est pas tout ce que l'Autre que l'on aime, ce n'est pas tout ce que l'Autre a, ce qui importe par dessus tout, c'est justement ce qui lui fait défaut, et qu'il attire, justifie qu'on aimant, que plutôt ce qui lui fait défaut. Mais à court terme de bien apercevoir que l'aime, de pouvoir le lui donner.

Cette insatisfaction du désir n'est pas, pas celui qui aime, ~~[illegible]~~ mais ~~p~~ manquer sur manque que celui qu'il trouve dans l'Autre, puisque son amour est, quant alors manque du même manque qu'il le fait, à cet Autre, de manquer des son amour ~~[illegible]~~ ; celui qui, dit-il, le relient de ce manque qu'il éprouve.

Ainsi, sans aller jusqu'aux détails [illegible] le terme de la ~~[illegible]~~ [illegible] dans la doctrine analytique, tenons pour acquis que le corps de l'Autre signifie le manque du sujet.

Puisqu'en est-il de ce manque lui-même, en tant qu'il n'est pas seulement signifié dans l'Autre, mais aussi réel en deçà ? Nous pouvons, grâce à ce qui précède, répondre : si le corps n'est ~~constitué~~ consistant que de l'effet de la station de l'Autre, l'articulation du manque du sujet (réel) comme rendu ainsi consistant, sur le corps est la pulsion. ~~[illegible]~~ de la faille du sujet comme réelle.

La pulsion est le montage sur le corps

Tout ce passage est trop bref. – Mais comment développer ?

Mais quel corps, dira-t-on ? C'est précisément une question qui n'est pas indiquée. Si en effet nous rappelons que l'Autre est constituant de la position du sujet comme [illegible], nous pouvons penser que, ce manque que le sujet [illegible] dans cet ~~[illegible]~~ Autre. Ce qu'il tente d'en ressaisir le supplément [illegible] que le sujet jouit. C'est, d'abord, de quelque espèce, il tente d'en ressaisir le supplément par lequel le sujet jouit. C'est, d'abord, de quelque chose qui n'est pas directement de cette faille que le sujet jouit, lui signifie le lieu d'où une suppléance possible de ce qui, dans l'Autre, lui signifie lui convie. Ainsi, le manque que le sujet éprouve en propre de ce qui permet au désir que par ceci ; que deviendra ce dans le corps de l'Autre, n'est nommé au désir que par ceci, que c'est là cette faille du sujet. Le manque s'indique l'ordre d'une raison qu'il conçoit, cette raison pour le père, c'est-à-dire que celle-ci, est la raison pour le père, si l'Autre manque de [illegible], c'est dans le manque de l'Autre, comme ce et dont le sujet jouit par l'intermédiaire de ce manque de l'Autre, comme ce qui permet les noeuds de cette perte.

Ainsi, par l'intermédiaire de la faille dont le corps de l'Autre est marqué : le sujet, dans le désir, [illegible] retrouve ce qui, venant de l'Autre, supplément à sa propre faille.

Tel est le processus pulsionnel, dans lequel les fonctions de la Jouissance de l'objet pulsionnel sont ici illustrés, sous les formes de ses deux manques.

Ainsi, la pulsion est une certaine quête qui, prenant pas le corps de l'Autre sert le montage de la faille du sujet dans [illegible] le champ du réel qui, venant de cette altérité de l'Autre, [illegible] recouvre pour à suppléer ce de Jouissance du sujet. C'est pas autant que le corps ne prend corps que de cette altérité de l'Autre qui incessamment, il devient le lieu où s'y ajoute la faille du sujet, qui, nous l'avons dit, est le seul réel. De ce fait, le corps fait le réel, en tant que le sujet y trouve à situer sa consistance, là où le corps est marqué de failles ~~[illegible]~~ qui permettent d'y situer un manque formel.

10 – ALORS, L'ANALYSE ET LA PULSION.

Comment dans ces conditions, voyez une pratique de l'analyse ? Doit-elle, Comment dans ces conditions, voyez-vous, en quelque manière à renforcer ses défenses qui sont celles d'un moi dont on a montré le statut d'illusion ? Ces défenses n'étant que la forme de méconnaissance par lesquelles ce moi maintient [illegible] l'ignorance de nature qu'il s'agit de l'origine même de sa constitution dans l'Autre ?

Sinon, quelle est la démarche de l'analyse ?

Ce chemin, s'il ne procède pas d'un renforcement des méconnaissances, ne peut être que vers un toute autre effet du sujet : ce sujet dont ce qui ~~[illegible]~~ est le lieu de sa faille, en tant que le moi même qui en constitue, qu'il est précisément en tant que défense contre la pulsion, mais en certaine manière ce processus ne peut consister dans une défense certaine mode. De cet effet de la pulsion, comme un accomplissement, car un certain mode. La pulsion : revenir à la faille que constitue ~~[illegible]~~ l'Autre qui est retour à la faille centrale. La pulsion est le principe de ~~[illegible]~~ [illegible] qui en la parcours de la pulsion dans sa quête, est le principe de la faille à quoi le parcours de la pulsion dans sa quête, comme faille à quoi de l'analyse.

Ce retour à l'insistance du désir du sujet comme faille à quoi la sublimation, implique la symbolique, est [illegible] tout le pulsionnel de la sublimation.

[Ce débat est acceptable]

~~Ce n'est peut-être pas de l'à ici suffisamment entreprise, que dans la mesure où la faille du sujet est celle d'un cataclysme : c'est que supplée faite de l'ordre symbolique. Dans cette absence, il n'est pas convergence plus ailleurs que de ce que la faille soit ... une faille~~

~~— Reprendre 10. — 3-3-76.~~

~~(Place de la parole et résolution des paradoxes de la pulsion dans l'acte.)~~

~~Il faut ici introduire résolument le pas de la parole comme acte. En m'assignant lieu cette rupture, et non en l'effaçant. Rectifier le problème de la pulsion. Dire l'irréductible de la position en termes de pulsion.)~~

Comment est-il possible de penser ce retour ? N'est-il pas clair qu'à penser la pulsion comme cette force obscure et quiète, on s'interdit tout accès à une conception de l'analyse autre que celle qui procède d'un renforcement du moi ? Comment, dans ces conditions, de dire le maladie pulsionnel serait-il de nature à dénouer cette insistance ? Ne croit-on pas qu'une telle conception rend l'opération analytique impersonnelle, puisqu'elle n'est plus que impersonnelle, ne serait assez pas concevant une force qui ne peut bien dire ... nement être contrôlée, voire dérivée. ... dans l'opération de sublimation, accessible

Si la pulsion est, dans l'opération de sublimation, ... seulement ici c'est dans la mesure seulement où à une transformation de ses effets, c'est dans ce que la trans forme, dans ce qui est de sa nature même, homogène à ce que la trans forme, dans ce qui est de sa nature même, ... Cette homogénéité, on a reconstitué le moyen analytique de la parole. Cette homogénéité, on a reconstitué le moyen analytique de la parole : en assignant à la pulsion la résonance d'un effet de faille ou aberration, en assignant à la pulsion la résonance d'un effet de faille du sujet, à quoi le symbolique supplée. La pulsion est d'abord une faille du sujet, à quoi le symbolique supplée.

que les effets du S.a. en viennent à inscrire sur le corps dans la mesure où le corps est le corps de l'Autre d'abord.

Que cette faille, qui est celle de la nécessité de la parole, puisse être déplacée, est de ce fait plus claire, si la parole est le déplacement de cette faille dans un acte qui l'édifie. Mais cela ne suffit pas encore à expliquer en quoi le déplacement de la faille en quoi primitivement le [illegible] de la pulsion consiste, serait de nature à l'ingérer.

C'est qu'aucun lieu la sublimation n'est d'aucun apaisement. Elle consiste bien plutôt à réinsérer ce lieu de faille que la pulsion étaie. Cette faille, est ce en quoi le sujet se produit, et ce qui fait sa jouissance. Le sujet jouit d'être un effet d'absence. Le sujet jouit avant toute chose de l'origine comme manque. Cet effet de manque qui instaure le sujet de ce en quoi un sujet vient à exister, est la vraie essence de la sublimation comme déplacement suivant une faille. La sublimation mais le manque du sujet. En quoi elle est jouissance.

Le retour au vide qu'il était, et dont la pulsion dessine la structure, dans le rapport au réel divers, est le privilège de l'acte en tant qu'il est avant tout parole. C'est ce que nous indique Freud dans la figure limite de la <u>pulsion de mort</u>, comme figure absolue de cette abolition. Que le sujet jouisse dans la perspective de cette abolition, signifie avant tout que sa jouissance consiste dans le fait d'une construction où il se réalise comme manquant.

3/3/76.

LA FONCTION PHALLIQUE ET SES EFFETS DE PHASE.

La difficulté des positions prises par l'invention d'~~affecter~~ l'enfant dans l'aventure du sujet que représente la fonction phallique, tient à ce qu'elle se marque comme effet de temps : phase plutôt que stade. Comment rendre compte de cet effet de phase, si nous supposons par ailleurs qu'il est nécessaire ? D'ailleurs, laquelle de la sélection en termes de stades ne s'offre-t-elle pas d'emblée ? C'est bien la difficulté de la sélection en termes de stades ne s'offre-t-elle pas, qui rend la question si difficile à déterminer avec l'historicité de ce moment, qui rend la question si difficile à résoudre.

Il faut pourtant poser que le sujet est historique, i.e. seulement que selon les effets contingents d'un dire, lequel peut manquer. C'est pour autant que le dire est opéré, que le sujet peut relever de cette nomination. D'où le refus d'une doctrine des stades : qui élimine cette contingence absolue de l'acte de la nomination, en tant qu'il peut manquer.

Pour que le sujet soit historique, c'est donc dire qu'il est pris dans une structure, i.e. l'événement du sujet est conditionné par les effets de la structure. Vocations, nominations, [illegible] les impasses structurales qui lui sont propres. [illegible], dans la structure, i.e. dans les dires singuliers qui, dans la structure, désignent les lieux singuliers, conditionnent l'événement du dire. L'historicité signe l'impossible à dire, conditionnement l'événement du dire. Un moment, [illegible] de l'identification fait que l'événement concret du moment (et du sujet en général) est livré aux hasards de la nomination, i.e. des interventions historiques qui emportent la décision de l'enfant (et du sujet en général) est livré aux hasards de la nomination, i.e. des interventions qui pensent. Elles absolument faire défaut, laissant le sujet. Sans ces interventions, on n'est moins agissant pour autant, non pas que l'effet de structure en soit moins agissant, mais sans que rien vienne l'être parlant soumis à ses effets de discours, sans que rien vienne, la nomination dans sa contingence, en diffuser les effets selon les voies du dire.

Que se advenir, et cette résolution éventuelle. Il y a là une seconde difficulté.

Mais nous avons trouvé ... que la fonction phallique domine tout événement subjectif. Si nous devons penser que la fonction phallique domine tout événement, si nous devons par ailleurs dans le particulier, qu'elle est dite pour l'être parlant, i.e. si nous devons par ailleurs, qu'elle se marque en effet de phase, i.e. comment se fait-il que son effet se marque, si cette fonction nécessaire elle ne s'opère, — comment se fait-il qu'elle ne s'opère pas ? Pourquoi cette fonction nécessaire elle pas d'un temps particulier du sujet ? Pourquoi cette fonction se joue-t-elle pour l'enfant ? réglé d'<u>emprunt</u>, ce qui se joue pour l'enfant ?

Remarquons avant toute réponse que ceci suppose que cette fonction phallique soit ~~[illegible]~~ d'opération contingente : elle peut ne pas advenir. Et ceci pour la raison qu'elle n'est que le masquage de la ~~jouis~~ l'opération de nomination enracinée dans la jaculation du sujet jouissant.

La réponse à cette question tient en peu de mots, mais elle est d'une structure difficile : il faut supposer que l'opération phallique joue selon un temps rétroactif. Ceci suppose que nous incluions ce qui est la temporalité du sujet, et plus avant, que nous définissions la rétroactivité temporelle qui lui importe.

Ceci suppose que nous commencions par formuler une exclusion conforme à la lettre de Freud. Il pourrait nous venir de penser que la rétroactivité des effets du Φ reviendrait à un effet de réinterprétation des phases antécédentes du [illegible] de la vie du sujet, étant entendu qu'il ne s'agirait là que d'un effet d'interprétation jeté sur ce que les phases n'auraient en aucune manière été soumises à une telle dominance phallique. C'est très précisément la théorie qu'il nous faut rejeter. Il nous faut au contraire énoncer cette chose difficile à penser : d'un effet rétroactif d'une opération qui n'en était pas moins absolument agissante dès le premier temps de sa non-effectivité. — Refuser cette perspective, c'est quitter le discours analytique. Celui-ci ne cesse, comme demande, que le [illegible] agissant au premier temps logique apparaisse dans la fonction phallique.

C'est justement là qu'est la difficulté du problème : d'arriver à [illegible] de cette temporalité, effective dès le premier temps de l'opération du sujet, concevoir comment une ~~[illegible]~~ opération de sujet, qui n'est d'effet qu'après-coup. Faute de cette difficulté, [illegible] logique du temps logique de l'événement subjectif ne se formulent pas. La [illegible] du temps logique [illegible] distinguer absolument la cause et la raison de l'événement.

Il nous faut dire avec Kant distinguer absolument la ~~[illegible]~~ raison de l'événement. Si la fonction phallique est bien la cause, et cette causation se maintient au commencement, elle n'en est pas le commencement, et c'est la fin du procès. La fin du sujet, elle n'en est pas le commencement, or ce qui est cause est, qui ~~[illegible]~~ n'est opérant qu'en ses effets de phases, est un manque, qui est la cause de la temporalité du sujet. L'instant du temps second d'où il appelle le mien en jeu du premier temps à la rencontre que comporte le regard est déterminé du manque.

moment de conclure, bien que ce manque ne régisse effet que de cette structure. Il nous apparaît alors que la "causalité psychique" est d'une nature absolument distincte de la causation naturelle, et qu'elle insiste ~~[illegible]~~ [dont le temps logique donne la forme avec la condition d'extraction],

(d'un vide, où nous reconnaissons le ressort de la cause finale qui règle la conception aristotélicienne de la physis. Le vide, est la cause. Mais dès lors, c'est dire qu'il est hors nature, et que cette connexion des effets du vide s'étend le propre des paroles, est celle des effets du S[a]. On ne veut pas ici en dégager la structure.

*

Comment, d'une manière générale, actualiser l'opération de la fonction phallique, aux effets de phrase où elle se manifeste, de résonance : phase phallique, – complexe de castration – complexe d'Œdipe ? que est cet effet d'âge, ainsi que la solution d'ensemble qui permet de penser le sujet, désigner l'ensuivant :

Ce qu'on métaphorise comme stades de la subjectivation, par lesquels l'enfant circule, l'enchaînement des répétitions historiales des solutions d'impossibilité ~~[illegible]~~ de la question. L'articulation "fait le tour" (Annex, trope) est de logique. Mais, fait important, stade n'est pas d'histoire contingente, dans l'historicité concrète d'un sujet, c'est justement pourquoi il peut manquer par l'incertitude de nomination qui conditionne la question elle-même. C'est justement parce que les effets de phrase sont historiels (indépendants du sujet) qu'ils peuvent manquer dans l'~~[illegible]~~ l'historicité concrète, puisque cet historial est l'enjeu de la nomination, – laquelle est contingente à advenir (1). historiale des effets ~~[illegible]~~ est l'articulation et c'est dans la mesure où une

Répétons-le : l'effet de stade est circonstancielle, que l'on peut solutions d'impossibilité d'une question. Ce qu'on appelle fixation, est mise logique de cette séquence d'articulation ~~[illegible]~~. Ce qu'on appelle fixation, est l'engrenage en stades ces effets ~~d'articulation~~. Ce qu'un sujet s'en est tenu, en raison le lieu d'articulation logique auquel un sujet s'en est tenu, en raison de l'impossible)

(1) S'il y a aussi de l'[illegible] réelle qui donne à la question une autre tournure, je ne veux pas le développer ici, ni la difficulté de cette articulation.

du manquement de la nomination qui aurait pu longuement d'[illegible]
le pas suivant de ce temps logique.

- Mais une telle perspective laisse au moins subsister deux questions:

- Pourquoi l'enchaînement logique des séquences d'impossibilité est-il exigible? Autrement dit, pourquoi le commencement et la course ne sont-ils pas simplement identiques, la fonction Φ s'épuisant d'emblée à l'initiation du procès. Pourquoi ce manque — telle en effets de phase?

- Ne suppose-t-on pas aussi une finalité du procès subjectif, critique classiquement adressée à la perspective des stades. C'est bien en effet une telle critique qui

Partons de cette seconde question. C'est dire que notre

nous fait particulièrement rejeter la théorie des stades. l'intrication d'une question,
explication : que les stades ne font que métaphoriser une telle finalité du procès.
dans sa logique, ne doit exclure

– S'il n'y a pas de loi, il y a le manque. La positivité vient du manque. Le Φ
désigne cet effet de manque, comme sujet. Accès à la condition de manque
ou être sujet. En ce sens, il y a lieu ou universel. Mais il est contingent

– Alors ! C'est la solution [illegible]. Celle de la nomination : ou bien
l'inconditionnelle, ou bien le dire-non, qui suppose le sujet, ou le cas [illegible]
comme sujet. Tout [illegible] est accessible à la condition du non (même
le psychotique) c'est ce qui le fait béance. ~~C'est pourquoi~~ Ceci tenant à
l'inconditionnelle de la parole : celle du symbolique.

– Le Nom qui fait sujet.
– Le manque est donc agissant comme ce que le sujet [illegible] en [illegible] :
Le mythe est
plus de position. Telle est la structure du mythe des [illegible].
pensant dans l'actuel : M. Klein contre A. F.

– Le [illegible] est anticipé sur sa réalisation la parole de l'enfant.

– Il y était, mais il ne le savait pas : que c'était son réel (du sym-
bolique). Phase phallique : effet de subjectivation par lequel il se
constitue comme [illegible] dans la solution la moins pire : le dire-
non.

– Alors : le dire-non du père. Pourquoi du père ? Le Nom du père et le
fonction phallique. L'Omnipotence – l'interdit. Pourquoi toute identification est
la mascarade et la position du sujet.

L'enfant du père est
civile.

Position d'une femme. Un désir d'enfant. Jouir de la parole.
L'enfant-phallus. L'Œdipe, le manque, pour la fille et le garçon.

– Antagonisme de la position de l'Œdipe [illegible]
– La loi : ordre et contrainte. Un scandale.

LA FONCTION PHALLIQUE ET SA DIFFRACTION DANS LE DISCOURS ANALYTIQUE.

Il est élégant, pour saisir la nouveauté, i.e. le réel du discours analytique, que de procéder selon la méthode que s'est proposé J. [illegible] : partant de ce que le discours analytique nous enseigne du sujet en tant qu'effet du S[a] et procède ce [illegible] fait dans la parole, de tenter de saisir [illegible] que pour la condition dans son économie nouvelle.

Quant à la place du sujet dans les incidences du dire, nous supposons acquis les résultats qui conditionnent notre recherche, lesquels portent sur un autre point. Il suffira pour nous de voir que nous savons en quoi le S[a] s'articule à la lisière d'un vide auquel il supplée. De plus, la force de l'acte du dire dans l'avènement d'un sujet, nous est également connue.

Mais ce qui spécifie le discours analytique plus encore peut-être que cette fonction de l'acte de parole, c'est ceci d'absolument singulier qu'il se [illegible] du [illegible] du sujet. Parce qu'il énonce : que le sexuel recèle le lieu d'un [illegible] aussi scandaleux discours analytique procède selon des voies qui [illegible] la Bible et St Augustin, dans sa pour la pensée que [illegible] de la nature de l'homme femme rupture avec le platonisme : comment d'assez subtils [illegible] et mettre en jeu une pensée pouvaient-ils le moins du monde [illegible] l'être ? Le discours analytique quelconque vérité universelle concernant le sexuel dans la trame procède de la même voie : selon l'anecdote, dont le sexuel [illegible] : il n'y a Le discours ce qui signifie l'inexistence du métalangage pour le sujet pas d'histoire de l'histoire. — Il reste que le sexuel [illegible], c'est en une [illegible] singularité, et ce qu'il nous faut élucider comme lieu de quoi la raison du sujet se nomme selon une [illegible] complexe à ce singulier. Selon quelle nécessité ?

Retenir [illegible] de ce que nous

Le discours, l'analyse procède d'un certain [illegible] nous pouvons [illegible] d'[illegible] pour ne retenir notre champ.

— Le sexuel est par elle pris comme la cause du malaise de l'être parlant.

— Le malaise prend la forme concrète de la castration, supposée régler le rapport du sujet au sexuel, ceci au nom d'une historicité plaisante que la dramatisation freudienne illustre sous les traits d'Œdipe.

– Plus radicalement encore, le sexuel est, par l'analyse, subsumé sous la fonction phallique, laquelle est dite elle-même être l'instance de la castration.

Il nous faut interroger selon quelle nécessité opère un tel mouvement.

Nos positions de la castration, point où l'avancée analytique fait sentir son mordant au plus vif.

PHALLUS / CASTRATION / OEDIPE.

- Les tours pas du discours analytique : le paradoxe du complexe de castration — dire le sexuel comme cause du sujet — le sexuel ne s'inscrit que dans la fonction phallique.

- A quoi renvoie le paradoxe de la castration ? Statut du sujet dans le S̶ : le déchaînement primordial. Y dire-non. La castration, et la division première : elle y trouve un sujet à opérer comme séparation. Le dire-non du père : le unique, l'autre le père, la loi.

- Partir de la fonction phallique : le unique, ce qu'on en dit, qu'elle le opère. La fonction phallique ne supplée au manque qu'au lieu qu'il est le plus faible. Alors,

- Pourquoi le "sexuel" ? Résultat de la nomination, c'est le manque et l'avenir, raison de cette statut de fiction du sexuel. Le manque et l'avenir, raison de passer de l'Un au phallus. métonymie. Fonction de la relation qui permet de passer de l'Un au dire-non.

- La fonction phallique et le Même, la nécessité d'un dire-non, comme dire-non. Cela qui s'y risque. Construire sans sa nécessité, la mythification du réel. La faille du père et le mythe d'Oedipe. Le nom ! du père.

L'Oedipe et le père mort.

- Pas de rapport sexuel : le Φ, organe d'un discours : analytique. Le dire-non fonction éthique de l'énonciation. L'éthique, c'est le réel. Le dire-non que dit non : il n'y a pas d'Autre. Le réel à quoi il est mis fin. Dès lors, le "sexuel" comme cause. Supplier à cette absence. Qu'est l'éthique d'une telle position ? Éthique de l'analyse. Castration, acte du dire. En finir avec le mythe de

- L'Autre jouissance et la position féminine. Le désir d'enfant. L'Autre l'absolu. L'à-venir et le nouveau : c'est l'acte du dire.

- Ne pas oublier le problème de la mascarade pour penser la place des jouissances, Position des la différence relevée en différence de l'Autre de l'Un. "jouissance féminine" ? Réalité de la femme dans l'Oedipe.

—

EXPOSE PROPOSÉ POUR E.L. .(Mars/Avril?)

La phase phallique — le complexe de castration — le complexe d'Oedipe.

- Partir de Φ / castration.
- Puis en déduire la fonction du père.
- Celle de la fonction phallique.
- De là, le rapport d'un sujet à Φ, et le problème de la relève et de la mascarade.
- Alors : pourquoi le Φ élevé à l'Un?
- Pourquoi le sexuel comme ~~sous~~ lieu de mouvement du refoulé primordial?
- Problème de la phrase : structure, histoire et temporalité du sujet. La métaphore paternelle?
- La faille de l'Oedipe.
- Que vaut une femme? Pourquoi l'Autre de l'Un?
- L'abolition de la différence. Le rapport sexuel inexistant.
- Construction éthique de l'énonciation de cette inexistence.
- Ce qu'est l'organe d'un discours. Pourquoi Φ, du discours analytique?
- L'éthique et le réel (vecteur de jouissance Φ).

G. T.

Résumés de :

M. Foucault,

Surveiller et Punir

(Gallimard, 1975.)

[Pour l'U.V. RR213.
(Chanson: "Méthodologie")
Paris VII, I°C. 2°a., 1975-76]

Dossier de Validation.

- Premier résumé abrégé selon 5 pages.
- Second, développé "à partir de là"

Présentation :

G. TAILLANDIER

U.V. RR213

(Méthodologie)

groupe du lundi 18-21 h.

DOSSIER DE VALIDATION :

NOTE DE LECTURE DE : M. FOUCAULT

SURVEILLER ET PUNIR

—

année 1975-76.

Ch. 1 Effacement de l'effet : corps/âme 22. — 2 —

FOUCAULT .J.E.P.

PREMIER RÉSUMÉ

- à du concept même : on juge passions etc. . 23.
- on juge non le crime mais l'âme.
- donc qui fait autre chose que juger : ensemble de jugements appréciatifs ? 24.
- Donc, spécialisation de normalité.
- Donc le juge n'est plus seul : justices parallèles. 27.

Sous le dessein, déplacement du pt d'application - champ d'objets nouveaux. Un savoir, et un pouvoir.

- objectif du livre : histoire de l'âme corrélative du pouvoir de juger 27.
- D'où faire l'histoire de ?
    - dans les effets positifs : punition, fonction sociale complexe. 28
    - punitions, spécificité de leur pratique.
    - histoire de l'âme : effet de la manière dont le corps est pris : pouvoir ?

- le supplice n'est pas une exception. 29
- ni juridique [illegible]
- effets positifs.
- D'où différents systèmes punitifs.
- les systèmes punitifs, dans une économie pol. du corps. Comme force de
- corps : plongé dans un champ politique : pris dans [illegible] : corps productif et corps
[illegible] par système d'assujettissement
assujetti 31.
- Tactique, effets de fonctionnement ; lutte, exercice.
- pas d'analogie entre structure d'ensemble et particules.
- Il y a continuité mais pas analogie [illegible] l'un l'autre. 32.
- Pouvoir et savoir s'impliquent. L'âme n'est pas illusion, mais réalité de
- généalogie de l'âme moderne. Elle naît de la punition. Âme,
outil technique du pouvoir du corps.
prison du corps. 34.

[illegible] économie du pouvoir 39.

Ch. 2. Dans l'éclat du supplice - [illegible] le châtiment 56.
le corps, lieu d'exécution du [illegible] 57.
cet [illegible] dans l'exécution.

- Cérémonie par laquelle le pouvoir se manifeste 51.
- L'infraction porte [atteinte] à celui qui fait la loi. Attaque le souverain.
- Emphase de l'affirmation. Le supplice [illegible] le pouvoir. 53.
- Effet d'un régime de production: usage des corps [illegible] et à l'instant de la mort familière. 58.
- Fonction [illegible]: [illegible] de vérité, opération de pouvoir 59.
- Éclat de la vérité et du pouvoir 60. Atrocité.
- Raison de la [illegible]: dans les supplices le [illegible] principal et [illegible]. 61.
et le peuple élément de fonctionnement [illegible]. 63.
- Ambiguïté: [illegible] au souverain, [illegible] solidarité délinquant / peuple 66. [illegible]
- On cherche à rompre la solidarité. Peur politique
la fête du supplice: solidarité [illegible].

II, ch. 1

- [illegible] de sa vengeance. 76.
- abolir le supplice.
- "l'homme": limite à respecter dans le droit de punir.
- l'homme ": limite est-il [illegible] supplices?
- Problème: comment l'homme - limite est [illegible] de la réforme?
comment est-il devenu la justification morale et [illegible] humanité? 77.
Quelle stratégie [illegible]: mesure et [illegible]. Modifié.
- Le processus de [illegible] des crimes de sang / [illegible] des vols etc: [illegible] 78.
[illegible] - quadrillage plus fin [illegible] -80.
- Développement de la [illegible]. - [illegible]. - La réforme: [illegible] le surpouvoir
- Le surpouvoir royal et ses défauts. [illegible]
un plus efficace. 83. [illegible]: mais une autre politique de
- Ce n'est pas une nouvelle sensibilité: [illegible] d'illégalisme toléré par
l'illégal. 84. - Sous l'A. Régime: [illegible] 85.
chaque classe: illégalisme fiscal, etc. 85.
- Renversement au 18e s.: non plus illégalisme des droits, mais des biens. [illegible] des droits 87.
- La bourgeoisie [illegible] l'illégalisme des biens, [illegible] le surpouvoir [illegible]
- Importance de la critique des supplices. [illegible]
à l'illégalisme populaire. 91.

– Un système pénal géré différentiellement les illégalismes. Pouvoir [illegible] législation [illegible] 91.

– Au niveau des principes, la réforme est théorie des calculs. Dans l'[illegible] des infractions a [illegible] les [illegible] 92. Retour d'une [illegible].

– Beccaria : non des criminels, mais régulation du pouvoir de punir. 93.

– Calculs une peine en fonction de sa répétition possible. 95

– Règles de ce calcul. 1 – 2 – 3 – 4 (96 à 101).
5 – 6

– Sous l'humanisation : Économie calculée du pouvoir de punir. Déc[illegible] d'application : non corps, mais esprits, jeu de représentations. Age des châtiments incorporels. 103 ?

– Si quadriller les illégalismes, alors, deux façons d'[illegible] :

1/ [illegible] et l'anormal. 104.

2/ organisation de la pénalité.

– Mais les deux processus sont très différents en temps et en effets. Mais la seconde est beaucoup plus rapide. La première reste virtuelle. — [illegible]. – 105 – et [illegible], puisque [illegible] du pouvoir de punir [illegible] politique des corps. 105.

– D'où une analyse des représentations comme [illegible]

Ch. 2 – [illegible] technologie de la représentation. L'art de punir : [illegible] mécanique naturelle. – 106 –

[illegible] dans une [illegible] fonctionnement :
Conditions de ce fonctionnement. 107. Etc. 108 – 109 – 110 – 112.
– pas d'arbitraire dans le lien 114
Caractère public.

– Problème : on [illegible] le châtiment est la prison, qui lui est inacceptable. 117. 118 –

– Aux [illegible] [illegible], substitution de l'appareil des prisons. – 118 – [illegible] une pénalité [illegible] 120.

– De plus, la prison [illegible] que [illegible] seulement [illegible] 120.

– Pour les [illegible], on ne [illegible] de [illegible], on [illegible] 121.

– De plus. [illegible] : la prison, [illegible] de l'[illegible] légal [illegible] ; [illegible]

– Comment la prison, liée à l'illégalisme [illegible] [illegible]

– [illegible] la forme générale du châtiment 122.

L'explication traditionnelle : la différence des grandes ensembles. – Mais c'est justement la question – 123.

- les 3 institutions : l'impératif économique (quadrillage) 1/
- l'isolement, chez [illegible] (exemple [illegible]) 2/ 125.
- instrument de [illegible] 3/

la prison, appareil à modifier les esprits. Travail sur l'âme. 128

— appareil de savoir 127.

- Points de convergence et disparités entre prisons et réformes 129.
  - dispositif d'isolement de la répétition 129
  - disparité : possession d'accès à l'individu 130. La différence est dans la technologie de la peine, pas dans son fondement.

Pour les pénalistes : signe,
- Pour les réformateurs : la représentation.

Une même [illegible] des [illegible]. 131
- instruments : plus [illegible] de représentation : relations de contraintes – [illegible] pas de droit 132.

Ce qui [illegible] son sujet [illegible], [illegible] le sujet juridique de [illegible] —
- Deux manières de [illegible] : [illegible]
former un sujet d'obéissance 132.
- exclusion de la dimension du spectacle, et même au [illegible] : on [illegible] ne voit, en marge du pouvoir 133.
- À la fin du 18e on retrouve en présence de 3 manières de punir :
- les 2 autres : [illegible] monarchique – [illegible] de [illegible].
  1 – [illegible] de [illegible] du sujet de droit.
  2 – [illegible] du [illegible] [illegible]
  3 – accomplissement [illegible]

Pourquoi le 3e s'est-il imposé ? 134.

III. 1 – Âge classique : découverte du corps comme objet et cible du pouvoir : l'homme machine.
- Au 18e : changement d'échelle. L'objet : le corps et non [illegible]. modalité : coercition ininterrompue : 138/139.

par le signe. – [illegible] générale de domination. Leurs différences [illegible] des disciplines.

– Elles deviennent une formule générale de domination qui n'est pas seulement [illegible]. [illegible] du corps humain qui n'est pas [illegible].

de l'habileté, mais qu'il s'agit d'imposer des éléments qualité et inversement. Le corps entre dans une machinerie de pouvoir (139).

- D'une part : habileté. D'autre part, rapport de sujétion de cette force. 140 -

- Cette invention : multiples petits procédés. 140.

- Objet du livre : non pas l'histoire, mais repérage des techniques essentielles 140 -

- Ces disciplines procèdent par :

- 1/ art des répartitions 143 : répartir les individus dans l'espace. Clôture.

collèges, casernes. - quadrillage 145 - emplacements fonctionnels, ateliers, etc, casernes. - 147 -

rang 147. - 149 -

- Il y a constitution de tableaux, puissance du pouvoir et du savoir au 18e. 151 -

2/ Contrôle de l'activité 151. Élaboration temporelle de l'acte 153 - mise en emploi du temps 151 - utilisation corrélation du corps et du geste 154 - articulation corps-objet 155 - technico-machinique 155 - .

Se constitue un nouvel objet : corps de l'exercice plutôt que corps mécanique de la physique. Corps manipulé par l'autorité et non de la mécanique, corps imprégné par l'autorité du mode de fonctionnement 157 -

De ce fait, constitution de l'analytique 158.

organique, non de l'analytique 158. Production du temps.

3/ organisation des genèses. 158. Capitaliser les phases analytiques -

- division de la durée en segments successifs - organiser les séries de séries.

- finaliser les segments - mettre en place des séries de séries. Il permet

L'exercice : équivalent temporel du tableau : tâches graduées. Vers un assujettissement sans fin 165.

de contrôler le temps en une cellule. 165 -

4/ Composition des forces. 166.

Art de composer les corps en plus efficace. 166 - diverses séries

- le corps est élément déplaçable articulable 166 - système de commandement 168 -

- chronologiques de la discipline 167 - système de commandement à partir des corps le temps.

Résumé : les disciplines fabriquent à partir des corps - exercices - tactiques. avec

- cellules 169 - tableaux - manœuvres - exercices - tactiques, mais on

- (169). a ces maîtres non seulement les notions affectées, mais

stratégique militaire par laquelle l'État contrôle les forces. 170 -

– Il y a rêve d'une société parfaite, – mais aussi un rêve militaire de la société, au 18e. 171. Pendant que juristes et [illegible] cherchent dans le pacte un modèle, – les techniciens de la discipline élaborent les procédures de coercition. 171 –

Ch. 8 2 La discipline n'échange pas [illegible] : elle dresse et utilise, durement. 172.

– Elle est technique d'un pouvoir qui se donne des individus pour objets et instruments de son exercice. Pouvoir modeste soupçonneux. 172.

A/ La surveillance hiérarchique. 173. Contrainte par le regard : induction d'effets de pouvoir par le regard. Un modèle : le camp militaire. Construction d'une architecture qui [illegible] agencement spatial des surveillances. Problème : une [illegible] qui [illegible] mais pas [illegible] qui soit pas [illegible] on [illegible] l'œil. Comment [illegible]. 174.

Appareil d'observation, [illegible] partout [illegible]. Comment faire pour que cette [illegible] aboutisse à un pouvoir homogène ? [illegible] en [illegible] : [illegible] l'ouvrier [illegible], surveillance, [illegible]. 176.

– Il faut [illegible] les [illegible] pour majorer la production 176. Pouvoir d'autant [illegible] qu'il tient de [illegible] 177.
– c'est l'appareil tout entier qui [illegible] physique.
moins [illegible] que plus [illegible] 180.

c/ Sanction normalisatrice 180 – Est [illegible] tout système 180 – La pénalité est [illegible] dans [illegible] 182 – [illegible]
Un système pénal [illegible] 181 – le châtiment est correctif 182 –
non conforme 181 – [illegible] gratification-sanction 182 – [illegible] 183 –
élément d'un double système : [illegible], les compétences, [illegible] judiciaire
engagés à double rôle : [illegible]. Elle s'oppose à comparatif [illegible]
Résumé : [illegible] opération. La discipline [illegible] une pénalité
qui [illegible] d'un [illegible] de loi. [illegible] au pénal de la loi. Un [illegible] fonctionne –
de la norme, [illegible] du pénal [illegible]. Apparaît le pouvoir de la Norme.
ment [illegible] le grand appareil. Apparaît la loi, de la Tradition. La [illegible] –
Il s'ajoute aux pouvoirs traditionnels de la loi, de la Tradition. [illegible] l'âge classique. 186 –
[illegible], grand instrument de pouvoir

3/ L'examen 186.
Il combine les deux techniques. Il est innovation de l'âge classique.
Tout un domaine de savoir et de pouvoirs est engagé : un cycle de l'histoire des sciences humaines : pas assez de leurs technologies 187.
Ainsi l'hôpital, appareil à examiner, le déblocage de la médecine. 187. De même l'école.
L'examen porte un mécanisme d'exercice du pouvoir et de formation du savoir. 187.
- L'individualité [illegible] de la visibilité dans l'exercice du pouvoir. Le pouvoir n'est plus ce qui se voit, mais ce qui voit.
- Il fait entrer l'individualité dans un champ documentaire 191 -
- D'où formation des codes. Techniques de notation qui permettent le décollage des sciences de l'individu.
- Il fait de chaque individu un cas. objet pour une connaissance et un pouvoir.
- En outre : la discipline marque un renversement de l'axe politique de l'individualisation. L'individu, c'est l'anormal. D'où la place de la psycho - . Le normal prend la relève de l'ancestral [illegible] jusqu'à la psycho - . Le normal prend la relève du rituel de formation. [illegible] (Voy. Canguilhem)
préhistoire scientifique, biographique du rituel au 18e s., mais [illegible] de l'individu
- Il n'y a pas simplement un [illegible] du contrat et d'un savoir. L'individu constitution de l'individu comme corrélat d'un pouvoir et d'un savoir. L'individu n'est pas seulement atome fictif du contrat, mais réalité fabriquée par la discipline. 195/196.
Q : D'où donc de telles immensités aussi peuvent-elles tirer de si larges effets ?
Ch. 3 - Le grand enfermement - le lieu [illegible]. Le sujet et le décompte. Au 19e s. ;
les deux schémas, différents mais non incompatibles. Au 19e s. ; quadrillage de l'ordonnance.
on ligote un répondre 200. Quadrillage de l'ordonnance.
- Panoptique : état permanent de visibilité assurant le fonctionnement automatique du pouvoir 202 - Pouvoir visible et invérifiable. 203
- le pouvoir désindividualisé : non une personne, mais une distribution des corps et des regards 203. Un assujettissement réel naît d'une relation fictive 204.
- le pouvoir devient économique : d'autant plus efficace.
- Ceci le diagramme d'un mécanisme de pouvoir sous sa forme idéale. 204

- Sa force : d'être jamais intermittente. 206.
- L'exercice du pouvoir n'est pas "égal", maintenant l'efficace 208.
- Comment renforcer le pouvoir en sorte de faciliter les progrès 209. Le P. est cette solution. Rarement toujours en réel. Le P., principe d'une nouvelle anatomie politique dont le point est la discipline. 210.
- Au cours de l'âge classique, se généralise une (nouvelle) discipline, passant de l'un à l'autre de ces 2 pouvoirs. 211.
Processus : 1/ Inversion fonctionnelle des disciplines : non plus neutraliser mais faire croître l'utilité. 211.
2/ Essaimage des mécanismes disciplinaires : circulent partout 213.
3/ Étatisation de ces — " : extension au corps social. 215 -
- La discipline ne peut être un appareil : [illegible] elle est une modalité d'exercer le pouvoir. 217
Formation d'une société disciplinaire dans ce mouvement 217. Dessèchement des jeux,
- La société n'est pas de spectacle mais de surveillance. Dessous la fiction de l'échange. 218.
[illegible] Derrière la fiction de l'échange
- Société disciplinaire et processus historiques larges. 219. Le moindre
1/ technique d'ordonnance des multiplicités humaines. 219. [illegible]
de pouvoir ne vient plus en déduction de l'efficacité productive, mais
croissance de cette efficace. Le décollage politique de l'Occident est lié à cette discipline, si
Le décollage politique de l'Occident est lié à l'accumulation du capital. 222 - Il y a
un décollage qui est lié à l'un ou l'autre. 223.
rotation des deux processus l'un sur l'autre. 223. juridico-politique : constitue le revers
4/ Discipline et superstructure juridico-politique : sous-sol des libertés formelles.
dans des processus juridiques. 223. Sous-sol des libertés formelles. assument des
contrat et discipline. Les disciplines sont un contre-droit. 224. Elles sont faites
dissymétries et non des obligations contractuelles. 224. Le prison : lieu de cette
pour disqualifier les relations de pouvoir. 225. Le prison : lieu de cette
tension. 225.
5/ Il y a renforcement circulaire au 18e. de ces mécanismes
jusque les détenus. 225.
- L'enquête (M.A.) et la discipline : examen (18e s.) L'examen
lien intrinsèque des disciplines. 228.

- Ce qui s'impose à la justice pénale n'adapte le corps 9 / mais le sujet de droit : c'est l'individu disciplinaire. Le terme idéal de la pénalité : la discipline indéfinie + la prison, chatiment de la pénalité 229.
Dure

IV Ch. 1 — Prison : vérité de son utilisation pénale 232.
— Prison ; moment dans l'histoire de la discipline :
l'institution judiciaire 233.
quand elle colonise ... la liberté est le bien de chacun.

- Evidence de la prison : puisque sa excellence si la liberté est le bien de chacun.
- Depuis : elle permet de quantifier 234 ; l'individu supposé 235.
- Mais surtout : rôle de transformation de l'individu, lié à la prison. 236.
- De même, mouvement de réforme exhaustif. 238.
- Prison, appareil disciplinaire exhaustif.

1/ Isolement.

2/ Travail : pas exemple ... : mais par les effets d'ordre et de régularité. ... les hiérarchies et la surveillance 241.
- L'effet économique : produire des individus normalisés. ... transformation de l'individu 246.
- Le salaire du travail pénal ... transformation du détenu.
Constitution d'un rapport de pouvoir.

3/ Modulation de la peine : ... 250.
pouvoir ... de la souveraineté punitive ... la détention est ... par
- la marge par laquelle la prison excède la détention "pénitentiaire". 251.
les techniques disciplinaires ... Ce savoir, sujet -
- Prison, lieu de formation d'un savoir sur le condamné. ... la transformation de la même
tems de l'exercice de la prison. Elle permet
visible ou pratique pénitentiaire. 253. ... substitution : du condamné au délinquant.
- l'appareil pénitentiaire ... mais sa vie. La technique pénitentiaire
- Ce que le correctionnel n'est pas son acte ... porte sur une vie. 255.
- Le délinquant n'est pas seulement auteur de l'acte : facteurs complexes : ... le lien du criminel
tendances, instinct, etc. Le pénitentiaire porte sur le lien du criminel
au crime 256.
- la délinquance ne ... pas tant à la biographie de la ... 257
- techniques pénitentiaires et délinquants jumeaux
en / 4

- Deux pièces d'une même technique qui forme et distingue l'objet auquel elles s'appliquent. 259.
- C'est la délinquance qui est traitée : anomalie.
- La délinquance permet la justice criminelle. Pourquoi cette efficacité de la prison ? 259
- Le délinquant est le point de convergence du "monstre" et du sujet de droit disqualifié 259.
- La prison est le lieu où le pouvoir de punir organise un champ d'objectivité où le châtiment pourra s'exercer comme thérapeutique.
- Que la justice ait adopté facilement la prison, lui est bien dû : [illegible].
- Que la justice [illegible] de [illegible]. De ce point.

Ch. 2. — Le passage à la prison n'est pas à une pénalité [illegible]. La chaîne à la voiture 261.
passage, un symptôme : la chaîne et [illegible] du châtiment 265.

- La chaîne : expulsion de [illegible] et [illegible] avec d'autres forces auxquelles
- Elle communique avec les supplices, mais aussi avec [illegible]
elle donne un [illegible] symbolique. 267.
elle donne [illegible] de [illegible]. 269.
- La prison, [illegible] comme [illegible] ([illegible]), [illegible]
- A [illegible] (— pas [illegible] ; — pendant [illegible]) [illegible] de la prison.
Toujours la même chose : [illegible] de la prison.
- Les 7 maximes de la prison : énoncées depuis toujours.
- Il apparaît alors que le système carcéral est un ensemble de quatre termes :
supplément disciplinaire de la prison — production d'une rationalité [illegible] — [illegible] d'une réforme [illegible]
[illegible] — production d'une criminalité — [illegible]
276 -
- A quoi sert l'échec de la prison ? A quoi le maintien de la délinquance, [illegible]. 277.
- [illegible] des infractions en délinquant, [illegible] l'infraction : mais à les distinguer, les
- La prison n'est pas destinée à supprimer l'infraction [illegible]
distinctions. [illegible]. 277.
- De 1808 au 1835, [illegible] dans l'illégalisme populaire : il y a [illegible]
des illégalismes et de politique, [illegible] avec les [illegible] 279.
travail [illegible] les occasions de délit : [illegible]

- le mouvement prospère avec grande peur de la fièvre réformatrice. 280
- D'où nécessité que loi et justice soient [illegible] - 281
- la prison dans son échec ne manque pas son but: 1 - elle suscite un illégalisme particulier, [illegible], clos, mais [illegible], et utile.
C'est la délinquance 281.
- la prison a fait bien réussi produire la délinquance. 282. Elle est moins dangereuse que l'illégalisme. 282.
- Comment et pourquoi la prison forme telle cette délinquance 283
Contrôle facile de la délinquance par rapport à d'autres illégalismes - utilisation - instrument pour [illegible] directe dans l'illégalisme des groupes dominants - l'illégalisme du pouvoir: 285 - surveillance des milieux dangereux 286 - [illegible] 287.
Cette surveillance ne peut fonctionner que couplée à la prison 287.
- Production de la délinquance n'est pas définitive: il y a luttes et résistances: [illegible]. On tente toujours de couper le délinquant de [illegible].
[illegible] des faits divers 292: [illegible] et [illegible].
- Pour la délinquance, aucun illégalisme [illegible] puisque [illegible] 292.
- [illegible] idées de cette [illegible]. En particulier, [illegible] le [illegible] des contre faits divers: 294 - 295. Ne pas [illegible] le jeu des [illegible]. 297.
d'immoralité contre l'[illegible]: [illegible] du droit criminel, contestant

Ch 3 - [illegible] [illegible] criminel. 304.
Le [illegible] en milieu bourgeois du criminel au délinquant, [illegible] [illegible] l'enfermement [illegible]. 304.
- Si la prison transforme la [illegible] en [illegible], l'[illegible] [illegible] [illegible] les techniques du pénal au corps social. Avec plusieurs effets: 305.
1/ gradation lente et continue du [illegible] à l'infraction, sans aucune [illegible]. 306
2/ le [illegible] [illegible] [illegible] les diverses formes de [illegible]

de surveillance.

– Ce qui circule : c'est l'écart et l'anomalie. Il y a couplage, dans le carcéral, du punitif et de l'anormal. 307.

a/ le carcéral permet le recrutement des délinquants 307 : envoyés disciplinaires, en exclusion projet.

Il fait l'économie de ce qu'il rejette. Le délinquant, produit d'institution. 308.

Elle ne sort pas des marges, mais par des incursions de plus en plus serrées.

3/ carcéral : l'effet le plus important ; il parvient à rendre naturel et légitime le pouvoir de punir, abaisse le seuil de tolérance à la pénalité 308.

Inversement, cette continuité du carcéral donne l'illusion que la punition légale est libérée de tout excès de violence 309.

4/ Une nouvelle forme de la loi apparaît : mixte de nature et de légalité, la norme. D'où la dissociation de la judicature. 310.

5/ Moins une observation que spectacle du corps. 311.

6/ D'où l'extrême solidité de la prison. Elle n'est pas seule instrument de rejet et d'écrasement, mais dispositif de pouvoir 312.

Le grand problème n'est pas de la prison : mais de la normalisation. Extension de la tutelle.

Emprise de la notion d'exclusion.

Dans les stratégies en place. 314/15.

Foucault : Surveiller et Punir.
Résumé définitif.

I. Méthode de ce résumé.

Plutôt que de procéder à l'examen de points particuliers abordés rapidement par l'auteur, on a préféré en fin de compte présenter un résumé attentif, et suivant le texte d'aussi près qu'il se pourrait, laissant à un autre travail, peut-être, de faire de cet ouvrage un commentaire plus réfléchi.

II. Lecture du livre.

I, 1. M. Foucault part d'une question préliminaire : quelle est la cause de l'abolition du supplice vers la fin du 18e Siècle ? — Il montre d'abord qu'elle est liée à un déplacement d'objet de la pénalité : qui ne vise plus le corps, mais l'âme. — Mais ce déplacement s'accompagne d'un second : du concept même de crime. On juge désormais des passions, non plus le crime lui-même, mais l'âme. — De ce fait, on fait autre chose que juger : on formule désormais un ensemble de jugements appréciatifs. — Ainsi, le juge n'est plus seul à trancher : il y a une opération de normalisation, il se forme une multiplicité de justices parallèles. Sous l'apparent adoucissement de la pénalité, ce qui se produit est un déplacement du point d'application de la peine, la formation d'un champ d'objets nouveaux, un nouveau savoir, corrélatif d'un pouvoir.

Objectif de ce livre : faire une histoire de l'âme corrélative du pouvoir de juger. Qu'est-ce qu'il faut pour faire cette histoire ?

— On cherchera les effets positifs de la punition comme fonction sociale complexe.

— Il y a dans la punition une spécificité de sa politique qui n'est pas réductible aux infractions elles.

— Cette position de l'âme doit être considérée comme la manière dont le corps est pris dans un dispositif de pouvoir.

- 2 -

Il faut montrer que la répression n'est pas destinée à obtenir une
réparation ou une expiation du crime. Elle n'a pas non plus une
détermination simplement juridique, d'un corps social donné. Il
faut montrer qu'elle procède d'effets par eux-mêmes positifs : il y a
divers systèmes punitifs. Ces systèmes punitifs permettent de poser
une économie politique du corps.

Le corps est plongé dans un champ politique qui est sur lui en
prise immédiate, comme force de travail dans un système d'assu-
jettissement. Le corps est productif et assujetti.

Plutôt qu'un modèle stratégique de la punition, on cherchera plutôt
un modèle tactique : il y a des effets de fonctionnement. Il y a
donc extériorité, mais non pas analogie entre les structures d'ensemble
d'un mode de production et les particularités de la prise sur le corps dans
le dispositif punitif.

Ici, un pouvoir et un savoir s'impliquent l'un l'autre. On
peut y discerner une généalogie de l'âme moderne. L'âme n'est
pas une illusion, mais la réalité produite par cette technique du
pouvoir des corps. Elle naît de la punition même. L'âme est bien
plutôt la prison du corps.

R

Ch. 2. Dans l'excès du supplice, il y a une économie du pouvoir, et du
vrai qui s'investissait. Le corps était le lieu d'extorsion du vrai, se poursuivait
châtiment. Cet agencement de la recherche du vrai se poursuivait
dans l'exécution. Elle était une cérémonie par laquelle le pouvoir se
manifestait. L'inspection en effet portait tout à celui qui fait la
loi : le souverain. Dans l'emphase d'une affirmation, le supplice
réinstaurait le pouvoir.

On peut lire dans cette technique l'effet d'un mode de production
donné, où le corps est marqué comme valeur marchande, et où l'exc-
violence de la mort est familière. Dans ce mode, le châtiment

a une fonction précise : il est à la fois révélateur de vérité et opérateur de pouvoir. Il en manifeste l'éclat, dans la mesure de son atrocité.

Cherchons la raison de la substitution qui s'opère à la fin du 18e siècle : dans le supplice, le personnage principal est au fait le peuple, élément de fonctionnement et de désordre. Son rôle est donc ambigu : il prête son concours au souverain, mais aussi peut révolter. Or, à cette période de changement, on cherche à couper la solidarité entre le peuple et le délinquant. De la fête du supplice pouvait en effet bien naître une solidarité renforcée avec les illégalismes. Une peur politique d'une telle unité est à l'œuvre dans la décision de renoncer aux supplices.

Seconde Partie, Ch. 1.

Dans ce nouveau champ de la punition il ne s'agit pas de se venger, selon les lois du supplice, mais de punir : le supplice est aboli. La limite à respecter dans le droit « l'homme » devient, comme concept, comment est l'homme-limite de punir.

Le problème qui se pose est de savoir comment a-t-il pu devenir la justification unique a pu être objecté aux supplices. Quelle est donc la stratégie morale de la réforme pénitentiaire ? Quelle prétention à la mesure de la peine et à son humanité ? qui est à l'œuvre dans cette double

On doit d'abord partir d'un fait : le double processus de diminution des crimes de sang et d'augmentation accélérée des vols, tout au long du 18ème siècle. Il y a une modification des pouvoirs économiques. La nouvelle fonction du développement de la production, conjuguée à la nouvelle droit de propriété dans ce développement, amène cette exigence d'un quadrillage plus fin du corps social.

Le sur-pouvoir royal n'était pas sans défauts en effet : la réforme pénitentiaire se propose avant tout de réaménager le sur-pou-

voir royal en vue de le rendre plus efficace.

Ce n'est donc pas une nouvelle "sensibilité" qui se développe : mais une autre politique de l'illégal. Sous l'ancien régime, il y avait une marge d'illégalisme tolérée pour chaque classe : autour d'un illégalisme fiscal.

Au 18ème siècle, un renversement s'opère sur ce point : il n'y a plus un illégalisme des droits mais des biens. La bourgeoisie ne tolère pas l'illégalisme des biens, sinon celui des droits.

D'où l'importance de la critique des supplices à ce moment : ils sont le lieu où le surpouvoir royal se conjugue aux illégalismes populaires. Un système pénal est fait pour gérer différentiellement les illégalismes. Au 18ème siècle, il y a une pensée pour réprimer les illégalismes populaires.

Si on mécanise les pouvoirs, le réformateur avance une théorie de l'homme contractuel, c'est donc que l'individu en infraction a contre lui le corps social tout entier. Il y a retour d'un surpouvoir. S'il y a humanité, ce n'est donc pas dans le criminel, qui n'est mis au ban des pactes contractants, mais dans la régulation du pouvoir de punir.

Désormais, il s'agit de calculer les peines en fonction de leurs répercussions pénales. Il y a diverses règles de ce calcul (pp. 96 à 101 de l'ouvrage). Sous l'humanisation des peines se dessine donc une économie calculée du pouvoir de punir. D'où un déplacement de son point d'application : ce n'est plus le corps, mais l'esprit, dans un jeu de représentations circulant au sein de tous. On entre dans l'âge des châtiments incorporels.

Si le quadrillage des illégalismes est mis en pratique, il y a donc deux lignes d'objectivation possibles du crime :

1/ le criminel est l'anormal.

2/ Il faut organiser la prévention du crime.

Mais ces deux processus du quadrillage sont très différents par leur mise en jeu dans le temps et par leurs effets.

le premier procédé reste d'abord presque virtuel. – Mais le second est beaucoup plus rapidement et décisivement accompli, puisqu'il est lié au pouvoir de punir : c'est la codification des peines.

Celle-ci exige donc une analyse des représentations comme moyens de la politique des corps.

Ch. 2.

L'art de punir est une technologie de la représentation. L'entreprise doit s'inscrire dans une mécanique naturelle de celle-ci. La condition de son fonctionnement est qu'il ne doit y avoir aucun arbitraire dans le lien entre la peine et ce qu'elle punit. Elle doit donc avoir un caractère parallèle, pour être représentable à chacun.

Ici s'inscrit alors un problème : au bout de peu de temps, le châtiment devenu dominant est la prison, qui est incompatible avec cette technique des représentations.

Au théâtre punitif s'est substitué l'appareil des prisons. Or la prison n'avait dans l'Ancien Régime qu'une position restreinte dans le système des peines. Par elle, on ne punissait pas : on s'assurait de quelqu'un. De plus, il y a un second obstacle à cet événement : la prison était une forme de l'arbitraire royal.

Comment donc la prison, liée à l'illégalisme royal que la réforme dénonce, devient-elle la forme généralisée du châtiment ?

On en donne une explication traditionnelle, par la diffusion des grands modèles de prisons : Rasphuis d'Amsterdam par exemple. Mais c'est justement l'existence de ces modèles, et leur diffusion, qu'il s'agit d'expliquer.

On remarque que la prison comporte trois constitutions distinctes : l'impératif économique d'apprentissage ; l'isolement, censé agir par son choc terrible sur l'individu, devenant exemple redoutable ; enfin l'instrument de conversion. Elle accomplit. La prison est un appareil à modifier les esprits.

un travail sur l'âme. Elle devient de ce fait un appareil de savoir.

Quels sont donc les points de convergence et de disparité entre l'appareil de la prison, et les intentions de la Réforme ?

– La prison constitue un dispositif d'évitement de la répétition du crime.

– Mais il y a disparité dans la procédure d'accès à l'individu. La différence réside dans la technologie de la peine, non dans son fondement. Pour les réformateurs, ce qui est l'instrument, c'est la représentation. Pour la pénalité de prison, c'est le corps, et l'âme, comme siège des habitudes. Ses instruments ne sont donc plus des jeux de représentation, mais des schémas de contrainte. Ce qui y est pris, impliqué ; est non pas un sujet de droit, mais un sujet obéissant.

Il y a donc sur ce point deux manières pareilles d'agir : soit en tentant de reconstituer le sujet juridique du pacte ; soit pour former un sujet d'obéissance. Dans ce dernier cas, il y a exclusion de la dimension de spectacle de la peine, et même antinomie avec elle : un autre pouvoir va là se créer, en marge du pouvoir légal.

A la fin du 18ème siècle, on se trouve donc en présence de trois manières de punir, l'une qui est sa modalité royale, les deux autres, qui visent une prévention du crime.

1 – Un cérémonial de restauration d'une souveraineté lésée.

2 – Une requalification du sujet de droit.

3 – Un assujettissement dans une coercition.

La question est de savoir pourquoi c'est cette troisième manière qui s'est imposée ?

*

Troisième Partie, Ch. 1.

A l'Age classique, se fait une grande découverte : celle du corps comme objet et cible du pouvoir. D'où la théorie de l'homme machine, qui en donne la forme philosophique.

Au 18ème siècle, cette découverte subit un changement d'échelle. L'objet du pouvoir est bien le corps, mais ce n'est plus ce qui dans le corps est signe ou effet de langage, mais plutôt le mouvement lui-même, le geste et son effectuation. La modalité de ce changement se fait selon une coercition ininterrompue. C'est le domaine des disciplines.

Elles deviennent une formule générale de domination. Leur spécificité, c'est qu'elles sont un art du corps humain qui ne vise pas seulement à la croissance de l'habileté, mais qui le fait d'autant plus obéissant qu'utile, et inversement. Le corps entre dans une machinerie de pouvoir. Le rapport de pouvoir est donc double : il implique un accroissement des habiletés ; mais aussi un rapport de sujétion à cette force.

L'invention des disciplines se fait selon un ensemble de multiplicités particulières, divergentes, souvent infimes. L'objet de ce livre, c'est de faire non pas l'histoire, mais le repérage des techniques essentielles des disciplines.

Quelles sont ces techniques ?

1 – Un art des répartitions. Il s'agit de répartir les individus dans l'espace. D'où la forme générale de la clôture : collège, asile, caserne, etc. ; des emplacements fonctionnels ; et du rang. C'est une technique de quadrillage ;

C'est donc une technique de la constitution de tableaux, qui se trouvent aussi être une des grandes formes de savoir et de pouvoir du 18ème siècle.

2. Un contrôle de l'activité. Techniques de l'emploi du temps. On a une élaboration temporelle de l'acte. Ou encore, une mise en corrélation du corps et du geste. Une articulation du corps à l'objet dans

une utilisation exhaustive des moments de ce corps.

Un nouvel objet se constitue : le corps de l'exercice plutôt que le corps mécanique de la physique classique. C'est le corps manipulé par l'autorité, et non pas le montage mécanique. De ce fait, est montré qu'il y a un mode de fonctionnement propre à l'organisme, et qui ne dépend plus d'une conception analytique du vivant.

3 - Une organisation des genèses. Il y a prise en charge du temps. La durée est divisée en segments successifs, organisés selon des fils analytiques. Les segments de temps sont finalisés, et ceci jusqu'à un étagement de séries de scènes.

L'exercice est l'équivalent temporel du tableau : les tâches sont graduées. Il permet de cumuler le temps selon une perspective utile. On s'achemine vers un assujettissement sans fin dans les séries de temps.

4 - Un art de la composition des forces. On compose les corps selon les modes les plus efficaces. Le corps devient un élément déplaçable, articulable. Il y a divers séries chronologiques de la discipline. Et mise en place d'un système de commandement.

En résumé : la discipline fabrique à partir des corps quatre types d'individualités : les tableaux - les manœuvres - les exercices - les tactiques.

Le 17ème siècle a vu naître non seulement le concept et la pratique des nations, mais aussi la tactique militaire par laquelle l'État contrôle les forces à sa disposition.

Si, au 18ème siècle, il y a un rêve de la société parfaite, - il y a aussi un rêve de la société militaire. Tandis que juristes et philosophes cherchent un modèle du social dans le pacte ; - les techniciens de la discipline élaborent les procédures de coercition qui feront le fonctionnement de cette société.

⁂

Ch. 2. La nouveauté de la discipline est qu'elle n'enchaîne pas pour réduire à l'impuissance, mais au contraire pour favoriser l'utilisation d'une force. Elle est l'art du dressement.

Elle est la technique d'un pouvoir qui se donne des individus pour objets et instruments de son exercice. Elle est un pouvoir modeste sans doute, mais fermement.

1 – la surveillance hiérarchique. C'est une contrainte par le regard. Elle induit des effets de pouvoir par ce seul moyen. Son modèle, c'est le camp militaire. Il y a un emboîtement spatial des surveillances. Son problème est donc celui d'une architecture qui n'est pas faite pour être vue, ou pour surveiller l'extérieur, mais pour rendre visibles ceux qui s'y trouvent.

C'est un appareil d'observation, de dressage, qui se chaîne partout autour des individus. Son problème c'est : comment faire pour que cette subdivision aboutisse à un pouvoir homogène ?

Le pouvoir disciplinaire a en effet besoin de relais. Son modèle est plutôt la pyramide que le cercle, fermé sur soi. Sa forme est aussi complète, mais de plus discrète, en sorte que la surveillance puisse s'accomplir sans freiner les forces qu'elle contrôle.

Il est donc nécessaire de décomposer les instances pour majorer la production. L'appareil tout entier est pouvoir, et d'autant moins violemment corporel qu'il est plus savamment physique.

2 – la sanction normalisatrice. Toute discipline abrite un système pénal non codé. Tout ce qui est non-conforme, est pénalisable. La fonction de châtiment, c'est la correction normalisante. La punition est un élément d'un système double de gratification mais aussi de sanction. Ce qui est normal, gratifié. La répartition en grades des individus a donc un double rôle : elle hiérarchise les compétences, mais de plus, elle a une fonction de châtiment ou de récompense.

constitution de l'individu comme corrélat d'un pouvoir et d'un savoir.
L'individu n'est donc pas simplement l'atome fictif de la conception du
contrat social. Il est aussi une réalité fabriquée par les disciplines.
La question qui se pose alors est la suivante : d'où donc des
corps si minuscules peuvent-ils tirer de si larges effets ?

<u>Ch. 3</u>. Ainsi, ce qui se construisait au 17e à l'âge classique, c'est
le Grand Renfermement, mais aussi le bon dressement. Ceci ; alors
deux modalités différentes : le rejet et le découpage. Les deux schémas,
bien que différents, ne sont pas incompatibles. Au cours du 19ème siècle,
on les voit se rejoindre sous la forme d'un <u>quadrillage de l'exclusion</u>.
Le système <u>panoptique</u> est un état permanent de visibilité assu-
rant le fonctionnement automatique du pouvoir. Le pouvoir devient tout
à la fois visible et invérifiable. Il est donc désindividualisé : il n'est
pas celui d'une personne, mais une distribution des corps et des regards. Ainsi,
un assujettissement réel naît d'une relation fictive. Le pouvoir, d'au-
tant plus incorporel, en devient d'autant plus efficace.
Le panoptisme est le diagramme d'un mécanisme de pouvoir
ramené à sa forme idéale. Sa force est de ne jamais intervenir. Ainsi l'exerci-
ce du pouvoir n'est plus une gêne au développement des forces, mais il
accroît leur efficace.
Le problème posé : c'est de renforcer le pouvoir en sorte d'en faciliter
le jeu des forces. Le panoptisme est cette solution, sous la forme d'une nouvelle anatomie poli-
tique dont la fin est la <u>discipline</u>. Il est le principe d'une nouvelle
rester toujours en éveil. Au cours de l'âge classique, la
généralisation de la discipline devient le mode de transition à ce nouveau
pouvoir.
Quel en est le processus ?
1. Une inversion fonctionnelle des disciplines : il s'agit non plus
de neutraliser les forces, mais de faire croître leur utilité.

En somme : la sanction gère selon cinq opérations. Elle s'oppose pour la compléter à une pénalité judiciaire qui se réfère à un corps de lois. La discipline sécrète une "pénalité de la norme", irréductible au pénal défini légalement. Un nouveau fonctionnement punitif investit l'appareil d'ensemble. Apparaît le pouvoir de la Norme. Il vient s'ajouter aux pouvoirs traditionnels de la loi et de la Tradition. La normalisation est le grand instrument du pouvoir à l'âge classique.

3 _ L'examen.

Il combine les deux techniques précédents. Il est une innovation de l'âge classique. Tout un nouveau domaine de savoir et de pouvoir s'est engagé. On parle beaucoup de l'idéologie des sciences humaines ; on ne parle pas de leurs technologies, qui sont pourtant là à se dégager.

Ainsi de l'hôpital, appareil à examiner, et qui conditionne le déblocage épistémologique de la médecine. De même encore l'école.

L'examen est porteur d'un mécanisme d'exercice du pouvoir et de formation du savoir. Il intervertit l'économie de la visibilité dans l'exercice du pouvoir : le pouvoir n'est plus ce qui se voit, mais ce qui voit. Il fait aussi entrer l'individualité dans un champ documentaire. D'où la formation de codes : techniques de notation qui permettent le déblocage des sciences de l'individu. Il fait de chaque individu un cas : objet pour une connaissance et un pouvoir.

En conclusion : la discipline marque un renversement de l'axe politique de l'individualisation : l'individu, c'est l'anormal. D'où la fonction en ce point, de la "psycho-" : le normal prend la relève de l'ancestral, et le mécanisme scientifique - disciplinaire, du rituel de formation.

Au 18ème siècle, la forme sociale n'est pas simplement pensée sur le mode du contrat. De plus, se découvre alors une technique de

2 - Un essaimage des mécanismes disciplinaires : ils circulent en tout lieu.

3 - Une étatisation de ces mécanismes : ils deviennent coextensifs au corps social.

La discipline ne peut être un appareil particulier : elle est une modalité d'exercice du pouvoir. Dans ce mouvement, se forme une société disciplinaire. La société n'est pas société de spectacle, mais de surveillance. Derrière la fiction de l'échange contractuel, règne le processus de dressement des forces.

Quels sont les rapports entre société disciplinaire et processus historiques larges ?

1 - Une technique d'ordonnance des multiplicités humaines. Le mécanisme du pouvoir ne visait plus en déduction de l'efficacité productive, mais en facteur de croissance de cette efficace : le décollage politique de l'Occident est lié à cette discipline, si son décollage économique est lié à l'accumulation du capital. Il y a action des deux processus l'un sur l'autre.

2 - Rapports de la discipline et du juridico-politique : elle constitue le versant obscur du processus juridique ; elle est le vrai sous-sol des libertés formelles. Les <u>disciplines</u> sont un contre-droit qui assure des dissymétries dans l'exercice du pouvoir, et non pas des obligations <u>contractuelles</u>. Elles sont faites pour déséquilibrer les relations de pouvoir.

La <u>prison</u> est le lieu de cette torsion particulière.

3 - Au 18ème siècle, il y a un renforcement circulaire qui se crée de ces mécanismes disciplinaires jusque là épars.

Si le Moyen-âge est la période de la formation de l'<u>enquête</u> comme processus d'interrogation, au 18ème siècle se forme <u>l'examen</u> comme mécanisme de formation des disciplines.

Ce qui va s'imposer alors à la justice pénale n'est plus le corps, ni le sujet du droit : c'est <u>l'individu disciplinaire</u>. D'où le fait que la <u>prison</u> devienne le terme idéal de la pénalité et la <u>discipline indéfinie</u>.

l'instrument de la pénalité.

Quatrième Partie - Ch. 1.

La prison préexiste à son utilisation pénale. Mais ce qui impor-
te en elle, c'est qu'elle est un moment dans l'histoire de la discipline :
celui où celle-ci colonise l'institution judiciaire.

Elle semble douée d'un caractère d'évidence. Comment cela se
fait-il ? D'une part, si la liberté est, dans le nouveau mode de production en
train d'apparaître, le bien principal, en tant que bien de chacun, la privation
de liberté est donc la peine par excellence.

De plus, elle permet une quantification homogène des peines.

En fin, surtout, elle a un rôle de transformation de l'individu
rapporté au contrat.

La prison est donc l'appareil disciplinaire exhaustif. En effet
elle permet : — l'isolement de l'individu. — le travail qui l'accompagne.
n'a pas de valeur d'exemple ni de réparation, comme le voulait la réforme ;
mais inefficace, c'est le principe d'ordre et de régularité qu'il constitue.
Il permet d'imposer la hiérarchie et la surveillance. Son effet économique,
c'est de produire des individus normalisés. Le salaire du travail pénal rétribue
une transformation de l'individu, non un travail proprement dit : il constitue
le moyen d'un rapport de pouvoir. — La prison permet enfin la modula-
tion de la peine, qui peut donc s'ajuster à la transformation du détenu.

Un pouvoir de la prison devient ainsi partie prenante de la successivité de
la punition, s'ajoutant au pouvoir légal.

Cette marge par laquelle la prison excède la simple détention, est
remplie par les techniques disciplinaires : c'est le champ du "pénitentiaire".
La prison est le lieu de formation d'un savoir sur le condamné. Ce savoir
est à son tour régulateur de l'exercice de la prison. La prison permet la
transformation de la mesure pénale en pratique pénitentiaire.

L'appareil pénitentiaire opère une substitution du <u>délinquant</u> au <u>condamné</u>. Ce qui caractérisera le délinquant, ce n'est plus son acte, mais sa <u>vie</u>. La technique punitive porte sur une vie. Le délinquant n'est pas simplement l'auteur d'un acte ; il constitue un faisceau complexe de tendances, de pulsions, de traits de caractère, etc.. Le pénitentiaire porte donc sur le lien du criminel comme vie, à son crime.

La délinquance ne renvoie pas tant à la loi qu'à la <u>norme</u> : la technique pénitentiaire et le délinquant sont frères jumeaux. Ils sont deux pièces d'une même technique, qui forme et découpe l'objet auquel elle s'applique. C'est la délinquance qui est cet objet, et La délinquance permet ainsi à la justice criminelle traiter comme anomalie.

D'où vient donc cette efficacité de la prison à créer son objet ?

Le délinquant est le point de convergence du "monstre" et du sujet de droit requalifié.

La prison est lieu où le pouvoir de punir organise un champ d'objectivités où le châtiment peut s'exercer comme thérapeutique.

Que la justice ait aussi facilement adopté le système de la prison, est alors plus compréhensible : cela lui était lien dû, en raison de sa contribution à la définition du délinquant.

<u>Ch. 2.</u>

La transition des pénalités vers la forme-prison ne consiste donc pas en l'instauration d'une pénalité différenciée dans son mode.

De ce passage, on a un symptôme : le passage de la "<u>chaîne</u>" à la voiture pénale. La chaîne comporte une dimension de rite : elle consiste en l'exposition du corps criminel. Elle participe de la saturnale. Elle communique encore avec le monde des supplices, mais aussi avec d'autres forces auxquelles elle donne une issue symbolique.

La prison a toujours été dénoncée comme l'échec du système pénal. On lui faisait diverses critiques : – elle n'est pas correctrice ; – on répondait toujours par la même chose : renforcement, le retour au modèle de la prison. Il y a des maxima de la prison énoncés depuis toujours.

Le système carcéral est un ensemble de quatre termes : – le supplément disciplinaire de la prison, – la production d'une rationalité pénitentiaire, – la reconduction d'une criminalité, – la répétition d'une réforme utopique.

À quoi sert donc l'échec de la prison ? À quoi, dans ces conditions, sert donc l'échec de la prison, en tant que, en passant de l'infraction sert le maintien de la délinquance, en tant que, en passant de l'infraction au délinquant, se constitue un "milieu" ?

ou délinquants se constituent en "milieu" ?

La prison n'est pas destinée à supprimer l'infraction : mais à y opérer différentiellement, à distribuer, à utiliser les infractions.

Du 18ème au 19ème siècle, il se fait un tournant dans les illégalismes populaires : il se crée une imbrication de ces illégalismes et de politique, en particulier parce que les nouveaux modes de travail favorisent les occasions de délit économique sur la propriété. Ce mouvement provoque à cette époque une grande peur de la "plèbe séditieuse". Il devient donc nécessaire que la loi et la justice deviennent dissymétriques dans leurs effets, puisqu'il s'agit de préserver les avantages d'une classe donnée.

La prison, dans son échec, ne manque pas son but : elle suscite un illégalisme particulier, dirigeable, clos, mais aisément pénétrable, et utilisable. C'est la délinquance. La prison a fort bien réussi à produire la délinquance. Celle-ci est en effet moins dangereuse que les illégalismes.

Comment et pourquoi la prison crée-t-elle la délinquance ? Celle-ci est facilement contrôlable par rapport à d'autres illégalismes.

Elle peut de plus être immédiatement utilisable au bénéfice de l'illégalisme des classes dominantes. Elle est un instrument de l'illégalisme des pouvoirs. Elle sert à la surveillance de milieux dangereux. Cette surveillance ne peut fonctionner que couplée à la prison.

Toutefois, cette production de la délinquance n'est pas définitive : il y a, contre elles, des luttes et des réactions. Sans doute, on tente toujours de couper le délinquant du milieu populaire : c'est la fonction des faits-divers. Le délinquant est présenté comme à la fois proche, et redoutable, donc à rejeter. Il n'y a ainsi aucun illégalisme qui accepterait de se reconnaître dans la délinquance.

Mais cette tactique peut être tenue en échec, par exemple par la tactique des "contre-faits-divers". Il convient ici de ne surtout pas simplement retourner contre l'adversaire le reproche (d'immoralité) mais montrer le jeu des forces en présence dans le fait.

Ch. 3.

Ce dont la prison fait signe, c'est d'un ensemble d'institutions constituant un ensemble large : "l'archipel carcéral" qui, bien au-delà du droit criminel, et continu qui va du carcéral au disciplinaire. En créant un milieu homogène, il reprend à sa charge la procédure de l'Enfermement de l'âge classique. Ainsi, si la prison transforme la punition en technique pénitentiaire, l'archipel carcéral transporte la technique du pénal au corps social tout entier. Avec plusieurs effets :

1 - Une gradation lente et continue qui va du désordre à l'infraction, sous la définition d'une norme en général.

Le carcéral met en communication les divers formes de contraintes et de surveillance, qui fait chacun système continu. Ce qui circule

comme effet de ce rideau, c'est la double référence à un écart et à l'anomalie. Le carcéral réalise le couplage du punitif et de l'anormal.

2 – Le carcéral permet le recrutement des délinquants. Il crée tout un ensemble de « carrières disciplinaires », différents selon des techniques d'exclusion et de rejet. Ce système toutefois, fait l'économie même de ce qu'il rejette : le délinquant est un produit d'institution. La délinquance ne naît donc pas dans les marges d'un système, par un effet de simple rejet, mais plutôt d'un système d'insertions de plus en plus resserrées.

3 – Ce qui est l'effet le plus important du carcéral, c'est qu'il parvient à rendre naturel et légitime le pouvoir de punir ; il abaisse le seuil de tolérance à la pénalité. Inversement, cette continuité du carcéral en disciplinaire donne l'illusion que la punition légale est libérée de tout excès de violence.

4 – Une nouvelle forme de la loi apparaît : un mixte de nature et de légalité, la norme. D'où la disparition progressive du judiciaire au profit d'autres pouvoirs de juger normalisants.

5 – Il se réalise ainsi une mise en observation perpétuelle des corps.

6 – D'où l'extrême solidité de la prison : elle n'est pas un simple instrument de rejet et d'écrasement des individus : elle est un dispositif du pouvoir d'ensemble.

*

Le grand problème pour ce n'est donc pas celui de la prison et de sa suppression, mais celui de la normalisation. La notion d'exclusion est inadéquate pour rendre compte de ce système. Ce qu'il faut, c'est entendre dans ce système un élément d'une stratégie de pouvoir, et il s'agit d'entendre la lutte qu'on poursuit à l'intérieur de ces stratégies.

—

- Note biographique brève, pour une reprise dans ma vie.

Jusqu'en 68-69, pas de philosophie, ~~cursus~~ classique. Cette année-là (?), je suis un groupe de psychothérapie au BAPU. Je l'interromps vers la rentrée de ~~68~~ 69, pour entrer en analyse, désirée depuis la lecture de G. Michaud, Tostain, etc, vers septembre 69.

En 69-70, Vincennes. Je suis les cours de : Martin – Foucault – Canguilhem – Fichant – Badiou – Lelie Serre – Regnault – M. Weber – S. Leclaire.

A part mes notes de cours, pas de notes personnelles, je crois.

Je suis en analyse avec T.D., vers septembre octobre 69, début.

En 70-71, le grand vide. Quelques notes de cours de Badiou – Montrelay, et rien d'autre. Absolument pas de notes personnelles, sinon une petite, sans ce livre.

En 71-72. Il semble que soudain, tout aille mieux. J'ai d'abondants notes de cours de : Derrida – Wismann – Althusser – Badiou – Desanti – Regnault – Deleuze – Lévi-Strauss, etc.

J'ai un peu de notes personnelles.

Nous présentons avec J.D.N. les "Lieux" au congrès de l'EFP de Paris, Sept. 72.

Enfin, je commence à lire : Derrida – Hegel (début 72) – Freud (vacances 72, abondamment).

En 72-73 - déjà sur ta. J'ai des notes de cours de : Martin - Daniel - Matheron - Machenay. Mais mes notes s'arrêtent vers le 3/73. Delange peut être aussi suivi ?

Quelques notes personnelles.

Je lis, toutefois, assez : Calcul, pour l'Analyse 10 en 6/73. lecture, avec P. Bernard, du séminaire XI, 1 à 4 en 5/73. Excellent travail, même si manque - de mes défauts : d'écri-

ture.

En 73-74 - J'essaie de suivre Machenay - Daniel - Wismann. Avait rapide de mes notes de cours. Je me souviens que l'éloignement de mon université à cette année là, fut déjà de m'éloigner à l'université (éloignement géographique), et que j'en ai quitté l'université pour longtemps.

Néanmoins, j'ai des notes personnelles parfois intéressantes. Je fais des notes de lecture. Je lis, sans doute assez, dont donne une régime pareille de travail alors.

Avec J.D.N., nous présentons "l'Acte" au congrès de Mont-pellier de [illegible] 1973. Puis de l'École.

En [illegible] 73-74, de même, (Très forts dépressions au début d'année (universitaire) : ainsi, je ne vois pas d'issue.

Puis, au Dictionnaire de l'EFP, je rencontre Marjolaine (Décembre) et Elisabeth (un peu plus tard). La suite, en cours, n'a pas lieu d'être écrite. A partir de la rupture, en

avril-septembre 74, je me mets immanquablement à écrire : sur le transfert. Puis sur les FPS. Je veux arrêter là mon repérage, ce qui est en somme étendre alors à venir, dans la nouvelle difficulté.

21 - 6 - 75.

Compléments.

C'est fait uniquement que je donne à cette esquisse biographique le côté brutal d'une enquête policière. Quelques compléments, du même ton.

Le premier fait important de ma vie est la rencontre de Jean Hougnet. C'est lui qui me donne les jeux jusqu'en 65-66, à Laval. C'est lui que je dois de ne pas assez vs pour mener ma vie. C'est à lui que je dois de ne pas avoir noulu dans les années [illegible] mots qui ont suivi, car grâce à lui, je savais quelle était la [illegible] droite pensée.

Mai il semble que le malaise croît rapidement. Dès Juin 67, mais doute déjà en Mai, je demande à l'Institut de psychanalyse à rencontrer quelqu'un. Le 10-6-67, I. Barande. J'ai dû rester en entretien avec elle jusqu'en Avril ou Mai 68 (terminé avec lettre du BAPU).

Je ne me souviens plus de la raison qui m'a amené vers le BAPU. Puis, en Mai (le 6 et le 8) commencent les séances du groupe thérapeutique, avec Rajevans et Conty, (Mai 68). La classe

doit durer jusqu'en septembre 69 (donc, un an et demi).

Mais l'intervalle des vacances (l'imaginaire) m'a montré l'inadéquat de ce groupe. Je cherche un analyste, avec l'argent de l'IPES, et, passant par Oury, Tosquelles, Michaud, je rencontre T.D. Début d'analyse vers septembre 69.

Or, ce début coïncide avec la grande rupture de Vincennes. (Premières que Mai 68 n'a là-dedans pas la moindre importance). Déjà, bien rencontré vers 67? et approché par à peu, m'y menait. Je pense les détails : premières séances du séminaire en 67-68, sur "l'Acte."

De là, tout change, mais c'est l'oubli. Les deux premières années sont de décomposition : celle de Vincennes, et de moi. En particulier, 70-71 est marqué d'un grand vide, où je ne retrouve rien. Y ai-je rencontré déjà Patrick et Evelyne ? Je ne sais plus, ni jusqu'où.

Mais sans doute ai-je déjà, dès 69 ou début 70, rencontré J.D. Il est possible que, pendant ces deux ans 69-70 et 70-71, je le rencontre déjà, je ne sais avec quelle régularité.

En fin 71 début 72(?), les choses empirent : je n'ai plus d'argent. Arrêt de l'analyse, vers ce moment, donc, après 2 ans et quelques mois.

Mais d'un autre côté, je suis maintenant avec Evelyne et Patrick, je ne sais comment. Je me souviens seulement que le début du

séminaire de Deleuze est prétexte pour nous à commencer de travailler ensemble. Je suis rétrospectivement étonné ; que ceci signifie que nous n'aurions travaillé ensemble qu'un an au plus : [illegible] [nov] 71 à l'automne (?) 72. Puis la rupture : Evelyne & [illegible], etc.

D'autre part, sans doute depuis 71 (quelle date ?), je travaille avec J.D., et, vers début 72 (?) J.D. a dû suggérer que nous écrivions nos travaux. Puis, il propose d'en faire un texte. Mai-juin-juillet 72 nous avaient occupés à cela : ~~texte sur [illegible]~~ les lieux de

Sept. 72.

Mais avant, le 24-5-72 : Ariane. Puis, quelques temps.

En 72-73, commence à se poser la question de faire des Stades de psycho-logie. Mais le travail avec P. Bergeret, que nous avons entrepris me le [illegible] une [illegible] de la question, pendant quelques mois. Le travail est remarquable, mais il cesse vers l'été, et me laisse à [illegible]. Pourtant, je travaille un peu. Je vois Ariane de temps à autre, Evelyne aussi, sans doute.

De plus cette année-là se passe un événement très important : J.D. me propose de pratiquer l'analyse. J'accepte. Je reçois X en février 73. Puis je vais en parler à Th.D, et à Lacan, en Mars 73. Réponse de Th.D. : X s'en va, les choses restant en suspens.

En 73-74, premièrement, surgit la dépression de ne pouvoir m'inscrire à l'université ; Néanmoins, l'économie fonctionne, car le travail

premier avec J.D. me donne de l'occupation : ce travail important aboutit à la présentation de l'Acte à Montpellier. Bref, je ne sais pas que lui-même. (Je note que dans ma note biographique, j'ai fait une erreur : j'ai arrangé en 74.75 ce qui s'est passé (avec M. et E.) en 73-74.)

Mais, après l'écriture de ce texte, survient de ma part une sorte d'effet décidé dans le travail avec J.D. Je ne sais ce qui se passe, mais notre travail ne m'importe plus, nous ne pouvons plus rien produire, parce que je me désintéresse de plus en plus. Milan est pour moi (beaucoup plus tard) un ~~[illegible]~~ écoeurement.

J'entends par janvier-février, dans une dépression d'une extrême violence.

Mais il se produit par bonheur quelque chose de nouveau. J'ai rencontré en Dictionnaire, depuis oct. 73, puis en Picardie, Marjolaine et Elisabeth. Je ne sais ce qui m'a poussé vers elles, — je sais moins encore pourquoi elles m'acceptent, mais nous travaillons alors ensemble, à partir de Mars 74.

La suite est mieux connue...

— 21-6-75.

(J'aurais oublié une brève note sur mon cursus universitaire en 6.75.)

Il ne faut pas oublier, pour comprendre mon avancée dans la psychanalyse,
que j'étais sur l'analyse depuis 1961. Sans doute rétrospectivement, ce que
j'écrivais alors apparaît-il bien faible, mais d'emblée – c'est d'analyse qu'il
s'agit pour moi. C'est dans le courant de 1965-66, avec les lectures de J.
Mangue", que j'ai fait ma première lecture impliquante de Freud. D'ores
et déjà, je m'estimais tenu par ce que je lisais, d'y trouver le sens de ma vie,
alors de mon symptôme envahissant. Puis ce fut, avec la joie de l'amour,
scolaire, mes essais d'analyse de rêve, impliqués dans la montée du symptôme.
Enfin, pendant les vacances scolaires (juin-août 66), le travail sur le
rêve, avec mes amis. Pendant ce temps, je lisais les Etudes sur l'hystérie,
et faisais les premières mises en place des problèmes freudiens : inconscient,
[illegible], symptôme, sexuel, analyse, etc.

De sorte qu'il y a donc dix ans que je suis engagé dans l'analyse, ce
qui n'est pas rien, et permet de comprendre la justesse de mes positions.

Ajoutons à cela que, de mai 67 à début 72, j'ai, sous une forme
ou une autre, travaillé le symptôme : soit plus de quatre ans et demi, en
analyse, ou en psychothérapie. Cela fait donc aussi son poids.

22-6-75.

- Compléments sur ma vie :

• . C'est en juin 63 que nous nous installons à Paris (à vrai dire, nous [illegible] depuis Juin-Juillet). Mais je passe mes vacances à C. .

Cette année-là, C. Roullier représente ma seconde introduction dans la pensée. Déjà, l'année précédente, lequel avait eu un tel effet, mais sans suite (?). Roullier m'introduit à Huxley, qui devient ma principale référence. Je le lis longuement. Peut-être est-ce cette année-là déjà, ou la suivante, que j'achète Heidegger ? D'autre

En 64-65, je délaisse la photographie, avec B.. Très vite, je [illegible]. D'autre part, j'entre à grands pas dans la névrose. Mon travail en mathématique témoigne que, dès le second trimestre, je suis pas ailleurs. Freud, mais sans effet. La névrose en grand. Je ne le suis pas encore. Je sais que je termine l'année sans en être marqué ? Mais je me suis introduit à Heidegger et à Hölderlin. Notes qui me restent de [illegible]. J'ai détruit ces 8-65, témoignant que j'ai dû déjà beaucoup écrire.

repères. Pas d'analyse.

En 65-66 : le <u>Grand Retournement</u> : Marqué, dès la première leçon, de son entrée en classe ; je crois que après le bref effet de son [illegible] je passe l'année sans problèmes. Lui est ce qui me convient. Dès lors, je [illegible], l'Introduction autres que la névrose. Je lis, dès le début de l'année, Études sur l'Hystérie. [illegible] à la Psychanalyse. Pendant les vacances : Études sur l'Hystérie. Dès le début de l'année, "sans raison", névrose est thématisée. Dès le début de l'année et les vacances à Paris, avant j'analyse mes rêves. La fin de l'année intensément à ce travail. S'il me départ pour C., me [illegible]. Mais ce qui est en jeu, d'une y a dedans de l'analyse, je ne sais. Mais ce qui est en jeu, et en grandes difficultés, c'est la <u>séparation</u>. manière très violente,

Ce résultat est, dans la plus grande partie, acquis vers la rentrée à l'université. Par ailleurs, mon travail sur le rêve cesse, devant une muraille de résistance qui submerge toute possibilité d'analyse. T.D. dispose des papiers nombreux que j'ai écrits dans ce temps. J'ai un fort paquet de notes d'associations sur ces rêves. A.C., j'engage tout le monde dans cette question... d'une manière sans doute peu analytique ... Mais il y a dedans, une grande justesse, que je crois pouvoir reconnaître.

L'effet d'amour de l'enseignement de Mangué(?) me permet sans doute d'entrer à l'université sans problème, et de continuer mes études encore un temps, avant que l'effet d'impossibilité du travail ne me mène, vers Mai, à consulter à l'I.P. de F.(?) (la suite, ailleurs).

9-7-75.

Note : l'écriture de ces remarques sur ma vie a au moins ce sens : ma névrose, ma femme(?), font partie de ma vie, et m'appartiennent. Je les ai(?) longtemps dissimulées, avec les résultats qu'elles produisaient : une(?) ... Cette dissimulation, justifiée par le rapport à écrits, même futiles, l'Autre : clandestin.

Je n'admets plus que l'Autre me dérobe ma vie. Ceci est encore une écriture dissimulée, mais il n'en ira plus de même sans doute bientôt. Ma névrose est mon blason. Pourquoi la dissimuler ? Ces notes sont la première tentative de faire reconnaître cette histoire, en commençant par la reconnaître moi-même, sans intermédiaire : Puis par d'autres, en vue de moi-même, mais sous une autre forme.

— Même date.

—

Si je cherche les raisons de mon arrêt, et de cinq années perdues, que trouvé-je ? En fin de compte, une grande absence de cause. Ma vie s'annonce comme totalement sans raison. Au point qu'il est miracle que de ce néant, j'aie pu faire sortir quelque chose : rien. Si je cherche des raisons positives je trouve ceci :

Jean Mangué d'abord.

Puis Lucien, indirectement, mais d'une manière en fin de compte très efficiente, puisqu'il m'a montré où il fallait. Supposons que Lucien n'eût pas existé : quel lieu de désolation serait notre époque ! Et morose avec ...

Ensuite, Patrick et Evelyne m'apprenaient de novo qu'il était possible de penser justement. Mais ils m'ont en partie égaré dans une sorte d'impasse, qui est le silence. Or le silence est ce dont j'essaie de sortir.

Simultanément Jean David. Il m'a appris que je pouvais ne pas être rien ; écrire ; dessiner. Je ne peux ~~que~~ lui faire d'autre reproche que de n'avoir pas agi en sorte que je puisse trouver une issue. Mais d'une part il ne le pouvait peut-être pas. D'autre part, pourquoi exiger cela ? Enfin il ne faut pas oublier qu'il m'introduisit dans la partie psychanalytique. Les changements dynamiques de la totalité ne devraient pas affecter l'essentiel, mais transformer nos rapports.

Puis, Elisabeth et Marjolaine, à partir ~~et grâce auxquelles~~ desquelles je date ce qu'il y a de <u>nouveau</u> dans ma vie. Je leur dois tout, et je souhaite avec un désir extrême, leur devoir plus encore, dans l'amour. Seul le réel et les circonstances font que je ne le peux pas encore. Mais elles représentent dans ma vie l'introduction de quelque chose comme un chemin que je n'ai pas encore parcouru. Si j'y parviens : le réel n'est pas mon fait. J'attends de les rejoindre. Je vais à les rejoindre.

Elisabeth, m'a guidé et me guide encore, d'aimer.

11-7-75.

J'ai été, pendant trois ou quatre ans, dans un égarement total. Certains vont dire que je ne l'étais pas avant, mais que je n'en savais rien. Avant, c'était le pur néant. La question que je me pose avec cette sortie s'il fait payer du prix de cette perte de voir le fait que j'entrevois, — sans certitude encore — une issue à cette impasse.

De 1968 à 1971 ou même 72, c'est un vide absolu, un néant d'être qui m'effraie. Mon rapport avec l'Université : Qu'ai-je fait ? J'ai dû, pendant tout ce temps, ... Et ce travail c'est un malheur pour une part, car je n'ai pas d'inscription. Et ce travail m'aurait fait accumulation pour aujourd'hui, où les choses semblent se dénouer.

Comment vais-je analyser cette période ? On ne peut pas dire qu'elle m'ait menée vers une solution heureuse. Le pouvait-elle ? Elle m'a peut-être permis de prendre la dimension du sujet. Ce ne serait donc pas rien. Mais rien de plus.

De 1971/72 à 1973-74, c'est une autre traversée : hors de l'analyse (la mienne) mais avec J.D., quelque chose se met en place, de la possibilité d'un travail, spécialement en 71-72. Nous avons donc travaillé beaucoup. Et ceci est un plus peut-être que je ne peux le penser actuellement. Un certain acquis essentiel. Que savais-je sans ce travail ? Un champ en friches. Peut-être pas, grâce à Vincennes, mais un champ en friches.

Cependant, je suis obligé de dire que ce travail a eu une fonction d'illusion que je ne peux que prendre la responsabilité, mais que je ne peux que regretter. Ce travail m'a maintenu dans cette illusion d'une issue hors du travail et d'une conception sociale. Que cela ait fait le ... J.D., peu importe. Ce qui est regrettable, est que j'aie ... en sortir. Mais je sais que ces trois années sont perdues pour l'Université ; alors faut-il qu'elles auraient été le temps excellent de travailler.

n'importe, au hasard ou à une fuillère que je n'ai pu changer cela ?

Je sais que, pendant ces trois ans, mes tentatives furent constantes d'entrer à l'université, mais que les obstacles toujours se renouvelaient qui me faisaient lâcher prise : trop tard, dépendance géographique, etc.

1973-74 est la première et la seule année heureuse de ma vie. C'est plus encore, l'année où s'est décidée pour moi la possibilité de vivre. Il y eut donc les femmes. Puis il y eut d'elles la parole. Puis : la possibilité de parler. Elle peut-être, de penser que je n'étais pas mort, et qu'elles-mêmes existaient, la certitude qu'il y a des sujets qui valent la peine que l'on vive pour eux, si l'on y parvient. Car si je ne sais pas certain de pouvoir leur rendre cela, je sais au moins qu'elles le valent, et qu'en elles m'ont laissé espérer que je le pourrai. Que je pourrai les aimer.

Cette année, j'essaie de suivre le long chemin qui, pour l'instant dans l'angoisse, réelle, me portant vers elles, car c'est là que je souhaite aller, et qu'elles ont dû m'attendre. Si ce chemin ne dépendait que de mon seul réel, je m'y engagerais aussitôt, et ce n'est que par la contrainte des autres réels que je ne vois, – dans l'angoisse – contraint de différer.

11-7-78

1974-75 fut cette année où les choses se décidèrent. Car étrangement long est le temps du sujet, quand pourtant une parole suffit à illuminer l'instant d'un sujet. Mais cette parole, qu'elles me donnent, malgré tout, peu à peu, il faudra que je l'invente moi-même. D'où le temps et la peine.

—

Devant la difficulté où je suis d'écrire d'une manière telle qu'elle soit efficace, et qu'elle me permette de trouver l'issue, je suis décidé d'écrire, par mémoire, les tentatives faites à ce jour. Tout commence dès la Septembre 1976.

- Tentative d'entrer à la FNAC. — Échec. (Septembre).

- Janvier 77 : Je demande à J. D. si je pourrais faire un stage à Étienne Marcel. Je dois téléphoner à Dumat. Mais je ne suis pas prêt et je recule : échec.

- Puis les choses sont en suspens pour quelque temps.

- Enfin, en Mai-Juin, je tente de m'insérer en faculté. Beaucoup de difficultés. Je dois demander à J. D. et Marie Madeleine de me fournir des lettres de recommandation. Succès ? Je voulais également téléphoner à Maillard et Brès, ici, seul.

- Vers Juin, je parle brièvement à Greg d'une possibilité de stage. Elle me dit que ce serait possible. À voir. Diverses démarches et puis échec, auprès de plusieurs personnes.

- Puis je suis à Dumenay : succès sur mon traitement médical. Je suis quitte avec mon corps.

- Je téléphone en Mai à T. Delafontaine et je vais le voir : succès, car je crois avoir réussi à lui signifier le sérieux de ma situation.

- Je demande à Elisabeth quelles sont les possibilités de stage. Elle me donne l'indication de Villefranche. Mais j'attends trop longtemps.

- En Juillet, je suis demander à Melman quelles possibilités il peut me ~~indiquer~~. Il m'en donne une, mais je recule, le stage étant gratuit.

- Puis avec Elisabeth, nous envisageons les divers renseignements qu'elle peut me donner. Mais cela est mis en instance à cause des vacances.

- En Juillet, je téléphone à Bardet, sur l'indication de ~~[illegible]~~ Elisabeth. Elle me dit de la rappeler en Septembre.

- En Juillet, j'écris à Villefranche. Mais il est trop tard : ~~à~~ essayer plus tard, éventuellement.

Reste alors le plus important.

- J'échoue à tenir un projet d'enseignement pour Vincennes en Août. Je ne peux même tenter de l'élaborer.
- J'échoue à écrire un texte sur l'acte analytique pour le Congrès de Strasbourg.
- En septembre : Je suis parti à T. Dellefontaine. Entretien très décevant.

Elle ne voit pas ~~[illegible]~~ pourquoi ce que je lui dis d'Elisabeth. Elle n'entend pas que E. représente pour moi la tentative de tracer l'issue qu'il me fallait. Elle n'entend pas ce que je lui dis de la reprise de mes cours à Vincennes, son lien. Je ne me souviens de rien par ses recueils. Enfin, elle s'engageait dans une opposition théorico-pratique tout à fait inconnue, et qui fait qu'elle sous-estime ce que peut représenter pour moi la théorie. Et puis, cette histoire d'enfant. — Ainsi, je n'ai plus personne à qui m'adresser. Car bien sûr, Elisabeth est occupée autrement. Et J. D. rien fait. Et [illegible] peut manifestement rien entendre aux nouveaux palliers avec lesquels j'ai affaire. Je suis donc presque seul. Et je crains que, mis à part Elisabeth, je le reste longtemps...

- Enfin, je téléphone à Bardet. La dureté de sa réponse me met pour la première fois devant la réalité de l'infection de l'Ecole en matière d'emploi ; — et devant la dureté absolue de mon sujet, quand on s'oppose entre aux [illegible] des nominations.

Le 1 - Oct. 78.

Attendons la suite, car maintenant je suis acculé à [illegible] nel, et il faudra bien que je m'en rende raison.

—

Note sur les années à venir.

Temporairement donc d'exercer un travail rémunéré pour l'existence de quelques mois au moins. Il me faut donc préparer la possibilité d'un stage long en institution, pour me permettre de justifier de mes demandes.

Pour contre l'an prochain, il s'agira d'autres possibilités dont je ne pourrai user cette année :

- User des stages faits pour trouver un poste de psychothérapeute.
- A défaut : Mémoire de fin à Paris I pour reprendre mes études de philosophie (licence, maîtrise).
- Si ce n'était trop chargé avec l'examen de neuro-physiologie, préparer les documents d'une thèse de III ème cycle pour Vincennes — au département de ana-lyse. (hier dans 3 ou 4 séminaires d'ici là) La thèse, s'y inscrire dès la licence en psychologie achevée.
- Puis, l'année suivante : Maîtrise de psychologie – thèse 3ème C. Vincennes –
- Paris, licence de philosophie à Paris I.
- Ou bien : Maîtrise de psychologie – licence de philosophie, ensuite
- Ne pas oublier les options logique de la licence de philosophie, préparer une maîtrise de logique formelle à Paris VI.

– 5 - 10 - 78.

– Bilan de cette année 75-76 – Programme et projets pour 76-77.

(au 15-6-76.).

~~[illegible]~~ Dans l'ensemble, nous pouvons dire que les choses tournent moins mal qu'avec une seule famille, mais qu'elle reste suspendue à l'incertitude des deux cas (au moins) à venir, sans qu'on sache quels seront les aléas.

Quels sont donc les acquis – quels les échecs ~~[illegible]~~ ou les lacunes?

– Un DEUG de psychologie à peu près acquis (restant quelques examens) mais difficilement que je ne pensais, grâce le retournement du second semestre. Question de changement de position.

La suite devrait venir bien, si l'année ne se termine pas mal (grâce).

– Un article pour Cadre (lettres): "le symptôme".

– Projet d'enseignement à Vincennes (pas encore publié).

– Projet, le texte sur la Transmissibilité, encore préliminaire.

– Peut-être, le texte sur l'Interprétation (30 p.) à peu près cosmétique (Pour Nor.).

– Enfin un texte sur [illegible] mais pas encore fini.

Au total 100 à 150 (?) pages publiables. Mais en plus, soit moins que les 300 que j'escomptais.

De plus tout cela est reporté en fin d'année. De sorte que l'incertitude subsiste.

– De plus, il faut tenir compte des 250 p. de la Topologie des Retours. – Mais sont-elles publiables? En tout donc, 300 à 350 p. à peu près valables, soit, globalement, moins que l'an passé, mais publiables bien mieux.

– Quant au travail, stages, etc., les choses en sont bien au point mort en partie (ou beaucoup) par ma faute. Mais il faut bien voir que la situation objective me donne plutôt raison.

Quels peuvent alors être mes rêves, les projets pour l'an prochain ? Voyons cela par ordre de certitude décroissante.

— Licences en psychologie et en philosophie. C'est là le gros morceau : 30 à 40 h. par semaine.

(Je crois qu'il est sage de différer la licence en logique pour l'année suivante).

— Mais le plus important : mes écrits. Le texte sur la Transmissibilité entraîne mon grand espoir et ma grande appréhension. C'est de lui que dépend que l'année se termine bien ou mal (75-76).

— Quel travail personnel poursuivre ? Je crois deux lignes de recherches parallèles, eu égard au temps que me laisseront mes études :

— Travail sur le transfert et Lévy, dans le prolongement de la Topologie du Retour. Il faudrait procéder selon la même logique de la spirale. Ce qu'il faudrait plutôt c'est : écrire 200/300 pages de notes (mais non publiables ?) — et de là, un article de synthèse de 50/100 pages à publier, et qui pourrait servir de mémoire de maîtrise de psychologie.

— Seconde ligne de recherche : définir un sujet de maîtrise de philosophie (Kant ?). Accumuler les premiers matériaux (100/200 p en tout).

Note : J'ai cette année étonnamment peu lu : des stupidités. Il serait important que d'ici deux ans, ma formation philosophique soit complétée. De plus : 2 à 3 séminaires encore aux fournissent le complément.

— 15/6/76 —

Soliloquia

Le sens de ce Journal est simplement de retrouver le fil de mes jours. On n'y trouvera donc rien ~~[illegible]~~ qui trahisse. C'est par absolue dédication que j'ai exclu d'y laisser quoi que ce soit d'intér-essant. La règle que je me suis établie ~~[illegible]~~ de n'y laisser que juste autant de trace qu'il faut pour y situer ce qui m'importe le plus commune.

lesquels m'intéressent de moins en moins, leurs titres ou

5/8/76. – Envoyé M. Laporte le texte sur Tes et transfert, très gentil. Un mot de moi. L'ai vue le 3/8, quittée trop tôt par ma faute.

– Vu Liliane. Parlé avec Pierre de son texte pour le congrès sur les mathèmes.

– Si le problème de l'El. est de dominer l'être, le moyen c'est bien de casser de l'être. Je ne crois qu'en cela, et il me faut créer en milieu le quelque chose qu'on appelle transfert – puis dessus. – Je procède, comme Descartes, par annulation rétroactive. Généalogie et aussi de ma pensée : de cela à la raison de l'Être dans le transfert.

7/8 – Peut être la femme est-elle un Être évolutif plus tardif que l'homme. C'est ce qui expliquerait qu'elle soit sous tutelle depuis que l'homo-homo existe : temps de maturation nécessaire de son être. – Ceci implique qu'elle ait un avenir. Sans doute sera-t-elle très heureusement pendue en face. Ceci en raison de cette loi que le degré d'élaboration ontogénétique est raison directe de la tardiveté de l'émergence phylogénétique.

10/8 – Difficultés extrêmes à écrire depuis quelques jours. Liés à cette compression de n'écrire jamais que sous l'analyse, mais pas en elle. – En sorte que difficile d'y trouver raison valable. Ce qui – que exigeant Nietzsche tient dans cette question : grande difficulté.

Toute l'énigme que [illegible] Dépression ? C'est la mienne avec grande difficulté. Elle était à ma racine. [illegible] le figure de

Reçu une lettre de Marie-Claude Laporte. Thomas. [illegible] lui la difficulté.

11/8. – Mais comment lui tenir tête, ce sera lui la difficulté. « s'il nous fallait (à elle, à nous) digérer ? que Elisabeth puisse dire : nous qui (pas moi je et P.) faire un cartel avec quelqu'un de l'Institut, nous qui (pas moi je, nous ne pardonnons pas !) sommes des analysants (la société juive) de Lacan, nous aurions de drôles de difficultés. Tandis que évidemment, quelqu'un qui aurait été en analyse avec un obscur petit analyste de l'École (suivez mon regard) aurait beaucoup moins difficile pour lui » Voilà un propos absolument intolérable et que je ne laisserai pas passer. C'est pourquoi j'écrivis en interrogeant par quel miracle la Versagung du transfert vire au désir de l'analyste ? Il y a là ce qu'il faut bien appeler un mystère, qui n'y a bien regardé, pourrait ne s'entendre à peu près ainsi : je ne me prends pas, moi, El., pour n'importe qui, puisque grâce à Lacan, je retrouve l'élection et le privilège que la chose que plus j'ai toujours été le mien. Que ce soit vrai – n'en rend que intolérable ——.

13/8 – Depuis quelques jours, le Select. Mais l'effet dépressif est relativement bien calmé. A vrai dire, je travaille peu, bien décidé à faire comme je le sentirai : Mon écriture stagne. Le problème d'[illegible] et transfert est en panne.
Je voudrais écrire à Marie-Claude : mais j'aurais ne pas savoir comment lui parler. Très difficile de sembler [illegible] être un homme.
Comme disait Nietzsche : on pense comme on baise. Hé ! mais pourquoi comme ? On baise en pensant. C'est en tout cas ma manière favorite.

17/8 Rencontré au Select trois (!) charmantes femmes juives, qui me demandent : Monsieur ! Est-ce que vous êtes pédés ? Je réponds que non. – Alors l'une me pose une question très [illegible] déconcertante : Mais alors c'est exprès que vous vous habillez ainsi ? – Très gêné par de diverses raisons, ne pouvant répondre ni oui, ni non, j'ai la repartie : – C'est un symptôme ! – Oh ! Quel homme intéressant ! laisse échapper l'une d'elles ; qui me vaut pas ni bien dire.
J'ai à jour au reste fait de nombreuses rencontres que je regrette de ne pas avoir capitalisées... Dit l'âme... à couper le souffle.
Par exemple ceci :

19/8 – Il y a des choses qu'il ne faut pas laisser oublier. Par exemple, faire ce que j'ai su qu'Elisabeth avait décidé, le jour de la rupture ou un peu avant, faire ce que je n'avais pas remarqué, de bien le souligner. Et comme je ne l'avais pas remarqué, elle m'a dit ni bien rendre Hiéronimus. Et c'est étrange qu'elle [illegible] m'ait si bien rendu.
– Pas de défense là-contre. Il est étrange que je croyais avoir assez de lui en parler. Pourtant, mon ignorance, alors que je croyais avoir une telle estime qui m'amène contre elle ne me dire étrange, non seulement une telle estime que je lui porte. Au contraire. Il n'y a qu'un retour vers de l'énergie que je lui porte. – Le temps passera. Et il saura s'il va me comprendre cela. – Un temps je perdrai... Je n'en sais rien. J'ai une analyste qui puisse comprendre cela. – En somme, je n'en sais rien. J'ai une lueur de sa logique, en somme, je n'en sais rien, dans la rage absolue.
Et une lueur de sa logique, les yeux fermés sur l'avenir, dans la rage absolue.
Maintenant les yeux fermés sur l'avenir, dans la rage absolue. Ma lettre est bien

20/8 – Envoyé la seconde partie du texte à Marie-Claude. Ma lettre est bien maintenant quelque chose [illegible] d'inconnu, nulle ... à la mesure de mes démarches. Je crois qu'il y a là quelque chose d'autre que à la mesure de mes démarches. Je crois qu'il n'y a là ... qui me fait cette ancienne ... Il faudra donc pour moi. Elle même ne me fait cette transitoire. Il faudra donc en vogue justesse, que je souhaite pour elle transitoire, et à rester tel que je suis : encore – encore, que j'aie à partir, et à rester tel que je suis : encore – encore, que j

21/8 – Comme le disait admirablement Marie-Claude, le [illegible] pas ~~[illegible]~~ (Ecrit ailleurs.)

Me joue un tour pendable avec sa maîtrise…

27/8 – Vu S.D. aujourd'hui. Appréhensions pour les [illegible] de
Semaine vide – Travail moyen. Ennui.
Paris I et Paris <u>VII</u>.

28/8 – Reçu avec joie et perplexité une lettre de Marie Claude. La distillerie était de mieux en mieux, et je me suis de moins en moins fait le poids. – Quant aux voyages, n'en parlons pas : il lui faudra de nombreux [illegible] (!) parmi ses amants.

Son travail, dont la formation est due tout à la jeunesse qui à la [illegible], est bien remarquable. Mais plus remarquable encore lorsqu'elle laisse passer le bout du museau !

Ainsi interroge-t-elle à une grande perplexité, ~~[illegible]~~ sentant en l'air tout ce que j'ai écrit : « mais comment sort-on de la [illegible] ? » – Et comment le suis-je, moi ! Ainsi, nouvelle difficulté. Et bien sûr, admirable semblant de me suivre : la Passe, ~~de~~ le Désir de l'Analyste – fantaisies. Il court donc [illegible] pour elle, ni pour moi. En vérité, ces termes ne sont rien pour elle, ni pour moi. Il courait ainsi que je songe assez pour être juste. – Mais il courait ainsi que je ne l'ignore pas.

30/8 – Passé Paris <u>VII</u> pour transfert II. En passage fait vers P.I.

31/8 – Je commence à saisir les raisons de mes échecs quand j'écris (ici, ma raison du transfert comme trompeur et refus). C'est lié à ceci que, le <u>rejet</u> et de la <u>colère</u> sont trop vifs, je touchant des sujets où la dimension du rejet en disant trop, me suis obligé de reculer pour ne pas écrire ce que, à l'être, (et « poétique ») qui serait mettant sans contexte à une hauteur littéraire de cette sorte). – Alors, reproduisant bien celle d'un lecteur (ou de quelqu'un de cette sorte) ; ce qui me permet de me et ignoble effet décisif où tout se décimer ; ce qui me permet de me remettre à écrire – des choses plus innocentes…

1/9 – Rencontré Philippe Sachs tout à fait par hasard. Se lance dans la contine. Marie. [illegible] Vitement bien, dit-il.

8/9 – Lettre de Marie. Claude ! Mais c'est clair qu'elle me manque – et joli titre. Comment lui répondre avec la justesse que je veux ? Vivre, téléph. J.D., Van N. Sels, salué. Vide de la sienne. Oui nous sommes

8/9 – Répondu à M.C.L. Vide de ma lettre, vide de la sienne. Oui nous sommes Appréhensions pour l'Université.
purs… –

9/9 – Vu Elisabeth. Nous avons parlé de choses indifférentes. Etonnant comme elle parvient à m'angoisser. Je ne parviens pas à saisir le passage de son succès, si remarquable. Suis-je quant à moi condamné à ce que je suis. Immense ! immense ; qu'on ne trouve pas. Le jeu – et que faire.

Téléphoné Liliane.

(La dernière fois que j'ai vu El., [illegible] devait être le 21/7.)

De l'article de Nobécourt, disant avec assez d'évidence que L. Salzmann était une femme seule. Et F. ici, lui tenait compagnie – El. sait bien : ça entretient la santé. Restant simplement à être du bon côté du manche. – C'est assurément pas une découverte de dire que chez Vergangenheit est adressé à Rilke : je m'en étais aperçu depuis longtemps. – On peut, de tout cela, extrapoler ce l'on y tient.

Vu Liliane et Françoise X. Dîner agréable.

11/9 – Vu Françoise Zweifel, à U.P. cité U.. Problème de stage. Vu surtout une

13/9 – Vu. Françoise Zweifel, à U.P. cité U.. ravissante fille.

charmante que je regrette d'avoir laissé filer.

Sur l'abonnement, quelques belles découvertes. Wir wollen !

15/9 – Vu J.D. – qui vient de demander un contrôle à Lacan ! C'est la nouvelle ! Etonnant de voir à quel point les fantasmes sinueusement se quittent – cela agit : C. M..

16/9 – Lettre d'El., qui comporte – elle aussi – un léchage – Je crois les « femmes de décidément pas de chance avec les femmes qui m'écrivent » – splendide reprise (ou plutôt : non – servir : Téléphoné à T. Delafontaine. dit ce qu'il avait à dire : en donne).

Après ça, l'écriture va très mal. Déprimé.

– Le soir, un peu d'écrit enfin. Postage tôt. Ecrit de plus une belle réponse à El., dont je ne suis pas sûr le lui envoyer, enseignant quoi ! La mystère parfaitement intenable.

Vu l'Empire des Sens, film parfaitement de vendeurs. Force insupportable

Mésaventure avec mes costumes. Examens reportés – [illegible]

17/9 – Tél. à Simone. Qui va bien. Nous avons bien promis. Surtout : passé l'après-midi avec Liliane I. Il est bien sûr que je n'y suis pas pour rien à ce qu'elle joue ses vies. J'en appris beaucoup. Je ne sais pas bien ce qu'elle joue sans moi. Néanmoins, longuement parlé. J'ai appris beaucoup ses personnellement pris. Néanmoins, singulièrement la jeune fille, du fantasme du viol ? qu'il est la manifestation par la jeune fille, la rendrait à l'ardent désir d'homme qui, forçant sa propre défense, et en mettant fin aussi à son sexe et la faisant femme malgré elle,

la trangeie des liens sociaux, à laquelle elle ne saurait participer pour autant qu'elle se refuse à son rôle dans cette [illegible] de celui-là d'elle-même où elle se sent accusée. Ainsi ce fantasme est-il proprement la formule de l'érection d'une femme dans la castration : demande d'actualiser à l'homme odieux qui s'y dérobe, et qu'il faut violer pour qu'il ose violer – enfin : [illegible] [illegible] la [illegible] dans ce [illegible] –
Sur O [illegible].

— Beaucoup d'autres choses de plus. Sur O [illegible] mais j'attends mes [illegible].

20/9 – Examen de psychométrie. Obtenu 15 – Pas mal, mais j'attends mes descriptions.

23/9 – Je n'ai pas envoyé à El. la lettre que je projetais de lui écrire : aucun moi-je entre en son endroit dans un temps de falsification auquel elle mit un [illegible] même fin. C'est bien là un moment de nos rapports qui signe une [illegible] rupture, plus dure que toute colère.
Reçu une lettre de Marie-Claude : je lui ai écrit bien durement. Il est certain que je ne sais comment je ferai pour être avec elle – comme avec aucune … Y a-t-il pour moi lien possible ?
J'écris bien ; examens bien passés je présume. Reçu A.-O. fâcheux et dont on ne peut se remettre. – Pensez-vous pour réussir ! Mais je n'ai aujourd'hui aucune certitude. A part cela ma [illegible] chronique en lien, Elle est d'ailleurs la seule. Leurs accords d'espace nos rapports : grand
– Il est clair que J.D. a décidé. Toujours d'ailleurs.
à moi, je suis prêt. Et Eric [illegible]. Ennui de tout ça. Mais

24/9 – Rencontré par hasard François Koch. Et Eric [illegible]. Ennui de tout ça. Mais les examens sont bien. Ça devrait chauffer aux résultats, sauf coup manqué. Téléphoné à personne cette semaine : pour avoir la paix. Vague [illegible] déprime sans conséquence, Maman malade comme toute.

26/9 – La seule [illegible] (la seule exigence) : toute malade. Crainte de me mettre à délirer. Il faudrait savoir d'où provenant. Inventaire fait, je crois pouvoir être tranquille sur ce dernier point – mais pas sur le premier.

27/9 – Réponds à Marie-Claude, une lettre que j'[illegible] juste. Encore à Milly un petit texte. – Et reçu une proposition de travail en groupe. Va plus de gens ennuyeux.

29/9 – Reçu de Marie-Claude une lettre. Etrangement, elle avait très bien entendu la dureté de ma réponse et mes reproches. La [illegible] Samedi ? Vulnérable, parlé de J.D. [illegible] de peu d'intérêt, en trop

pris dans la demande de l'Autre. De plus, le cinéma ne favorise pas les rencontres. — Il est étrange de constater à quel point les enfants me dérangent liés, et avec quelle violence.

30/9 — Vu Simone. Evelyne, analyste. — Tout est possible...

1/10 — Cette semaine, mon travail va étrangement mal, sans que j'en sois affecté.
Je ne sais pas la raison.

2/10 — Travail extrêmement difficile. Vaste crise de sommeil, sans dépression pourtant. Rêve : dans une forêt très sombre, au terminus du bus de Vincennes, je rencontre une jeune fille qui, elle aussi, est égarée, et ne retrouve pas son chemin. Elle porte des lunettes noires. Je lui prends la main, et nous cheminons notre route. — C'est le rêve de Dante : "Nel mezzo del cammin..."

4/10 au soir — Été chez Marie-Claude. Nous avons parlé quelques heures, moins difficilement, et aussi moins bien, que je ne le pensais. La reverrai mardi.

5/10 — Avec Marie Claude, L'Empire des Sens. Je ne souhaitais pas parler de ce qu'elle m'a dit. Mais c'est bien d'elle que venait qu'ait pu être dit quelque chose. Ceci : Qu'elle se demandait si d'avoir vu ce film ensemble ne risquait pas de faire obstacle à ce que nous nous cachions encore.
Rien ne va mal, dirons-nous. — Sauf l'écriture.
— Travail en cinéma. Et c'est pourquoi l'analyse ne saurait en aucun cas être une substitution à écrire. On écrit avec ses inhibitions.
— Écrit à Patrick, et lui envoie la Topologie.

8/10 — Cherché un stage — échec. Écrit à Marie Claude. Reçu une lettre de Marie Claude — Lui du Pétrus, dans quelques jours.
Résultats universitaires valables. — Vu J.D. Mer, avec Liliane, discussion intéressante.

12/10 — Téléphoné à Simone. Fait le vide en rechange le texte.
Ennui. Ennui.

13/10 — Un incident — et une journée perdue. Les textes formes est chose intolérable. Ennuyée, ceux, conséquence. La vie semble sans — Je ne me tiens pour responsable que d'une chose, ce que j'écris. Ma vie n'est pour moi que l'instrument qui servira à de l'imaginaire. — Ma vie n'est pour moi que les responsabilités, que je hais en effet autant, comme tout autre, celle de nos mis cela, rien. Que m'importe les responsabilités, ni immortalisée. Souvenir ici d'Elisabeth : qu'elle, que mes semblables. Souvenir ici d'Elisabeth : qu'elle, comme tout autre, celle de telle.

14/10 - Écrit une longue lettre à Marie-Claude. Lettre sur un ton lourd je le crains, mais intéressante par son objet.

15/10 - Vu Simone. Peut être l'écrit suivant. La terre tremble. La couleur grande. Et la poussée refleurit en mille pensées plus simples. Économie dénouant angoisse - [redacted] mais l'intensité de l'écriture.

Vu Nicole Sef. Bousquet. - Vide, vide du lien social, qu'il me faut pourtant... Prendre ses semblables pour des semblables : l'avenir. Comment l'éviter ?

La chose que je ne pardonnerai jamais : qu'on me dise [redacted] que je ne suis responsable jamais, de rien ? Ceci suffit à la rupture - avoir su franc, responsable de mes écrits. À partir de ceci peu m'importe. Je ne suis responsable que d'être absolument faux, même dit, je voudrais que le lien me ramène plus qu'Elisabeth m'a contraint : n'ayant plus rien si je le prolonge. C'est à quoi Elisabeth m'a contraint. Je n'attends que de l'indifférence.

19/10 - Groupe Dentzpolitan Lucie : dérisoire. - Reçu une lettre de Marie-Claude ! Je vais lui répondre. Donc, cependant que vous vous êtes un masque, indifférents, dans ce groupe, sa lettre valait pour moi...

Forte grippe. Rendez-vous annulé avec J.D. - Sentiment d'échec et doute. Pourquoi dit-elle cela ? Quelle fatigue de soi. Le masque anonyme est la sincérité. Pourquoi... - Inscriptions universitaires.

20/10 - Réunion chez Liliane. J'en ai assez de ces groupes. - Ennui, vide du temps. Comment tenir le 21/10.

21/10 - Passé trois jours à dormir : grippe. Ennui, vide des temps. Comment tenir le 21/10.

21/10 - Passé trois jours à dormir, grippe. DEUG psychologie : est-ce ? Vais écrire à Marie-Claude.

22/10 - Écrit à Marie-Claude - Inscriptions à Paris I en cours. Je dois avoir 14,5 au moins, peut-être 15 [redacted] au plus.

23/10 - Rêve : j'assiste, au plus bas rang, au mariage d'Elisabeth. Réveil dans une presque angoisse.

25/10 - Excessivement difficile de travailler. Écrit encore : une petite note sur l'ICS. Téléphoné à Simone, qui va... Rien de plus.

28/10 - Écrit à J.D. - Téléphoné à Patrick Arnaud. - Vu Simone. Vu Elisabeth hier : mal. Pas de choses. Vu Simone. Vu Elisabeth hier : mal, pas de choses.

3/11 - Depuis longtemps déjà, peu de choses. Vu Simone. Vu Elisabeth hier : mal. Sa raison de [redacted] pour saisir bien quelconque, où je n'ai pu lui dire la raison de mon silence à sa lettre - ce que je ferai. Je crois que j'attends la rentrée : et que cela paralyse un peu mon travail. Partiellement fini la frappe de

cette dernière Topologie du Retour.

5/11/ – Reçu hier une lettre de Marie-Claude ! Je lui ai répondu aujourd'hui.
Diverses agitations sans importance. Un peu d'écrit. Téléphoné à Liliane,
qui me propose de bizarres choses pour me entrée à l'École... ce qui me
répugnera.

7/11 – Le 5, dîner chez M. Romanet. Barbara, mais tout si fiante que je ne pou-
vais, et même charmante. – Qui vois-je entrer ? Michel Tort !
C'est un très joli coup de Romanet, qui ne sait pas qu'il me me gêne.
Il faut dire qu'il fut très juste.
Le 6 : stage demandé à G. Mechand. Rien à en dire pour l'heure.
J'ai hésité de placer mes pions : on verra. Candidat au premier dossier
de stage, que je crois lui remettre.
Fini la frappe de cette pure de Topologie du Retour : dont il n'y a rien à
tirer ou
Rien à donc que l'achèvement de l'année. Rencontre chez J.O. le 8, intér-

10/11 – essante.
Stage demandé à Alphandary : aussi-tôt qu'on puisse l'entrelignement ? Bref,
je ne l'attrape pas.
Liliane semble décidée à multiplier les faux rendez-vous.
Reçu une lettre très dure de Marie-Claude. Je ne sais ce que je vais faire.
Bouger je pense. Cela suffit. Par ma faute sans doute. Entre les ennuis : meil-
leur moyen d'y mettre un terme.
Stupidité comme de l'enseignement en Philosophie. – et lendemain des program-
mes. Le bilan a pour tout dire de quoi me ~~saouler~~ ramener au sommeil.

17/11 – Peu de choses à dire ici : l'Université reprend intensivement. Toute écri-
ture devient a cessé durant cette page, et à peine puis-je encore lire ce
que j'écris disparaissant. Bref, l'année s'annonce difficile quant au travail.
Submergé de travaux écrits, et je ne sais pas sûr que tout ici on ne
terminera bien. – Il ne reste plus qu'à donner dans la nuit.
Vu EC. par hasard. Rien à en écrire. Vu Marie-Claude Jeudi dernier.
Etc. – Quoiqu'il arrive, je sais à quel

21/11 – Je sais désormais quel sera mon destin. – Quoiqu'il arrive, je suis à quel
titre et selon quelle voie la répétition me suspendra.

25/11 / Rien à écrire ici. – Ennui, angoisse, lenteur et difficultés de l'Université et des cafés. Difficultés que je ne sais comment résoudre (stage). Plus d'écriture lectures : nulle. Groupe de travail stupide. — Il faut attendre et donner, pour une période de travail que dont je ne sais pas la fin.

3/12 – Rien à écrire : l'Université me bouffe, m'empêche de me retrouver. Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, cette année étant la plus dure. Ensuite moins de temps à supporter cette prise dans leur stupidité. – A part ça, je rencontre des analogues sans intérêt : petites perceptions, rien de plus.

4/12 – Lettre de Marie-Claude. Je lui réponds le 5. Je ne me sens pas de cœur à trop en dire. Difficultés en psychologie, ni l'écriture de la thèse ça marche.

8/12 – Groupe de travail toujours aussi ennuyeux. L'université va mois mal. Remarque de Candillac sur ma dissertation : ma gêne sur ma position. Situation stable : il faut attendre. Dîner avec Hélène X, maintenant amie de A. Lacarelle (je ne sais pas l'écrire). En tous les parlés de Marie De proches, comme je le pensais, (et mieux encore).

11/12 – Volant accrochage le tout avec une nommée S. Gillet, qui me coupe deux jours d'épuisement. Discussion avec M.C. Kohl, très intéressante. Fatigue, angoisse pendant ce stage.

16/12 – Difficultés, difficultés. Je ne peux qu'attendre, et tenter de les surmonter, mais difficilement. Lettre de Marie-Claude : je vais lui répondre.

17/12 – Dîner avec Elisabeth et Patrick. Ça c'est bien mal terminé. Décidément, c'est la crise. Obtenu Beaumon au téléphone : une lumière pourtant nouvelle, qui reprend le être. El. attend donc un enfant : beaucoup de travail sans compréhension.

20/12 – Groupe chez J.D. Marie Claude me dit, pour le travail sans « J'oublie sans y penser » entendu, et le symptôme : pas avec Gérôme ! Sans doute aurait-elle aussi lu-en sais que.

21/12 – Travaillé avec Edith Schwalbing. — Vu El. déjà entrée dans l'attaque. — Chez elle : tout est bien plus, mais je ne me guéris d'attaque ... une grossesse qui commence ... Écrits de trop séminaire, qui m'invite à corriger une petite vente qui commence ... Elle est bien gentille avec son petit ventre. (Le Vendredi : paroles de Patrick). La crise : cela lui mourait.

22/12 – Vu Edith rapidement.
23/12 – Vu Marie Claire Wolski, puis le café, rien de [illegible].
(Je ne me souviens plus quel jour, jeudi?, reçu une lettre de Marie Claude qui m'explique son Pas avec G. Je lui répondrai bien-tôt.)
Lettre aussi de Pierrette Rain, claire comme je le pensais. Pas trop tôt, Bonnes vacances à tous
Je crois enfin souffler un peu. Seul ou revis 10 jours. Très bien!
les braves gens qui sont une laisse[illegible]
Quant à l'écrit, n'en parlons plus ...

2/1/77 – Nouvelle année, on se demande bien au quoi. Assez bien travaillé pendant ces huit jours, mais ça ne visait rien sur le fond. Tout au plus un peu moins mal organisé. Mais beaucoup se nettoyage par toutes sortes de saloperies fonctionnelles qui ne m'arrangent pas. Continuons, sans plus. J'ai répondu à Marie-Claude.

4/1/77 – Vu Edith rapidement. Envoyé toutes sortes de lettres à toutes sortes de gens: Liliane, Patrick Bernard, Elisabeth (lui ai souhaité l'an), Marie-Claude. A elle-ci, lettre sur la [illegible], en réponse à la sienne. Vu Liliane,

8/1 – Encore toutes sortes de lettres: ~~[illegible]~~ Chargnon – Cazenard. Vu Edith, Nicomte d'écrire, sans arrêt d'un grand malaise, vous [illegible] jusqu'à une fatigue extrême. Je crois essayer de ~~jg~~ faire un peu face à [illegible], sans faire de bien ~~pr~~ vivre encore.

13/1 – Depuis beaucoup de temps, peu de choses. L'ensemble fait que toutes choses ~~[illegible]~~ rouge. Notre grand-mère. Patrick[illegible]. C'est là un grand minute. Première journée: quel intérêt? Je viens de Paris et d'ailleurs.
Trouvé un stage grâce à Clara Picard. Première journée: quelle intérêt? médecins et malades. Je viens de Paris et d'ailleurs. Les gens questionnent en rond, médecins dont on voit les [illegible]? Catch [illegible] un texte à elle remis dont on verra les [illegible]: Edith. Merlos, [illegible] Marie-Claude. Lettre à ce que faire. Des gens qui se rencontrent: lui réponds bientôt.
Patrick: j'ai reçu une réponse. Lui réponds bientôt. Chargnon ne de Bernanos.
Naturellement aucune réponse ni de Chargnon ni de Bernanos. Mais cas qui alors, se fonds pour agir?
Utilité des relations ... Mais cas qui alors, se fonds pour agir?

3_77: Journal plus ou moins suspendu pour la prise dans l'Outil.
Mais on y reviendra. – Dr. Jean: face ouverte.

Le 21/6/77 – Marie-Claude, qui me tend ~~[illegible]~~ l'offre qu'il
nous fallait pour renouer, ce dont je l'aime. Exposition sur Spi-
noza. Manque de temps. Je lui promets qu'un jour sera où je
lui parlerai [illegible]: elle me dit être très patiente. Moi aussi.
Vu le 23, un Marie Claire K. La chose entre nous, qui reste étrange-
ment.
Problèmes [illegible] avec Toutes les femmes, qui me tombent dessus, Hélène
[illegible]: MF Lucal, M. [illegible], F. Clermont, [illegible]
Pict. Ouf! Me mettre à Valéry...
Dîner chez Liliane: fait outrancement. Journée sur la femme
et le Désir.
Ecrit le 24 à M.Claude: l'union, sur le fond du non-rapport,
est chose [illegible], si chacun est pris dans la position de l'Inac-
compli — dont elle jouit, dont je jouis. chacun, dans sa
[illegible], et sur un mode [illegible]. Toutefois, cela [illegible]
se. Rien de plus, et aussi beaucoup.
— Stage à Nanterre (le 24). Ca sera difficile, si ça a lieu.
l'écriture tant de fois [illegible]-elle? le regards du [illegible] avec Mathieu).
le lire. (Comment dire sur le "Va-t-en" [illegible]. Je crois lui répondre.
Le 28/6 – Lettre et texte de Marie Claude. Difficulté extrême à accuser dans
Le 30/6 – Ecrit à MC. — Difficultés [illegible] sans doute...
l'écrit. Vague. Rien — trop de succès
Le 5/7 – Téléphoné à Marie-Claude, qui me dit qu'elle a beau-
coup dormi – puis qu'elle travaille. Je la verrai bientôt. — Vu El.
ce même jour, et Laure. Tout ~~[illegible]~~ est bien, sauf ma maîtrise
à écrire et qui ne vient pas. Le reste, futilité. Mes choses amis
ont peu à mes mesures, quant aux autres.
Le 8/7 – Dîné avec le groupe Milner. Françoise et Hélène, à
ne plus savoir où me fourrer... Vu S.D. avant son départ.

le 11/7 – Stage chez Behrman. Intérêt moyen.
le 12 – Dîné avec Marie-Claude. Bien passé. Nous verrons lire
pour le plus tard. Lui écrire.
le 13 – Stage à Nanterre : écrasant d'ennui. Pas dîné avec Liliane
comme nous l'avions prévu.

le 17/7 – Écrit à Marie-Claude sur l'alternative, avant mon
départ pour Megève. (le 18, vu Hélène Picard et C. Victor.)

Du 19 au 23 : Vacances avec MCK. Moments difficiles, particulière –
ment lorsqu'il s'agit de "mon angoisse" quant au père... Bref,
tout cela plutôt raté. J'ai quand même autre chose à faire que
de me faire étriquer – même bien. L'utilisation qui est faite
de moi – par mon défaut, ne me concerne en rien. Rupture ?
le 28/7 – Téléphoné à Marie Claude : la voit demain. Passé chez
Françoise Chavanne. Peu travaillé, à cause (!) d'une grippe.
M-C me dit que l'Acte lui a plu, à mon grand étonnement.
le 29/7 – Dîné avec Marie Claude : à la visite assez raté. Elle
me dit que je m'en tire toujours : ce n'est pourtant pas ce que
je veux. Je ne sais où répondre l'affaire, en tant qu'il
y manque un point auquel je tiens beaucoup. La mienne bien-
tôt ? "Pour le reste rien de changé" ?

Du 1 au 9/8 – Vacances chez E.V. Divers choses, dont
il n'y a pas à prendre note. (Vu le 9 Edith.) Évelyne
me propose de retourner à C., ce que je ferai peut-être.
– Mais je suis revenu trop tard pour voir Marie-Claude,
mon regret. – Au Select, X..., le 10.
le 12/8 – Écrit à Marie-Claude pour attendre son retour. Reçu une
lettre d'elle. – Écrit à Catherine Victor, pour refuser. Vu X au Select.

le 25/8/ – Repos – calme – rien : tout est lien. – Approche des ennuis... . Quelques embarrassant vers le Select. – Une lettre de Marie Claude. Juste ce qu'il faut. Premier mois l'avait sans angoisse aucune – au contraire.

le 29/8 – Dîner avec Hélène et Françoise, qui se trouvaient presque encore allement. Problèmes de carrière, qui circule mal. Un peu écrit, enfin ; travail presque adéquat.

le 31/8 – Vu Simone. Quoi dire des Autres, et qu'il faisait chaud... – à Marie-Claude, qui ne répondit pas, car plus

le 2/9 – Téléphone – A Patrick A. : commencé reçu. qu'à moitié endormie... Nous sortons. – O curieux

le 7/9 – Elut le 3 à MC. – Je la vois le 6. – Nous sortons. Bref, après l'écrire, et comme il reçoit le mien ! Bref, après l'écrire songe de sa part, et comme il ... que me faisait donc aimée : l'argent désiré. Et je lui dis : « Mais à la vérité, l'ac... pas une femme pour faire [illegible] un homme ! » longtemps réussi et peut-être à Katmandou nous restera [illegible] sous mon regard. [illegible] attendant – je encore avant de la voir danser et de la parisienne, un peu. – Malgré Bref, de l'aimer beaucoup, tout ce qui s'y oppose.

Téléph. de Clara. Puis à quelques autres encore.
Attestation (provisoire) de Dang : Hoch !

le 8/9 – Déjeuner fort agréable chez Clara Picard (Dacia !). – Rencontre de ... Oddoux (?). Elle parle en l'occurrence fort juste. De ma part, quelque défaut sans doute, surtout vers la fin. – Passé voir Nicole Sels. – Travail : mais que rien ... Le 9/9 : dîner chez Edith S. Quoi dire ? Puisque

le 10 et 11/9 – Avec Marie-Claude à Dieppe... Quoi dire ? Puisque Equinoxes ~~~

agi. Equinoxes

le 12/9, Hélène Picot, qui m'en raconte de belles sur C.V. On verra la suite, sur cette charmante. – Quant à H.P, difficile à tracer, malgré

tant ... .

le 15/9 — Été au Grand Palais à l'exposition. Vu Greimard — qui semble bien manquer d'appuis... — Ariane lundi.

le 16/9 — Lettres de ! et à !! Marie-Claude. La coquine y va fort !

J.D. se porte bien.

le 19/9 — Vu Ariane. Longue promenade avec elle. Discussion [illegible] sur un certain lien des choses, les femmes, et leur rapport au désir. Elle a un certain art d'embrouiller les choses en sorte que — désir. Curieuse répétition de la rue Campagne-Première ! Etc., abandonne au souvenir.

Vu Edith le soir, rien de bien drôle.

le 20 — Sortie avec J.D et Nelly. — Très charmante, lui. — Allés chez « Joe Allen's » (r. St-D.), endroit bien au goût-là, une mignonne [illegible] de nous dire beaux ! Rien de plus, mais nous fait un signe, [illegible] justement, promesse...

le 21 — Vu Ariane par hasard. N. Sels, pour Trafalgar, qui semble d'accord. Tél de Liliane L ! enfin. Petit mot à Marie-Claude.

(le 20) : appel d'H. Picot, qui a raconté mes salades à Conté — qui se [illegible] marre, à très haute droit.)

le 21 encore : Été chez Dominique, qui me parle de sa certitude de l'existence des ondes. Je lui dis que nous nous entendons, dans notre pratique, à la parole. [illegible] rien à dire.

Le soir, groupe Milner, — Vu P. Bernard, à alors que je viens de Marie-Claude ! —

le 23 — Lettre de Marie-Claude.

l'adulte Empreinte. — Vu MCK.

le 26 — Appelé Hélène Picot — Liliane — Allo Marie-Claude.

le 27 — Dîner chez EC et Patrick. Agréable. — Tél. d'Edith, qui a chez Joe Allen. De même.

le 28 — Liliane, l'air à côté de ses pompes.

— Serais-je le G. ou le J ? EC Rencontre X, qui a

le 29 — Dîné avec Marie-Claude. Décision ... ne me reste qu'un qu'un au jour très embellie,

de pollutions d'école, et [illegible] s'inquiétant so

le 2/10 — Tél ! de J.D, qui a ses Hélène Picot, qui m'annonce travailler au mon stage s'aménage. — De Hélène Picot, qui m'annonce travaille au Hâvre bientôt ! — Insomnies pénibles : d'où pendu travail.

-(le 29/9) : promis N. Sels, pour mon texte. — Ecriture, travail, un peu découragement.

- le 3 - Tél. d'Edith, qui m'en submerge. Très jolies filles à Censier. Ah ! les femmes étaient seules à exiger mais bien suffire cette année ! Tél à et de Françoise Ch. comme si que le monde existe. Trop. — Lettre à Marie-Claude, où je ne lui réponds encore. — Et dans tout ceci que dire, tant ensemble d'L., de G et de J. Et dans tout cela, une — rémunération qui se fait attendre ! Cette enfant. Nous aussi calculant la rencontre des astres, et que tes sens graves, bien-tôt, mais de quoi ?

le 4 - Soirée avec Edith, pas plus désagréable que d'autres. "Padre padrone", certainement un grand film, bien que trop "fixé" dans la dimension de la violence du père, mensonge. — Rêve, hier, dont je ne me souviens guère, sinon que pour Marie-Claude. Bien ce que je veux. (Remarque de MC autrefois, que le célibat, mais quoi aimer écrire les femmes : tant relié, ensemble, d'où leur façon pour cette femme).

le 5 - Avec Françoise Ch. au Marais, promenade longue, agréable. Théâtre — Tél chez Joe Allen. — Écrit à Lacan pour lui envoyer deux textes ... —

à Hélène Pick. Avant surtout, avec Marie-Claude, au Caddy,

le 13 - Soirée Montarlong — . Mais il semble que je n'aie pas été bien agréable malgré moi-même. — Puis le avec, à côté de X (dont je me souviens distinct-ement jamais le nom), et qui me semble bien digne (du reste). — Puis du compliment ! — Dîné avec F. Bernard, à la sortie le jet d'acting-out : avec M.C. — depuis longtemps.

le 14 - Toute une série d'actes, pareille — Une machine à écrire je me propose : lapsus. — Vu N. Sels — pour reprendre Trabulsi. — Passé chez MCK : lui donne le texte ; discussion difficile.

le 15 - Tél de Patrick B., lui dis difficile de venir chez Marie-Claude, rapidement. Je vais la rappeler. — Soirée chez Marie-Claude, nous terminons mal avec elle. Réunie. Discussion qui est pas de

le 20 — Grande fatigue sans raison autre que l'absence de raison. — Hier, dîné avec Edith, pour passer le temps. Aujourd'hui, très beau — donc, les jours aussi en tant qu'irréparable... Vu Chollet qui me donne divers renseignements. Tél. de F. Chocaune, pour demain. — Quelques cas inquiets — rien. — Travail mal, J.D. est AME et va enseigner à l'École : le succès ! — Je ne sais, je ne sais.. difficile. — Quant à Marie-Claude, je ne sais, je ne sais..

le 22 — Hier promenade avec F.C. — Grand sommeil. — Rien. Sinon qu'il faisait beau — dit quelques mots, qu'il n'y a pas à craindre...

le 25 — Promenade avec F.C., à Senlis. Bien agréable. — Projections, et le soir, j'appelle Marie-Claude. Nous allons dîner ensemble, et c'est très bien. Puis le 26 matin : ennui, encore, avec mes problèmes de ~~[illegible]~~ vraiment, et encore deux années... courriers... Il faudrait que toutes ces... Pessimiste.. Travail excessivement difficile. Grand retour de névrose. Je ne sais

le 29 — Submergé par le sommeil. Écrit à Marie-Claude. — Soirée ensemble, à quoi m'accrocher.

le 1/11 — JD m'appelle, son père mort, deux jours plus tôt. Téléphoné à Marie-Claude, qui travaille bien. à commémorer. mais entre deux..

le 4/11 — Tél de Lelièvre (hier ?) qui me parle longuement ; je suis très fatigué. Dîné avec Marie-Claude : je ne suis... elle le partir : je lui réponds mal. En sorte que je manque avec elle ... en sorte de (névrose) et lui réponds bien mal... Sera-t-il possible qu'autre chose, qu'il ~~[illegible]~~ aurait fallu. laisser ~~[illegible]~~ mieux ?

le 7/11 — Exposé de Marie-Claude chez JDW. Je fantasmais plein longuement, ... Aujourd'hui 8, je lui dis aussitôt que je fais ce soir là une drôle de tête. téléphone, pour discuter — au moins de l'exposé.

le 10/11 — Hier, Orange Mécanique. Peu d'intérêt en général. — Une soirée, à la place, sans doute, incroyablement de malades une ... dessins. ... d'autre chose. Sympathique.

le 11 — Hier, dîner ~~[illegible]~~ chez Cl. Lederach B. Ritter.

[signature]

le 17 – Quelques bribes sans intérêts extérieur, cependant, mieux. Arrêt des somatisations et de la dépression. Bon travail chez Narrenbund aujourd'hui, et chez Bonnan. Vu J.D. mardi. Tél. de lui aujourd'hui. – Alors, j'ai téléphoné à Marie-Claude pour – en somme, m'excuser de ma lettre précédente, et un petit loufoque ... Y aura-t-il moyen que nous soyons moins seuls, et plus accordés? Je le souhaite, mais si difficile. Encore – dans le rien, en attendant ...

le 18 – Lettre de Marie-Claude, qui vient si bien. Peu de choses hormis cela.

le 29 – Lettre à Marie-Claude. – Edith: dîner le 26, etc. Très jolie donc, amicale, pour la lettre. – Aussi, ai appelé M.C.! Je me trouve, vers quoi? Pas de fin, tenir, sans plus.

le 2/12 Dîner avec Marie-Claude. J'étais fatigué, peu de choses de ce fait. Vu Evelyne, [illegible].

le 13/12 Vu Marie-Claude. Discussion intéressante. Pour le reste, rien: difficile, en somme une raison d'être? Et nous, les jours difficiles à tirer, qu'on difficile. Rien où accrocher. Alors attendre, et quoi? En quoi la passion serait-elle ignore faute de mieux. Stupide. Il est vrai qu'on a l'habitude, depuis quelques millénaires. Bientôt un-en-moins. Vision millénariste du monde: l'Ennui, éternel. Continuer.

Puis quelques broutilles avec d'autres, sans conséquence aucune.

le 18 – Lettre à Ariane, sur le Séminaire. Lettre à Marie-Claude. Téléphone d'Evelyne. Ça fait un peu annuaire, tout ça.

le 20 – Vu Evelyne. Dînés ensemble avec Simone. Peu de choses. Marie-Claude au Séminaire. Promenade avec F.C. à St-Germain: extraordinaire jeu du soleil et de l'hiver. Hier, groupe de travail chez J.D., insupportable. [illegible]. Lettre de Marie-Claude, par faute d'ignorance, Bref, rien, "sur l'ignorance".

le 21 – Dîner avec Marie-Claude. Je fais un lapsus, qui l'affecte me dit-elle, beaucoup. Quelque chose encore, n'ai pas été bien, hormis cela. Cependant, n'étaient les difficultés de mon Traité de Ol 48, très heureux d'être avec elle. – Je construis avec elle quelque chose qui me pose plus de problèmes que mes lapsus ... qui ne convient pas du tout.

On reviendrait le voir, 16/1.

le 23 — F. Charmme. Sortie de peu d'intérêt.

le 24 — Chez Picart : Dîner, agréable sans plus. Personnes charmantes mais peu parlées, il me faut d'autres contextes. Bref ! semaine cohérente et de peu de travail. Enfin vient le repos !

le 29 — Exposition de peinture japonaise avec Clara. — Peut-être aussi je allé un peu fort au lendemain, refus de moi, pour le réveillon : encore des restes chez moi. Difficile, difficile... avec les femmes.

le 2/1/78 — Nouvelle année, paraît-il, on se demande bien en quoi. Soirée complètement manquée avec (ou faut-il dire sans) Marie, Claude : obligé de partir tôt, malade. Bon ! [illegible] Encore 50 ans, statistiquement, et on sera tranquille. Consolation.

le 7/1 — Promenade que j'esquisse réussie ; un cadrage parfait. Fait un tour à Beaubourg, aucun ennui majeur. Je ne crois pas l'intérêt. Déjeuner excessivement [illegible]. Comme un incident qui est à la limite de l'acting-out. Faute de —. [illegible] marche mal : angoisse... Bref, semaine pleine d'un ennui serein.

Travail installé !

le 16/1 — Moi qui me plaignais qu'on ne me téléphone pas ! Clara, puis Marie-Claude, qui m'apprend qu'elle chante, depuis Noël, son temps en étant pris tout entier. — Mouvement subjectif curieux de moi à cet égard, depuis quelques jours, ceux tirant — à un fantasme, ou à une absence de fantasme ? On ne sait, on ne sait... — Difficultés, quant à mon travail chez J. Manenti : n'ai pas fait l'exposé que je devais faire.

le 22/1 — Chose étrange : depuis trois jours : peinture : Don ! Jusqu'à quand, ne se calcule pas. — Rien d'autre, dieu Merci ! — sinon qu'on la regarde :

— la peinture ne demande rien à personne —

— la peinture ne demande pas de commentaire : elle ne vous demande pas de commentaire : ce qu'il représente n'a lieu nulle part.

— le peintre ne représente rien :

— le peintre peint avec ses problèmes : question encore de limites, [illegible] à ce que l'œuvre consiste, [illegible] à craindre la maladie.

le 29/1 — Silence. Quoi dire ? [illegible] sommeil, à craindre la maladie. Avancer. Faire le vide. Chasser, chasser, que rien n'encombre...

7/2 — Commencer pour souvent sens. Tel est le cas actuellement.

27/3 – Période de flou. Ennement ? A quoi tenir ? Est-il y a peu à Marie-Claude. Vide, vague, dispersion. Etrange dissolution avec les femmes – que peu de suite. Stage à Villejuif.

9/4 – Période difficile. Symptômes. Dispersion. Mal extrême avec soi. Rien sinon. Annie ...

10/4 – Rencontré Ariane au jardin l'hiver, assez peu « Très Punk ... »

12/4 – Retour un peu en Angoisse vaguement, question sommier – Matériel aussi de psychologie. Sinon, [illegible] approche enfin d'une fin. Beaucoup ... que réussi, tout attendu. Annie, Henri, Annie. Tu seras seul, de toute façon.

13/4 – Beaubourg : bonne journée – à tes yeux pris : l'âme perdue ...

14/4 – De même. Peinture, ratée. Peu.

14/4 – Rien qui vaille d'être retenu. Amis me fatiguent un peu ...

22/4 – Rien qui vaille d'être retenu. Salle entre les doigts.

Dessin. Travail, un peu. Salle entre les doigts.

15/6 – PG et bien amusante ... on avait assez affaire à une Femme libre : on témoignerait un corps. Puis 15 jours plus tard, on apprend à aimer d'une confidence à M. que son père l'a toujours voulue fille et non femme ... Et c'est toujours la démonstration de la carence IV.8, se confie une chaque miroir. En sorte que la démonstration ... jeu. Encore du miroir.

– Pour la vie, qu'on aimerait, rien qui vaille. Contacts et rien de plus, ... avec femme à

le 3/8 – Promenade avec Marie-Claude. Je reconnais que j'aime avec femme à ... – C'est le cas à ... ceci qu'elle me cause de l'angoisse quand je la quitte. A la vérité, cette angoisse est le plus souvent le signe que c'est elle qui ... Veillons. Il y aurait vraiment quitter. Veillons les signes, bonne de ... Marie-Claude ? Je ne sais. Nous verrons. Loin de dormir. Alors, continuons. A ... quelque angoisse. Puis ... rien

le 11/8 – Dîné avec Marie Claude. A ... quelque angoisse ... Pas de « retour »

qu'un destin à se faire. Pas de « retour »,

« J'ai droit à trois / J'ai tri doigt | à droit trois | allumettes »